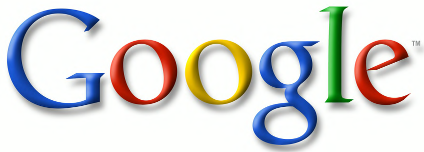
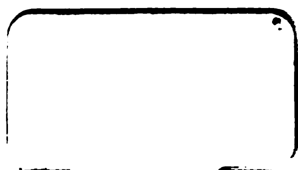



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438280 9


AUCTOR
PRETIOSA
FACIT





LES

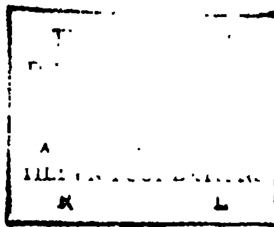
MÉTAMORPHOSES

D'OVIDE.

Placement des Gravures du Tome Troisième.

35

Paris. — Impr. de Pommeret et Guénot, rue Mignon, 2 — (1847.)





Eisen inv. Massard sc.

Minos et Scylla.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE,

TRADUITES EN VERS,

AVEC DES REMARQUES ET DES NOTES,

PAR M. DESAINTANGE.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE,

LE TEXTE LATIN EN REGARD,

Et ornée de 129 Estampes, gravées au burin sur les dessins des meilleurs peintres de l'École française, MOREAU le jeune et autres.

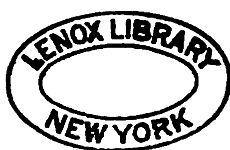
TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ DESRAY, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 4.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M DCCC VIII.



LIVRE HUITIÈME.

P. OVIDII
NASONIS
METAMORPHOSEON,
LIBER OCTAVUS.

I. *Obsidente Megaram Minoë, Nisi regis filia amore in infensum patris et patriæ hostem capitur.*

JAM nitidum retegente diem noctisque fugante
Tempora Lucifero, cadit Eurus : et humida surgunt
Nubila : dant placidi cursum redeuntibus Austri
Æacidis Cephaloque ; quibus feliciter acti,
Ante exspectatum, portus tenuêre petitos.
Interea Minos Lelegeïa litora vastat :
Prætentatque sui vires Mavortis in urbe
Alcathoë [1], quam Nisus habet ; cui splendidus ostro,
Inter honoratos medio de vertice canos,
Crinis inhærebat, magni fiducia regni [2].

[1] *Urbs quæ eadem esse cum Megaris videtur.*

[2] *Quandiù enim crinem illum haberet, privari non poterat regno.*

LES
MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE.
LIVRE HUITIÈME.

I. Scylla, fille du roi de Mégare, assiégée par Minos, se passionne d'amour pour cet ennemi de sa patrie et de son père.

De la belle Vénus l'étoile de retour
A chassé la nuit sombre et ramené le jour :
L'Eurus tombe, et l'Autan, sur les humides plaines,
Ouvre un chemin facile aux envoyés d'Athènes.
Ils partent, et plutôt qu'ils ne l'ont espéré,
La flotte de Céphale entre au port desiré.
L'implacable Minos, sous les murs de Mégare,
A fait sonner de Mars la trompette barbare.
Nisus qui les défend, parmi ses cheveux blancs,
Cache un cheveu de pourpre, honneur de ses vieux ans,
Gage sûr et fatal du salut de l'empire.
C'est en vain qu'à sa perte un ennemi conspire.

Sexta resurgebant orientis cornua Phoebes :
Et pendebat adhuc belli Fortuna, diuque
Inter utrumque volat dubiis Victoria pennis [1].
Regia turris erat vocalibus addita muris,
In quibus auratam proles Latoïa fertur
Deposuisse lyram : saxo sonus ejus inhæsit.
Sæpe illuc solita est ascendere filia Nisi;
Et petere exiguo resonantia saxa lapillo,
Tùm cùm pax esset : bello quoque sæpe solebat
Spectare ex illâ rigidi certamina Martis.
Jamque, morâ belli, procerum quoque nomina norat,
Armaque, equosque habitusque Cydonêasque pharetras.
Noverat ante alios faciem ducis Europæi;
Plus etiam, quàm nosse sat est. Hac judice, Minos,
Seu caput abdiderat cristatâ casside pennis,
In galeâ formosus erat : seu sumpserat auro
Fulgentem clypeum, clypeum sumpsisse decebat.
Torserat adductis hastilia lenta lacertis?
Laudabat virgo junctam cum viribus artem.
Imposito patulos calamo sinuaverat arcus [2]?
Sic Phœbum sumptis jurabat stare sagittis.
Cùm verò faciem dempto nudaverat ære,
Purpureusque albi stratis insignia pictis

[1] *Alatam Victoriam eleganter fingit poëta, quòd modò huc, modò illuc volare videtur.*

[2] *Calamo*, le bois emplumé de la flèche.

Le succès d'un long siége est encore incertain.
Six mois sont écoulés, et toujours le Destin
Voit changer de parti la victoire infidelle.
 Une tour s'élevait, antique citadelle,
Où déposant sa lyre, Apollon autrefois
Rendit le mur sonore, émule de la voix.
La fille de Nisus, long-tems avant la guerre,
Pour en tirer les sons que lui rendait la pierre,
Se plaisait à monter à la tour des remparts.
Elle y venait depuis voir les assauts de Mars,
Les exploits des guerriers, et le choc des batailles.
Dans le cours d'un long siége, au pié de ses murailles,
Elle vit, distingua les combattans Crétois,
Leurs noms, leurs boucliers, leurs chars et leurs carquois.
Elle connut sur-tout Minos, et plus peut-être
Que ses yeux, que son cœur n'auraient dû le connaître.
S'il ombrage son front d'un panache guerrier,
Minos ressemble à Mars : s'il prend un bouclier,
Le poids d'un bouclier sied bien à son audace.
S'il lance un javelot, il le lance avec grace.
Si de son arc tendu la flèche siffle et part,
Telle est, ô dieu de l'arc ! ta posture et ton art.
Mais lorsque, découvrant une tête charmante,
Sans casque, et revêtu d'une écharpe éclatante,
D'un coursier orgueilleux il gouverne les pas,
La fille de Nisus ne se possède pas.

Terga premebat equi, spumantiaque ora regebat;
Vix sua [1], vix sane virgo Niseïa compos
Mentis erat. Felix jaculum, quod tangeret ille,
Quæque manu premeret, felicia fræna vocabat.
Impetus est illi, liceat modò, ferre per agmen
Virgineos hostile gradus : est impetus illi,
Turribus e summis in Gnossia mittere corpus
Castra, vel æratas hosti recludere portas;
Vel si quid Minos aliud velit. Utque sedebat
Candida Dictæi spectans tentoria regis;
Læter, ait, doleamne geri lacrymabile bellum,
In dubio est : doleo quod Minos hostis amanti est.
Sed nisi bella forent, numquid mihi cognitus esset?
Me tamen acceptâ, poterat deponere bellum [2],
Obside : me comitem, me pacis pignus habere.
Si, quæ te peperit, talis, pulcherrime rerum,
Qualis es ipse, fuit, meritò Deus arsit in illâ.
O! ego ter felix, si, pennis lapsa per auras,
Gnossiaci possum castris insistere regis!
Fassaque me flammasque meas, quâ dote, rogarem,
Vellet emi! tantùm patrias ne posceret arces.

[1] *Vix*. La répétition de cette particule anime et passionne le style.

[2] *Deponere bellum*. On eût mis en prose *ferrum*. Quelle différence! Corneille a dit avec la même énergie, « la vengeance à la main », pour dire « le poignard à la main ».

Son regard porte envie au javelot qu'il touche,
Au frein qui du coursier interroge la bouche.
Souvent elle eût voulu, si le ciel l'eût permis,
Elle-même se rendre au camp des ennemis,
S'élancer de la tour au milieu des cohortes,
De la ville à Minos, que sais-je? ouvrir les portes,
Et faire plus, s'il veut quelque chose de plus.
Un jour que le cœur plein de ces desseins confus,
Elle songeait au prince, et regardait sa tente :
Dois-je être de la guerre affligée ou contente?
Dit-elle : je ne sais. Oui, je plains deux états
Divisés par la haine, entraînés aux combats.
Minos mon ennemi! dieux! est-il fait pour l'être?
Mais c'est la guerre enfin qui me l'a fait connaître.
Eh! quoi? par un traité, cet ennemi si fier
Ne peut-il consentir à déposer le fer?
Il pourrait m'accepter, me prendre pour otage :
De la paix dans ses mains je deviendrais le gage.
Si ta mère, ô Minos! ô le plus beau des rois!
Fut telle en son printems qu'aujourd'hui je te vois,
Je ne m'étonne plus qu'un dieu brûla pour elle.
Que ne puis-je, ô Zéphyr! m'enlever sur ton aile,
Voler jusqu'en son camp, déclarer mon amour,
Demander à quel prix j'obtiendrai du retour!
Je n'excepterais rien que de trahir mon père.
Ah! périsse plutôt le bonheur que j'espère!

Nam pereant potiùs sperata cubilia, quàm sim
Proditione potens ! quamvis sæpe utile vinci
Victoris placidi fecit clementia multis.
Justa gerit certè pro nato bella peremto,
In causâque valet : causamque tuentibus armis,
Ut puto, vincemur. Qui si manet exitus urbem ;
Cur suus hæc illi reserabit mœnia Mavors [1],
Et non noster amor? meliùs sine cæde, morâque,
Impensâque sui poterit superare cruoris.
Quàm metuo certè, ne quis tua pectora, Minos,
Vulneret imprudens ! quis enim tam dirus, ut in te
Dirigere immitem, nisi nescius, audeat hastam?
Cœpta placent, et stat sententia tradere mecum
Dotalem patriam ; finemque imponere bello.
Verùm velle parum est. Aditus custodia servat,
Claustraque portarum genitor tenet. Hunc ego solum
Infelix timeo : solus mea vota moratur ;
Dî facerent [2], sine patre forem ! Sibi quisque profecto
Fit Deus : ignavis precibus Fortuna repugnat.
Altera jam dudum succensa Cupidine tanto
Perdere gauderet, quodcumque obstaret amori.

[1] Métonymie poétique. A la lettre, son Mars au lieu de son armée.

[2] N'est-ce pas là le délire de la passion ? n'est-ce pas là l'avoir portée au point où elle ressemble à une véritable aliénation ? Dans quel état est donc la fille de Nisus, pour former le souhait insensé de n'avoir point de père ?

Mais enfin quelquefois on a vu les vaincus
Embrasser le vainqueur, et bénir ses vertus.
Certes, il a pour lui la force et la justice :
Il veut venger son fils; et Mégare est complice;
Elle doit succomber. S'il doit nous vaincre un jour,
Ce qu'il devrait à Mars, qu'il le doive à l'Amour.
Terminons un long siége, arrêtons le carnage,
Sauvons-lui les dangers que cherche son courage.
Que je crains, ô Minos ! qu'au milieu des hasards,
Des guerriers imprudens ne t'adressent leurs dards !
Car s'il te connaissait, quel ennemi barbare,
D'un sang si précieux ne serait pas avare ?
Oui, je te donne en dot mon cœur et mon pays.
Je demande la paix, et l'achète à ce prix.
Je le veux : est-ce assez ? De fidelles cohortes
Veillent autour des murs, en défendent les portes.
Nisus garde les clefs. C'est Nisus que je crains.
Malheureuse ! lui seul arrête mes desseins.
Pourquoi suis-je sa fille ? ô puissance suprême !
Mais chacun, quand il veut, est un dieu pour lui-même.
Des vœux ne peuvent rien, quand il faut des effets.
Eh ! quelle autre à ma place, aimant comme je fais,
N'aurait pas tout osé, pour contenter sa flamme ?
Aurais-je moins d'audace ? ou craindrais-je le blâme ?
Je braverais le glaive, et la flamme, et l'enfer.
Que dis-je ? il ne s'agit ni de feu, ni de fer.

Et cur ulla foret me fortior? ire per ignes,
Per gladios ausim. Neque in hoc tamen ignibus ullis,
Aut gladiis opus est : opus est mihi crine paterno.
Illa mihi est auro pretiosior, illa beatam
Purpura me votisque mei factura potentem.

II. *Purpureum patris crinem Minoï tradit Scylla. Impietatem illius aversatur Minos. Nisus et Scylla in aves mutantur.*

TALIA dicenti, curarum maxima nutrix
Nox intervênit; tenebrisque audacia crevit.
Prima quies aderat, quâ curis fessa diurnis
Pectora somnus habet : thalamos taciturna paternos
Intrat; et, heu [1] facinus! fatali nata parentem
Crine suum spoliat : prædâque potitâ nefandâ
Fert secum spolium sceleris; progressaque portâ
Per medios hostes, meritis fiducia tanta est!
Pervenit ad regem, quem sic affata paventem.
Suasit amor facinus : proles ego regia Nisi
Scylla, tibi trado patriosque meosque Penates.
Præmia nulla peto, nisi te : cape pignus amoris
Purpureum crinem; nec me nunc tradere crinem,
Sed patrium tibi crede caput. Scelerataque dextrâ

[1] *Exclamatio cum quodam poëtæ dolore in Scyllæ impietatem, quæ sustinuerit patrem illo crine fraudare, in quo regni fatum continebatur.*

Il ne faut en mes mains qu'un cheveu de mon père;
Oui, d'un cheveu dépend le bonheur que j'espère.
Oui, sa pourpre fatale est le prix de la paix:
Elle me rend heureuse, et comble mes souhaits.

II. *Scylla livre à Minos le cheveu de pourpre de son père. Ce Prince abhorre son impiété. Nisus et Scylla changés en Oiseaux.*

Des crimes cependant complice aveugle et sombre
La nuit vient: Scylla veille, et s'enhardit dans l'ombre.
A l'heure taciturne, où le dieu du repos
Epanche les doux sucs de ses premiers pavots,
Une lampe à la main, elle marche, elle avance,
Du chevet paternel elle approche en silence,
Prend le cheveu fatal, le détache, et sa main
De la patrie, ô crime! emporte le destin.
Fière de sa dépouille, elle sort de Mégare,
Passe à travers le camp d'un ennemi barbare,
Et tenant dans sa main son crime et son espoir,
Elle parvient au roi, qui frémit de la voir.
La fille de Nisus, qui sans toi ne peut vivre,
Te préfère à ses dieux, que son amour te livre.
Ton cœur est le seul prix que j'exige de toi.
Prends ce cheveu de pourpre, otage de ma foi;
Et crois en l'acceptant (que pouvais-je plus faire)?
Que je te livre ici la tête de mon père.

Munera porrexit. Minos porrecta refugit;
Turbatusque novi, respondit, imagine facti:
Dî te submoveant, ô! nostri infamia secli,
Orbe suo! tellusque tibi pontusque negentur!
Certè ego non patiar, Jovis incunabula, Creten,
Quæ meus est orbis, tantum contingere monstrum.

Dixit: et, ut leges captis justissimus auctor [1]
Hostibus imposuit, classis retinacula solvi
Jussit; et æratas impelli remige puppes.
Scylla, freto post quàm deductas nare carinas,
Nec præstare ducem sceleris sibi præmia vidit;
Consumtis precibus violentam transit in iram,
Intendensque manus, passis furibunda capillis,
Quò fugis, exclamat, meritorum auctore relictâ,
O! patriæ prælate meæ, prælate parenti!
Quò fugis, immitis? cujus victoria nostrum
Et scelus, et meritum est: nec te data munera, nec te
Noster movit amor; nec quod spes omnis in unum
Te mea congesta est? Nam quò deserta revertar?
In patriam? superata jacet. Sed finge manere;
Proditione meâ clausa est mihi. Patris ad ora?
Quæ tibi donavi: cives odêre merentem:

[1] Quoique le poëte qualifie de très-juste la vengeance de Minos, la loi qu'il imposa n'était pas moins barbare. Elle condamnait les Athéniens à livrer tous les trois ans sept jeunes gens des plus nobles familles, pour être la proie du Minotaure.

Elle dit; et sa main lui présente en effet
Ce larcin qu'il repousse, indigné du forfait.
Fuis, et puissent les dieux t'exterminer du monde,
Te priver de la terre, et de l'air, et de l'onde!
Fuis, jamais ton aspect, ô fille de l'enfer!
Ne souillera ma cour, berceau de Jupiter.

Telle fut sa réponse; et lorsque sa puissance
Eut imposé la loi que dicte sa vengeance,
Il ordonne aux rameurs de sillonner les flots.
Scylla qui voit s'enfler les voiles de Minos,
Scylla qui de son crime a perdu le salaire,
Lasse enfin de prier, se livre à la colère;
Les bras vers lui tendus, et les cheveux épars:
Barbare! lui dit-elle, arrête, quoi? tu pars,
Toi, pour qui j'ai trahi ma patrie et mon père!
Fille coupable, hélas! je le fus pour te plaire.
Tu me dois ta victoire, et ne fais rien pour moi!
Tant de droits violés, et violés pour toi,
Sont-ils donc un vain titre à ta reconnaissance?
Songes-tu qu'en toi seul, j'ai mis mon espérance?
Si Minos m'abandonne, où sera mon recours?
Où? dans nos murs? ta main en a brisé les tours?
Si les vaincus encore y trouvent un asyle,
Il n'en est plus pour moi; mon crime m'en exile.
Irai-je vers Nisus, que pour toi j'ai trahi?
De ses sujets, hélas! mon nom seul est haï;

Finitimi exemplum metuunt. Obstruximus orbem
Terrarum nobis, ut Crete sola pateret.
Hac quoque sic prohibes? sic nos, ingrate, relinquis?
Non genitrix Europa tibi, sed inhospita Syrtis,
Armeniæve tigres, austrove agitata Charybdis.
Nec Jove tu natus : nec mater imagine tauri
Ducta tua est : generis falsa est ea fabula vestri.
Et ferus, et captus nullius amore juvencæ,
Qui te progenuit, taurus fuit. Exige pœnas,
Nise pater : gaudete malis modò prodita nostris,
Mœnia : nam fateor, merui, et sum digna perire.
Me tamen ex illis aliquis, quos impia læsi,
Me perimat : cur, qui vicisti crimine nostro,
Insequeris crimen? scelus hoc patriæque patrique;
Officium tibi sit. Te verè conjuge digna est,
Quæ torvum ligno decepit adultera taurum;
Dissortemque utero fœtum tulit. Ecquid ad aures [1]
Perveniunt mea dicta tuas? an inania venti
Verba ferunt, idemque tuas, ingrate, carinas?
Jam [2] jam Pasiphaën non est mirabile taurum
Præposuisse tibi : tu plus feritatis habebas.
Me miseram! properare juvat : divulsaque remis
Unda sonat : mecum simul, ah! mea terra recedit.

[1] *Ecquid particula est interrogativa affectui et indignationi serviens.*

[2] *Jam jam, est conduplicatio indignanti maximè conveniens.*

Et les peuples voisins, que l'exemple intimide,
Frémiraient à l'aspect d'une fille perfide.
Pour voir les ports de Crète à mon amour ouverts,
Je me suis, tu le sais, fermé tout l'univers.
Et par toi de la Crète, ingrat, je suis bannie!
Qui toi? le fils d'Europe! Un tigre d'Hircanie
T'enfanta dans son antre, et t'a nourri de sang.
Charybde sur des rocs t'a vomi de son flanc.
Jupiter transformé n'a point trompé ta mère.
Sauvage et sans amour, un taureau fut ton père.
Jouissez de ma peine, ô vous que j'ai trahis,
Vous que j'offense encor, mon père, mon pays!
Armez-vous; vengez-vous; ma mort est légitime.
Mais toi, cruel Minos, qui jouis de mon crime,
Devais-tu le punir, et le venger sur moi?
Pour eux, je suis coupable; innocente, pour toi.
Tu fus le digne époux de l'infâme adultère,
Que d'un monstre difforme un taureau rendit mère.
Es-tu sourd à ma plainte? ou mes cris impuissans
Sont-ils avec ta voile emportés par les vents?
Va, de Pasiphaé j'excuse la furie.
Le taureau qu'elle aima n'eut point ta barbarie.
Que fais-je? Ah! malheureuse! il presse les rameurs;
Il s'éloigne du bord, d'où partent mes clameurs.
Tu fuis en vain: je veux, errante et vagabonde,
M'attacher à ta poupe, et te suivre sur l'onde.

Nil agis, ô! frustra meritorum oblite meorum.
Insequar invitum : puppimque amplexa recurvam,
Per freta longa trahar. Vix dixerat, insilit undas:
Consequiturque rates, faciente Cupidine vires;
Gnossiacæque hæret comes indiviosa [1] carinæ.
Quam pater ut vidit, nam jam pendebat in auras,
Et modò factus erat fulvis Halyæetos alis [2],
Ibat, ut hærentem rostro laniaret adunco.
Illa metu puppim dimittit : at aura cadentem
Sustinuisse levis, ne tangeret æquora, visa est.
Pluma fuit : plumis in avem mutata vocatur
Ciris : et a tonso est hoc nomen adepta capillo.

III. *Minotaurus. Liberatus Labyrintho Theseus. Mutata in Sydus Ariadnes Corona.*

Vota Jovi Minos taurorum corpora centum
Solvit, ut egressus ratibus Curetida terram
Contigit, et spoliis decorata est regia fixis.
Creverat opprobrium generis : fœdumque patebat
Matris adulterium monstri novitate biformis.
Destinat hunc Minos thalamis removere pudorem,
Multiplicique domo cæcisque includere tectis.

[1] Cette épithète passionnée exprime par un seul mot, *Minoï exprobratura animum ingratum.*

[2] Aigle de mer, du grec ἅλς, mer, et ἀετός, aigle.



Moreau le j.ne del. *Ponce sc.*

Thésée tue le Minotaure.

Elle parle, et soudain s'élance dans les flots.
Furieuse, à la nage elle suit les vaisseaux.
Sa rage a redoublé sa force et son audace;
A ta poupe, ô Minos, s'attachant sur ta trace,
Son amour obstiné te poursuit sur les mers.
Son père qui déjà plane au milieu des airs,
Et d'un aigle de mer a revêtu la forme,
Prêt à la déchirer, ouvre son bec énorme.
Scylla quitte la poupe, elle glisse, et le vent
Semble la soutenir sur l'abîme mouvant.
C'était son propre vol. Oiseau léger, rapide,
Son nom rappelle encor son larcin parricide.

III. *Le Minotaure. Thésée sauvé du Labyrinthe. Couronne d'Ariane changée en Astre.*

Quand sa flotte en triomphe eut repassé les flots,
Minos au dieu de Crète immole cent taureaux,
Et consacre aux autels sa pompe triomphale.
Cependant fruit honteux d'une flamme brutale,
Un monstre à double forme atteste à tous les yeux
Des flancs qui l'ont porté l'adultère odieux.
Minos veut que dans l'ombre un vaste labyrinthe,
Prison du monstre affreux, le cache en son enceinte.
L'ingénieux Dédale, architecte fameux,
Traça les fondemens de ces murs sinueux,

Dædalus, ingenio fabræ celeberrimus artis,
Ponit opus : turbatque notas, et lumina flexum
Ducit in errorem variarum ambage viarum.
Non secus ac liquidus Phrygiis Mæandros in arvis
Ludit; et ambiguo lapsu refluitque fluitque,
Occurrensque sibi venturas aspicit undas [1] :
Et nunc ad fontes, nunc in mare versus apertum,
Incertas exercet aquas : ita Dædalus implet
Innumeras errore vias : vixque ipse reverti
Ad limen potuit : tanta est fallacia tecti !

Quo post quàm tauri geminam juvenisque figuram
Clausit; et Actæo bis pastum sanguine monstrum
Tertia sors annis domuit repetita novenis;
Utque ope virgineâ, nullis iterata priorum,
Janua difficilis filo est inventa relecto;
Protinus Ægides, raptâ Minoïde, Dian
Vela dedit : comitemque suam crudelis in illo
Litore deseruit. Desertæ, et multa querenti,
Amplexus et opem Liber tulit : utque perenni
Sidere clara foret, sumtam de fronte coronam
Immisit cœlo. Tenues volat illa per auras;
Dumque volat, gemmæ subitos vertuntur in ignes :
Consistuntque loco, specie remanente Coronæ,
Qui medius Nixique genu est Anguemque tenentis.

[1] Rien de plus neuf et de plus ingénieux que cette pensée.

Et dans de longs détours, sans terme et sans issue,
Par l'erreur des sentiers embarrassa la vue.
Tel qu'amoureux de suivre un tortueux chemin,
Le Méandre se joue en son cours incertain,
Et vingt fois sur ses pas ramené dans sa course,
Se rencontre lui-même, et retrouve sa source,
De détours en détours dans sa route égaré :
Tel de nombreux circuits par Dédale entouré,
Tourne le labyrinthe ; et l'inventeur lui-même
Put à peine en sortir, tant son art est extrême !

Du sang athénien, par de barbares lois,
Là le monstre enfermé s'est engraissé deux fois ;
Thésée après neuf ans l'immole et venge Athène.
Belle Ariane, un fil à tes yeux le ramène.
Vainqueur du minotaure, il part, et sur les flots
Il emmène avec lui la fille de Minos,
Et l'ingrat l'abandonne en une île déserte.
Mais le dieu de Naxos vient consoler sa perte ;
Et prenant sa couronne, il ordonne aux zéphyrs
D'enlever dans le ciel son cercle de saphirs.
Elle vole, et soudain transformée en étoiles,
De la nuit azurée elle embellit les voiles.
C'est un astre nouveau, près d'Hercule placé,
Qui de son cercle d'or ceint le pôle glacé.

IV. *Dædalus et Icarus.*

DÆDALUS interea, Creten longumque perosus
Exsilium, tactusque soli natalis amore,
Clausus erat pelago. Terras licet, inquit, et undas
Obstruat, at cœlum certè patet : ibimus illac.
Omnia possideat, non possidet aëra Minos.
Dixit : et ignotas animum dimittit in artes,
Naturamque [1] novat. Nam ponit in ordine pennas,
A minimâ cœptas, longam breviore sequenti;
Ut clivo crevisse putes. Sic rustica quondam
Fistula disparibus paulatim surgit avenis.
Tum lino medias, et ceris alligat imas.
Atque ita compositas parvo curvamine [2] flectit,
Ut veras imitentur aves. Puer Icarus unà
Stabat; et, ignarus sua se tractare perîcla [3],
Ore renidenti, modò quas vaga moverat aura,
Captabat plumas : flavam modò pollice ceram
Mollibat, lusuque suo mirabile patris
Impediebat opus. Post quàm manus ultima cœptis [4]

[1] *Rem novam in naturâ excogitat. Nam homo qui naturâ volare non potest, ingenio Dædali aptus ad volatum effectus esse videtur.*

[2] *Parum inflectit, ut veræ avium alæ esse viderentur.*

[3] A la lettre, l'enfant ignore qu'il manie ses propres périls. Le vrai poète, sans créer des mots nouveaux, sait se créer une langue qui lui est propre.

[4] *Imponere manum ultimam operi, est opus finire.*

IV. *Dédale et Icare.*

DÉDALE cependant qu'un long exil ennuie,
Sent le desir si doux de revoir sa patrie;
Mais la mer l'emprisonne, et ses desirs sont vains.
Si la Crète, dit-il, s'oppose à mes desseins,
Si la terre et la mer me ferment le passage,
Que l'air m'ouvre un chemin pour sortir d'esclavage.
Minos possède en vain et la terre et les flots;
L'air est libre pour moi; je ne crains plus Minos.
Il dit, et fait céder au pouvoir du génie
Les lois de la nature et de la tyrannie.
Des plumes que son art assortit avec choix,
Par degrés à leur rang se placent sous ses doigts.
Tels sous la main de Pan l'Arcadie a vu naître
Les tubes inégaux de la flûte champêtre.
Une cire onctueuse, enduite aux environs,
Des plumes qu'il attache unit les avirons;
Et, par un dernier pli, leur légère courbure
Dans le travail de l'art imite la nature.
Icare auprès de lui l'observe, et sans songer
Qu'il s'amuse, en jouant, de son propre danger,
Court après le duvet qu'emporte le zéphyre,
De ses doigts apprentis, touche, amollit la cire,
Et nuit à l'ouvrier par ses jeux enfantins.
Quand l'ouvrage eut cent fois repassé sous ses mains,

Imposita est, geminas opifex libravit in alas
Ipse suum corpus : motâque pependit in aurâ [1].
Instruit et natum; Medioque ut limite curras,
Icare, ait, moneo : ne, si demissior ibis,
Unda gravet pennas; si celsior, ignis adurat.
Inter utrumque vola. Nec te spectare Booten,
Aut Helicen jubeo, strictumve Orionis ensem.
Me duce, carpe viam. Pariter præcepta volandi
Tradit, et ignotas humeris accommodat alas.
Inter opus monitusque, genæ maduêre seniles [2],
Et patriæ tremuêre manus. Dedit oscula nato
Non iterum repetenda suo : pennisque levatus
Ante volat, comitique timet. Velut ales, ab alto
Quæ teneram prolem producit in aëra nido [3];
Hortaturque sequi, damnosasque erudit artes :
Et movet ipse suas, et nati respicit alas.
Hos aliquis, tremulâ dum captat arundine pisces,
Aut pastor baculo, stivâve innixus arator,

[1] *In aere alis agitato.*

[2] *Seniles, patriæ.* Ces épithètes sont d'un goût exquis. Elles tiennent au caractère de l'image et de la situation. Une épithète qui, dans le style, ne contribue à donner à la pensée ni plus de force, ni plus de grace, est un mot parasite. *Obstat quidquid non adjuvat.* C'est un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue.

[3] Il y a peu de poètes aussi riches en comparaisons qu'Ovide. Les siennes font ressortir l'objet, et embellissent le récit sans en ralentir la marche.

Dédale, qui dans l'air en suspens se balance,
De ses ailes d'abord éprouve la puissance;
Et sûr de leur usage, il l'enseigne à son fils.
Prends le milieu des airs, et crois-en mes avis;
N'approche point trop près des ondes infidelles,
Tu verrais leur vapeur appesantir tes ailes.
Si trop près du soleil s'élève ton essor,
Tu vois fondre la cire, et tu péris encor.
Là, tu vois Orion : ici, le char de l'Ourse :
Vole entre l'un et l'autre; imite, et suis ma course.
Tandis que de son vol il hâte les apprêts,
Son cœur est agité de mouvemens secrets :
Des pleurs mouillent ses yeux; et ses mains paternelles,
Ses mains tombent deux fois, sans attacher les ailes.
Il embrasse son fils : une secrète voix
Lui dit qu'il l'embrassait pour la dernière fois.
Il s'élève dans l'air, l'appelle sur sa trace,
Et d'un vol inquiet craint pour sa jeune audace.
Comme une mère instruit l'oiseau novice encor
A régler les écarts de son premier essor;
L'œil tourné sur son fils, d'un vol hardi, mais sage,
De son art périlleux il lui montre l'usage.
Le pêcheur près des eaux assis sur le gazon,
Au moment qu'à la ligne il suspend l'hameçon,
Le conducteur du soc, la main sur sa charrue,
Le pasteur immobile, et les yeux vers la nue,

Vidit, et obstupuit : quique æthera carpere possent,
Credidit esse Deos.

V. *Icarus cadit in mare.*

Et jam Junonia lævâ
Parte Samos fuerant, Delosque, Parosque relictæ;
Dextra Lebynthos erat, fœcundaque melle Calydne;
Cùm puer audaci cœpit gaudere volatu [1],
Deseruitque ducem : cœlique cupidine tactus
Altius egit iter. Rapidi vicinia Solis
Mollit odoratas, pennarum vincula, ceras.
Tabuerant ceræ : nudos quatit ille lacertos;
Remigioque carens non ullas percipit auras.
Oraque cæruleâ, patrium clamantia nomen,
Excipiuntur aquâ, quæ nomen traxit ab illo [2].
At pater infelix, nec jam pater; Icare, dixit,
Icare, dixit [3], ubi es? quâ te regione requiram?
Icare, dicebat; pennas aspexit in undis,
Devovitque suas artes : corpusque sepulcro
Condidit : et tellus a nomine dicta sepulti.

[1] Le poète, par un sentiment exquis de l'harmonie imitative, a donné au rhythme de ce vers quelque chose de l'audace présomptueuse d'Icare.

[2] *Icarus Icarias nomine fecit aquas,*

a dit notre poète dans la première Élégie des *Tristes*.

[3] Cette répétition est d'un grand effet. On croit entendre les cris répétés du malheureux père d'Icare.



Icare tombe dans la mer.

En voyant ces mortels voyager dans les cieux,
S'étonne, les admire, et les prend pour des dieux.

V. *Chute d'Icare.*

Lébynte et Calydné, monts chéris de l'abeille,
A droite de leur vol avaient vu la merveille;
A gauche ils ont laissé le temple de Samos,
Délos et son oracle, et le roc de Paros.
Le jeune ambitieux, follement intrépide,
Pour s'élever au ciel, abandonne son guide.
Trop voisin du soleil, un océan de feux
De la cire amollit les liens onctueux.
Déjà la plume échappe à ses ailes fondues;
De ses bras, mais en vain, il frappe encor les nues:
Il appelle son père, et tombe au fond des mers
Fameuses par son nom, sa chute et ses revers.
Son père infortuné, qui déjà n'est plus père,
Dédale cherche au loin le jeune téméraire,
Icare, où te trouver? Il appelle à grands cris
Icare, et sur les eaux voit flotter ses débris.
Il maudit de son art l'invention funeste;
De son malheureux fils il recueille le reste,
Lui dresse dans une île un tombeau de gazon;
Et cette île depuis a conservé son nom.

VI. *Perdix in perdicem mutatur.*

Hunc, miseri tumulo ponentem corpora nati,
Garrula ramosâ prospexit ab ilice perdix:
Et plausit pennis, testataque gaudia cantu est.
Unica tunc volucris, nec visa prioribus annis:
Factaque nuper avis, longum tibi, Dædale, crimen.
Namque huic tradiderat, fatorum ignara, docendam
Progeniem germana suam, natalibus actis
Bis puerum senis, animi ad præcepta rapacis.
Ille etiam medio spinas in pisce notatas
Traxit in exemplum, ferroque incîdit acuto
Perpetuos dentes; et serræ reperit usum.
Primus et ex uno duo ferrea brachia nodo
Vinxit; ut, æquali spatio distantibus illis,
Altera pars staret, pars altera duceret orbem.
Dædalus invidit, sacrâque ex arce Minervæ
Præcipitem mittit, lapsum mentitus. At illum,
Quæ favet ingeniis, excepit Pallas; avemque
Reddidit, et medio velavit in aëre pennis.
Sed vigor ingenii, quondam velocis, in alas,
Inque pedes abiit : nomen, quod et ante, remansit.
Non tamen hæc altè volucris sua corpora tollit,
Nec facit in ramis, altoque cacumine, nidos:
Propter humum volitat, ponitque in sepibus ova;
Antiquique memor, metuit sublimia casûs.

VI. *Perdix changé en perdrix.*

TÉMOIN sur un rameau de sa douleur mortelle,
La perdrix, en chantant, triomphe et bat de l'aîle.
Dédale ! cet oiseau, nouvel hôte des airs,
De ton crime à jamais instruira l'univers :
Ta sœur, mère d'un fils avide de science,
Te confia le soin de sa précoce enfance.
Disciple d'un grand maître, instruit par tes leçons,
Le premier imitant l'arête des poissons,
Il aiguisa les dents de la scie acérée.
De deux axes de fer, à la pointe dorée,
Pour arrondir le cercle, il forma le compas.
En le précipitant de la tour de Pallas,
Tu voulus, jeune encor, le priver de la vie,
Accusant le hasard du crime de l'envie.
Pallas, à qui toujours les talens sont si chers,
En oiseau transformé, le soutint dans les airs.
De son esprit si prompt la vigueur naturelle
A passé dans ses piés sous sa forme nouvelle.
Humble, il cache son nid à l'ombre des buissons,
Se souvient de sa chute, et rase les sillons.

Fatigué d'un long vol, aux rives de Sicile
Dédale trouve enfin un généreux asyle.
Crocale, à sa prière, armé contre Minos,
Protège ses vieux ans, son art, et son repos.

Jamque fatigatum tellus Ætnæa tenebat
Dædalon, et sumptis pro supplice Cocalus[1] armis
Mitis habebatur : jam lamentabile Athenæ
Pendere desierant Theseâ laude[2] tributum.
Templa coronantur : bellatricemque Minervam
Cum Jove Dîsque vocant aliis; quos sanguine voto,
Muneribusque datis, et acerris turis adorant.

VII. *Aper Calydonius.*

Sparserat Argolicas nomen vaga Fama per urbes
Theseos : et populi, quos dives Achaïa cepit,
Hujus opem magnis imploravêre periclis;
Hujus opem Calydon, quamvis Meleagron haberet,
Sollicitâ supplex petiit prece. Causa petendi
Sus erat, infestæ famulus vindexque Dianæ.
Œnea namque ferunt, pleni successibus anni,
Primitias, frugem Cereri, sua vina Lyæo,
Palladios flavæ latices libasse Minervæ.
Cœptus ab agricolis Superos pervenit ad omnes
Invidiosus[3] honos : solas sine ture relictas
Præteritæ cessasse ferunt Latoïdos aras.

[1] Cocale, roi de Sicile, protégea contre Minos la généreuse hospitalité qu'il avait accordée à Dédale.

[2] *Laude pro virtute. Virtutem namque laus consequi solet.*

[3] Cette épithète exprime par un laconisme élégant et poétique, que les dieux sont jaloux des honneurs qui leur sont dus.

D'un tribut odieux Athène enfin vengée,
Couronne les exploits de l'heureux fils d'Egée.
On honore, en son nom, tous les dieux protecteurs;
Les temples sont ornés de festons et de fleurs.
On invoque Pallas, déesse de la guerre,
Et le grand Jupiter, le maître du tonnerre.
On charge les autels d'offrandes, de présens,
Et de cent vases d'or où fume un pur encens.

VII. *Le Sanglier de Calydon.*

Ses exploits ont au loin semé sa renommée;
Et dans de grands périls l'Achaïe alarmée
N'avait pas vainement imploré son secours.
A sa valeur encor Calydon a recours;
Elle que d'un héros rassure la présence,
Et qui voit Méléagre armé pour sa défense.

Un monstre destructeur par Diane envoyé,
Un sanglier vengeur de son culte oublié,
Ravageait en ce tems les campagnes d'Œnée.
Abondamment comblé des faveurs de l'année,
Il offrit à Cérès les prémices des grains,
A Minerve l'olive, à Bacchus les raisins.
Après les déités aux récoltes propices,
Chacun des dieux encore obtint des sacrifices;
Diane seule a vu déserter ses autels.
Le fiel aigrit aussi le cœur des immortels.

Tangit et ira Deos. At non impune feremus;
Quæque inhonoratæ, non et dicemur inultæ,
Inquit : et Œnèos ultorem spreta per agros
Misit aprum, quanto majores herbida tauros [1]
Non habet Epiros ; sed habent Sicula arva minores.
Sanguine et igne micant oculi, riget ardua cervix;
Et setæ densis similes hastilibus horrent :
Stantque velut vallum, velut alta hastilia setæ.
Fervida cum rauco latos stridore per armos
Spuma fluit : dentes æquantur dentibus Indis.
Fulmen ab ore venit : frondes afflatibus ardent.
Is modò crescenti segetes proculcat in herbâ;
Nec matura metit fleturi vota coloni,
Et Cererem in spicis intercipit. Area frustrà,
Et frustrà exspectant promissas horrea messes.
Sternuntur gravidi longo cum palmite fœtus,
Baccaque cum ramis semper frondentis olivæ.
Sævit et in pecudes : non has pastorve canesve,
Non armenta truces possunt defendere tauri.

VIII. *Meleager et Atalanta.*

DIFFUGIUNT populi; nec se, nisi mœnibus urbis,
Esse putant tutos : donec Meleagros, et unà

[1] Callimaque, dans son hymne en l'honneur de Diane, parle des taureaux de l'Epire, si renommés, dit-il, pour tracer les plus pénibles sillons.

Quoi donc? impunément souffrirai-je une offense,
Dit-elle? On vit l'insulte : on verra la vengeance.
Soudain un sanglier, vengeur de ce mépris,
Au loin couvre les champs de morts et de débris.
Monstre égal en grosseur aux taureaux de l'Epire,
Il surpasse les bœufs que la Sicile admire.
Un feu rouge de sang jaillit de ses regards.
Vous croiriez que son dos se hérisse de dards.
Son oreille se dresse : une sueur fumante
Noircit les crins hideux de sa hure écumante.
Sa gueule, qui rugit, vomit des feux ardens;
Les dents de l'éléphant n'égalent point ses dents.
Destructeur ennemi de Cérès et de Flore,
Il saccage les blés ou mûrs ou près d'éclore :
Et l'aire, où le fléau dépouille les épis,
Attend en vain les dons que la gerbe a promis.
Il renverse les ceps et les grappes pendantes,
Et les rameaux chargés d'olives abondantes.
Mais c'est peu du dégât des champs et des vergers :
Il poursuit les troupeaux; les chiens et les bergers
Reculent à l'aspect de ce monstre sauvage;
Le taureau le plus fier n'ose affronter sa rage.

VIII. *Méléagre et Atalante.*

La terreur se répand : on fuit de toutes parts.
Il n'est d'asyle sûr qu'à l'abri des remparts.

Lecta manus juvenum coïère cupidine laudis.
Tyndaridæ gemini, spectatus cæstibus alter,
Alter equo; primæque ratis molitor Iason,
Et cum Pirithoo felix concordia Theseus,
Et duo Thestiadæ [1], prolesque Aphareïa Lynceus,
Et velox Idas; et jam non fœmina Cæneus,
Leucippusque ferox, jaculoque insignis Acastus,
Hippothoosq; Dryasq; et cretus Amyntore Phœnix,
Actoridæque pares, et missus ab Elide Phyleus.
Nec Telamon aberat, magnique creator Achillis:
Cumque Pheretiade et Hyanteo Iolao
Impiger Eurytion, et cursu invictus Echion,
Naryciusq; Lelex, Panopeusq; Hyleusq; feroxque
Hippasus, et primis etiamnum Nestor in armis.
Et quos Hippocoon antiquis misit Amyclis;
Penelopesque socer, cum Parrhasio Ancæo,
Ampycidesque sagax, et adhuc a conjuge tutus
Œclides, nemorisque decus Tegeæa [2] Lycei.
Rasilis huic summam mordebat fibula vestem;
Crinis erat simplex, nodum collectus in unum.
Ex humero pendens resonabat eburnea lævo
Telorum custos : arcum quoque læva tenebat.

[1] Toxée et Plexippe, fils de Thestie, et frères d'Altée, mère de Méléagre.

[2] *Tegeæa*, Atalante, originaire de la ville de Tégée, en Arcadie. Le portrait de cette chasseresse termine avec grace l'énumération des héros de la Grèce.

Méléagre rassemble une illustre jeunesse,
Elite des héros qu'avait nourris la Grèce.
Tous montrent pour la gloire une noble chaleur,
Les deux fils de Léda, gémeaux pleins de valeur,
Jason, qui d'Iolcos parti sur un navire,
Voyagea le premier sur le liquide empire,
Thésée et son ami, le grand Pirithoüs,
Lyncée aux yeux perçans, Hylée, Hippotoüs,
Idas aux piés légers, et Phénix, et Leucipe,
Et les deux fils d'Actor, et Toxée, et Plexipe,
Echion si fameux à la course des chars,
Et le devin Mopsès, toujours sûr de ses dards,
Cœnée aux blonds cheveux, au courage intrépide,
Cœnée, homme aujourd'hui, jadis femme timide,
Hippase adroit à l'arc, les fils d'Hippocoon,
Et Nestor jeune alors, Laërte, Télamon,
Et le roi de Phérès, et le père d'Achille,
Et Lélex de Trézène, et l'époux d'Eriphile.
Ancée, Erition, Panopée, Ioalas,
Comme eux cherchent la gloire, et marchent sur leurs pas.
Toi, l'honneur du Tégée, à leur troupe brillante,
Tu viens t'associer, jeune et belle Atalante.
L'or d'une simple agrafe, un nœud sans ornemens,
Relèvent tes cheveux et tes longs vêtemens.
A ton dos attaché pend un carquois d'ivoire;
Et ta main tient un arc, instrument de ta gloire.

Talis erat cultus. Facies, quam dicere verè
Virgineam in puero, puerilem in virgine posses.
Hanc pariter vidit, pariter Calydonius heros
Optavit, renuente Deo : flammasque latentes
Hausit; et, O! felix, si quem dignabitur, inquit,
Ista virum! Nec plura sinunt tempusque pudorque
Dicere : majus opus magni certaminis urget [1].
Silva frequens trabibus, quam nulla ceciderat ætas,
Incipit a plano : devexaque prospicit arva.
Quò post quàm venêre viri, pars retia tendunt;
Vincula pars adimunt canibus, pars pressa sequuntur
Signa pedum, cupiuntque suum reperire periclum [2].
Concava vallis erat, quâ se demittere rivi
Assuêrant pluvialis aquæ : tenet ima lacunæ
Lenta salix, ulvæque leves, juncique palustres,
Viminaque, et longâ parvæ sub arundine cannæ.
Hinc aper excitus medios violentus in hostes
Fertur, ut excussis elisi nubibus ignes.
Sternitur incursu nemus, et propulsa fragorem [3]
Silva dat : exclamant juvenes, prætentaque forti
Tela tenent dextrâ, lato vibrantia ferro.

[1] Trait caractéristique d'un héros qui oublie l'amour quand l'honneur l'ordonne.

[2] Belle métonymie où l'effet est pris pour la cause.

[3] *Hinc colligitur quàm vastus ille aper esset, cujus impetu nemus prosternebatur.*

Tel on peindrait enfin, sous les traits les plus beaux,
Et le héros en vierge, et la vierge en héros.
Méléagre la voit, et pour elle soupire;
Mais il n'eut pas l'aveu des dieux du sombre empire.
Il s'enflamme, il s'écrie : Heureux, heureux trois fois
L'amant, s'il en est un, digne un jour de ton choix!
Bientôt se reprochant une flamme si belle,
Il rougit de l'amour, quand la gloire l'appelle.
On se rend dans un bois aussi vieux que le tems.
Ses rameaux respectés et du fer et des ans,
Couronnant par degrés un long rang de collines,
Regardent à leurs piés les campagnes voisines.
On a lancé les chiens, on a tendu les rets;
Et du danger qu'on cherche on presse les apprêts.
Au fond du bois s'enfonce une obscure vallée,
Où la pluie en ruisseaux par la pente écoulée,
Humecte un terrein creux qui ne sèche jamais.
Là, croît le saule, ami des humides marais,
L'osier souple, le jonc, l'algue marécageuse.
C'est de là que chassé de sa grotte fangeuse
S'élance, comme un trait, le monstre furieux.
Tel le rapide éclair éclate et fend les cieux.
Arbres, filets, tout cède à sa course emportée;
Et la forêt s'ébranle avec fracas heurtée.
On s'écrie; et de fer se formant des remparts,
Les chasseurs d'un bras ferme ont présenté leurs dards.

Tempora : sed, sumpto positâ conamine ab hastâ,
Arboris insiluit [1], quæ stabat proxima, ramis :
Despexitque, loco tutus, quem fugerat, hostem.
Dentibus ille ferox in querno stipite tritis,
Imminet exitio, frendensque recentibus armis,
Othriade magni rostro femur hausit adunco.

At gemini, nondum cœlestia sidera, fratres,
Ambo conspicui, nive candidioribus albâ
Vectabantur equis : ambo vibrata per auras
Hastarum tremulo quatiebant spicula motu.
Vulnera fecissent, nisi setiger inter opacas,
Nec jaculis, îsset, nec equo loca pervia, silvas.
Persequitur Telamon : studioque incautus eundi,
Pronus ab arboreâ cecidit radice retentus.
Dum levat hunc Peleus, celerem Tegeæa sagittam
Imposuit nervo, sinuatoque expulit arcu.
Fixa sub aure feri summum destringit arundo
Corpus, et exiguo rubefecit sanguine setas.
Nec tamen illa sui successu lætior ictûs,
Quam Meleagros erat. Primus vidisse putatur,
Et primus sociis visum ostendisse cruorem;
Et, Meritum, dixisse, feres virtutis honorem.
Erubuêre viri : seque exhortantur, et addunt

[1] Quelle variété de circonstances ! l'incident particulier à Nestor est relevé par la réflexion sur le siége de Troie. Au surplus, le datif est mis pour l'accusatif avec la préposition *in*.

Si Nestor qu'il poursuit, par un élan soudain
N'eût cherché son salut sur un arbre voisin.
Le monstre au tronc noueux court, l'attaque, le perce.
Il aiguise ses dents, au meurtre les exerce.
De son arme tranchante, Othrias le premier
A senti dans son flanc l'ivoire meurtrier.
Parmi tant de chasseurs dont la troupe l'assiége,
On voit sur deux coursiers, aussi blancs que la neige,
Les deux frères gémeaux, et Pollux et Castor,
Eux de qui l'astre au ciel ne brillait pas encor.
Le long dard que leur main balance avec souplesse,
Au monstre eût fait sentir leur force et leur adresse,
S'il ne se fût jeté dans un taillis épais,
De même qu'aux chevaux impénétrable aux traits.
Télamon dans son fort court relancer la bête;
Dans l'ardeur qui l'emporte, un tronc d'arbre l'arrête.
Son pié s'engage; il tombe : et tandis qu'à grand pas
Pélée accourt, et vient l'arracher au trépas;
Déjà l'arc à la main, l'intrépide Atalante
A posé sur la corde une flèche volante.
Le trait part, et du monstre il a rasé le flanc,
Le perce sous l'oreille, et se teint de son sang.
Atalante rend grace à sa flèche fidelle.
Le premier, Méléagre, encor plus charmé qu'elle,
Voit et fait voir le sang que le monstre a perdu.
Quelle gloire pour vous! oui, le prix vous est dû,

Cum clamore animos : jaciuntque sine ordine tela.
Turba nocet jactis ; et, quos petit, impedit ictus.
Ecce, furens contra sua fata, bipennifer Arcas [1],
Discite fœmineis quid tela virilia præstent,
O juvenes ! operique meo concedite, dixit.
Ipsa suis licet hunc Latonia protegat armis [2],
Hunc tamen, invitâ, perimet mea dextra, Dianâ.
Talia magniloquo tumidus memoraverat ore :
Ancipitemque manu tollens utrâque securim,
Institerat digitis, primos suspensus in artus [3].
Occupat audacem : quâque est via proxima leto,
Summa ferus geminos direxit in inguina dentes.
Concidit Ancæus : glomerataque sanguine multo
Viscera, lapsa fluunt ; madefactaque terra cruore est.
Ibat in adversum, proles Ixionis, hostem
Pirithoüs, validâ quatiens venabula dextrâ.
Cui procul Ægides, O ! me mihi carior, inquit,
Pars animæ, consiste, meæ : licet eminus esse
Fortibus : Ancæo nocuit temeraria virtus.
Dixit : et æratâ torsit grave cuspide cornum :
Quo bene librato, votique potente futuro,
Obstitit esculeâ frondosus ab arbore ramus.

[1] Ancée, originaire d'Arcadie.

[2] *Temerarii, jactabundique est oratio.*

[3] *Gestus exprimitur tollentis securim ex utrâque parte incidentem, ut aliquem percutiat.*

Dit-il. A cet exploit, tous les héros rougissent;
Tous à le surpasser s'exhortent, s'enhardissent.
Mille traits à-la-fois lancés de toute part,
Se nuisent par leur choc, et volent au hasard.
Une hache à la main, le furieux Ancée,
Lui qu'entraîne à sa perte une audace insensée,
S'écrie : O compagnons ! voyez et jugez tous
Si l'exploit d'une femme est égal à mes coups.
Diane peut du monstre embrasser la défense :
Je l'abattrai, malgré Diane et sa puissance.
A ces mots prononcés d'un ton fier et hautain,
Armé du fer tranchant que soulève sa main,
Sur ses piés il se dresse, et va frapper sans crainte.
Le sanglier l'attaque, et prévient son atteinte.
Le redoutable ivoire a décousu son flanc;
Il tombe, et meurt baigné dans les flots de son sang.
Les chasseurs ont frémi : seul armé de sa lance,
Au danger, malgré tous, Pirithoüs s'avance.
Où vas-tu ? dit Thésée : arrête par pitié,
O toi ! de ton ami la plus chère moitié.
A la prudence ici la bravoure est forcée :
Un excès de valeur fit la perte d'Ancée.
Il dit : un javelot que balance son bras,
Siffle, et du sanglier lui promet le trépas;
Mais d'un rameau jaloux le mobile feuillage
A détourné le coup qui trahit son courage.

Misit et Æsonides jaculum : quod casus ab illo
Vertit in immeriti fatum latrantis, et, inter [1]
Ilia conjectum, tellure per ilia fixum est.
At manus Œnidæ [2] variat : missisque duabus,
Hasta prior terrâ, medio stetit altera tergo.
Nec mora : dum sævit, dum corpora versat in orbem,
Stridentemque novo spumam cum sanguine fundit;
Vulneris auctor adest : hostemque irritat ad iram,
Splendidaque adversos venabula condit in armos.
Gaudia testantur socii clamore secundo,
Victricemque petunt dextræ conjungere dextram :
Immanemque ferum multâ tellure jacentem,
Mirantes spectant : neque adhuc contingere tutum
Esse putant; sed tela tamen sua quisque cruentant.

IX. *Contumeliâ affectam à Toxeo et Plexippo Atalantam Meleager ulciscitur.*

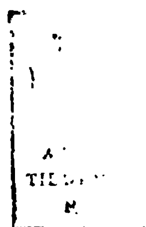
Ipse, pede imposito, caput exitiabile [3] pressit;
Atque ita, Sume mei spolium, Nonacria, juris [4],
Dixit : et in partem veniat mihi gloria tecum.

[1] *Immeriti*, épithète de choix qui intéresse au malheur du limier, victime d'un hasard funeste.

[2] Méléagre, fils d'Œnée.

[3] *Exitiabile, quod multis exitii causa fuerat.*

[4] *Spolium quod jure ipso mihi debetur. Spolia verò propriè dicuntur, quæ hostibus detrahuntur.*





Méléagre présente à Atalante la hure du Sanglier.

Ta main, ô fils d'Eson ! lui pousse un second dard ;
Mais par un jeu cruel de l'envieux hasard,
D'un limier haletant, au moment qu'il aboie,
Le trait perce la gueule, et se trompe de proie.
Méléagre après eux lance à son tour deux traits.
L'un près de l'ennemi se plante sans succès ;
Mais l'autre s'enracine au dos du monstre horrible.
Tandis qu'en se roulant le sanglier terrible
Rugit, vomit des flots et d'écume et de sang,
Méléagre le presse, il attaque son flanc,
L'achève, et par sa mort couronne sa victoire.
Mille cris aux échos vont apprendre sa gloire.
Ses compagnons joyeux l'embrassent à l'envi.
Etonnés à l'aspect de ce monstre ennemi,
Qui couché sur la terre y couvre un long espace,
Ils n'osent le toucher : on dirait qu'il menace.
Tous veulent de sa vue assouvir leurs regards :
Tous veulent dans son sang tremper au moins leurs dards.

IX. *Méléagre venge Atalante de l'insulte de Toxée et de Plexipe.*

Alors du sanglier foulant du pié la tête,
Recevez de mes mains ce prix de ma conquête,
Dit l'amant d'Atalante : il n'appartient qu'à vous.
Vous seule avez ici l'honneur des premiers coups.

Protinus exuvias [1], rigidis horrentia setis
Terga, dat, et magnis insignia dentibus ora.
Illi lætitiæ est cum munere muneris auctor [2].
Invidêre alii, totoque erat agmine murmur.
E quibus, ingenti tendentes brachia voce,
Pone age, nec titulos intercipe, fœmina [3], nostros,
Thestiadæ clamant : neu te fiducia formæ
Decipiat; longèque tuo sit captus amore
Auctor. Et huic adimunt munus, jus muneris illi [4].
  Non tulit, et tumidâ frendens Mavortius irâ,
Discite raptores alieni, dixit, honoris,
Facta minis quantum distent. Hausitque nefando
Pectora Plexippi, nil tale timentia [5], ferro.
Toxea, quid faciat, dubium, pariterque volentem
Ulcisci fratrem, fraternaque fata timentem,
Haud patitur dubitare diu : calidumque priori
Cæde recalfecit consorti sanguine telum.

[1] *Exuviæ ab exuendo dicuntur.*

[2] Cette réflexion est pleine de finesse, d'agrément et de convenance.

[3] *Cum quodam contemptu Atalantam fœminam vocat.*

[4] Ce double outrage pouvait-il être exprimé avec plus de vivacité et de concision ? On eût dit en prose : *Atalantæ munus eripiunt, jus autem muneris dandi Meleagro.*

[5] *Timentia* pour *timentis.* C'est une hypallage. Le poète applique au flanc de Plexipe l'épithète qui se rapporte à Plexipe lui-même.

A ces mots en tribut le héros lui présente
De la hure aux crins noirs la dépouille sanglante.
On voit que de ce don si son cœur est épris,
L'hommage du vainqueur en augmente le prix.
Mais on entend contre elle un envieux murmure.
Ce partage d'un seul pour tous est une injure.
On voit sur-tout Toxée et Plexipe à-la-fois,
D'un geste menaçant, lui dire à haute voix :
C'est trop ; ne croyez pas que l'orgueil d'une femme
Emporte ici le prix que notre honneur réclame.
Oui, malgré Méléagre, et son aveugle amour,
On peut vous détromper, et lui-même à son tour.
Ils osent à ces mots lui ravir un hommage,
Et le don de l'amour, et le prix du courage.
Méléagre, les sens de colère éperdus :
Lâches, qui ravissez les droits qui me sont dus,
Tremblez ; je vais, dit-il, apprendre à votre audace
Combien des actions diffère la menace.
Il dit, fond sur Plexipe, et le livre au trépas,
Frappé d'un coup fatal qu'il ne prévoyait pas.
Toxée est incertain s'il doit venger son frère ;
Il craint pour son orgueil un semblable salaire.
Il hésitait : le fer qui fume encor de sang,
A mis fin à son doute, en lui perçant le flanc.

X. *Althæa Meleagri mater interfectos ab ipso fratres suos filii morte ulcisci non dubitat.*

DONA Deûm templis, nato victore, ferebat,
Cùm videt extinctos fratres, Althæa, referri.
Quæ, plangore [1] dato, mœstis ululatibus urbem
Implet; et auratas mutavit vestibus atris.
At simul est auctor necis editus, excidit omnis
Luctus; et a lacrymis in pœnæ versus amorem est.
Stipes erat [2], quem, cùm partus enixa jaceret
Thestias, in flammam triplices posuêre Sorores [3]:
Staminaque impresso fatalia pollice nentes,
Tempora, dixerunt, eadem lignoque tibique,
O! modò nate, damus. Quo post quàm carmine dicto
Excessêre Deæ; flagrantem mater ab igne
Eripuit torrem, sparsitque liquentibus undis.
Ille diu fuerat penetralibus abditus imis;
Servatusque tuos, juvenis, servaverat annos.
Protulit hunc genitrix, tædasque in fragmina poni
Imperat : et positis inimicos admovet ignes.
Tum conata quater flammis imponere ramum,

[1] *Plangor* signifie l'action d'une personne qui, dans son affliction, se frappe en poussant des cris.

[2] *Stipitem describit fatalem poëta in quo vita Meleagri continebatur.*

[3] *Tres Parcæ, Clotho, Lachesis, et Atropos.*

X. *Altée, mère de Méléagre, se détermine à venger ses deux Frères par la mort de son Fils.*

La mère du vainqueur, Altée allait au temple
Offrir ses dons aux dieux : O destin sans exemple !
Elle voit dans les murs rapporter à pas lents
De ses deux frères morts les corps froids et sanglans.
Ce spectacle en regrets a transformé sa joie.
Aux cris, à la douleur abandonnée en proie,
Elle change en cyprès ses guirlandes de fleurs.
Au nom du meurtrier, immobile et sans pleurs,
A ses gémissemens succède le silence,
Le sombre désespoir, la soif de la vengeance.
Elle garde un tison qu'au jour qu'elle eut un fils,
Sur un autel ardent les Parques avaient mis ;
Et sur un noir fuseau filant sa destinée,
Enfant, à ce tison ta vie est enchaînée,
Dirent-elles, adieu ; l'arrêt fatal du sort
Attache à sa durée et ta vie et ta mort.
Altée éteint la torche à la flamme enlevée ;
Au fond de son palais avec soin conservée,
Elle avait, ô héros ! conservé tes beaux ans.
Dans le réduit secret qui le garda long-tems,
Ta mère prend alors ce gage de ta vie.
Elle le tient, allume une flamme ennemie ;

Cœpta quater tenuit. Pugnant materque sororque :
In diversa trahunt unum duo nomina pectus.
Sæpe metu sceleris pallebant ora futuri [1] :
Sæpe suum fervens oculis dabat ira ruborem.
Et modò nescio quid similis crudele minanti
Vultus erat; modò quem misereri credere posses.
Cùmque ferus lacrymas animi siccaverat ardor,
Inveniebantur lacrymæ tamen. Utque carina,
Quam ventus, ventoque rapit contrarius æstus,
Vim geminam sentit, paretque incerta duobus,
Thestias aut aliter dubiis affectibus errat,
Inque vicem ponit, positamque resuscitat iram.
  Incipit esse tamen melior germana parente;
Et, consanguineas ut sanguine leniat umbras,
Impietate pia est. Nam post quàm pestifer ignis
Convaluit; Rogus iste cremet mea viscera, dixit.
Utque manu dirâ lignum fatale tenebat,
Ante sepulcrales infelix astitit aras :
Pœnarumque Deæ triplices, furialibus, inquit,
Eumenides, sacris vultus advertite vestros.
Ulciscor, facioque nefas : mors morte pianda est :
In scelus addendum scelus est, in funera funus.
Per coacervatos pereat domus impia luctus.

[1] Belle hypotypose des mouvemens de vengeance et de pitié qui se combattent dans le cœur d'une mère, et dont les symptômes se peignent tour-à-tour sur son visage.

Elle tremble, et trois fois sur l'autel inhumain
Elle étend, elle avance, et retire sa main.
Tour-à-tour elle est sœur, tour-à-tour elle est mère.
Elle oppose les noms et de fils et de frère.
Prête à commettre un crime, elle a pâli d'horreur,
S'excite à le commettre, et rougit de fureur.
Son visage enflammé respire la menace;
Et soudain on croirait qu'elle va faire grace.
La soif de se venger sèche et tarit ses pleurs;
Et leur source aussi-tôt se rouvre à ses douleurs.
Telle que par deux vents la nacelle poussée,
Cède au flux et reflux de l'onde courroucée;
Telle entre deux partis, ou violens ou doux,
Elle flotte, et résiste, ou cède à son courroux.
  La vengeance l'emporte: elle est plus sœur que mère.
Injuste par justice, elle va satisfaire,
Par l'ombre de son fils, aux manes fraternels.
Elle voit pétiller les brasiers criminels:
Oui, dit-elle, à ce feu je livre mes entrailles.
Debout près des autels voués aux funérailles,
Elle tient le tison. Déesses des forfaits,
Euménides, voyez les dons que je vous fais,
Poursuit-elle. Je venge, et je commets un crime.
Pour expier le meurtre, un meurtre est légitime.
Joignons le sang au sang, les cercueils aux cercueils.
Dans ce triste palais entassons deuils sur deuils.

An felix Œneus nato victore fruetur [1]?
Thestius orbus erit? meliùs lugebitis ambo.
Vos modò fraterni manes, animæque recentes,
Officium sentite meum : magnoque paratas
Accipite inferias, uteri mala pignora nostri.
Hei mihi! quò rapior? Fratres, ignoscite matri.
Deficiunt ad cœpta manus : meruisse fatemur
Illum, cur pereat : mortis mihi displicet auctor.
Ergo impune [2] feret? vivusque, et victor, et ipso
Successu tumidus, regnum Calydonis habebit?
Vos, cinis exiguus, gelidæque jacebitis umbræ?
Haud equidem patiar. Pereat sceleratus : et ille
Spemque patris, regnique trahat, patriæque ruinam.
Mens ubi materna est? ubi nunc pia vota parentum?
Et, quos sustinui, bis mensûm quinque labores?
O! utinam primis arsisses ignibus infans [3]!
Idque ego passa forem! Vixisti munere nostro,
Nunc merito moriere tuo. Cape præmia facti;

[1] *Cum magnâ indignatione*, observe Farnabe, *hæc ab Althæâ dicuntur*. Ce monologue est une véritable scène de tragédie. L'apostrophe aux Euménides, par où il commence, fait frémir, et porte la terreur à son comble. L'expression *mea viscera* est de la plus grande force, et convient à la terrible situation de la mère de Méléagre.

[2] *Indignationi iterùm indulget Althæa.*

[3] Allusion au feu où les Parques mirent le tison fatal, au moment de la naissance de Méléagre.

Je vous livre une vie en naissant condamnée;
Je le dois: je me venge. Eh! quoi? l'heureux Œnée
Verra combler son fils et d'honneurs et de biens,
Et mon père Thestie aura pleuré les siens!
Non: qu'il pleure à son tour! O vous! ombres récentes,
De mes frères chéris ombres encor sanglantes,
De ce dernier devoir connaissez tout le prix:
Il me coûte assez cher: c'est mon sang, c'est mon fils.
Que fais-je? hélas! je sens trembler ma main cruelle:
Mes frères, pardonnez ma pitié maternelle.
Oui, mon fils a commis deux meurtres inhumains;
Oui, mon fils doit périr; mais non pas par mes mains.
Quoi donc? le meurtrier jouira de son crime!
Il verra sous ses lois un peuple magnanime!
Calydon pour son maître aura votre bourreau!
Il sera sur le trône, et vous dans le tombeau!
Non; vous serez vengés: sa perte est nécessaire.
Qu'il entraîne avec lui l'espérance d'un père,
L'appui de la patrie, et le trône et l'état!
Qu'avec lui tout périsse, et qu'il meure, l'ingrat!
Ah! quels vœux! j'en frémis. Ai-je bien pu les faire?
S'il est coupable, hélas! en suis-je moins sa mère?
En est-il moins mon fils? en est-il moins mon sang?
L'en ai-je moins porté dans mon malheureux flanc?
Ah! que n'ai-je, au moment de ma couche fatale,
Livré tes jours proscrits à la flamme infernale!

Bisque datam, primùm partu mox stipite rapto,
Redde animam : vel me fraternis adde sepulcris.
Et cupio, et nequeo. Quid agam? modò vulnera fratrum
Ante oculos mihi sunt, et tantæ cladis imago :
Nunc animum pietas, maternaque nomina frangunt.
Me miseram [1]! male vincetis : sed vincite, fratres;
Dummodo, quæ dedero vobis solatia, vosque
Ipsa sequar [2].

XI. *Mors Meleagri.*

DIXIT : dextrâque aversa trementi
Funereum torrem medios conjecit in ignes.
Aut dedit, aut visus gemitus est ille dedisse [3]
Stipes : et invitis correptus ab ignibus arsit.
Inscius, atque absens flammâ Meleagros in illâ
Uritur, et cæcis torreri viscera sentit
Ignibus : at magnos superat virtute dolores.
Quod tamen ignavo cadat, et sine sanguine, leto,
Mœret : et Ancæi felicia vulnera dicit.
Grandævumque patrem fratremque, piasque sorores

[1] *Est exclamatio quâ Althæa se ostendit invitam in filii perniciem armari.*

[2] *De consciscendâ sibi quoque morte jam cogitat infelix et soror et mater.*

[3] Le poète donne ici de la sensibilité à des choses insensibles. Il prête au feu un sentiment de commisération pour Méléagre. Jusqu'où ne va pas l'illusion poétique ?

Sauvé par mon amour, tu vis par mes bienfaits;
Meurs aujourd'hui : reçois le prix de tes forfaits.
Rends-moi ta vie, ingrat; je fus deux fois ta mère :
Ou punis-moi, rejoins la sœur avec le frère.
Ne puis-je me venger? Je le veux; je le dois.
De mes deux frères morts j'entends gémir la voix.
Mais le cri de mon sang m'ordonne l'indulgence.
Vous l'emportez enfin, haine, fureur, vengeance!
Oui, par la main du fils deux frères égorgés
Vont être par sa mère et suivis et vengés.

XI. *Mort de Méléagre.*

A ces mots, sur la flamme où sa vengeance est prête,
Elle met le tison, en détournant la tête.
Il semble, en pétillant, qu'il se plaint et gémit :
Le brasier s'en émeut, et la flamme frémit.
Méléagre est brûlé par un feu qu'il ignore.
Absent de ce bûcher, son ardeur le dévore.
Ce héros à son mal oppose son grand cœur;
Et cédant au regret de mourir sans honneur,
S'écrie : Heureux Ancée, ah! je te porte envie!
Une noble blessure a terminé ta vie.
Il gémit sur son sort, et non de ses douleurs.
Sa voix mourante appelle et son frère et ses sœurs,
Et son malheureux père, et sa mère elle-même,
Et toi, jeune beauté, qu'il va perdre et qu'il aime.

Cum gemitu, sociamque tòri vocat ore supremo;
Forsitan et matrem. Crescunt ignisque dolorque,
Languescuntque iterum : simul est extinctus uterque,
Inque leves abiit paulatim spiritus auras.

XII. *Meleagri sorores in aves mutatæ.*

Alta jacet[1] Calydon : lugent juvenesque senesque.
Vulgusque, proceresque gemunt : scissæque capillos
Planguntur matres Calydonides Eveninæ.
Pulvere canitiem genitor vultusque seniles
Fœdat humi fusus, spatiosumque increpat ævum.
Nam de matre manus, diri sibi conscia facti,
Exegit pœnas, acto per viscera ferro.
Non mihi si centum Deus ora sonantia, linguæ
Ingeniumque capax, totumque Helicona dedisset;
Tristia persequerer miserarum dicta sororum.
Immemores decoris, liventia pectora tundunt;
Dumque manet corpus, corpus refoventque foventque;
Oscula dant ipsi, posito dant oscula lecto.
Post cinerem, cineres haustos ad pectora pressant :
Affusæque jacent tumulo : signataque saxo
Nomina complexæ, lacrymas in nomina fundunt.
Quas, Parthaoniæ tandem Latoïa clade

[1] *Mœrore ex morte Meleagri concepto cecidisse ac jacere videbatur Calydon, quæ paulò ante virtute ipsius alta potensque erat.*

Son mal secret s'accroît de momens en momens,
Et le feu redoublé redouble ses tourmens.
Sa vie et le tison s'éteignent, et son ame
En légère vapeur s'exhale avec la flamme.

XII. *Les sœurs de Méléagre changées en Oiseaux.*

Quel deuil pour Calydon! femmes, enfans, vieillards,
De cris et de sanglots ont rempli les remparts.
Son vieux père, le front roulé dans la poussière,
Accuse de ses ans la trop longue carrière.
Sa mère, d'un poignard qu'aiguise le remord,
Arme sa main coupable, et se donne la mort.
Non : quand j'aurais reçu du dieu de l'harmonie
Cent bouches et cent voix, tous les dons du génie,
Je ne pourrais encor vous peindre de ses sœurs
Et les soupirs plaintifs, et les tendres douleurs.
On les voit outrager leurs cheveux et leurs charmes,
Se pencher sur son corps, l'arroser de leurs larmes,
Couvrir de leurs baisers son front pâle et glacé,
Et le bûcher funèbre où leur frère est placé.
Quand il n'est plus que cendre, on les voit sur sa cendre
Pleurer, gémir encor, sur sa tombe s'étendre,
Et sur le marbre froid qui reste à leurs douleurs,
Baiser encor son nom et le baigner de pleurs.

Diane est trop vengée, et son courroux se lasse.
Elle a du triste Œnée assez puni la race.

Exsatiata domûs, præter Gorgenque, nurumque
Nobilis Alcmenæ, natis in corpore pennis
Allevat; et longas per brachia porrigit alas :
Corneaque ora facit; versasque per aëra mittit.

XIII. *Nayades mutatæ in insulas.*

INTEREA Theseus, sociati parte laboris [1]
Functus, Erechthêas Tritonidos ibat ad arces,
Clausit iter, fecitque moras Acheloüs [2] eunti,
Imbre tumens. Succede meis, ait, inclyte, tectis,
Cecropida; nec te committe rapacibus undis.
Ferre trabes solidas, obliquaque volvere magno
Murmure saxa solent. Vidi contermina ripæ
Cum gregibus stabula alta trahi : nec fortibus illic
Profuit armentis, nec equis velocibus esse.
Multa quoque hic torrens, nivibus de monte solutis
Corpora turbineo juvenilia vortice mersit.
Tutior est requies, solito dum flumina currant
Limite ; dum tenues capiat suus alveus undas.

[1] *Mirâ phantasiâ quinque Naïadum transmutationem in insulas cum superiore fabulâ poëta connectit.* Farnabe.

[2] Faut-il prononcer en français Achéloüs, ou bien Akéloüs, comme en latin ? Quoique l'usage ait voulu que nous prononcions Chiron, Achéron, je crois que l'articulation latine est préférable pour ce nom, et je la crois même la plus usitée. Au surplus, Achéloüs, au rapport d'Hésiode, était fils de l'Océan, et, selon d'autres, du Soleil et de la Terre.



Thésée s'arrête chez Achéloüs.

Elle plaint le destin d'un si jeune héros,
Le long deuil de ses sœurs, et les change en oiseaux.
Gorgé leur survit seule, et sa sœur Déjanire.
Un bec a remplacé leur bouche qui soupire;
Et de plumes couverts leurs bras au ciel tendus,
Les emportent dans l'air, où leurs cris sont perdus.

XIII. *Naïades changées en Iles.*

Quand Thésée, appelé pour lui faire la guerre,
Eut vu le monstre mort étendu sur la terre,
Il va chercher ailleurs la gloire et les hasards.
Athènes le rappelle en ses fameux remparts;
Il marche. Cependant, grossi par un orage,
Le fleuve Achéloüs l'arrête à son passage.
Sous ma grotte, dit-il, entrez, digne héros;
Ne vous exposez pas au courroux de mes flots.
Cent fois j'ai vu les rocs que leur cours déracine,
Rouler avec fracas une immense ruine;
Cent fois j'ai vu mon onde emporter à-la-fois
L'étable et les troupeaux, les bergers et leurs toits.
J'ai vu le bœuf nerveux, et le coursier agile,
Opposer au torrent une lutte inutile:
Et combien de nageurs, dans la force des ans,
Périrent engloutis dans les flots tournoyans!
Demeurez: attendez que lasse de ravage,
L'onde s'appaise et rentre en son premier rivage.

Annuit Ægides : Utarque Acheloë, domoque,
Consilioque tuo, respondit : et usus utroque est.
Pumice multicavo, nec lævibus atria tophis [1]
Structa subit. Molli tellus erat humida musco;
Summa lacunabant alterno murice conchæ.
Jamque duas [2] lucis partes Hyperione menso,
Discubuêre toris Theseus comitesque laborum :
Hac Ixionides, illâ Trœzenius heros
Parte Lelex, raris jam sparsus tempora canis :
Quosque alios parili fuerat dignatus honore
Amnis Acarnanum, lætissimus hospite tanto.
Protinus appositas, nudæ vestigia, Nymphæ
Instruxêre epulis mensas : dapibusque remotis,
In gemmâ posuêre merum. Tum maximus heros,
Æquora prospiciens oculis subjecta, Quis inquit,
Ille locus? digitoque ostendit : et, Insula nomen
Quod gerat illa, doce : quamquam non una videtur.
Amnis ad hæc; Non est, inquit, quod cernimus, unum.
Quinque jacent terræ, spatium discrimina fallit.
Quòque minùs spretæ factum mirere Dianæ,

[1] *Eleganter describit Ovidius speluncam fluminis deo convenientem. Tophus lapis est cavernosus. Muscus est herba tenuissima juxta fontes et in locis humidis nascens. Murex genus est cochleæ, à conchis distinctum.*

[2] On divise le jour en deux parties; depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'au soir.

Arrêté sur le seuil de l'humide parvis,
Je reçois à-la-fois votre offre et vos avis,
Répond-il; et ses pas ont suivi sa réponse.

Le roc taillé sans art, le tuf, la pierre ponce,
Ont lambrissé les murs du rustique palais.
La mousse sous les piés étend un tapis frais.
Des coquilles en forme, en couleur différentes,
Ornent en cent façons les voûtes transparentes.

Vesper a dans les champs suspendu le travail.
Thésée et ses amis, sur des lits de corail,
Autour d'Achéloüs prennent place à sa table;
Ici Pirithoüs, ami si véritable,
Là, le sage Lélex, aux cheveux déjà gris,
Tous ceux qu'à cet honneur le fleuve avait admis,
Charmé de recevoir un si noble convive.
Six Nymphes, aux piés nus, à la démarche vive,
Sur un tissu de joncs ont servi le festin.
On enlève les mets : l'ambre pur du raisin
Offre dans les cristaux sa liqueur précieuse.
Alors les yeux tournés sur la mer spacieuse,
Quelle est, dit le héros, cette île que je vois,
Ou ces îles plutôt qu'ensemble j'apperçois?
Cette île, dit le fleuve, en forme cinq ensemble:
Vous ne vous trompez pas; le lointain les rassemble.
Ecoutez, et bientôt vous serez peu surpris
Qu'Œnée ait pour Diane expié ses mépris.

Naïdes hæ fuerant[1] : quæ cùm bis quinque juvencos
Mactassent, rurisque Deos ad sacra vocassent;
Immemores nostri, festas duxêre choreas.
Intumui : quantusque feror, cùm plurimus unquam,
Tantus eram : pariterque animis immanis et undis,
A silvis silvas et ab arvis arva revelli.
Cumque loco Nymphas, memores tum denique nostri,
In freta provolvi. Fluctus nosterque marisque
Continuam diduxit humum; partesque resolvit
In totidem, mediis quot cernis Echinadas undis.

XIV. *Perimele.*

Ut tamen ipse vides, procul, en procul una recessit
Insula, grata mihi : Perimelen navita dicit.
Huic ego virgineum dilectæ nomen ademi :
Quod pater Hippodamas ægrè tulit, inque profundum
Propulit e scopulo pariturae corpora natæ.
Excepi : nantemque ferens, O! proxima cœlo
Regna vagæ, dixi, sortite, Tridentifer, undæ,
In quo desinimus, quò sacri currimus amnes,
Huc ades, atque audi placidus, Neptune, precantem.

[1] *Echinades quæ et Echinæ dicuntur*, remarque Farnabe, *insulæ sunt ad ostium Acheloï, qui limum assiduè invehendo illas effecisse videtur.* De-là est venue la fable que c'étaient des Nymphes qui furent métamorphosées en îles, pour n'avoir pas appelé Achéloüs à un sacrifice.

Ces îles autrefois ont été des Naïades,
Qui jadis à leur fête invitant les Dryades,
Et tous les dieux des champs, m'avaient seul oublié.
A la danse, au festin, je ne fus point prié.
Indigné, je me gonfle et de pluie et de rage,
Tel que je roule enflé par un soudain orage.
Je détache, d'un cours plus fougueux que jamais,
Et les forêts des champs, et les champs des forêts;
Et dans la mer, qui gronde avec un long murmure,
J'entraîne avec le lieu, témoin de mon injure,
Ces Nymphes qui trop tard se souviennent de moi,
Et qu'en rochers épars change un soudain effroi.

XIV. *Périmèle.*

Voyez plus loin cette île : hélas ! c'est Périmèle,
Des Nymphes de ces bords autrefois la plus belle.
Je ravis ses faveurs. Son père Hippodamas,
Pour punir son amour, la condamne au trépas;
Et dans la mer profonde elle est précipitée.
Je cours, je la soutiens sur la vague agitée;
Et je m'écrie : O toi qui règnes sur les mers !
Toi dont l'empire humide embrasse l'univers,
Qui vois incessamment les fleuves dans leur course
T'apporter à l'envi le tribut de leur source !
Puissant dieu du trident, Neptune, entends ma voix;
Protège par pitié la beauté que tu vois.

Huic ego, quam porto, nocui. Si mitis et æquus,
Si pater, Hippodamas, aut si minùs impius esset,
Debuit illius misereri; ignoscere nobis.
Affer opem : mersæque, precor, feritate paternâ
Da, Neptune, locum : vel sit locus ipsa, licebit,
Hanc quoque complectar. Movit caput æquoreus rex;
Concussitque suis omnes assensibus undas [1].
Extimuit Nymphe : nabat tamen. Ipse natantis
Pectora tangebam trepido salientia motu :
Dumque ea contrecto, totum durescere sensi
Corpus; et inductâ condi præcordia terrâ.
Dum loquor, amplexa est artus nova terra natantes,
Et gravis increvit mutatis insula membris.
Amnis ab [2] his tacuit. Factum mirabile cunctos
Moverat. Irridet credentes, utque Deorum
Spretor erat, mentisque ferox, Ixione natus;
Facta refers, nimiumque putas, Acheloë, potentes
Esse Deos, dixit, si dant adimuntque figuras.
Obstupuêre omnes; nec talia dicta probârunt;
Ante omnesque Lelex, animo maturus et ævo,

[1] Grande et belle image! la mer entière s'agite et se soulève au signe de tête de Neptune.

[2] *Hæc ad connectendas quæ subjiciuntur Metamorphoses dicuntur. Narraturus enim est poëta quemadmodum Jupiter atque Mercurius in hominum figuras conversi Phrygiam peragrarunt, ut hominum benevolentiam experirentur.*

Je fus coupable : hélas ! son malheur est mon crime.
Ah ! s'il eût été père, un retour légitime
Eût fléchi le cruel qui lui donna le jour.
Il aurait plaint sa fille, et fait grace à l'amour.
A cette infortunée, hélas ! donne un asyle,
Ou fais, si tu le veux, qu'elle devienne une île,
Que mon onde amoureuse embrasse dans son cours.
Neptune à ma prière accorde son secours.
Il incline sa tête, et la vague profonde
Se soulève au signal du souverain de l'onde.
Périmèle d'effroi tremble à ces mouvemens ;
Mais elle nage encor sur les flots écumans.
Je la tiens dans mes bras, et d'une douce étreinte
Je raffermis son cœur qui palpite de crainte.
Je le sens sous ma main se glacer, se durcir ;
Je sens en bloc épais tout son corps s'épaissir.
Je la perds ; un instant a changé Périmèle.
La Nymphe que j'aimais est une île nouvelle.
  Son discours a frappé ses convives surpris :
Mais plein envers les dieux d'un orgueilleux mépris,
Le seul Pirithoüs raille leur foi crédule,
Et traite ce récit de fable ridicule.
Achéloüs, le faux a pour vous trop d'appas ;
Vous supposez aux dieux un pouvoir qu'ils n'ont pas,
Si vous croyez, dit-il, que leurs mains fabuleuses
Peuvent donner aux corps des formes merveilleuses.

Sic ait : Immensa est finemque potentia cœli
Non habet; et quicquid Superi voluêre, peractum est.

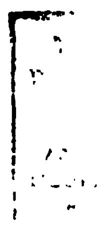
XV. *Philemon et Baucis.*

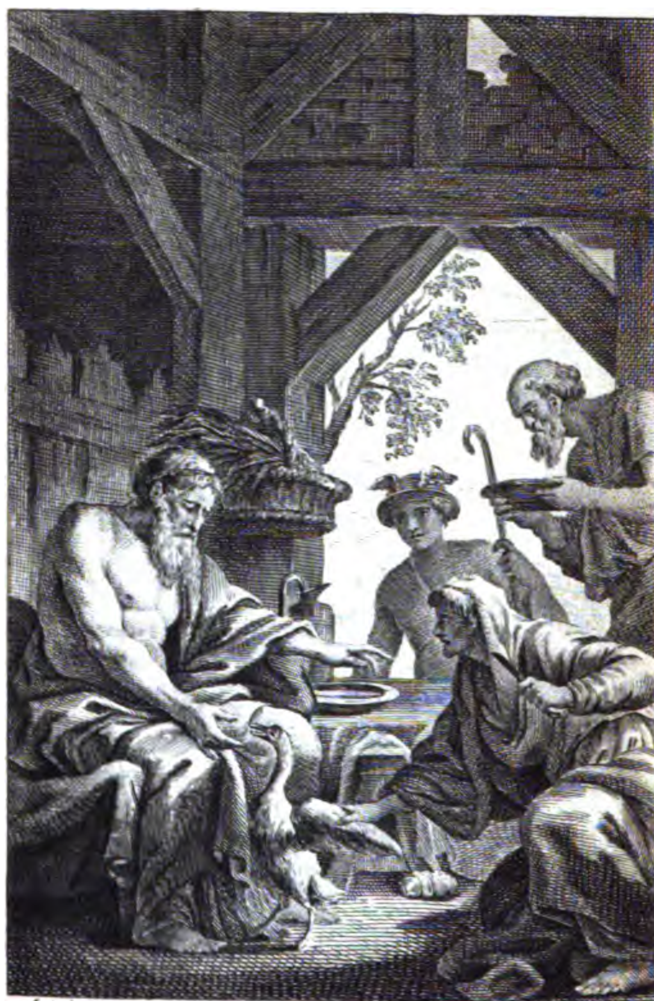
Quoque minus dubites, tiliæ contermina quercus
Collibus est Phrygiis, modico circumdata muro.
Ipse locum vidi : nam me Pelopeïa Pittheus
Misit in arva, suo quondam regnata parenti.
Haud procul hinc stagnum ; tellus habitabilis olim,
Nunc celebres mergis, fulicisque palustribus undæ.
Juppiter huc, specie mortali, cumque parente
Venit Atlantiades positis caducifer alis.
Mille domos adière, locum requiemque petentes;
Mille domos clausêre seræ. Tamen una recepit,
Parva quidem stipulis et cannâ tecta palustri :
Sed pia Baucis anus, parilique ætate Philemon
Illâ sunt annis juncti juvenilibus, illâ
Consenuêre casâ : paupertatemque fatendo
Effecêre levem, nec iniquâ mente ferendam.
Nec refert, dominos illic, famulosne requiras;
Tota domus [1], duo sunt : îdem parentque jubentque.

[1] La Fontaine a rendu cet hémistiche par ce vers :

Eux seuls ils composaient toute leur république.

Dans son style familier, ce terme de *république* ne déplaît point. Il a même une sorte d'agrément par le contraste d'une petite chose avec une grande.





St. Gois. inv. Miger sc.

Philémon et Baucis.

Chacun blâme le fils du coupable Ixion.
Non, dit Lélex, dont l'âge a mûri la raison,
Rien ne borne des dieux la puissance invisible :
N'en doutez pas; pour eux, il n'est rien d'impossible.

XV. *Philémon et Baucis.*

Dans les champs Phrygiens, sur un mont renommé,
J'ai vu, dans un enclos par un mur enfermé,
Un tilleul, un vieux chêne entrelacer leur ombre,
Un marais couvre au loin un antique décombre,
Retraite des plongeons, hôtes de ces étangs,
Bourg autrefois peuplé de nombreux habitans.
Dans les champs de Pélops envoyé par Pithée,
L'histoire sur le lieu me fut ainsi contée.
Le dieu du caducée, et le maître des dieux,
En simples voyageurs visitèrent ces lieux.
Ils cherchent un logis : tous les hôtes s'excusent.
Ils vont en cent maisons : cent maisons les refusent.
Une seule offre aux dieux l'hospice et le repos,
Humble cabane, abri de chaume et de roseaux.
Là, Philémon, Baucis, qu'un chaste nœud rassemble,
Ont passé leurs beaux jours et vieillirent ensemble,
Pauvres, mais satisfaits, la vertu, les doux soins,
Pour eux ont allégé le fardeau des besoins.
Eux seuls ils composaient leur ménage champêtre;
Chez eux on ne connaît ni serviteur, ni maître.

Ergo ubi Cœlicolæ parvos tetigêre penates,
Submissoque humiles intrarunt vertice postes;
Membra senex posito jussit relevare sedili:
Quo super injecit tectum rude sedula Baucis.
Inde foco tepidum cinerem dimovit: et ignes
Suscitat hesternos; foliisque et cortice sicco
Nutrit; et ad flammas animâ producit anili [1]:
Multifidasque faces, ramaliaque arida tecto
Detulit, et minuit, parvoque admovit aëno.
Quodque suus conjux riguo collegerat horto,
Truncat olus foliis. Furcâ levat ille bicorni
Sordida terga suis nigro pendentia tigno:
Servatoque diu resecat de tergore partem
Exiguam; sectamque domat ferventibus undis.
Interea medias fallunt sermonibus horas:
Sentirique moram prohibent. Erat alveus illic
Fagineus, curvâ clavo suspensus ab ansâ:
Is tepidis impletur aquis; artusque fovendos
Accipit. In medio torus est de mollibus ulvis
Impositus lecto, spondâ pedibusque salignis.

[1] Cette locution est d'un goût exquis. On a beaucoup trop vanté ces deux vers de La Fontaine.

> Quelques restes de feu sous la cendre épandus
> D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent.

Ces deux ablatifs, si près l'un de l'autre, forment une construction vicieuse. *S'allumèrent par Baucis*, est un latinisme qui ne sied pas à notre idiôme.

Là, du ciel radieux les habitans sacrés,
Courbés sous l'humble porte, à peine sont entrés;
Philémon le premier présente un banc rustique;
Baucis d'un vieux tapis couvre ce siége antique;
Puis autour des tisons, sous la cendre cachés,
Amassant de l'écorce et des rameaux séchés,
D'un souffle haletant avec peine réveille
Les charbons endormis qu'elle a couverts la veille;
Et donnant au foyer de nouveaux alimens,
Sous un vase à trois piés allume des sarmens.
Elle y met, dépouillé de sa grossière feuille,
Le légume arrondi que le pauvre recueille.
Le vieillard la seconde, et d'une fourche armé,
Détache un lard qui pend au chevron enfumé,
En coupe une parcelle, et dans l'onde bouillante
Adoucit sur le feu sa saumure écumante.

Cependant on converse, on trompe les instans,
Et de ces longs apprêts on abrège le tems.
L'appui d'un vieux poteau porte un bassin de hêtre.
Une eau tiède remplit cette aiguière champêtre;
Et tous deux à l'envi par des soins empressés
Lavent les piés poudreux des voyageurs lassés.
Une natte de joncs, villageoise tissure,
Couvre un lit dont le saule a formé la structure.
Un tapis tout usé, qui ne sert qu'aux grands jours,
Digne ornement du lit, s'étend sur ses contours.

Vestibus hunc velant, quas non nisi tempore festo
Sternere consuerant : sed et hæc vilisque vetusque
Vestis erat, lecto non indignanda saligno.
Accubuêre Dei. Mensam succincta tremensque
Ponit anus : mensæ sed erat pes tertius impar;
Testa parem fecit. Quæ post quàm subdita clivum
Sustulit, æquatam mentæ tersêre virentes.
Ponitur hic bicolor sinceræ bacca Minervæ [1],
Conditaque in liquidâ corna autumnalia fæce,
Intubaque, et radix, et lactis massa coacti;
Ovaque, non acri leviter versata favillâ :
Omnia fictilibus. Post hæc cælatus eâdem
Sistitur argillâ crater, fabricataque fago
Pocula; quâ cava sunt flaventibus illita ceris.
Parva mora est; epulasque foci misêre calentes :
Nec longæ rursus referuntur vina senectæ [2];
Dantque locum mensis paulum seducta secundis.
Hîc nux, hîc mixta est rugosis carica palmis [3],
Prunaque, et in patulis redolentia mala canistris,
Et de purpureis collectæ vitibus uvæ.
Candidus in medio favus est. Super omnia vultus

[1] *Periphrasis est olivæ, quæ bicolor dicitur, quòd et viridis est, et nigra. Apparatum mensæ rusticæ eleganter effingit poëta.*

[2] On a coutume de dire un vin vieux ; mais la vieillesse du vin est une expression particulière au langage poétique.

[3] *Carica ficûs est species. Hinc usus obtinuit ut caricæ pro ficubus siccis accipiantur.*

Les dieux daignent s'asseoir sur l'étoffe grossière.
On place devant eux la table hospitalière,
Vieux meuble, dont alors Baucis, au pas tremblant,
Egala le trépié, comme elle chancelant.
Quand le débris d'un vase eut étayé sa pente,
On l'essuie, on l'embaume avec des fleurs de menthe.
Là, sur des plats d'argile, on sert pour premier mets,
Des œufs mis sous la cendre, et du laitage frais,
Des fruits que dès l'automne un vin mousseux conserve,
La mauve, la laitue, et les sucs de Minerve.
Un grand vase de terre enferme dans ses flancs
Un vin que le cellier n'a pas mûri long-tems,
Et pour boire ce jus de la dernière automne,
Le hêtre enduit de cire en coupes se façonne.
Le potage et les mets sur la flamme apprêtés
Arrivent à leur tour sur la table apportés.
Enfin de raisins mûrs on sert une corbeille,
Et la datte ridée, et la pomme vermeille;
Et d'un miel, qui répand le parfum d'un bouquet,
Un rayon savoureux couronne le banquet.
Mais sur-tout Jupiter avec plaisir observe
Cet accueil simple et vrai, ce bon cœur sans réserve,
La richesse du pauvre, et qui donne au repas
Un prix que bien souvent de grands festins n'ont pas.
Cependant, plus le vin rougit la coupe humide,
De lui-même rempli, moins le vase se vide;

Accessêre boni, nec iners pauperque voluntas.
Interea quoties, haustum cratera repleri
Sponte suâ, per seque vident succrescere vina,
Attoniti novitate pavent : manibusque supinis,
Concipiunt Baucisque preces, timidusque Philemon;
Et veniam dapibus, nullisque paratibus orant.
  Unicus anser erat, minimæ custodia villæ [1],
Quem Dîs hospitibus domini mactare parabant.
Ille celer pennâ tardos ætate fatigat,
Eluditque diu : tandemque est visus ad ipsos
Confugisse Deos. Superi vetuêre necari;
Dîque sumus, meritasque luet vicinia pœnas
Impia, dixerunt. Vobis immunibus hujus
Esse mali dabitur : modò vestra relinquite tecta,
Ac nostros comitate gradus, et in ardua montis
Îte simul. Parent ambo, baculisque levati
Nituntur longo vestigia ponere clivo.
Tantum aberant summo, quantum semel ire sagitta
Missa potest : flexêre oculos, et mersa palude
Cætera prospiciunt : tantum sua tecta manere.

[1] A dater du Capitole, assiégé par les Gaulois, les oies servaient de gardes comme les chiens. La Fontaine a substitué une perdrix à l'oie d'Ovide.

Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée.

C'est à tort, ce me semble. Cet oiseau n'est pas aussi convenable à la circonstance.

Surpris à ce signal qui dessille leurs yeux,
Philémon et Baucis ont reconnu les dieux.
Devant eux à genoux Philémon s'humilie.
Baucis auprès de lui joint les mains, les supplie
D'excuser du repas les modiques apprêts,
Et leur offre à-la-fois ses voeux et ses regrets.
Dans leur enclos une oie, animal domestique,
De leur humble cabane était la garde unique.
Ils veulent l'immoler à leurs hôtes divins.
La volatile échappe à leurs tremblantes mains.
Entre les piés des dieux, craintive, poursuivie,
On dirait qu'elle vient leur demander la vie.
L'oiseau ne mourra point, disent les immortels;
Oui, nous sommes des dieux; vos voisins criminels,
Durs, inhospitaliers, vont expier leurs fautes.
Ne craignez rien pour vous; suivez-nous, dignes hôtes,
Quittez votre cabane, et sur ce mont voisin
Ensemble sur nos pas prenez votre chemin.
A l'aide d'un bâton, leur vieillesse débile
Gravit du mont scabreux la pente difficile.
Assez près du sommet, de fatigue arrêtés,
Leurs yeux cherchent encor les lieux qu'ils ont quittés:
L'immensité d'un lac couvre ce bourg profane.
Le bon couple en gémit: cependant leur cabane,
Abri pauvre et chétif, et pour deux trop étroit,
Voit en dôme pompeux changer son humble toit.

Dumque ea mirantur, dum deflent fata suorum,
Illa vetus, dominis etiam casa parva duobus,
Vertitur in templum : furcas subière columnæ :
Stramina flavescunt; adopertaque marmore tellus,
Cælatæque fores, aurataque tecta videntur:
Talia cùm placido Saturnius edidit ore.
Dicite, juste senex, et fœmina conjuge justo
Digna, quid optetis. Cum Baucide pauca locutus,
Consilium Superis aperit commune Philemon.
Esse sacerdotes, delubraque vestra tueri
Poscimus : et quoniam concordes egimus annos,
Auferat hora duos eadem : nec conjugis unquam
Busta meæ videam : neu sim tumulandus ab illâ.
Vota fides sequitur. Templi tutela fuêre,
Donec vita data est. Annis ævoque soluti
Ante gradus sacros cùm starent fortè, locique
Narrarent casus; frondere Philemona Baucis,
Baucida conspexit senior frondere Philemon [1].
Jamque super gelidos crescente cacumine vultus,
Mutua, dum licuit, reddebant dicta; Valeque [2],
O! conjux, dixêre simul, simul abdita texit

[1] La parité de ces deux vers dans leur forme symétrique est une image figurative de la parité de la métamorphose. Cette symétrie n'est pas une recherche. C'est une imitation naïve de la chose.

[2] Cette description très-défectueuse d'ailleurs dans La Fontaine, se termine par ce vers inimitable :

L'un et l'autre se dit adieu de la pensée.

Le chaume devient or, et le vieux tronc, colonne;
Le frêle enduit, un mur que le jaspe environne.
Le seuil est parqueté de marbre de Paros,
Et la porte d'airain s'ouvre à battans égaux.
La voûte resplendit : leur cabane est un temple.
Le ciel de leurs vertus veut consacrer l'exemple.
O vous, dit Jupiter, sage vieillard, et vous,
Femme digne en effet d'un si pieux époux,
Parlez, quels sont vos vœux? je veux les satisfaire.
Un moment à l'écart le vieux couple confère.
Souffrez, dit le vieillard, que deux humbles mortels
Aspirent à l'honneur de servir vos autels;
Et faites que leurs jours qu'un long destin rassemble,
Toujours ensemble unis, se terminent ensemble :
Philémon sur Baucis n'aurait pas à pleurer,
Ni Baucis la douleur de le voir expirer.

Leurs vœux sont exaucés; et tant qu'ils respirèrent,
Prêtres du nouveau temple, à son culte ils veillèrent.
Un jour que, chargés d'ans, Philémon et Baucis
Racontaient cette histoire, auprès du temple assis,
Baucis voit Philémon se couvrir de feuillage;
Philémon voit Baucis se revêtir d'ombrage.
L'écorce qui tous deux les embrasse à-la-fois,
Déjà presse leur langue et leur glace la voix.
Tant qu'ils peuvent parler, ils parlent, se répondent;
Et dans un même adieu, leurs adieux se confondent;

Ora frutex. Ostendit adhuc Tyaneïus [1] illic
Incola de gemino vicinos corpore truncos.
Hæc mihi non vani, neque erat cur fallere vellent [2],
Narravêre senes : equidem pendentia vidi
Serta super ramos; ponensque recentia, dixi,
Cura pii Dîs sunt, et, qui coluêre, coluntur.

XVI. *Variæ Protei formæ.*

DESIERAT : cunctosque et res et moverat auctor,
Thesea præcipuè : quem facta audire volentem
Mira Deûm, nixus cubito Calydonius amnis
Talibus alloquitur. Sunt, ô! fortissime, quorum
Forma semel mota est, et in hoc renovamine mansit :
Sunt, quibus in plures jus est transire figuras :
Ut tibi, complexi terram maris incola, Proteu.
Nam modò te juvenem, modò te vidêre leonem :
Nunc violentus aper, nunc, quem tetigisse timerent,
Anguis eras : modò te faciebant cornua taurum.
Sæpe lapis poteras, arbor quoque sæpe videri.
Interdum, faciem liquidarum imitatus aquarum,
Flumen eras : interdum undis contrarius ignis.

[1] *Tyania regio est contermina Phrygiæ, unde Tyanëius declinari videtur.*

[2] *Parenthesis est causam continens cur senes illi non mentiti fuerint. Vani enim interdùm ponuntur pro falsis et mendacibus, interdùm pro stultis.*

Ils sont arbres : le pâtre habitant de ces bords,
Montre les troncs pieux qui renferment leurs corps.
Là, deux sages vieillards, témoins que j'ai dû croire,
Parlant sans intérêt, m'ont conté cette histoire.
J'ai vu sur leurs rameaux les fleurs pendre en festons :
De guirlandes moi-même entrelaçant leurs troncs,
Ciel ! m'écriai-je, heureux le mortel qui t'adore !
Il honore les dieux, et lui-même on l'honore.

XVI. *Protée sous diverses formes.*

Le discours de Lélex confirmé par ses mœurs,
Des convives émus persuade les cœurs.
Chacun d'eux, mais sur-tout le successeur d'Alcide,
Thésée à ces récits prête une oreille avide.
Achéloüs a vu que ce héros pieux
Ecoute avec respect les merveilles des dieux.
Il est des corps, dit-il, qui perdant leur nature,
Conservent à jamais leur nouvelle figure :
Mais à d'autres encor le ciel a quelquefois
Accordé le pouvoir de changer à leur choix.
Tel est au sein des mers le pasteur d'Amphitrite.
Doux berger, il caresse ; et lion, il s'irrite ;
Impétueux taureau, sanglier ou serpent,
Il mugit, il rugit, siffle et glisse en rampant ;
Et tour-à-tour rocher, arbre, flamme, fontaine,
Echappe en cent façons à la vue incertaine.

XVII. *Sacrum Cereri lucum violare ausus Erisichthon à deá plectitur.*

Nec minus Autolyci conjux, Erisichthone nata,
Juris habet. Pater hujus erat, qui numina Divûm
Sperneret, et nullos aris adoleret honores [1].
Ille etiam Cereale nemus violasse securi
Dicitur; et lucos ferro temerasse vetustos.
Stabat in his ingens annoso robore quercus,
Una [2] nemus : vittæ mediam, memoresque tabellæ,
Sertaque cingebant, voti argumenta potentis.
Sæpe sub hac Dryades festas duxêre choreas;
Sæpe etiam, manibus nexis ex ordine, trunci
Circuière modum : mensuraque roboris ulnas
Quinque ter implebat : nec non et cætera tanto
Silva sub hac, silvâ quanto jacet herba sub omni.
Non tamen idcirco ferrum Triopeïus illâ [3]
Abstinuit, famulosque jubet succidere sacrum

[1] Expression élégamment figurée : l'effet est mis pour la cause. Virgile a dit de même :

Aut supplex aris imponat honorem.

[2] Laconisme poétique admirable qui peint à l'esprit en deux mots l'immense grandeur d'un seul arbre. On dirait en prose : *Sola nemoris amplitudinem exæquans.*

[3] *Erisichthonis fabula describitur apud Callimachum, qui et patrem Erisichthonis Triopam vocat, filium Neptuni ex Canace.*

XVII. *Erésicton profane un bois consacré à Cérès. La déesse se venge.*

Tu possédais encore un si merveilleux don,
O toi, pour ton malheur, fille d'Erésicton!
Ce fut lui qui des dieux ennemi téméraire,
Refusait de leur rendre un culte tributaire.
C'est lui qui, profanant un bois cher à Cérès,
En osa violer les antiques forêts,
Et sur des troncs sacrés porter un fer coupable.
Là, s'élevait un chêne antique et vénérable.
Seul à son ombre immense on l'eût pris pour un bois.
On voyait sur son tronc appendus à-la-fois,
Des devises, des vers, des dons et des guirlandes,
De la religion innombrables offrandes.
On avait vu cent fois, au son des chalumeaux,
Les Dryades en chœur danser sous ses rameaux.
Quelquefois de leurs mains entrelaçant la chaîne,
Elles formaient un cercle, et ce long cercle à peine
De ses flancs spacieux embrassait le contour.
Roi des forêts, autant les arbres d'alentour
S'élevaient au-dessus de la tige des herbes,
Autant ils s'abaissaient sous ses rameaux superbes.
Les ans l'ont respecté : le fils de Triopas
Ordonne que le fer ne le respecte pas.

Robur : et ut jussos cunctari vidit, ab uno
Edidit hæc raptâ sceleratus verba securi.
Non dilecta Deæ solùm, sed et ipsa licebit
Sit Dea, jam tanget frondente cacumine terram.
Dixit : et, obliquos dum telum librat in ictus,
Contremuit, gemitumque dedit Deoïa [1] quercus :
Et pariter frondes, pariter pallescere glandes
Cœpêre ; ac longi pallorem ducere rami.
Cujus ut in trunco fecit manus impia vulnus ;
Haud aliter fluxit, discussâ cortice, sanguis,
Quàm solet ante aras, ingens ubi victima taurus
Concidit, abruptâ cruor e cervice profusus.
Obstupuêre omnes : aliquisque ex omnibus audet
Deterrere [2] nefas, sævamque inhibere bipennim.
Aspicit hunc, Mentisque piæ [3] cape præmia, dixit
Thessalus : inque virum convertit ab arbore ferrum,
Detruncatque caput ; repetitaque robora cædit.
Editus e medio sonus est cum robore talis :
 Nympha sub hoc ego sum, Cereri gratissima, ligno :
Quæ tibi factorum pœnas instare tuorum
Vaticinor moriens, nostri solatia leti.

[1] *Deoïa* signifie que ce chêne était consacré à Cérès, d'un surnom grec de cette déesse.

[2] *Deterrere, sive, terrore dissuadere. Sævam bipennim, ut pote quæ cedebat quercum gementem.*

[3] Ironie amère et passionnée par laquelle Erésicton fait entendre le contraire de ce qu'il énonce.

On hésite : il s'offense : et sa main indignée
De la main d'un esclave arrache une cognée,
En prononçant ces mots, dignes de ses forfaits :
Ce tronc sacré, fût-il habité par Cérès,
Je veux que sous la hache il tombe à l'instant même.
Tandis qu'Erésicton proférait ce blasphême,
Il a levé le fer : le chêne au tronc vieilli
Tremble, gémit ; ses glands, ses feuilles ont pâli :
Une froide sueur inonde son écorce.
De ses flancs, qu'à grands coups l'acier frappe avec force,
S'élance un flot de sang : tel sous le fer mortel
Jaillit le sang d'un bœuf qu'on égorge à l'autel.
On frémit de terreur : un esclave fidèle
Veut suspendre le fer dans sa main criminelle.
Erésicton sur lui tourne un œil de mépris :
De ton zèle, dit-il, reçois le juste prix ;
Et lui portant le coup que pour l'arbre il apprête,
Du revers de sa hache il lui tranche la tête ;
Puis du fer à grands coups enfoncé dans le bois,
Vingt fois frappe le tronc, le refrappe vingt fois.
Alors du creux de l'arbre une voix gémissante
Inspire par ces mots une sainte épouvante :

Hôtesse de ce tronc, Nymphe chère à Cérès,
Je vivais avec lui, je meurs par tes forfaits.
Le ciel me vengera de ta fureur impie :
Tremble ! ta mort s'approche, et la mienne s'expie.

Persequitur scelus [1] ille suum : labefactaque tandem
Ictibus innumeris, adductaque funibus arbor
Corruit, et multam prostravit pondere silvam.
Attonitæ Dryades damno nemorisque suoque,
Omnes germanæ, Cererem cum vestibus atris
Mœrentes adeunt; pœnamque Erisichthonis orant.
Annuit his : capitisque sui pulcherrima motu,
Concussit gravidis oneratos messibus agros:
Moliturque genus pœnæ miserabile, si non
Ille suis esset nulli miserabilis actis,
Pestiferâ lacerare Fame. Quæ quatenus ipsi
Non adeunda Deæ, neque enim Cereremq; Famemq;
Fata coire sinunt, montani numinis unam
Talibus agrestem compellat, Oreada, dictis.

XVIII. *Famis descriptio.*

Est locus extremis Scythiæ glacialis in oris [2]:
Triste solum, sterilis, sine fruge, sine arbore, tellus.
Frigus iners illic habitant, Pallorque, Tremorque,
Et jejuna Fames. Ea se in præcordia condat
Sacrilegi scelerata, jube : nec copia rerum
Vincat eam; superetque meas certamine vires [3].

[1] Expression énergique appropriée au caractère de l'impie.

[2] *Loci maximè Fami convenientis descriptio, ut qui perpetuis frigoribus sit sterilissimus.* Farnabe.

[3] Locution propre à la poésie, pour dire *alimenta quæ ipsa suffecero.*

Rien n'arrête un pervers dans le crime obstiné.
Frappé de mille coups, par cent bras entraîné,
L'arbre tombe, et son poids fracasse et déracine
Mille arbres écrasés sous sa vaste ruine.
Les Dryades pleurant la perte de leur sœur,
Et leurs bois dépouillés de leur antique honneur,
Vont conjurer Cérès de venger leur injure.
Elle les vengera, la déesse le jure :
L'or des moissons s'ébranle au signe de son front.
Elle apprête à l'impie, auteur de son affront,
Un châtiment affreux, mais moindre que son crime.
Elle veut à la Faim le livrer en victime.
Mais comme par la loi des éternels décrets,
On ne peut voir ensemble et la Faim et Cérès,
Elle appelle une Nymphe, Oréade légère,
Et l'instruit en ces mots à servir sa colère :

XVIII. *Description de la Faim.*

Au fond de la Scythie, où jamais les moissons
N'ont germé sur un sol durci par les glaçons,
Solitude sans fruits, sans ombre, sans verdure,
Est un vallon désert, où la pâle Froidure,
La Fièvre, le Frisson, le Besoin importun,
Habite avec la Faim, aux entrailles à jeun.
Va la trouver ; dis-lui qu'implacable harpie,
Elle aille se cacher dans le sein de l'impie ;

Neve viæ spatium te terreat, accipe currus:
Accipe, quos frænis altè moderere, dracones.
Et dedit. Illa dato subvecta per aëra curru
Devenit in Scythiam: rigidique cacumine montis,
Caucason appellant, serpentûm colla levavit [1]:
Quæsitamque Famem lapidoso vidit in agro,
Unguibus et raris vellentem dentibus herbas.
Hirtus erat crinis, cava lumina: pallor in ore,
Labra incana situ, scabræ rubigine fauces:
Dura cutis, per quam spectari viscera possent.
Ossa sub incurvis exstabant arida lumbis [2].
Ventris erat pro ventre locus: pendere putares
Pectus, et a spinæ tantummodo crate [3] teneri.
Auxerat articulos macies, genuumque rigebat
Orbis, et immodico prodibant tubera talo.
Hanc procul ut vidit, neque enim est accedere juxta
Ausa, refert mandata Deæ; paulùmque morata,
Quamquam aberat longè, quamquam modò venerat illuc,
Visa tamen sensisse Famem, retroque dracones
Egit in Hæmoniam, versis sublimis habenis.

[1] *Currus Cereris à draconibus trahi fingitur. Caucasus autem mons est Scythiæ omnium altissimus, perpetuisque nivibus tectus.*

[2] *Ità Famem describit poëta, ac si corpus haberet, fœminaque esset famelica.*

[3] *Costas à spinâ orientes, cratem appellat ob similitudinem.*

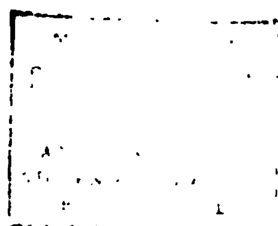
Que par elle vaincus, mes présens, mes secours,
Alimentent son mal et l'irritent toujours;
Qu'elle surmonte enfin ma puissance prodigue.
Si le voyage est long, n'en crains pas la fatigue :
Prends mon char, mes dragons, et vole sur les vents.
La Nymphe prend le char et les dragons volans,
S'élève dans les airs, vers les climats de l'Ourse,
Et sur l'affreux Caucase elle arrête sa course.
Elle cherche la Faim : là, sous des rocs pendans,
Elle la voit qui rampe, et ronge de ses dents
Quelques brins d'herbe épars sur la roche indigente.
Vous compteriez ses os sous sa peau transparente.
Ses cheveux hérissés cachent son œil éteint.
La rouille est sur ses dents, la pâleur sur son teint;
De nerfs et d'ossemens assemblage difforme,
De ses genoux pointus la jointure est énorme;
Et ses talons hideux s'alongent au-dehors,
Grossis par la maigreur qui dessèche son corps.
La Nymphe, en lui parlant, n'ose s'approcher d'elle,
Et lui dicte de loin l'ordre de l'immortelle.
Elle s'arrête à peine, et déjà dans son sein
Elle a cru ressentir l'aiguillon de la faim,
Et loin d'elle aussi-tôt dans les airs détournée,
Revole aux bords heureux qu'arrose le Pénée.

XIX. *Erisichthonem invadit Fames.*

Dicta Fames Cereris, quamvis contraria semper
Illius est operi [1], peragit; perque aëra vento
Ad jussam delata domum est : et protinus intrat
Sacrilegi thalamos : altoque sopore solutum,
Noctis erat tempus, geminis amplectitur alis :
Seque viro inspirat, faucesque, et pectus et ora
Afflat, et in vacuis spargit jejunia venis.
Functaque mandato, fœcundum deserit orbem;
Inque domos inopes, assueta, revertitur, arva.
Lenis adhuc [2] somnus placidis Erisichthona pennis
Mulcebat. Petit ille dapes sub imagine somni,
Oraque vana movet, dentemque in dente fatigat:
Exercetque cibo delusum guttur inani,
Proque epulis tenues nequicquam devorat auras.
Ut verò est expulsa quies, furit ardor edendi,
Perque avidas fauces immensaque viscera regnat.
Nec mora : quod pontus, quod terra, quod educat aër,
Poscit; et appositis queritur jejunia mensis :
Inque epulis epulas quærit. Quodque urbibus esse,
Quodque satis populo poterat, non sufficit uni.

[1] Cette réflexion, jetée en parenthèse, surprend l'esprit et l'attache.

[2] Cette image gracieuse répand une teinte douce sur ce tableau sombre et terrible.





Monnet del. *Binet sc.*

La Famine répand son venin ſur Eréſicthon.

XIX. *La Faim s'empare d'Erésicton.*

La Faim, dans tous les tems si contraire à Cérès,
Trouve un plaisir cruel à remplir ses décrets.
Un tourbillon de vent la porte en Thessalie.
Elle arrive dans l'ombre au palais de l'impie.
Le Sommeil sur ses yeux épanchait ses pavots.
Tandis qu'il est plongé dans un profond repos,
Elle s'étend sur lui, se glisse dans sa couche,
Lui souffle en l'embrassant les poisons de sa bouche,
Le serre dans ses bras, se presse sur son sein,
Allume dans ses sens les ardeurs de la faim,
Et quittant un climat pour elle trop fertile,
Regagne ses déserts et son antre stérile.
Dans les bras du Sommeil, par un songe bercé,
L'impie est endormi : mais par la faim pressé,
Il veut la satisfaire, ouvre une bouche avide,
La ferme, l'ouvre encore, et se repaît de vide.
Son gosier affamé se travaille sans fin,
Et ses dents sur ses dents se fatiguent en vain.
Quand il est éveillé, son mal n'est plus un songe :
Sa faim est une rage, un vautour qui le ronge.
Sa table au même instant est servie à grands frais :
On dépeuple les airs, les lacs et les forêts.
Son estomac à jeun au moment qu'il dévore,
Demande d'autres mets, et d'autres mets encore.

Plusque cupit, quo plura suam demittit in alvum.
Utque fretum recipit de totâ flumina terrâ,
Nec satiatur aquis, peregrinosque ebibit amnes;
Utque rapax ignis non unquam alimenta recusat,
Innumerasque faces cremat; et quo copia major
Est data, plura petit; turbâque voracior ipsâ est;
Sic epulas omnes Erisichthonis ora profani
Accipiunt, poscuntque simul. Cibus omnis in illo
Causa cibi est : semperque locus fit inanis edendo.

XX. *Varias induendi formas facultatem à Neptuno impetrat Erisichthonis filia.*

Jamque fame patrias altique voragine ventris [1],
Attenuârat opes : sed inattenuata manebas
Tum quoque, dira fames, implacatæque vigebat
Flamma gulæ. Tandem, demisso in viscera censu,
Filia restabat, non illo digna parente :
Hanc quoque vendit inops. Dominum generosa recusat;
Et vicina suas tendens super æquora palmas,
Eripe me domino, qui raptæ præmia nobis
Virginitatis habes, ait. Hæc Neptunus habebat.
Qui, prece non spretâ, quamvis modò visa sequenti

[1] Quelle poésie ! quelle énergie de style ! Après ce que le poète avait déjà dit de la faim dévorante de l'impie, il semble qu'il ne pouvait pas aller au-delà par l'insuffisance des expressions : mais il en crée de nouvelles qui ont plus de force encore, telles que *flamma gulæ*.

C'est un gouffre que rien ne peut rassasier;
Lui seul absorbe plus qu'un peuple tout entier.
Pareil à l'Océan, ce réservoir du monde,
Qui plus il boit de flots, plus il a soif de l'onde;
Pareil au feu qui croît plus il a d'aliment,
Et consumant toujours, s'allume en consumant:
Rien ne peut assouvir sa faim insatiable.
Plus il veut l'appaiser, plus elle est implacable.

XX. *La fille d'Érésicton obtient de Neptune la faculté de prendre diverses formes.*

Cependant tourmenté de besoins éternels,
Il avait englouti tous ses biens paternels;
Mais sa faim croît toujours. Seul bien dans sa misère,
Sa fille lui restait, digne d'un autre père.
Il la vend elle-même. Un jour au bord des mers,
Supportant à regret la honte de ses fers,
Elle s'écrie : O toi qui m'offris ton hommage,
Neptune, sauve-moi d'un indigne esclavage.
Neptune entend sa plainte, et venge son malheur.
Son maître la suivait; et sous l'air d'un pêcheur,
Cachant ses traits, son sexe, elle échappe à son maître.
Il la voit, il lui parle, et ne peut la connaître.
Vous qui tendez un piége aux avides poissons,
Et suspendez l'amorce au fer des hameçons,

Esset hero, formamque novat, vultumque virilem
Induit, et cultus piscem capientibus aptos.
Hanc dominus spectans, O! qui pendentia parvo
Æra cibo celas, moderator arundinis, inquit,
Sic mare compositum, sic sit tibi piscis in unda
Credulus, et nullos, nisi fixus, sentiat hamos:
Quæ modò, cum vili turbatis veste capillis,
Litore in hoc steterat, nam stantem in litore vidi,
Dic ubi sit : neque enim vestigia longiùs exstant.
Illa Dei munus bene cedere sentit : et a se
Se quæri gaudens, his est resecuta rogantem.
Quisquis es, ignoscas : in nullam lumina partem
Gurgite ab hoc flexi, studioque operatus inhæsi,
Quòque minus dubites, sic has Deus æquoris artes
Adjuvet, ut nemo jam dudum litore in isto,
Me tamen excepto, nec fœmina constitit ulla.
Credidit : et verso dominus pede pressit arenam,
Elususque abiit : illi sua reddita forma est.
Ast ubi habere suam transformia corpora sentit,
Sæpe pater dominis Triopeïda vendit : at illa
Nunc equa, nunc ales, modò bos, modò cervus abibat;
Præbebatque avido non justa alimenta parenti.
Vis tamen illa mali post quàm consumserat omnem
Materiam, dederatque gravi nova pabula morbo;
Ipse suos artus lacero divellere morsu
Cœpit; et infelix minuendo corpus alebat.

Lui dit-il, que des eaux la surface tranquille
Vous présente une proie et crédule et facile !
Mais n'auriez-vous pas vue, en longs cheveux épars,
Une esclave, à l'instant cachée à mes regards?
Où puis-je la trouver? dites-le-moi de grace.
Je cherche, et de ses pas je perds ici la trace.
　Surprise qu'il lui parle et la cherche toujours,
Elle a du dieu des flots reconnu le secours.
O qui que vous soyez, s'il faut que je réponde,
Attentif à ma pêche, et l'œil fixé sur l'onde,
Dit-elle, je n'ai vu, fiez-vous à ma foi,
Nul homme sur ces bords, nulle femme que moi.
J'en atteste Neptune et sa faveur puissante
Qui seconde mon art, et sa ruse innocente.
A ces mots il s'éloigne, et marche à pas pressés.
Elle reprend ses traits, et croit ses maux passés.
Mais à peine à son père elle se voit rendue,
Elle est encor vingt fois vendue et revendue.
A-t-elle un nouveau maître? un prestige nouveau
Tantôt la change en cerf, et tantôt en oiseau.
Là, c'est une cavale; ailleurs, une génisse.
On reconnaît enfin son pieux artifice.
Alors manquant de tout, furieux, affamé,
Il se mord, se déchire, et sans fin consumé
D'un mal que le remède irrite plus encore,
Ayant tout dévoré, lui-même il se dévore.

Quid moror externis? etiam mihi sæpe novandi
Corporis, ô juvenes! numero finita potestas.
Nam modò, quod nunc sum, videor: modò flector in anguem.
Armenti modò dux vires in cornua sumo:
Cornua, dum potui: nunc pars caret altera telo
Frontis, ut ipse vides. Gemitus sunt verba secuti [1].

[1] Cette douleur d'Achéloüs amène le récit de son combat avec Hercule, que le dieu du fleuve raconte à la prière de Thésée, et qui commence le livre neuvième.

Enfin qu'est-il besoin d'un exemple étranger ?
Moi-même n'ai-je pas le pouvoir de changer ?
Je peux prendre à mon gré trois différentes formes.
Fleuve ou serpent, je roule en longs replis énormes.
Fougueux taureau, deux dards se courbent sur mon front.
Mais que dis-je ? ô regrets ! irréparable affront !
Vous voyez de ma tête une corne arrachée.
Il se tait, et renferme une douleur cachée.

REMARQUES

SUR LE LIVRE VIII.

FABLE I. Page 3.

De la belle Vénus l'étoile de retour
A chassé la nuit sombre et ramené le jour.

LE départ de Céphale, et son retour dans sa patrie, où Minos se dispose à porter la guerre, servent de transition d'un livre à l'autre, et amènent naturellement l'aventure de Scylla. La fille de Nisus se trouve dans la même situation que Médée, c'est-à-dire, prête à trahir son père pour un ennemi qu'elle aime : mais si sa situation est la même, le caractère de sa passion diffère par des particularités que le poète a su tirer, et du sujet même, et de la fécondité de son génie.

Ibidem. Page 5.

Elle connut sur-tout Minos, et plus peut-être
Que ses yeux, que son cœur n'auraient dû le connaître.

Le grand mérite de l'éloquence, a dit Cicéron, est d'amplifier les choses en les ornant. *Summa autem laus eloquentiæ amplificare rem ornando.* La vertu et l'efficace de l'amplification poétique se font admirablement sentir dans cet endroit d'Ovide. Tous les détails, toutes les parti-

cularités de cette belle énumération peuvent se réduire à cette proposition générale : dans Minos, tout charme la fille de Nisus. Mais la proposition simple, énoncée une seule fois, n'aurait pas fait dans l'esprit l'impression qu'elle y produit par la réitération du même objet, présentée sous ses différentes faces, et sous les jours particuliers des circonstances qui la distinguent. Le poète, vivement pénétré de la passion qu'il veut peindre, partage l'illusion de Scylla, et fait voir les choses comme la passion les a vues elle-même. Un commentateur n'avait pas été insensible à ces beautés. *Eleganter virginis amore captæ mores, verbaque effingit poëta.* Le traducteur, qui a pris le nom de Malfilâtre, et non pas son goût, n'a rien senti de tout cela. Dans sa version, toutes ces images si riches sont effacées; toute cette énumération si ornée est réduite à une maigre analyse.

Ibidem. Page 9.

Certes, il a pour lui la force et la justice;
Il veut venger son fils; et Mégare est complice.

Minos exerçait, en effet, une juste vengeance. Son fils Androgée avait péri par la jalousie de quelques jeunes gens d'Athènes et de Mégare, irrités de ce qu'il avait remporté sur eux tous les prix dans des jeux publics. Les Athéniens calomnièrent ce prince, renommé par sa justice; tant il est dangereux, dit Plutarque, d'attaquer une nation ingénieuse et savante, qui peut se venger par d'autres armes que la lance et l'épée.

Ibidem.

Oui, je te donne en dot mon cœur et mon pays.
Je demande la paix, et l'achète à ce prix.

Voilà bien la logique de la passion. En trahissant son père et sa patrie, Scylla veut se persuader qu'elle sert l'un et l'autre. Ovide connaissait bien le cœur humain. Il s'identifie avec ses personnages, se place dans leur situation, et leur fait parler le langage le plus vrai et lé plus énergique.

II. Page 13.

Fuis, et puissent les dieux t'exterminer du monde,
Te priver de la terre, et de l'air, et de l'onde!

Ovide, dans cette imprécation de Minos, fait allusion au genre de supplice inventé chez les Romains pour les parricides, qui étaient enfermés tout vivans dans une outre, et ensuite jetés dans la mer. Cicéron, dans son plaidoyer pour Roscius d'Amérie, fait, sur l'invention de ce supplice, des réflexions très-éloquentes.

« En dévouant le parricide à la mort, nos ancêtres ont voulu le séparer de tous les êtres. A ses derniers instans il ne respire point l'air, il ne jouit point de la vue du soleil, il ne touche ni la terre ni l'eau : il a donné la mort à l'homme qui lui donna la vie. On ne livre pas son corps aux bêtes féroces, de peur que cette nourriture impie ne les rende plus cruelles : on a soin de l'envelopper lorsqu'on le jette dans le Tibre, afin qu'arrivé à la mer il ne souille point ces vastes abymes, destinés, dit-on, à purifier toutes les souil-

lures : enfin on lui ôte jusqu'aux choses les plus communes et les plus viles. L'air n'est-il pas le dernier bien des vivans, la terre celui des morts, l'océan celui des cadavres qui flottent sur les eaux, et le rivage celui des corps rejetés par les vagues? Le parricide ne peut respirer l'air dans les courts instans de la vie qu'on lui laisse; quand il expire, il ne va point s'arrêter sur la terre; il est balloté par les flots, sans pouvoir jamais se laver : si les vagues le jettent contre la rive, il ne trouve pas même le repos sur les rochers ».

Ces réflexions sont très-belles et très-morales. L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, et interrompit l'orateur par ses applaudissemens. Cependant Cicéron, qui avait acquis avec l'âge une maturité de goût et de jugement perfectionnés par un long usage, reconnut lui-même, dans la suite, que ce bel endroit n'était, dans sa harangue, qu'un brillant défaut, et le désapprouva comme un hors-d'œuvre étranger à l'utilité de sa cause.

Ibidem.

Si Minos m'abandonne, où sera mon recours?
Où? dans nos murs? ta main en a brisé les tours.

Cette figure, par laquelle on s'interroge et se répond soi-même, se nomme subjection. Elle est très-propre à exprimer l'agitation et l'inquiétude d'une ame passionnée. Quel enthousiasme dans le poète! quel oubli de lui-même! Ne fallait-il pas se transformer en la fille de Nisus pour s'agiter de ces mouvemens d'amour et de remords, de ces transports de colère qui éclatent tour-à-tour par des prières et par des

imprécations? Cet enthousiasme semble réservé à la poésie. Mais dans le passage de Cicéron que je vais citer, où il fait usage de la même figure, où, chargé de la cause de Muréna, il veut exciter en sa faveur la compassion des juges et de tout un peuple, l'orateur n'a-t-il pas eu besoin de se transformer comme le poète, pour se mettre à la place de son client?

« *Si, quod Juppiter omen avertat, hunc vestris sententiis afflixeritis, quò se miser vertet? Domum ne, ut eam imaginem clarissimi viri parentis sui, quam paucis antè diebus laureatam in suâ gratulatione conspexit, eamdem deformatam ignominiâ, lugentemque videat? An ad matrem, quæ misera, modò consulem osculata filium suum, nunc cruciatur et sollicita est ne eumdem paulò pòst spoliatum omni dignitate conspiciat? Sed quid ego matrem aut domum appello, quem nova pœna legis et domo et parente, et omnium suorum consuetudine, conspectuque privat? Ibit igitur in exilium miser. Quò? Ad orientis ne partes, in quibus multos annos legatus fuit, et exercitus duxit, et magnas res gessit? At habet magnum dolorem, undè cum honore discesserit, eòdem cum ignominiâ reverti* ».

« S'il est condamné par votre jugement, et puisse Jupiter détourner ce malheur, où se retirera cet infortuné? Ira-t-il dans sa maison pour y voir l'image de son illustre père, qu'il a vue, il y a peu de jours, couronnée de lauriers, en signe de félicitations, et qu'il retrouverait triste, défigurée, et pleurant l'ignominie de son fils? Ira-t-il se jeter dans le sein de

sa mère, qui, après avoir embrassé son fils comme consul, est maintenant plongée dans l'affliction, et déchirée par la crainte de le voir dépouillé de ses dignités et de sa gloire? Mais que parlé-je de mère pour celui que la nouvelle peine infligée par la loi, prive de sa maison, de sa mère, de l'entretien et de la vue de ses amis! Il ira donc en exil! Malheureux! Mais où s'exilera-t-il? Sera-ce dans ces contrées de l'orient, où tant d'années il a servi comme lieutenant, où il a commandé l'armée, où il a fait tant de belles actions? Quelle douleur, après en être revenu couvert de gloire, d'y retourner la honte sur le front »!

Voyez la suite de cette belle péroraison, où Cicéron s'affecte et se passionne de tous les mouvemens pathétiques qu'il exprime.

III. Page 17.

> L'ingénieux Dédale, architecte fameux,
> Traça les fondemens de ces murs sinueux.

Cette description du labyrinthe est, dans Ovide, un modèle du style propre à orner et à semer de fleurs poétiques des détails épineux et arides.

Ibidem. Page 19.

> Vainqueur du Minotaure, il part, et sur les flots
> Il emmène avec lui la fille de Minos.

Ovide, qui ne s'écarte jamais du but de son ouvrage, ne rappelle ici l'aventure d'Ariane, que pour amener la métamorphose de sa couronne en astre. C'est dans son Art

d'aimer qu'il a exposé la situation touchante de cette amante abandonnée, avec cet agrément et cet intérêt que sa brillante imagination répand avec complaisance sur tous les sujets de ce genre.

IV. Page 23.

Tandis que de son vol il hâte les apprêts,
Son cœur est agité de mouvemens secrets :
Des pleurs mouillent ses yeux ; et ses mains paternelles,
Ses mains tombent deux fois, sans attacher les ailes.

Le P. Colonia cite la fable de Dédale et d'Icare comme un modèle de narration, où l'on trouve cette élégance, cet intérêt, cette rapidité, ces images descriptives qui conviennent si bien au style narratif.

Ibidem.

Le conducteur du soc, la main sur sa charrue,
Le pasteur immobile, et les yeux vers la nue,
En voyant ces mortels voyager dans les cieux,
S'étonne, les admire, et les prend pour des dieux.

Quelle vérité dans ces images! quelle élévation, quelle magnificence dans la dernière idée! Nos Dédales modernes n'ont pas été assez heureux pour trouver un Ovide qui les chantât sur ce ton de poésie.

VI. Page 27.

Témoin sur un rameau de sa douleur mortelle,
La perdrix, en chantant, triomphe, et bat de l'aile.

Quelle délicatesse de transition! Elle est si naturelle, qu'il

semble que le poète a vu ce qu'il raconte et ne l'imagine pas.

Ibidem.

De deux axes de fer, à la pointe dorée,
Pour arrondir le cercle, il forma le compas.

Que de connaissances répandues dans ce poëme ! Ovide nous apprend quel fut le premier inventeur de la scie et du compas. Et quelle leçon morale que la mort de Perdix, causée par la jalousie d'un artiste célèbre, qui était à-la-fois et son oncle maternel, et son maître !

VII. Page 29.

Un monstre destructeur par Diane envoyé,
Un sanglier vengeur de son culte oublié,
Ravageait en ce tems les campagnes d'OEnée.

Chaque fable des Métamorphoses d'Ovide peut être considérée séparément comme un poëme épisodique. La chasse du sanglier de Calydon peut être regardée, sous ce point de vue, comme un chef-d'œuvre. La vengeance de Diane commence l'action de la fable. Un monstre furieux, ministre de sa colère, ravage la campagne de Calydon. Le danger appelle l'élite des héros de la Grèce. La belle Atalante vient se joindre à cette noble élite. Méléagre, fils d'Œnée, roi de Calydon, est à leur tête. A la vue d'Atalante, il se passionne pour elle. Il triomphe du monstre, et fait hommage de sa dépouille à sa maîtresse, qui l'avait blessé légèrement la première. Toxée et Plexipe en sont jaloux. Ils

[illegible] et Atalante. Méléagre, offensé comme [illegible] comme amant, venge dans leur sang sa double [illegible] de Méléagre, et sœur de Toxée et [illegible] le meurtre de ses frères. Elle prend [illegible] de les venger : combattue tour-à-tour par [illegible] maternelle, elle se détermine à [illegible] le fatal tison à la durée duquel la [illegible] attachée. Voilà pour le fond. Et [illegible] ! Quelle habileté de composi-[illegible] de charme et d'intérêt ne répand [illegible] amour de Méléagre pour Atalante, inci-[illegible]ment au sujet, puisqu'il cause la [illegible] Quelle belle distribution d'ornemens! L'énu-[illegible] pour combattre le monstre; la description du sanglier et de ses ravages; la description [illegible] de la beauté d'Atalante et de son [illegible] les circonstances variées de l'attaque, circon-[illegible] qu'elles sont en quelque sorte [illegible] enfin, la victoire de Méléagre. Voilà pour les détails. Quoi de plus dramatique que la situation d'Althée! Elle est sœur, elle est mère. Quoi de plus pathétique que l'expression des mouvemens de son ame, long-tems balancée entre la vengeance que ses frères attendent d'elle, et sa tendresse pour son fils! Quoi de plus noble et de plus touchant que la peinture des derniers momens de Méléagre! Quel feu, quelle vivacité, quelle variété de style! Où trouver, dans aucune langue, rassemblées dans un seul morceau, tant de beautés de tout genre?

VIII. Page 41.

Où vas-tu? dit Thésée; arrête par pitié,
O toi! de ton ami la plus chère moitié.

Le poète qui ne néglige rien de ce qui peut rendre sa narration plus intéressante, rappelle l'amitié connue de Thésée et de Pirithoüs. L'incident qui détourne le dard du héros, et l'aventure circonstanciée du javelot lancé par Jason, sont des traits d'un naturel infini, qui donnent au récit d'une fable l'air d'une histoire véritable. L'auteur de la traduction attribuée à Malfilâtre, n'en a pas jugé de même; car ici, comme en beaucoup d'autres endroits, il efface une page entière.

X. Page 49.

Elle tient le tison. Déesses des forfaits,
Euménides, voyez les dons que je vous fais,
Poursuit-elle. Je venge, et je commets un crime.
Pour expier le meurtre, un meurtre est légitime.

« L'antithèse est la figure favorite d'Ovide, remarque son critique dans la version en prose imputée à Malfilâtre. Il la met dans la bouche de ses personnages, même lorsqu'ils sont agités de passions violentes. Rien de moins naturel ».

Oui, ce monologue d'Altée est rempli d'antithèses; mais elles naissent du sujet.

« Quand les choses qu'on dit sont naturellement opposées les unes aux autres, observe Fénélon, il faut en marquer l'opposition. Ces antithèses là sont naturelles, et font sans

doute une beauté solide. Alors c'est la manière la plus simple d'exprimer les choses ».

Phocas, dans Corneille, voyant Héraclius et Martian se disputer le titre de fils de Maurice, et ne vouloir ni l'un ni l'autre être regardés comme fils de Phocas, s'écrie avec une douleur amère :

> O malheureux Phocas! O trop heureux Maurice!
> Tu recouvres deux fils pour mourir après toi :
> Et je n'en puis trouver pour régner après moi.

Ici, l'antithèse est la chose même ; et elle devient non-seulement brillante, mais pathétique.

XIII. Page 57.

> Cent fois j'ai vu mon onde emporter à-la-fois
> L'étable et les troupeaux, les bergers et leurs toits.

Quelle richesse de couleurs descriptives ! La palette du poète est inépuisable. Ce qui est digne d'une attention particulière, c'est que les descriptions ne sont pas ici un accessoire, un simple ornement du récit ; c'est le récit même.

XV. Page 67.

> Philémon le premier présente un banc rustique;
> Baucis d'un vieux tapis couvre ce siége antique.

Tout le monde connaît l'imitation de la fable de Philémon et Baucis, par La Fontaine. On y trouve des traits de ce naturel heureux, et de cette grace naïve et familière, qui font le charme de ce poète aimable. On y remarque aussi cette négligence, et pour me servir d'un terme de Montague, cette *étrangeté* surannée d'expression qui cho-

querait dans un autre, mais qui ne lui messied pas. Ce qu'il y a de mieux dans son imitation, il ne le doit qu'à lui-même. Car d'ailleurs il faut convenir qu'il est demeuré bien au-dessous de son modèle, je ne dis pas seulement pour la versification, le talent du fabuliste n'était pas de nature à soutenir la marche noble et cadencée du vers de six piés ; je dis pour l'habileté et la science de la composition dans son ensemble.

Ovide détaille soigneusement les moindres circonstances d'une réception hospitalière, tous les apprêts d'un repas simple et frugal, propres à peindre la prodigalité du pauvre, riche de son bon cœur. C'était là le point principal : c'est en cela que l'essence du sujet consiste.

Si vous en exceptez la description de la vieille table, qui est un chef-d'œuvre, La Fontaine a négligé toutes les particularités qui tiennent aux mœurs et aux usages antiques, tous ces détails d'ustensiles de ménage, et de soins domestiques si difficiles à exprimer en vers, tels qu'une marmite, un baquet à laver les pieds, un chou, une tranche de lard, des œufs mollets, une salade. Il semble qu'il eût fallu désespérer d'ennoblir ce que ces détails ont d'ignoble dans notre langue, si Despréaux, dans sa satyre du repas, ne nous eût appris que l'art savant du style est une puissance magique, qui peut tout orner, tout embellir, semblable à la féerie d'Armide, qui transforme les rochers arides et les déserts sauvages en bosquets rians et en jardins fleuris. A la fin du récit, au moment où Philémon et Baucis gravissent la montagne où les dieux leur ont ordonné de les suivre, ils

retournent la tête, et le bourg habité par les hommes durs qui avaient refusé l'hospitalité aux divins voyageurs, n'est plus à leurs yeux qu'un lac immense : ainsi Jupiter l'a voulu. Ovide s'est bien gardé de faire, comme La Fontaine, les frais descriptifs d'un orage [1]. Tout ce fracas inutile d'une tempête assez mal exécutée, est bien loin de produire l'effet de ces deux vers si simples :

Flexêre oculos, et mersa palude
Cætera prospiciunt : tantùm sua tecta manere.

On voit par là qu'Ovide, si prodigue des richesses de la pensée et du style, sait être précis à propos. Sa précision n'est pas celle de Virgile, qui consiste à faire beaucoup de peu, et à donner les beaux développemens d'un style noble et d'une harmonie expressive à la pensée qu'il a choisie de préférence : la sienne consiste dans l'expression rapide et facile des idées qu'il varie à l'infini, et qu'il tire des sujets qui semblent les plus stériles, sans que rien lui coûte. Chacun de ces deux grands poëtes a le genre de talent propre à son genre d'ouvrage ; voilà ce qu'auraient dû comprendre ces critiques, qui, affectant un goût exclusif pour Virgile, n'ont pas senti qu'il ne faut pas juger par la même méthode un poëme épique et un poëme cyclique.

[1] Si la description de l'orage et de l'inondation est incorrecte et ampoulée dans La Fontaine, il faut dire néanmoins qu'on y remarque des traits pleins de cet intérêt et de cette naïveté dont il avait seul le secret.

Les animaux périr ! car encor les Humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.

Ibidem. Page 75.

Ciel! m'écriai-je, heureux le mortel qui t'adore!
Il honore les dieux, et lui-même on l'honore.

Comme cette fable est une de celles que l'on explique le plus volontiers dans les classes, et qu'il est essentiel de former les jeunes gens à l'analyse, examinons sur ce principe la narration d'Ovide.

Un fait développé a un commencement, un milieu et une fin. Quelque multipliées que soient les circonstances, il y en a de principales, auxquelles les autres sont subordonnées; et la distribution de celles-ci est bien entendue, quand elles sont exposées dans l'ordre des pensées qui conviennent le mieux. Les pensées sont convenables, quand elles développent les circonstances qui constituent les faits, le caractère des personnes, les causes de l'action, l'action même, ses suites, et les réflexions qui en naissent. D'après ces notions, jugeons si l'exposition d'Ovide est naturelle.

Il s'agissait de tracer l'accueil que Philémon et Baucis font à Jupiter et à Mercure. Voilà le but du poète. J'apperçois dans le récit quatre choses principales: 1°. le caractère de Philémon et de Baucis; 2°. les préparatifs du repas et le repas; 3°. Jupiter et Mercure qui se font connaître; 4°. la récompense de Baucis et de Philémon.

Quel est leur caractère? Ce sont deux personnes âgées; ils se sont mariés jeunes, ils ont vieilli dans leur cabane: ils sont pauvres; mais ils sont justes et patiens. Tous les habitans du canton ont rebuté Jupiter et Mercure. Le vieux

couple les accueille. En entrant, les dieux sont obligés de se baisser sous la porte. Cette circonstance est heureusement saisie : elle ajoute à l'idée déjà tracée de l'humble cabane, et donne un air de vérité au récit d'une fable. On les fait asseoir sur des siéges de chaume. C'est une attention de leurs hôtes. Suivent les préparatifs du repas, et le repas. Baucis allume du feu : ici est une vive image d'une vieille ménagère qui écarte les cendres, qui découvre des étincelles, qui les rassemble, qui les entretient avec des écorces sèches, et qui enfin tire de la flamme avec son souffle. Baucis épluche les légumes, Philémon détache le lard du plancher : tableau naïf et champêtre. Tandis que les mets cuisent, Philémon entretient ses hôtes, et leur lave les piés. Tous ces détails sont peints de couleurs poétiques si vives, que nous les voyons de nos yeux, comme si nous étions dans la cabane. Baucis met la table. Ce meuble a vieilli avec elle. Un des piés est inégal ; elle met une tuile dessous. Le lit est couvert d'un tapis vieux, mais qui ne sert qu'aux grands jours.

Les légumes, le lard, des olives, des cornouilles, de la laitue, du laitage et des œufs, le tout sur des plats de terre ; voilà le premier service. Des noix, des figues, des dattes, des pommes et des raisins, avec un rayon de miel au milieu ; voilà le second service. Le vin est dans une amphore d'argile. On le verse dans des coupes de bois. Bonne mine surtout.

Jupiter et Mercure, touchés de la bonne réception de leurs hôtes, se font connaître, 1°. par le prodige du vin qui

augmente à mesure que le vase se vide. Philémon et Baucis, à la vue de ce prodige, veulent tuer l'oie qui garde leur maison. 2°. Par leur discours : « Nous sommes des dieux, disent-ils; les habitans du canton seront punis : pour vous, vous serez sauvés; suivez-nous ».

Philémon et Baucis touchaient presque au sommet de la montagne, lorsque, regardant derrière eux, ils apperçoivent le bourg submergé : leur cabane seule subsiste. Elle est changée en un temple magnifique. Ils souhaitent d'en être les ministres, et de mourir tous deux en même tems. Jupiter leur accorde leur demande. Voilà la récompense de leurs vertus.

Il résulte que l'exposition du fait est si naturelle, si bien distribuée, qu'il semble que c'est le fait qui se présente et se développe de lui-même, tant l'art est caché. Toutes les images sont si vives, qu'elles laissent dans l'esprit une impression difficile à effacer. Les accessoires ne sont ni trop, ni trop peu développés : d'où je conclus que le récit d'Ovide est un chef-d'œuvre de narration poétique.

XVII. Page 77.

> Là, s'élevait un chêne antique et vénérable :
> Seul, à son ombre immense, on l'eût pris pour un bois.

Jules Scaliger compare cet endroit d'Ovide avec l'hymne de Callimaque, en l'honneur de Cérès, où ce poète grec a traité le sujet de cette fable. « Je fais ce parallèle d'autant plus volontiers, dit-il, que j'ai eu des maîtres excellens et très-doctes, qui pensaient que le poète latin ne l'emportait

sur le poète grec, que par les excursions qu'il permet à son Pégase, et non par la beauté de la composition même. *Quæ libentiùs recito, quòd præceptores nostri optimi ac doctissimi putabant solâ excursione Callimacum, non etiàm nitore vinci.* Du Theil, traducteur pur et exact de Callimaque, semble être de l'avis des maîtres de Scaliger. Selon lui, on peut appercevoir, au premier coup d'œil, la différence essentielle qui distingue Callimaque d'avec Ovide; c'est-à-dire, l'attention continuelle du premier à ne pas s'écarter de la nature, et le penchant visible de l'autre à faire briller son imagination. En rapprochant les observations de Scaliger et de l'érudit moderne, je vais mettre le lecteur à portée de décider par lui-même lequel des deux poètes est supérieur à l'autre.

Dans ce qu'ils ont de commun, ce qui se présente d'abord, c'est la description de l'arbre consacré à Cérès. Quelle énergie dans l'image d'Ovide ! *Una nemus.* « Il était seul une forêt ». Pouvait-il en donner une idée plus grande? Dans le poète latin, c'est un chêne; dans le poète grec, un peuplier. Le chêne est bien mieux choisi : le peuplier est un arbre stérile, et qui n'a rien de commun avec Cérès. Cet arbre n'a point de convenance avec les autres nommés par Callimaque, et ceux-ci n'en ont point entre eux. Car dans quel pays de la terre a-t-on jamais vu croître ensemble des poiriers avec des ormes, des pins et des peupliers? *In arbore noster elegantior; quod hic*, μέγα δένδρον, *noster*, una nemus. *Eâ erat magnitudine ut sola pro nemore haberi possit. Sed et meliore consilio robur esse fecit Ovidius*,

quàm populum græcus. Est enim sterilis, nec quicquàm ad Cererem. Neque hæc arbor cum aliis, neque inter se illa conveniunt, quæ ibi memorantur. Quis enim terrarum locus unus pyrum fert cum ulmo, et pinu, et populo. — Du Theil admire la force du pinceau d'Ovide dans *una nemus*; mais il aime également dans Callimaque, αἰθέρι κῦρον, « qui touchait jusqu'aux astres ». Il convient qu'Ovide décrit mieux la danse des Dryades autour de l'arbre : Callimaque se contente de dire : « Son ombre, à midi, favorisait les jeux des Dryades ». Mais en revanche, ajoute-t-il, celui-ci, lorsqu'il décrit le bocage, est d'une richesse qu'Ovide n'a pas même tenté d'imiter. « On y voyait un bois délicieux, planté d'arbres touffus, entre lesquels à peine une flèche eût passé. Là, parmi les pins et les ormes altiers, les poiriers s'enlaçaient aux pommiers, et du sein des rocailles jaillissait une onde pareille au cristal le plus pur ». L'érudit moderne ne répond point à la critique de Scaliger; et Scaliger pourrait lui répondre, que si Ovide n'a pas imité la richesse de Callimaque dans la description du bocage, c'est que cet ornement lui a paru inutile. Son objet principal n'était pas de décrire la forêt, mais l'arbre consacré à Cérès. Il insiste sur toutes les circonstances qui, en rendant l'arbre plus sacré, rendent plus impie le crime d'Erésicton. C'est là où la richesse des détails est à sa place, et n'est pas un vain luxe; c'est là où ce qui est nu dans le poète grec, est, dans le poète latin, revêtu de la parure des ornemens poétiques. *Nudis ille rebus addidit ornamenta.*

Ibidem. Page 79.

Puis du fer à grands coups enfoncé dans le bois,
Vingt fois frappe le tronc, le refrappe vingt fois.

Dans Callimaque, Erésicton menace de sa hache; dans Ovide, il frappe, et ne menace pas. *Ille minas à securi: hic plagam sine minis.* Par cela même, de l'aveu de Du Theil, le caractère de l'impie a plus de force; et son action est exprimée avec une rapidité singulière.

XVIII. Page 81.

Au fond de la Scythie, où jamais les moissons
N'ont germé sur un sol durci par les glaçons.

La description de la Faim personnifiée est une création merveilleuse, qui ne pouvait sortir que de l'imagination d'Ovide. C'est une beauté, qui seule, au jugement de Scaliger, le met au-dessus de toute comparaison. *Ubi vides nihil posse comparari.* Le traducteur de Callimaque observe, avec Ernesti, que l'hymne à Cérès ne comportait pas les mêmes fictions que le poëme d'Ovide. Jusque-là je suis de son avis. Mais il demande si cette fiction même fait autant d'honneur au goût du poète latin qu'à son imagination; et si l'on pourrait accuser d'injustice celui qui blâmerait, comme un défaut essentiel, la dénomination de la Faim, prise tour-à-tour au propre et au figuré. Je ne crois pas la question fondée. On l'a dit il y a long-tems, et on doit le redire, afin de le faire entendre: il faut être poète pour être bon juge des poètes. Si vous désapprouvez dans

Ovide la fiction allégorique de la Faim personnifiée, vous devez blâmer aussi Virgile d'avoir personnifié la Renommée. *Qui si damnant hanc descriptionem, Famam quoque Virgilianam vituperent necesse est.* SCALIGER.

Ibidem. Page 83.

Elle cherche la Faim : là, sous des rocs pendans,
Elle la voit qui rampe, et ronge de ses dents
Quelques brins d'herbe épars sur la roche indigente.
Vous compteriez ses os sous sa peau transparente.

Quelle touche hardie et vigoureuse dans ce portrait allégorique, qui réunit l'étopée et la prosographie! J'ai tâché de reproduire l'énergie du pinceau d'Ovide; et c'est avec bien du regret que j'en ai effacé quelques traits, tels que celui-ci :

Ventris erat pro ventre locus.
Du ventre, pour tout ventre, elle n'a que la place.

Cette image, qui peut-être n'avait rien de rebutant dans le latin, répugne à la délicatesse de notre goût.

XIX. Page 85.

Elle s'étend sur lui, se glisse dans sa couche,
Lui souffle, en l'embrassant, les poisons de sa bouche.

L'endroit où la Faim se jette sur Erésicton, et s'empare de lui, est nul dans le poète grec; dans le poète latin, cet endroit est au-dessus de tout. *Quin etiàm invasio atque impressio Famis apud illum nulla; nobis adeò luculenta, ut nihil suprà.* Scaliger cite encore avec admiration le

premier effet de la faim sur Erésicton endormi. Quand il s'éveille, et que sa faim redouble, il semble que les deux récits devraient avoir quelque ressemblance. Ils n'ont rien de commun. Ovide, dans cette peinture, a une force de pensées et d'expressions supérieure à tout ce que les poëtes grecs ont tenté en ce genre. *In quibus eam vides vim sententiarum quam nemo est Græcorum consecutus.* Callimaque, si aride et si sec dans tout le reste, détaille minutieusement les animaux que dévore Erésicton, jusqu'au chat. *Orsus enim ab operis ministrorum, pergit exequi particulatim minima quæque, undè peteret opem ad extinguendam famem, usque ad felem.* Il s'occupe à peindre les précautions de la mère d'Erésicton, embarrassée de cacher l'état de son fils, la douleur de son père, de ses sœurs, de sa nourrice et de ses esclaves. Toutes ces circonstances sont déplacées, et ne vont pas au but de l'hymne, où il doit rendre Erésicton odieux, et le représenter comme un sacrilége justement puni par Cérès. Au contraire, dans Ovide, sitôt qu'Erésicton est en proie à la faim, le poëte ne voit plus, ne fait plus voir que son châtiment.

Quant au style, Callimaque est toujours naturel. Les contrastes de mots répétés sont trop fréquens dans Ovide. Par exemple :

> *Inque epulis epulas quærit. Cibus omnis in illo*
> *Causa cibi est.*

Il résulte de ce parallèle, qu'Ovide imagine et compose infiniment mieux que tous les poëtes grecs et latins; qu'il

est abondant sans être long, parce qu'il ne s'écarte jamais de son sujet, et que les ornemens qu'il prodigue sont toujours à leur place : mais que la grace de son style est quelquefois déparée par des recherches d'esprit qu'il ne recherche jamais, mais qu'il n'évite pas assez.

On sera bien aise, à ce que je présume, de trouver ici une description de la Faim, par Silius Italicus, dans son poëme de la Guerre Punique. On sera curieux de la comparer avec Ovide. Ce parallèle fera mieux sentir encore la supériorité de la composition de notre poète; et d'ailleurs la comparaison entre deux auteurs qui ont traité le même sujet, est l'exercice le plus propre à former le goût des jeunes gens, et à leur apprendre quelles sont les ressources de l'imagination.

Est locus ardenti multum tumulatus arenâ
Desertâ in Lybiâ; campos ubi lumine Titan
Infausto torret, nec læto solvitur imbre
Juppiter, aut molli frigescunt rore tenebræ.
Non per convalles arguto murmure rivus
Labitur, aut rapido miscetur garrulus amni.
Exulat hinc humor; viridi nec collis Iaccho,
Gramine nec vestitur ager, nec frondibus arbos.
Pascua non gregibus, non pascua sunt armentis.
Nulla feris latebra est; perque alta silentia nullos
Excipis adveniens incassùm, phosphore, cantus.
Sola per arentes Syrtes et inhospita rura
Serpit turba nocens, angues, pictique colubri,
Et passim lambunt liventia colla dracones,
Quos illaudato fusos de sanguine mater
Africa terra fovet gremio, nutritque venenis.
Illic dira Fames habitat. Stant ordine circùm
Pallor, et exanguis Macies, multumque timendæ
Paupertas, Rabies, Morbi, sævique Dolores,

Livor, et insomnes arenti in pectore Curæ;
Siccaque jejunæ stat plurima Mortis imago.
Ipsa sedet corpus lacerans, propriosque per artus
Sævit, visceribusque suis sua viscera condit.

« Dans les déserts de la Lybie, il est un lieu où la nature morte est ensevelie sous un sable ardent, où la chaleur malfaisante du soleil embrase les plaines, où l'air ne se résout jamais en pluie féconde, et où les nuits ne sont jamais rafraîchies par une douce rosée. On n'y voit point de ruisseau serpenter en murmurant à travers les vallées, ou courir mêler son onde gazouillante aux eaux d'un fleuve rapide. L'humidité nourricière de la sève en est exilée. Là, le pampre ne verdit point sur les collines, le gazon dans les champs, la feuille sur les arbres. Là, point de prairies pour les brebis, point de pâturages pour les bœufs, point de halliers pour les bêtes fauves. Dans le vaste silence de cette solitude, l'aurore à son retour ne s'entend jamais saluer par le chant des oiseaux. On y voit seulement ramper la famille innombrable des serpens, des couleuvres peintes de couleurs changeantes, et des dragons au cou livide et à la langue venimeuse; race impure née du sang de Méduse, que l'Afrique engendre par milliers et nourrit de poisons.

» C'est là que demeure la Faim horrible. Elle a pour cortége la Pâleur, la Maigreur hideuse, et ces fléaux si à craindre, la Pauvreté, la Rage, les Maladies, les cruelles Douleurs, l'Envie, les Soucis qui ne sommeillent jamais dans le cœur dont ils sont les vautours, et mille squelettes de la Mort décharnée. Assise au milieu de ces spectres, elle se

ronge elle-même, elle se déchire le corps, et dévore ses propres entrailles ».

Je crois avoir réussi à rendre fidèlement la poésie de cette description, qui est très-belle; mais ce morceau n'est ni aussi bien conçu ni aussi bien composé qu'il est bien écrit. Il me semble que la description du désert habité par la Faim est trop détaillée et trop étendue, comparativement au portrait de la Faim même. Le portique d'un palais ne doit pas servir de vestibule à une maison ordinaire.

P. S. J'ai réservé pour la fin des remarques sur ce livre une variante qui, comme cent autres, n'était pas destinée à voir le jour. Elle fera juger de combien de manières différentes j'ai souvent fait et refait le même endroit. Cette variante appartient à la fable de Philémon et Baucis.

On dit que Jupiter, roi des cieux étoilés,
Et Mercure son fils, aux brodequins ailés,
En simples voyageurs dans ces lieux descendirent.
On dit qu'en cent maisons tous les deux se rendirent,
Cherchant sous quelque toit l'hospice et le repos :
Cent maisons pour les dieux ont fermé leur enclos.
D'une seule à l'écart enfin la porte s'ouvre,
Humble et pauvre cabane, et que le chaume couvre.
C'est là que vieux époux, jeunes amans jadis,
Le pieux Philémon, la pieuse Baucis,
Ont passé leurs beaux jours, et vieillirent ensemble.
Le tems a resserré le nœud qui les rassemble.

Plus loin, à la fin de la même fable:

A mesure que l'arbre augmente ses progrès,
Ils s'adressent tous deux de mutuels regrets.
Adieu, disait l'époux; adieu, disait l'épouse :
Cachés en même tems sous l'écorce jalouse,

Ils cessent de parler, l'habitant de ces bords
Montre encor les deux troncs qui renferment leur corps.

Pourquoi ne m'en suis-je pas tenu à cette manière assez élégante et assez exacte? Pour en chercher une autre plus concise. La concision est la chose difficile dans une langue, qui par sa construction analogue n'a pas la vivacité de la langue latine, dont la construction est transpositive. A l'impossible nul n'est tenu, hors le traducteur en vers qui veut être à-la-fois élégant, précis et fidèle.

FIN DES REMARQUES SUR LE LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIBER IX.

I. *De possessione Dejaniræ Acheloüs et Hercules decertant.*

Quæ gemitûs, truncæque Deo Neptunius heros
Causa rogat frontis : cùm sic Calydonius amnis
Cœpit, inornatos redimitus arundine crines [1].
Triste petis munus : quis enim sua prælia victus
Commemorare velit? Referam tamen ordine : nec tam
Turpe fuit vinci, quàm contendisse decorum est :
Magnaque dat nobis tantus solatia victor.
  Nomine si qua suo tandem pervenit ad aures
Deïanira tuas; quondam pulcherrima virgo,
Multorumque fuit spes invidiosa procorum.
Cum quibus ut soceri domus est intrata petiti;
Accipe me generum, dixi, Parthaone nate.
Dixit et Alcides [2] : alii cessêre duobus.
Ille Jovem socerum dare se, famamque laborum,
Et superata suæ referebat jussa novercæ.
Contra ego : (turpe Dcum mortali cedere duxi :

[1] *Herculis luctam cum Acheloo ità describit poëta, ut et librum libro et fabulam fabulæ eleganter connectat, variasque Acheloi transfigurationes inter luctandum exponit.*

[2] Selon quelques érudits, la racine étymologique d'Alcide se tire du mot grec ἀλκή, force : selon d'autres, d'Alcus, son aïeul maternel.

LIVRE IX.

I. *Achéloüs et Hercule se disputent Déjanire.*

CEPENDANT le héros, témoin de sa douleur,
Veut, du dieu qui gémit, apprendre le malheur.
Le front ceint de roseaux, Achéloüs soupire :
Que me demandez-vous, et que puis-je vous dire?
Un vaincu parle-t-il de ses honteux exploits?
Je parlerai pourtant : peut-être je le dois.
Oui, mon rival sur moi remporta la victoire;
Mais je l'ai combattu : c'est assez pour ma gloire.
Le grand nom du vainqueur honore le vaincu.
Hercule fut le mien. Peut-être avez-vous su
Le bruit que fit long-tems la belle Déjanire.
Peignez-vous des attraits que je ne peux décrire.
Je la vis : concurrent de cent rivaux jaloux,
Je disputai comme eux le rang de son époux.
Quand de mes vœux son père eut agréé l'offrande,
Quand je l'eus demandée, Hercule la demande.
Une fois déclarés, nous fûmes seuls rivaux.
Hercule m'opposait le bruit de ses travaux,
Le sang de Jupiter, sa valeur plus qu'humaine
Qui de Junon vaincue avait lassé la haine.
Un dieu, dis-je à son père, est-il moins qu'un mortel?
(Ce fut depuis qu'Alcide eut un rang dans le ciel) :

Nondum erat ille Deus) Regem me cernis aquarum,
Cursibus obliquis intra tua regna fluentûm [1]:
Nec gener externis hospes tibi missus ab oris,
Sed popularis ero, et rerum pars una tuarum.
Tantùm ne noceat, quod me nec regia Juno
Odit, et omnis abest jussorum pœna laborum.
Nam quod te jactas Alcmenâ matre creatum,
Juppiter aut falsus pater est, aut crimine verus.
Matris adulterio patrem petis : elige, fictum [2]
Esse Jovem malis, an te per dedecus ortum.

II. *Herculis et Acheloï pugna.*

TALIA dicentem jam dudum lumine torvo
Spectat, et accensæ non fortiter imperat iræ;
Verbaque tot reddit : Melior mihi dextera linguâ.
Dummodo pugnando superem, tu vince loquendo.
Congrediturque ferox. Puduit modò magna locutum
Cedere. Rejeci viridem [3] de corpore vestem;
Brachiaque opposui : tenuique a pectore varas
In statione manus, et pugnæ membra paravi.

[1] Le fleuve Achéloüs prend sa source au pié du Pinde, et dans son cours sépare l'Etolie où régnait OEnée, père de Déjanire, de l'Acarnanie, contrée de l'Epire.

[2] *Est dilemma, argumentum in quo utrum conceditur, reprehenditur.*

[3] *Tales enim fluviorum Diis attribuuntur vestes.*

Vous connaissez mes droits à l'hymen où j'aspire ;
Je suis le roi des eaux qui baignent votre empire.
Déjanire avec moi ne court point le danger
De suivre en vagabonde un époux étranger.
Nous n'aurons qu'un pays, qu'une même famille.
Faut-il pour mériter la main de votre fille,
Que Junon me haïsse, et comme un criminel,
Me condamne à souffrir un supplice éternel ?
Toi, rival orgueilleux, dans ta fierté hautaine,
Oses-tu te vanter d'être le fils d'Alcmène ?
Ou ce n'est point un dieu qui t'a donné le jour,
Ou tu n'es que le fruit d'un adultère amour.
Choisis : si Jupiter est en effet ton père,
L'honneur d'être son fils déshonore ta mère.

II. *Combat d'Hercule et d'Achéloüs.*

TANDIS que je parlais, Alcide furieux,
Maître à peine de lui, me mesure des yeux.
Il répond : Je sais vaincre, et voilà ma harangue.
Tu peux, si tu le veux, combattre de la langue,
Pourvu que cette main combatte contre toi.
Il dit, et me provoque ; il fallut, malgré moi,
Il fallut soutenir mon audace insultante.
Je rejette à l'instant ma robe verdoyante.
Intrépide lutteur, mes muscles sont roidis ;
Et j'apprête au combat mes deux poings arrondis.

Ille cavis hausto spargit me pulvere palmis,
Inque vicem fulvæ jactu flavescit arenæ [1].
Et modò cervicem, modò crura micantia captat,
Aut captare putes; omnique a parte lacessit.
Me mea defendit gravitas, frustraque petebar.
Haud secus ac moles, quam magno murmure fluctus
Oppugnant : manet illa, suoque est pondere tuta.
Digredimur paulum : rursumque ad bella coîmus,
Inque gradu stetimus, certi non cedere; eratque
Cum pede pes junctus : totoque ego pectore pronus
Et digitos digitis, et frontem fronte premebam [2].
Non aliter fortes vidi concurrere tauros,
Cùm pretium pugnæ, toto nitidissima saltu,
Expetitur conjux : spectant armenta, paventque
Nescia quem maneat tanti victoria regni.
Ter sine profectu voluit nitentia contra
Rejicere Alcides a se mea pectora : quartò
Excutit amplexus, adductaque brachia solvit;
Impulsumque manu, certum mihi vera fateri,
Protinus avertit : tergoque onerosus inhæsit.
Si qua fides, neque enim fictâ mihi gloria voce

[1] Les Athlètes dans leur lutte commençaient par se couvrir de poussière, pour mieux saisir leurs membres nus et frottés d'huile.

[2] *Eleganter ea omnia describit Ovidius, quæ à luctatoribus fieri solent.*

Hercule à pleines mains me couvre de poussière.
Je l'en couvre à mon tour. Il recule en arrière;
Il s'élance, il m'attaque aux piés, aux flancs, aux bras,
Et cherche à me surprendre où je ne l'attends pas.
Défendu par mon poids, le pié ferme, immobile,
Je résiste, et je rends son attaque inutile.
Je suis comme un rocher qui, battu par les flots,
Par sa masse affermi, repousse leurs assauts.
L'un de l'autre éloignés, nous reprenons haleine;
Puis avec plus d'ardeur revenus dans l'arène,
Tous deux à tenir ferme obstinés à-la-fois,
Mes piés pressent ses piés, mes doigts pressent ses doigts,
Mon front heurte son front. Tels au fond d'un bois sombre,
Amans d'une génisse, en paix couchée à l'ombre,
J'ai vu s'entrechoquer deux superbes taureaux;
Cependant qu'incertain qui de ces deux rivaux
Doit vaincre et conquérir l'empire du bocage,
Tout le troupeau frémit de leur lutte sauvage.
Trois fois mon ennemi que j'enlace et retiens,
De mes bras vainement veut dégager les siens.
Mais d'un dernier effort la puissante secousse
L'écarte loin de moi, loin de lui me repousse.
Déjà son poing fermé me presse sans repos,
Me retourne, et soudain élancé sur mon dos,
(Je ne cacherai rien; je le dis à ma honte)
Hercule me saisit, Hercule me surmonte.

Quæritur, imposito pressus mihi monte videbar.
Vix tamen exserui sudore fluentia multo
Brachia; vix solvi duros a corpore nexus.
Instat anhelanti, prohibetque resumere vires :
Et cervice meâ potitur. Tum denique tellus
Pressa genu nostro est, et arenas ore momordi.
Inferior virtute, meas [1] devertor ad artes;
Elaborque viro, longum formatus in anguem.
Qui post quàm flexos sinuavi corpus in orbes,
Cùmque fero movi linguam stridore bisulcam;
Risit, et illudens nostras Tirynthius artes;
Cunarum labor est angues superare mearum [2],
Dixit : et, ut vincas alios, Acheloë, dracones;
Pars quota Lernææ serpens eris unus Echidnæ?
Vulneribus fœcunda suis erat illa : nec ullum
De centum numero caput est impune recisum,
Quin gemino cervix herede valentior esset.
Hanc ego ramosam natis e cæde colubris,
Crescentemque malo, domui; domitamque peremi.
Quid fore te credas, solum qui versus in anguem
Arma aliena moves? quem forma precaria celat?

[1] *Artes mihi ingenitas et proprias.*

[2] *Cùm in cunis esset Hercules, duos angues à Junone immissos strangulasse dicitur. Scribitur etiam interfecisse Hydram Lernæam, centum capita habentem, eâ vivacitate, ut uno reciso, duo quamprimùm subnascerentur.*

Je n'exagère point : en ce moment, je crois
Qu'un mont sur moi tombé m'accable de son poids.
Dans ses piés, qu'il recourbe, entravé, hors d'haleine,
Mes bras d'entre ses bras s'arrachent avec peine.
Epuisé de fatigue, inondé de sueur,
Je perds en vains efforts un reste de vigueur.
Il me saisit la gorge, il m'étouffe, il me serre,
M'écrase, et sous son poids me fait mordre la terre.
Athlète malheureux, en forces inégal,
J'échappe par la ruse aux mains de mon rival.
D'un énorme serpent je prends la forme immense.
Mon corps en longs anneaux roule, glisse, s'élance;
Et ma langue, en sifflant, s'arme d'un triple dard.
Mon rival a souri des ruses de mon art :
Des serpens, me dit-il, les fureurs étouffées
Des jeux de mon berceau sont les premiers trophées.
Tu les surpasses tous : mais te compares-tu
A ce dragon qu'à Lerne Hercule a combattu ?
Pullulant sous le fer dans ses marais immondes,
Cette hydre renaissait de ses pertes fécondes.
Une tête, en tombant sous mes coups meurtriers,
Enfantait deux vengeurs, de sa rage héritiers.
J'ai dompté ses fureurs sous le fer renaissantes,
J'ai foulé sous mes piés ses cent têtes mourantes.
Que te promets-tu donc, quand tu prends contre moi
Les armes d'un serpent, qui ne sont pas à toi?

Dixerat : et summo digitorum vincula collo
Injicit. Angebar, ceu guttura forcipe [1] pressus;
Pollicibusque meas pugnabam evellere fauces.
Sic quoque devicto restabat tertia tauri
Forma trucis : tauro mutatus membra, rebello.
Induit ille toris a lævâ parte lacertos;
Admissumque trahens sequitur : deprensaque durâ
Cornua figit humo, meque altâ sternit arenâ.
Nec satis id fuerat : rigidum fera dextera cornu
Dum tenet, infregit; truncâque a fronte revellit.
Naïdes hoc, pomis et odoro flore repletum [2],
Sacrarunt; divesque meo bona Copia cornu est.

III. *Cornu copiæ.*

Dixerat : at Nymphe, ritu succincta Dianæ,
Una ministrarum, fusis utrimque capillis,
Incessit, totumque tulit prædivite cornu
Autumnum, et mensas, felicia poma, secundas.
Lux subit : et, primo feriente cacumina Sole,
Discedunt juvenes : neque enim dum flumina pacem
Et placidos habeant lapsus, motæque residant,
Opperiuntur, aquæ : vultus Acheloüs agrestes,

[1] La comparaison de la pression des doigts d'Hercule avec une tenaille, est aussi neuve qu'expressive.

[2] Cette image gracieuse, après la peinture mâle et vigoureuse qui précède, forme une opposition charmante. C'est la manière favorite d'Ovide. Il faut convenir qu'elle est bien séduisante.

Il dit, et de ses doigts la vivante tenaille
Etreint mon cou meurtri sous sa glissante écaille.
En vain d'ongles armé je déchire ses mains;
Il me serre, il m'étouffe, et mes efforts sont vains.

Je cède, et d'un taureau prends la forme nouvelle.
De deux dards menaçans j'arme mon front rebelle.
Hercule, sans effroi, saisit mon col nerveux,
Lutte, cède, résiste à mes élans fougueux,
M'entraîne, me subjugue; et d'une main puissante
Recourbant de mon front la corne menaçante,
Me renverse à ses piés sur l'arène étendu.
Ce ne fut pas assez : son bras ferme et tendu,
Comme un levier terrible appuyé sur ma tête,
Rompt la corne qu'il tient, gage de sa conquête.
Son usage a depuis consolé mes malheurs :
Par les Nymphes remplie et de fruits et de fleurs,
Cette corne devint l'urne de l'abondance.

III. *La Corne d'Abondance*.

Il parlait : cependant une Nymphe s'avance,
En robe retroussée, en longs cheveux flottans,
Et dans l'urne féconde, où les fleurs du Printems,
Couronnent les trésors entassés par l'Automne,
Offre, pour dernier mets, les présens de Pomone.

Le jour commence à poindre au sommet des coteaux.
Thésée et ses amis que lasse le repos,

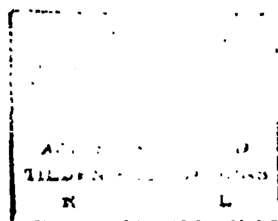
Et lacerum cornu mediis caput abdidit undis.
Hunc tamen ablati domuit jactura decoris,
Cætera sospes erat : capitis quoque, fronde salignâ,
Aut super impositâ celatur arundine, damnum [1].

IV. *Interficitur ab Hercule Nessus centaurus.*

At te, Nesse ferox, ejusdem virginis ardor
Perdiderat, volucri trajectum terga sagittâ.
Namque, novâ repetens patrios cum conjuge muros,
Venerat Eveni rapidas Jove natus ad undas [2].
Uberiùs solito nimbis hiemalibus auctus,
Vorticibusque frequens erat, atque impervius, amnis.
Intrepidum pro se, curam de conjuge agentem,
Nessus adit, membrisque valens, scitusque vadorum :
Officioque meo ripâ sistetur in illâ
Hæc, ait, Alcide : tu viribus utere nando.
Pallentemque metu, fluviumque, ipsumque timentem,
Tradidit Aonius pavidam Calydonida Nesso.
Mox, ut erat, pharetrâque gravis, spolioque leonis,
Nam clavam et curvos trans ripam miserat arcus,
Quandoquidem cœpi, superentur flumina, dixit.

[1] Cet incident qui fait image, et qui rappelle que Jules César cachait avec une couronne de laurier la nudité de son front chauve, sert de transition à la fable du centaure Nessus, tué par Hercule.

[2] L'Evenus, fleuve de l'Etolie.





l'Enlèvement de Déjanire

N'attendent pas que l'onde applanie et docile,
Rassise en son canal, prenne un cours plus tranquille.
Ils partent; et le Fleuve en son lit de roseaux
Se cache, et disparaît replongé dans les flots.

IV. *Le Centaure Nessus tué par Hercule.*

S'IL fut vaincu, le saule, à la pâle verdure,
De son front mutilé déguise au moins l'injure.
Toi, farouche Nessus, atteint du même amour,
La flèche du vainqueur te fit perdre le jour.
Hercule, aux murs Thébains, où l'honneur le rappelle,
Emmenant avec lui son épouse nouvelle,
Arrive sur les bords du rapide Evénus;
Où les flots tournoyans, et par l'hiver accrus,
Opposent à ses pas leur barrière écumante.
Sûr pour lui du passage, il craint pour son amante.
Le centaure Nessus a vu son embarras.
Que le trajet, dit-il, ne vous alarme pas.
Confiez à mes soins une épouse craintive:
Et vous, hardi nageur, regagnez l'autre rive.
Déjanire tremblante, assise sur son dos,
Pâlit et du Centaure et du danger des flots.
Hercule qui la suit du cœur et de la vue,
Elance à l'autre bord son arc et sa massue;
Le lion de Némée et son pesant carquois
Surchargent son épaule; et léger sous ce poids,

V. *Herculis in Œtâ monte sacrum. Imbutam veneno tunicam ad eum mittit Dejanira.*

LONGA fuit medii mora temporis : actaque magni
Herculis implerant terras, odiumque novercæ.
Victor ab Œchaliâ Cenæo sacra parabat
Vota Jovi, cùm Fama loquax præcessit ad aures,
Deïanira, tuas, (quæ veris addere falsa
Gaudet, et e minimâ sua per mendacia crescit)
Amphitryoniaden Ioles ardore teneri.
Credit amans : Venerisque novæ perterrita famâ
Indulsit primò lacrymis; flendoque dolorem
Diffudit miseranda suum : mox deinde, Quid autem
Flemus, ait? pellex lacrymis lætabitur istis:
Quæ quoniam adventat, properandum, aliquidq; novandum
Dum licet; et nondum thalamos tenet altera nostros.
Conquerar, an sileam? repetam Calydona, morerne?
Excedam tectis? an, si nihil amplius, obstem [1]?
Quid si, me, Meleagre, tuam memor esse sororem,
Forte paro facinus? quantumque injuria possit,
Fœmineusque dolor, jugulatâ pellice, testor?
In cursus animus varios abit : omnibus illi
Prætulit imbutam Nesseo sanguine vestem

[1] Ici la diction répond aux mouvemens incertains de l'ame de Déjanire. Elle est en quelque sorte irrésolue et chancelante entre deux sentimens qui se combattent l'un l'autre.

V. *Sacrifice d'Hercule sur le mont Œta. Déjanire lui envoie la Tunique empoisonnée.*

Les grands travaux d'Alcide, et le bruit de son nom,
Avaient rempli le monde, et fatigué Junon.
Vainqueur de l'Œchalie, à Jupiter propice,
Ce héros sur l'Œta prépare un sacrifice :
Quand par un bruit fâcheux, la déesse aux cent voix,
Qui du vrai, qui du faux se nourrit à-la-fois,
Messagère indiscrète, annonce à Déjanire
Que l'époux pour qui seul elle vit et respire,
D'Iole sa captive, est captif à son tour.
Elle aime, elle est crédule : et quand son tendre amour
Eut gémi, soupiré de l'oubli de ses charmes :
Pourquoi pleurer, dit-elle ? afin que de mes larmes
Ma rivale triomphe. Elle approche. Hâtons-nous.
N'attendons pas qu'elle entre au lit de mon époux.
Dois-je partir, rester, ou me plaindre, ou me taire ?
Non, sœur de Méléagre, ose imiter ton frère.
Cours, vole à ta rivale, un poignard à la main,
Et venge ton injure, en lui perçant le sein.
Entre divers desseins son ame balancée,
Sur un parti dernier arrête sa pensée.
Le tissu que Nessus remit entre ses mains,
Rallumera des feux peut-être mal éteints.

Mittere, quæ vires defecto reddat amori.
Ignaroque Lichæ, quid tradat nescia, luctus
Ipsa suos tradit : blandisque miserrima verbis,
Dona det illa viro, mandat.

VI. *Herculis cruciatus.*

Capit inscius heros,
Induiturque humeris Lernææ virus Echidnæ.
Tura dabat primis, et verba precantia, flammis;
Vinaque marmoreas paterâ fundebat in aras;
Incaluit vis illa mali; resolutaque flammis
Herculeos abiit, late diffusa, per artus.
Dum potuit, solitâ gemitum virtute repressit.
Victa malis post quàm patientia, repulit aras,
Implevitque suis nemorosam vocibus Œten [1].
Nec mora : letiferam conatur scindere vestem.
Quâ trahitur, trahit illa cutem : fœdumque relatu,
Aut hæret membris frustra tentata revelli;
Aut laceros artus, et grandia detegit ossa.
Ipse cruor, gelido ceu quondam lamina candens
Tincta lacu, stridet; coquiturque ardente veneno.
Nec modus est : sorbent avidæ præcordia flammæ,
Cæruleusque fluit toto de corpore sudor :

[1] L'OEta est une montagne de Thessalie, célèbre dans l'antiquité par le bûcher et l'apothéose d'Hercule.

Elle le croit du moins. Déjà l'ami d'Alcide,
Lychas va lui porter la tunique homicide,
Ce don d'un ennemi, que par des soins jaloux,
Imprudente! elle envoie à son ingrat époux.

VI. *Douleurs d'Hercule.*

IGNORANT les dangers du tissu qu'il déploie,
Le héros du poison se revêt avec joie.
Mais à peine sa main sur les autels ardens,
Verse avec la prière et le vin et l'encens,
Le venin échauffé dans ses veines circule.
Endurcie aux tourmens, l'ame du grand Hercule,
Quelque tems sans gémir, souffre un mal si cruel.
Vaincu par la douleur, il repousse l'autel,
Et remplit tout l'Œta d'un hurlement terrible.
Il veut se dépouiller de ce supplice horrible;
Mais sa chair se déchire, et suit le vêtement.
Ses efforts redoublés redoublent son tourment.
A ses membres nerveux la tunique attachée,
Unie avec son corps, n'en peut être arrachée;
Ou collée à sa peau, dépouille et laisse nus
Et ses grands ossemens et ses muscles tendus.
Son sang fume et frémit comme l'onde bruyante,
Où le noir forgeron plonge une lame ardente.
La flamme qui le brûle, au-dedans, au-dehors,
En livide sueur s'exhale de son corps;

[illegible]

[illegible] aux forces que reprenait Antée en [illegible] géant.

[illegible] d'une île voisine de l'Espagne.

[illegible] était célèbre par la hache aux pieds [illegible].

[illegible] par Hercule à la reine des Amazones. [illegible] Thermodon.

Et ses nerfs pétillans que ce feu lent dévore,
Alimens du poison, le rallument encore.

VII. *Plaintes d'Hercule.*

LEVANT au ciel ses bras roidis par la douleur,
Il s'écrie : O Junon ! jouis de mon malheur ;
Barbare, vois du ciel ce supplice effroyable !
Repais de mes tourmens ton cœur impitoyable :
Ou si le triste objet de ton inimitié,
Est enfin pour toi-même un objet de pitié ;
Achève ; arrache-moi cette odieuse vie,
Toujours par toi maudite, et toujours poursuivie.
La mort est un bienfait que j'implore de toi :
Je l'attends de ta haine. Hélas ! est-ce bien moi,
Qui, domptant Busiris dans son temple homicide,
Sur ses autels sanglans, immolai ce perfide ?
Moi, qui, des flancs d'Antée embrassant le contour,
Lui fis perdre la terre et la force et le jour ?
Du triple Gérion, ai-je vengé l'Ibère ?
Malgré sa triple gueule, ai-je enchaîné Cerbère ?
Ce bras a-t-il vaincu le taureau des Crétois ?
Est-ce lui dont l'Elide atteste les exploits ?
Les bois de Parthénie et le lac de Stymphale
Ont-ils connu sa force, à cent monstres fatale ?
Ai-je enlevé les fruits gardés par un dragon
Et le baudrier d'or, l'orgueil du Thermodon ?

Arcadiæ vastator aper? nec profuit Hydræ
Crescere per damnum, geminasque resumere vires?
Quid? cùm Thracas equos, humano sanguine pingues,
Plenaque corporibus laceris præsepia vidi,
Visaque dejeci, dominumque ipsosque peremi?
His elisa jacet moles Nemeæa lacertis?
Hac cœlum cervice [1] tuli? Defessa jubendo est
Sæva Jovis conjux : ego sum indefessus agendo.
Sed nova pestis adest, cui nec virtute resisti,
Nec telis armisve potest : pulmonibus errat
Ignis edax imis, perque omnes pascitur artus.
At valet Eurystheus : et [2] sunt, qui credere possint
Esse Deos? Dixit : perque altam saucius Œten
Haud aliter graditur, quàm si venabula tigris
Corpore fixa gerat, factique refugerit auctor.
Sæpe illum gemitus edentem, sæpe frementem,
Sæpe retentantem totas infringere vestes,
Sternentemque trabes, irascentemque videres
Montibus, aut patrio tendentem brachia cœlo.

[1] *Hercules cùm pervenisset ad Atlantem, Mauritaniæ regem, qui humeris suis cœlum fingitur sustinere, ab eo susceptus est hospitio, rogatusque, ut dum ipse alterum humerum cœlo subjiceret, tantisper ipse oneri succederet, libenterque est obsecutus.*

[2] *Hæc cum magnâ jactantur indignatione, cui servit illa* et *copula.*

De l'hydre, ai-je écrasé la tête renaissante?
De l'affreux sanglier, la terreur d'Erimante,
Du lion de Némée en mes bras étouffé,
Des Centaures hideux, n'ai-je pas triomphé?
Nourris de sang humain les coursiers de la Thrace,
Et leur maître farouche, ont connu mon audace.
Cette main, de Cacus a puni les forfaits;
Cette tête, du ciel, a soutenu le faix.
Vengeur de l'univers, mon bras opiniâtre,
Sans jamais se lasser, a lassé ma marâtre.
Hélas ! que m'ont servi ma force et ma valeur?
Un mal dont rien ne peut modérer la douleur,
S'allume dans mon sang, bouillonne dans mes veines.
Contre lui cette main et ces armes sont vaines.
Je meurs : et cependant Euristhée est heureux !
Le ciel le voit, le souffre, et le ciel a nos vœux !

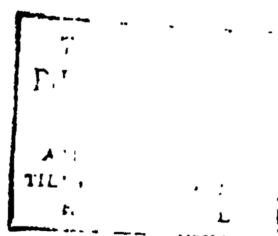
Il dit; et de l'Œta parcourt le bois sauvage,
Tel qu'un tigre écumant de douleur et de rage,
Qui, percé d'une flèche attachée à son flanc,
Cherche en vain le chasseur qui fit couler son sang.
Tantôt vous l'eussiez vu, dans ses tourmens horribles,
Frémir, grincer des dents, pousser des cris terribles;
Tantôt vous l'eussiez vu se roidir les deux mains,
Reprendre, déchirer ces tissus inhumains;
Tantôt briser les troncs offerts à sa colère;
Tantôt, les bras au ciel, y réclamer son père.

VIII. *Mutatus in saxum Lychas.*

Ecce Lichan trepidum, et latitantem rupe cavatâ
Aspicit : utque dolor rabiem collegerat omnem;
Tune, Licha, dixit, feralia dona tulisti?
Tune meæ necis auctor eris? Tremit ille, pavetque
Pallidus; et timidè verba excusantia dicit.
Dicentem, genibusque manus adhibere parantem,
Corripit Alcides; et terque quaterque rotatum
Mittit in Euboïcas, tormento fortiùs, undas.
Ille per aërias pendens induruit auras.
Utque ferunt imbres gelidis concrescere ventis,
Inde nives fieri; nivibus quoque molle rotatis
Astringi, et spissâ glomerari grandine corpus;
Sic illum validis actum per inane lacertis,
Exsanguemque metu, nec quicquam humoris habentem,
In rigidas versum silices prior edidit ætas.
Nunc quoque in Euboïco scopulus brevis emicat altè
Gurgite; et humanæ servat vestigia formæ.
Quem, quasi sensurum, nautæ calcare verentur,
Appellantque Lichan.

IX. *Alcidæ bustum, mors, et apotheosis.*

At tu, Jovis inclyta proles,
Arboribus cæsis, quas ardua gesserat Œte;
Inque pyram structis, arcus, pharetramque capacem,





Mort d'Hercule.

VIII. *Lychas changé en Rocher.*

Sous le creux d'une roche il àpperçoit Lychas:
Il le voit, il s'écrie : Ah! traître, tu mourras.
C'est de toi que je tiens ce présent homicide;
C'est toi seul qui me perds. Lychas aux piés d'Alcide
Tremble, s'excuse en vain. Il le prend, et dans l'air
L'enlève, et furieux le jette dans la mer.
La puissante baliste, instrument de la guerre,
Avec moins de roideur élance au loin la pierre.
Lychas tournoie en l'air, et par l'effroi transi,
Au milieu de sa chute, en roc s'est endurci.
Telle une pluie épaisse, en neige condensée,
Se durcit, devient grêle, et retombe glacée.
Dans la profonde mer il trouve son cercueil;
Et sur les flots d'Eubée on distingue un écueil,
Qui s'élève au milieu de l'orageuse plaine,
Et garde encor les traits de la figure humaine.
Cette roche est sacrée : on la nomme Lychas;
Et le nocher jamais n'ose y porter ses pas.

IX. *Bûcher d'Hercule, sa mort, et son apothéose.*

Toi, fils de Jupiter, ton grand destin s'achève.
Des troncs sont abattus : et ton bûcher s'élève.
Philoctète a reçu ton arc et ton carquois,
Et ces traits qu'Ilion devait craindre deux fois.

Regnaque visuras iterum Trojana sagittas [1],
Ferre jubes Pæante satum : quo flamma ministro
Subdita. Dumque avidis comprenditur ignibus agger,
Congeriem silvæ Nemeæo vellere summam
Sternis : et, impositâ clavæ cervice, recumbis,
Haud alio vultu, quàm si conviva jaceres
Inter plena meri redimitus pocula sertis.
 Jamque valens, et in omne latus diffusa sonabat,
Securosque artus, contemtoremque petebat
Flamma suum : timuêre Dei pro vindice terræ.
Quos ita, sensit enim, læto Saturnius ore
Juppiter alloquitur : Nostra est timor iste voluptas,
O! Superi : totoque libens mihi pectore grator,
Quod memoris populi dicor rectorque paterque;
Et mea progenies vestro quoque tuta favore est.
Nam, quamquam ipsius datur hoc immanibus actis,
Obligor ipse tamen : sed enim, ne pectora vano
Fida metu paveant, Œtæas spernite flammas.
Omnia qui vicit, vincet, quos cernitis, ignes [2];
Nec nisi maternâ Vulcanum parte potentem
Sentiet : æternum est, a me quod traxit, et expers
Atque immune necis, nullâque domabile flammâ.
Idque ego, defunctum terrâ, cœlestibus oris

[1] Hercule avait pris Troie sous Laomédon. Depuis un oracle déclara que les Grecs l'assiégeraient en vain sans les flèches d'Hercule.

[2] Pensée forte, que l'antithèse rend plus serrée et plus saillante.

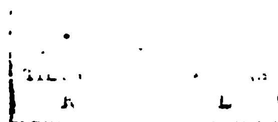
Par ce fidèle ami la flamme est allumée.
Couché sur les longs crins du lion de Némée,
Sur ta lourde massue, avec un air serein,
Tu reposes ta tête, ainsi, qu'en un festin,
Un convive penché sur la rose odorante.
 Déjà de tous côtés la flamme dévorante
S'anime, se déploie, attaque le héros,
Qui la voit, la méprise, et la souffre en repos.
Tous les dieux ont tremblé pour le vengeur du monde:
Mais Jupiter, témoin de leur douleur profonde,
Leur dit d'un front serein : Je veux bien l'avouer;
Vos frayeurs font ma joie, et je dois m'en louer.
Qu'il m'est doux comme roi, qu'il m'est doux comme père,
De voir que de mon fils la vertu vous est chère!
Si ce mortel si grand est digne de vos soins,
Quand vous craignez pour lui, je ne vous dois pas moins.
Que le bûcher d'Œta n'alarme plus votre ame;
Oui, qui sut vaincre tout, saura vaincre la flamme.
Les feux vont épurer ce qu'il eut de mortel.
Ce qu'il eut de divin, impassible, éternel,
Ne craint point de Vulcain l'atteinte meurtrière.
Mon fils va secouer son argile grossière,
Et bientôt, nouveau dieu, se placer parmi vous.
Si quelque déité le voit d'un œil jaloux,
Elle avouera du moins, bien qu'elle s'en indigne,
Que si l'honneur est grand, le héros en est digne.

Accipiam, cunctisque meum lætabile factum
Dîs fore confido : si quis tamen Hercule, si quis
Forte Deo doliturus erit, data præmia nolet;
Sed meruisse dari sciet, invitusque probabit.
Assensêre Dei : conjux quoque regia visa est
Cætera non duro, duro tamen ultima vultu
Dicta tulisse Jovis; seque indoluisse notatam.
Interea, quodcumque fuit populabile flammæ,
Mulciber abstulerat; nec cognoscenda remansit
Herculis effigies; nec quicquam ab imagine ductum
Matris habet, tantumque Jovis vestigia servat.
Utque novus serpens, positâ cum pelle senectâ,
Luxuriare solet, squamâque virere recenti [1];
Sic, ubi mortales Tirynthius exuit artus,
Parte sui meliore viget; majorque videri
Cœpit, et augustâ fieri gravitate verendus.
Quem pater omnipotens, inter cava nubila raptum,
Quadrijugo curru radiantibus intulit astris.

X. *Mutata in mustelam Galanthis.*

SENSIT Atlas pondus. Neque adhuc Stheneleïus iras
Solverat Eurystheus, odiumque in prole paternum
Exercebat atrox : at longis anxia curis
Argolis Alcmene, questus ubi ponat aniles,

[1] Ovide, dans cette comparaison imitée de Virgile, conserve sa manière propre, comme Virgile en imitant Homère.





L'apothéose d'Hercule.

Cet arrêt a des dieux prévenu le desir;
Junon même, Junon l'entend sans déplaisir.
Mais à ces derniers mots qui condamnent sa haine,
Son dépit sur son front se déguise avec peine.
Le héros dans les feux triomphe de Vulcain.
Son air est plus auguste : il n'a plus rien d'humain.
Il n'a plus rien des traits qu'il reçut de sa mère.
Immortel par sa mort, il ressemble à son père.
Tel qu'un serpent superbe, aux rayons du soleil,
De sa nouvelle écaille allume l'or vermeil,
Et semble avec sa peau dépouiller sa vieillesse;
Tel de l'humanité déposant la faiblesse,
Hercule a pris d'un dieu l'auguste majesté,
Et semble se vêtir de l'immortalité.
Des airs en un moment traversant la carrière,
Il s'élève emporté sur un char de lumière.
Nouvel hôte du ciel qu'il foule sous ses pas,
Son poids a surchargé les épaules d'Atlas.

X. *Galantis changée en Belette.*

CEPENDANT Euristhée, injuste en sa colère,
Sur le fils du héros poursuit encor le père.
Alcmène, sous le poids de l'âge et de l'ennui,
Languissante, accablée, a besoin d'un appui;
Elle n'en trouve plus que dans la jeune Iole.
La voir, l'entretenir, est ce qui la console.

Cui referat nati testatos orbe labores,
Cuive suos casus, Iolen habet. Herculis illam
Imperiis, thalamoque animoque receperat Hyllus;
Impleratque uterum generoso germine. Cui sic
Incipit Alcmene : Faveant tibi numina saltem,
Corripiantque moras, tum cùm matura vocabis
Præpositam timidis parientibus Ilithyiam;
Quam mihi difficilem Junonis gratia [1] fecit.
Namque laboriferi cùm jam natalis adesset
Herculis, et decimum premeretur sidere signum :
Tendebat gravitas uterum mihi : quodque ferebam,
Tantum erat, ut posses auctorem dicere tecti
Ponderis esse Jovem. Nec jam tolerare labores
Ulterius poteram : quin nunc quoque frigidus artus,
Dum loquor, horror habet, parsque est meminisse doloris.
Septem ego per noctes, totidem cruciata diebus,
Fessa malis, tendensque ad cœlum brachia, magno
Lucinam, Nixosque [2] pares, clamore vocabam.
Illa quidem vênit, sed præcorrupta, meumque
Quæ donare caput Junoni vellet iniquæ.
Utque meos audit gemitus, subsedit in illâ
Ante fores arâ : dextroque a poplite lævum

[1] Graces à Junon. C'est une contre-vérité ironique. Le mot *grace* signifie *haine* dans cette rencontre.

[2] C'étaient des demi-dieux gémeaux, compagnons de Lucine, et que les femmes en couche imploraient avec elle. Voyez les Remarques.

Elle aime à lui conter ses amours, ses chagrins,
Et d'un fils demi-dieu la gloire et les destins.
Le fils d'Alcide, Hylus, par les nœuds d'hyménée
Avait avec Iole uni sa destinée.
Elle porte en son sein le fruit de leurs amours;
Alcmène est auprès d'elle, et lui tient ce discours.
Ma fille! que des dieux la bonté secourable
Puisse rendre à vos vœux Lucine favorable!
Lucine, que Junon rendit sourde à ma voix.
J'approchais de mon terme, et déjà par son poids
L'enfant que je portais, futur vengeur du monde,
S'annonçait fils du dieu qui me rendit féconde.
Je souffrais des tourmens affreux à soutenir,
Et c'est souffrir encor que de m'en souvenir.
Sept jours, sept nuits encor, longs siècles de souffrances,
D'un travail douloureux je ressentis les transes.
Dans l'excès de mes maux chaque jour plus aigris,
Les bras tendus au ciel, j'appelais à grands cris,
Et Lucine, et les dieux qu'on invoque avec elle.
Elle vint; mais, hélas! la déesse cruelle
Dévouée à Junon, par un perfide accord,
A sa haine jalouse avait promis ma mort.
Aux portes du palais, sur un autel antique,
Elle vient à mes cris s'asseoir sous le portique.
Là, croisant ses genoux l'un sur l'autre pressés,
Elle serre contre eux ses doigts entrelacés,

Pressa genu, digitis inter se pectine junctis [1],
Sustinuit nixus. Tacitâ quoque carmina voce
Dixit : et inceptos tenuerunt carmina partus.
Nitor, et ingrato facio convicia demens
Vana Jovi : cupioque mori, moturaque duras
Verba queror silices. Matres Cadmeïdes adsunt,
Votaque suscipiunt, exhortanturque dolentem.

Una ministrarum, mediâ de plebe, Galanthis,
Flava comas, aderat, faciendis strenua jussis;
Officiis dilecta suis. Ea sensit iniquâ
Nescio quid Junone geri : dumque exit, et intrat
Sæpe fores; Divam residentem vidit in arâ,
Brachiaque in genibus digitis connexa tenentem;
Et, Quæcumque es, ait, dominæ gratare : levata est
Argolis Alcmene, potiturque puerpera voto.
Exsiluit, junctasque manus patefacta remisit
Diva potens uteri : vinclis levor ipsa remissis.
Numine decepto, risisse Galanthida fama est.
Ridentem, prensamque ipsis Dea sæva capillis
Traxit, et e terrâ corpus relevare volentem
Arcuit : inque pedes mutavit brachia primos.
Strenuitas antiqua manet : nec terga colorem
Amisêre suum : forma est diversa priori.

[1] Cette attitude, si difficile à peindre avec élégance, était regardée par la crédulité superstitieuse comme un sortilège, nuisible à la délivrance maternelle.



Lucine terrasse Galanthis.

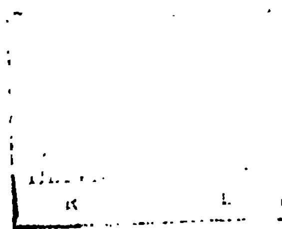
Et par des mots secrets enchaînant la nature,
Du mal que je souffrais prolonge la torture.
Je m'épuise en efforts; mes cris perdus en l'air,
Mes cris d'ingratitude accusent Jupiter.
Je souhaitais la mort, et les maux que j'endure
Auraient ému, je crois, la roche la plus dure.
Les femmes de ma cour, par des soins impuissans,
S'efforcent d'adoucir les douleurs que je sens.
La blonde Galantis, suivante officieuse,
Galantis à me plaire en tout tems studieuse,
Soupçonne que Junon, par des ordres secrets,
A retenu Lucine aux portes du palais.
Tandis qu'elle va, vient, en esclave soumise,
Toujours elle la voit sous le portique assise,
Embrassant ses genoux l'un sur l'autre ployés.
Félicitez Alcmène, ô qui que vous soyez,
Dit-elle : à la douleur elle n'est plus en proie.
Elle est mère, et ses maux sont payés par sa joie.
Lucine de dépit se lève, et de ses doigts
Relâchant la jointure et les liens étroits,
Elle a rompu les miens, et fini mon martyre.
Galantis l'a trompée; elle éclate de rire.
Au moment qu'elle rit du succès de ses vœux,
Lucine avec fureur saisit ses blonds cheveux,
La renverse, et déjà la cruelle est vengée.
Par elle Galantis en belette est changée.

Quæ, quia mendaci parientem juverat ore,
Ore parit : nostrasque domos, ut et ante, frequentat.

XI. *Dryope in Arborem.*

Dixit : et, admonitu veteris commota ministræ,
Ingemuit; quam sic nurus est affata gementem.
Te tamen, ô! genitrix, alienæ sanguine vestro
Rapta movet facies. Quid? si tibi mira sororis
Fata meæ referam? quamquam lacrymæque dolorque
Impediunt [1], prohibentque loqui. Fuit unica matri,
Me pater ex aliâ genuit, notissima formâ
Œchalidum, Dryope : quam virginitate carentem,
Vimque Dei passam, Delphos Delonque tenentis,
Excipit Andræmon; et habetur conjuge felix.
Est lacus, acclivi devexo margine formam
Litoris efficiens : summum myrteta coronant.
Venerat huc Dryope fatorum nescia; quòque
Indignere magis, Nymphis latura coronas.
Inque sinu puerum, qui nondum impleverat annum,
Dulce ferebat onus; tepidique ope lactis alebat.
Haud procul a stagno, Tyrios imitata colores,
In spem baccarum florebat aquatica lotos.
Carpserat hinc Dryope, quos oblectamina nato
Porrigeret, flores : et idem factura videbar;

[1] *Eleganter poëta servat decorum mulieris, infortunio sororis, magno dolore affectæ.*





Moreau le jeune inv. *Le Grand sc.*

Dryope métamorphosée en Arbre.

Sous sa forme nouvelle, elle est comme autrefois
Blonde, agile, rusée, et fréquente nos toits.

XI. *Dryope changée en Arbre.*

Alcmène avait parlé : ce destin la désole;
Elle en gémit encore. Hélas ! répond Iole,
Si d'une esclave ainsi vous plaignez le malheur,
Puis-je me consoler du destin de ma sœur?
Dryope, unique fruit de l'hymen de sa mère,
(Une autre fut la mienne, et nous n'avions qu'un père)
Dryope, par sa grace et sa taille et ses traits,
Des Nymphes d'Œchalie effaça les attraits.
Apollon, sans l'aimer, ne put la voir si belle;
Et depuis Andrémon fut son époux fidèle.
D'un vallon circulaire un lac environné
Forme un large bassin, de myrtes couronné.
Dryope y vint un jour : hélas! l'infortunée
Etait loin de prévoir sa triste destinée.
Aux Nymphes de ces bords, ô regrets ! ô douleurs!
Elle venait offrir des couronnes de fleurs.
Un enfant, espérance aussi tendre que chère,
A son cou suspendu souriait à sa mère.
Là s'élève un lotos, dont les fleurs en bouton
Se peignent, en s'ouvrant, des couleurs de Sidon.
Dryope, pour son fils, en bouquet les assemble;
Et j'allais l'imiter, car nous étions ensemble.

Namque aderam. Vidi guttas e flore cruentas
Decidere; et tremulo ramos horrore moveri.
Scilicet, ut referunt tardi nunc denique agrestes,
Lotis in hanc Nymphe, fugiens obscena Priapi [1],
Contulerat versos, servato nomine, vultus.
Nescierat soror hoc; quæ cùm perterrita retro
Ire, et adoratis vellet discedere Nymphis;
Hæserunt radice pedes. Convellere pugnat:
Nec quicquam, nisi summa, movet: succressit ab imo,
Totaque paulatim lentus premit inguina cortex.
Ut vidit, conata manu laniare capillos,
Fronde manum implevit: frondes caput omne tenebant.
At puer Amphissos, namque hoc avus Eurytus illi
Addiderat nomen, materna rigescere sentit
Ubera : nec sequitur ducentem lacteus humor.
Spectatrix aderam fati crudelis; opemque
Non poteram tibi ferre, soror: quantumque valebam,
Crescentem truncum ramosque amplexa, morabar:
Et, fateor, volui sub eodem cortice condi.
Ecce vir Andræmon, genitorque miserrimus, adsunt;
Et quærunt Dryopen : Dryopen quærentibus illis
Ostendi loton. Tepido dant oscula ligno;
Affusique suæ radicibus arboris hærent.

[1] Priape, dieu obscène, emblème allégorique de la fécondité de la nature. C'est pour cela qu'il présidait aux jardins. On le représentait avec une longue barbe et une faucille à la main.

Mais soudain de la fleur je vois le sang couler,
Et les rameaux d'horreur et frémir et trembler.
On dit, si nos bergers font un récit fidèle,
Que cet arbre sacré fut jadis une belle,
Qui du dieu des jardins fuyant l'impur amour,
Perdit aux bords des eaux et sa forme et le jour.
Lotos était son nom, et ce nom seul lui reste.
Nous l'ignorions : témoin du prodige funeste,
Dryope s'épouvante; elle veut s'éloigner:
Et sentant tout-à-coup ses piés s'enraciner,
Pour les débarrasser vainement se travaille.
Une soudaine écorce enveloppe sa taille.
Elle veut de sa main arracher ses cheveux,
Et saisit des rameaux qu'elle arrache avec eux.
Soutenu dans ses bras, son fils qui la caresse,
Sent durcir sous ses doigts les deux sources qu'il presse.
Quel spectacle! O ma sœur! je te perds pour toujours;
Je le vois, et ne puis te donner du secours.
Je m'oppose aux progrès de l'écorce cruelle;
Je l'embrasse, et voudrais m'y cacher avec elle,
Heureuse, en ce tombeau, de me joindre à ma sœur.
Cependant accourus au bruit de son malheur,
Son époux Andrémon, son père, sa famille,
Redemandent des yeux une épouse, une fille.
Dryope! où donc est-elle? En l'état où je suis,
Leur montrer le lotos est tout ce que je puis.

Nil, nisi jam faciem, quod non foret arbor, habebas,
Cara soror [1]. Lacrymæ misero de corpore factis
Irrorant [2] foliis : ac, dum licet, oraque præstant
Vocis iter, tales effundit in aëra questus.
Si qua fides miseris, hoc me per numina juro
Non meruisse [3] nefas : patior sine crimine pœnam.
Viximus innocuæ : si mentior, arida perdam,
Quas habeo, frondes ; et cæsa securibus urar.
Hunc tamen infantem maternis demite ramis,
Et date nutrici : nostrâque sub arbore sæpe
Lac facitote bibat, nostrâque sub arbore ludat.
Cùmque loqui poterit, matrem facitote salutet.
Et tristis dicat ; Latet hoc sub stipite mater.
Stagna tamen timeat, nec carpat ab arbore flores,
Et frutices [4] omnes corpus putet esse Dearum.
Care, vale, conjux, et tu germana, paterque.
Quîs si qua est pietas, ab acutæ vulnere falcis,
A pecoris morsu, frondes defendite nostras.
Et quoniam mihi fas ad vos incumbere non est,

[1] *Apostrophe quâ Iole significat se casu sororis vehementer dolere.*

[2] *Lacrymæ roris modo stillant in folia.*

[3] *Pro eo quod sequitur, id quod antecedit, positum est. Nefas namque et scelus præcedit, sequitur supplicium.*

[4] *Frutices, sive arbusculas omnes. Est enim frutex medius inter arbores et herbas : nam neque pervenit ad arboris magnitudinem, nec ut herba per hyemem arescit.* Farnabe.

Ils couvrent de baisers l'écorce palpitante,
Et pressent sous le tronc Dryope encor vivante.
A peine, ô chère sœur ! sous les rameaux épais,
De ton visage encor je distinguais les traits.
Je vois tes pleurs couler sur leur humide feuille;
J'entends tes derniers cris, que ma douleur recueille,
Exhaler, en ces mots, ta plainte et tes adieux:

Vous qui voyez mon sort, j'en jure par les dieux,
Dryope est du destin l'innocente victime.
S'il me punit, hélas! ma faute fut son crime.
Si mes sermens sont faux, que séché par l'hiver,
Mon tronc perde sa feuille, ou tombe sous le fer!
Dévoré par le feu, qu'il soit réduit en cendre!
Prenez soin de mon fils dans un âge si tendre:
Otez-le de mes bras, devenus mes rameaux;
Qu'il croisse, en se jouant, à l'ombre des lotos;
Qu'il apprenne mon nom; qu'il plaigne ma misère,
Et qu'il dise en pleurant : Cet arbre fut ma mère !
Mais qu'il craigne les lacs, instruit par mon malheur;
Et des arbres sacrés qu'il respecte la fleur!
Cher époux, chère sœur, cher et malheureux père,
Adieu; mais si Dryope à son tour vous fut chère,
Ah ! protégez mon arbre, et loin de mes rameaux
Ecartez et le fer et la dent des troupeaux.
Approchez-vous de moi, si la pitié vous touche;
Que votre bouche encor vienne presser ma bouche;

Erigite huc artus, et ad oscula nostra venite;
Dum tangi possum, parvumque attolite natum.
Plura loqui nequeo : nam jam per candida mollis
Colla liber serpit, summoque cacumine condor.
Ex oculis removete manus [1] : sine munere vestro
Contegat inductus morientia lumina cortex.
Desierant simul ora loqui, simul esse : diuque,
Corpore mutato, rami caluêre recentes.

XII. *Primam Iolao juventam Hebe restituit. Themidis in Thebarum obsidionem vaticinatio. Callirhoë nati è pueris viri repentè facti.*

Dumque refert Iole fatum miserabile, dumque
Eurytidos lacrymas admoto pollice siccat
Alcmene, flet et ipsa tamen. Compescuit omnem
Res nova tristitiam : nam limine constitit alto
Pæne puer, dubiâque tegens lanugine malas,
Ora reformatus primos Iolâus in annos [2].
Hoc illi dederat Junonia muneris Hebe,
Victa viri precibus. Quæ cùm jurare pararet
Dona tributuram post hac se talia nulli,

[1] C'était une coutume religieuse chez les payens de fermer les yeux des mourans par la main de leurs parens ou de leurs amis les plus chers.

[2] Frère utérin d'Hercule. Ce fut lui qui brûlait les têtes de l'Hydre, à mesure qu'elles étaient coupées par Alcide.

Et puisque vers mon fils je ne puis me baisser,
Soulevé dans vos bras, qu'il vienne m'embrasser.
Je meurs ; vous entendez ma parole dernière.
Ne prenez point le soin de fermer ma paupière.
L'écorce qui s'élève et s'étend sur mes yeux,
Dispense votre main de ce devoir pieux.

En cessant de parler, Dryope a cessé d'être ;
Mais par elle animé, le tronc qui vient de naître,
Sous l'écorce où ma main sent palpiter son cœur,
Conserve encor long-tems un reste de chaleur.

XII. *Iolas rajeuni par Hébé. Prédiction de Thémis sur le Siége de Thèbes. L'Enfance des fils d'Alcméon changée en Virilité.*

TANDIS qu'en racontant sa triste destinée,
Iole pleure encor sa sœur infortunée,
Alcmène, en l'écoutant, partageait ses douleurs,
Et pleurait elle-même en essuyant ses pleurs.
Un prodige nouveau sèche leurs tendres larmes :
Iolas du bel âge a recouvré les charmes ;
Sa vieillesse s'efface, et d'un duvet léger
Son menton rajeuni commence à s'ombrager.
Hercule, époux d'Hébé, pour son ami fidèle,
A demandé ce don, par grace obtenu d'elle.
La fille de Junon veut jurer que jamais
Elle n'accordera de semblables bienfaits :

Non est passa Themis. Nam jam discordia Thebæ
Bella movent, dixit, Capaneusque nisi ab Jove vinci
Haud poterit : ibuntque pares in vulnera fratres :
Seductâque, suos manes, tellure, videbit [1]
Vivus adhuc vates : ultusque parente parentem
Natus, erit facto pius et sceleratus eodem :
Attonitusque malis, exsul mentisque domûsque
Vultibus Eumenidum, matrisque agitabitur umbris;
Donec eum conjux fatale poposcerit aurum,
Cognatumque latus Phegeïus hauserit ensis.
Tum demum magno petet hos Acheloïa supplex
Ab Jove Callirhoë natis infantibus annos.
Juppiter his motus, privignæ dona nurûsque [2]
Præcipiet, facietque viros impubibus annis.
Hæc ubi faticano venturi præscia dixit
Ore Themis; vario Superi sermone fremebant:
Et, cur non aliis eadem dare dona liceret,
Murmur erat. Queritur veteres Pallantias annos
Conjugis esse sui : queritur canescere mitis
Iasiona Ceres : repetitum Mulciber ævum

[1] *Suos manes* pour *inferos deos*. Expression hardie et figurée, appropriée à la circonstance, puisque Amphiarus fut englouti vivant avec son char dans la terre entr'ouverte sous ses pas. Cette locution appartient au génie du poète plus encore qu'au génie de sa langue.

[2] Hébé, fille de Junon, et belle-fille de Jupiter, et sa bru, comme épouse d'Hercule.

Mais Thémis la prévient. Cessez; je vois, dit-elle,
La Discorde allumer une guerre cruelle.
Son étendard sanglant dans Thèbe est déployé.
O fils d'Hipponoüs! tu tombes foudroyé.
Un frère attaque un frère, et l'un par l'autre expire.
Amphiarus vivant descend au sombre empire.
Parricide vengeur des mânes paternels,
Son fils plonge le fer dans les flancs maternels.
Privé de sa raison, privé de sa patrie,
Dans l'ombre de sa mère il trouve une Furie:
Il voit autour de lui les filles des enfers;
Il erre vagabond de cités en déserts.
Enfin d'un or fatal Calliroé jalouse,
Demande le collier de sa première épouse;
Mais les fils de Phégée, armés d'un fer vengeur,
Ont lavé dans son sang l'injure de leur sœur.
Sa veuve, pour hâter les jours de la vengeance,
Voudra que de ses fils le ciel hâte l'enfance;
Et Jupiter alors, attendri par ses cris,
Avancera par vous le printems de ses fils.

Tandis que Thémis parle, et que sa voix explique
De l'avenir caché l'histoire prophétique,
Un murmure confus s'élève dans les cieux;
Un intérêt commun excite tous les dieux.
Ce qu'on obtint d'Hébé doit s'obtenir encore:
Chacun se plaint. Titon est trop vieux pour l'Aurore.

Poscit Erichthonio. Venerem quoque cura futuri
Tangit, et Anchisæ renovare paciscitur annos.
Cui studeat, Deus omnis habet : crescitque favore [1]
Turbida seditio; donec sua Juppiter ora
Solvit : et, O! nostri si qua est reverentia, dixit,
Quò ruitis? tantumne sibi quis posse videtur,
Fata quoque ut superet? Fatis Iolâus in annos,
Quos egit, rediit : fatis revirescere debent
Callirhoë geniti, non ambitione, nec armis.
Vos etiam, quòque hoc animo meliore feratis,
Me quoque, fata regunt : quæ si mutare valerem,
Nec nostrum seri curvarent Æacon anni;
Perpetuumque ævi florem Rhadamanthus haberet
Cum Minoë meo : qui propter amara senectæ
Pondera despicitur, nec, quò priùs, ordine regnat.

Dicta Jovis movêre Deos : nec sustinet ullus [2],
Cum videant fessos Rhadamanthon et Æacon annis,
Et Minoa, queri. Qui, dum fuit integer ævi,
Terruerat magnas, ipso quoque nomine, gentes [3]:

[1] Chacun des dieux plaide avec chaleur pour ses intérêts les plus chers. Cérès s'intéresse à Jasion, qu'elle aima, et qui la rendit mère de Plutus, dieu des richesses.

[2] *Byblidos in fontem sui nominis metamorphosin descripturus poëta, non nulla præmittit, quibus eam commodiùs connectat cum superiore.*

[3] *Namque legibus et armis latè patebat Minoïs imperium.*

Cérès de Jasion voit blanchir les cheveux.
Pour son fils Ericton, Vulcain forme des vœux.
Vénus même voudrait fléchir les destinées,
Et d'Anchise vieilli rajeunir les années.
Tous à leurs vains desirs donnent un libre cours;
Et la sédition croît dans ce grand concours.
Mais enfin Jupiter : Quelle erreur vous emporte?
Dieux du ciel, est-ce là le respect qu'on me porte?
Que voulez-vous? parlez : et qui de vous enfin
Prétend à son caprice asservir le Destin?
Contre lui que pourrait une ligue rebelle?
Par lui seul d'Iolas l'âge se renouvelle:
Et de Calliroé les fils, avant le tems,
Par lui verront mûrir la fleur de leur printems.
Vous êtes immortels; mais le Destin suprême
Vous soumet à ses loix, et m'y soumet moi-même.
Si je pouvais changer ses décrets absolus,
Verrait-on sous les ans succomber Eacus?
Rhadamante aurait vu refleurir sa jeunesse:
Minos ne verrait pas outrager sa vieillesse:
Ce prince qui n'est plus ce qu'il fut autrefois,
Du sceptre et des vieux ans n'eût pas senti le poids.

Il parle; et dans les cieux la paix est renaissante.
Quand on voit Eacus, Minos et Rhadamante,
Sous le fardeau des ans tous trois près d'expirer,
Qui des dieux oserait se plaindre et murmurer?

Tunc erat invalidus : Deïonidenque juventæ
Robore Miletum, Phœboque parente superbum,
Pertimuit : credensque suis insurgere regnis,
Haud tamen est patriis arcere penatibus ausus.
Sponte fugis, Milete, tuâ : celerique carinâ
Ægæas metiris aquas; et in Aside terrâ [1]
Mœnia constituis, positoris habentia nomen.
Hîc tibi, dum sequitur patriæ curvamina ripæ,
Filia Mæandri, toties redeuntis eòdem,
Cognita Cyanee : præstanti corpora formâ,
Byblida cum Cauno, prolem est enixa gemellam.

XIII. *Byblis in fontem.*

Byblis in exemplo est, ut ament concessa puellæ.
Byblis Apollonei correpta cupidine fratris,
Non, soror ut fratrem, nec quâ debebat, amavit.
Illa quidem primò nullos intelligit ignes,
Nec peccare putat, quod sæpius oscula jungat,
Quod sua fraterno circumdet brachia collo;
Mendacique diu pietatis fallitur umbrâ.
Paulatim declinat amor, visuraque fratrem
Culta venit; nimiumque cupit formosa videri :

[1] Milet, fils d'Apollon et de Déïone, alla en Carie fonder une ville de son nom, dans la crainte d'être puni par Jupiter, père de Minos, dont il avait voulu usurper la puissance.



Byblis Métamorphosée en fontaine.

Minos ne soutient plus le poids de sa couronne;
Et le jeune Milet, le fils de Déïone,
Orgueilleux de son âge, et du sang d'Apollon,
Méprise un roi qui fit tout trembler sous son nom.
Minos n'ose venger sa puissance outragée;
Mais lui-même il s'exile, et sur la mer Egée,
Pour se rendre en Asie, il traverse les flots,
Et va donner son nom à des remparts nouveaux.
Ce fut là qu'il connut la fille du Méandre:
Ce fleuve aux longs détours l'adopta pour son gendre.
Par lui mère à-la-fois d'une fille et d'un fils,
Cyane mit au jour et Caunus et Biblis.

XIII. *Biblis changée en Fontaine.*

Des ardeurs de Biblis l'exemple illégitime
Apprend à fuir l'amour, quand l'amour est un crime.
Tendre sœur de Caunus, Biblis pour son malheur
L'aima comme une amante, et non comme une sœur.
D'abord sans soupçonner sa flamme criminelle,
Elle en nourrit long-tems la première étincelle:
Elle presse Caunus dans ses bras caressans,
Lui donne des baisers qu'elle croit innocens;
Et du nom d'amitié la douce erreur l'égare.
Mais insensiblement son amour se déclare:
Va-t-elle voir son frère? ornée avec plus d'art,
Elle veut par ce soin captiver son regard:

Et, si qua est illic formosior, invidet illi [1].
Sed nondum manifesta sibi est, nullumque sub illo
Igne facit votum; verùm tamen æstuat intus.
Jam dominum [2] appellat : jam nomina sanguinis odit :
Byblida jam mavult, quàm se vocet ille sororem.
Spes tamen obscenas animo demittere non est
Ausa suo vigilans. Placidâ resoluta quiete
Sæpe videt, quod amat : visa est quoque jungere fratri
Corpus; et erubuit, quamvis sopita jacebat.
Somnus abit : silet illa diu, repetitque quietis
Ipsa suæ speciem, dubiâque ita mente profatur.

Me miseram ! tacitæ quid vult sibi noctis imago,
Quàm nolim rata sit? Cur hæc ego somnia vidi [3]?
Ille quidem est oculis quamvis formosus iniquis :
Et placet, et possum, si non sit frater, amare :
Et me dignus erat. Verùm nocet esse sororem.
Dummodo tale nihil vigilans committere tentem,
Sæpe licet simili redeat sub imagine somnus.
Testis abest somno, nec abest imitata voluptas.

[1] Quelles nuances délicates dans ces détails ! comme ils peignent au vif les symptômes extérieurs d'une passion déjà maîtresse d'un cœur qui se dissimule son penchant et n'ose se l'avouer encore !

[2] *Ut enim amicæ vocantur dominæ, sic amatores domini appellantur.*

[3] Ce songe, que Biblis se reproche, est à-la-fois et l'expression et l'excuse de sa passion, puisqu'elle est séduite par une illusion involontaire.

Elle s'occupe trop de lui paraître belle.
Si quelqu'autre beauté peut l'emporter sur elle,
Elle ne peut cacher ses jaloux déplaisirs.
Elle est sans crime encore, ainsi que sans desirs;
Elle le croit du moins : mais son feu la dévore.
Déjà les noms du sang sont des noms qu'elle abhorre;
Déjà même Caunus charme bien plus son cœur
En l'appelant Biblis, qu'en l'appelant sa sœur.
Toutefois à l'espoir d'une coupable flamme,
Jamais, tant qu'elle veille, elle n'ouvre son ame.
Mais est-elle endormie? elle croit voir Caunus,
Et goûter dans ses bras des plaisirs inconnus:
Elle dort, et pourtant elle rougit en songe:
Quand le réveil jaloux dissipe ce mensonge,
Elle rêve en silence, elle se tait long-tems,
Et laisse enfin parler le trouble de ses sens.

Malheureuse Biblis! hélas! que me présage
Des rêves de la nuit la décevante image?
Quels songes séduisans! pourquoi les ai-je vus?
J'en conviens; sans l'aimer, on ne peut voir Caunus:
Si je n'étais sa sœur, il est né pour me plaire;
Il est digne de moi : faut-il qu'il soit mon frère?
Ah! pourvu que du moins ce dangereux poison,
Quand je veille, jamais n'enivre ma raison;
O nuit! rends-moi souvent, rends-moi ce doux mensonge.
Le songe est sans témoins, et l'on jouit d'un songe.

Prô Venus ! et tenerâ volucer cum matre Cupido !
Gaudia quanta tuli ! quàm me manifesta libido
Contigit ! ut jacui totis resoluta medullis !
Ut meminisse juvat ! quamvis brevis illa voluptas,
Noxque fuit præceps, et cœptis invida nostris.
O ! ego, si liceat mutato nomine jungi,
Quàm bene, Caune, tuo poteram nurus esse parenti !
Quàm bene, Caune, meo poteras gener esse parenti !
Omnia, Dî facerent, essent communia nobis,
Præter avos ! Tu me vellem generosior [1] esses.
Nescio quam facies igitur, pulcherrime, matrem !
At mihi, quæ malè sum, quos tu, sortita parentes [2],
Nil nisi frater eris : quod obest, id habebimus unum.
Quid mihi significant ergo mea visa ? quod autem
Somnia pondus habent ? an habent et somnia pondus ?
Dî melius ! Dî nempe suas habuêre sorores.
Sic Saturnus Opim, junctam sibi sanguine, duxit,
Oceanus Tethyn, Junonem rector Olympi [3].
Sunt Superis sua jura : quid ad cœlestia ritus

[1] Ce comparatif dérive de *genus*, naissance, noblesse. Ce sentiment est plein de délicatesse.

[2] *Cruciatur Byblis quòd Caunus sibi tantùm frater, non etiam maritus sit futurus.*

[3] Les dieux même, les dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
OEnone, dans *Phèdre*.

O Vénus ! ô délire ! ô transports ravissans !
Comme la volupté pénétra tous mes sens !
Dans l'excès du bonheur j'ai cru cesser de vivre.
O douce illusion ! souvenir qui m'enivre !
O réveil envieux des songes de l'amour !
Hélas ! que ne peut-on rêver aussi le jour !
O pourquoi sommes-nous enfans du même père ?
O combien j'aimerais, si tu n'étais mon frère,
A t'appeler d'un nom, et plus libre et plus doux,
Du nom de mon amant, du nom de mon époux !
Hélas ! que mon destin n'est-il en ma puissance !
Tout nous serait commun, excepté la naissance,
Et pour me laisser plus à recevoir de toi,
Tu serais né d'un sang plus illustre que moi.
Une femme, que sais-je ? inconnue, étrangère,
Te devra donc, Caunus, le bonheur d'être mère !
Moi, que le sang t'unit, hélas ! pour mon malheur,
Je me vois condamnée à n'être que ta sœur !
Nous n'aurons de commun que ce qui nous sépare.
Que devient donc l'espoir qu'un songe me prépare ?
L'espoir ! qu'osé-je dire ? ah ! quoi de plus trompeur
Qu'un vain songe, des nuits mensongère vapeur ?
Les dieux sont plus heureux ! les dieux exempts de crimes
S'unissent à leurs sœurs par des nœuds légitimes.
Opis est de Saturne et la femme et la sœur ;
Thétis de l'Océan : enfin ce Dieu vengeur,

Exigere humanos, diversaque fœdera tento?
Aut nostro vetitus de corde fugabitur ardor;
Aut, hoc si nequeo, peream precor ante, toroque
Mortua componar, positæque det oscula frater.
Et tamen arbitrium quærit res ista duorum.
Finge placere mihi, scelus esse videbitur illi.
At non Æolidæ thalamos timuêre sororum [1].
Unde sed hos novi? cur hæc exempla paravi?
Quò feror [2]? obscenæ procul hinc discedite flammæ:
Nec, nisi quâ fas est germanæ, frater ametur.

Si tamen ipse mei captus prior esset amore,
Forsitan illius possem indulgere furori.
Ergo ego, quem fueram non rejectura petentem,
Ipsa petam? poterisne loqui? poterisne fateri?
Coget amor : potero. Vel, si pudor ora tenebit,
Litera celatos arcana fatebitur ignes.

Hæc placet, hæc dubiam vincit sententia mentem.
In latus erigitur, cubitoque innixa sinistro,

[1] *Macareus, Æoli filius, cum Canace sorore concubuisse fertur, ex quâ filium suscepit, qui cùm a nutrice domo efferretur, se ipsum prodidit vagitu. Quare indignatus Æolus gladium filiæ misit, ut pro meritis uteretur. Macareus verò aufugit. Ad levandum autem scelus Byblis plurali numero utitur, cùm Macareus solus ex Æolidis concubuerit cum sorore.*

[2] *Se ipsam reprehendit Byblis, quòd nefandi amoris exempla sibi venerint in mentem. Mox distrahitur in varias cogitationes, hinc ab amore, illinc a pudore.*

Dont la foudre punit l'inceste et l'adultère,
Jupiter, de Junon est l'époux et le frère.
  Ces droits sont ceux des dieux : non, l'exemple du ciel
Ne saurait excuser mon penchant criminel.
Etouffons, étouffons une ardeur détestable;
Ou bien mourons, avant que d'être plus coupable.
Mais que mon frère, au moins, en me fermant les yeux,
Joigne un dernier baiser à ses derniers adieux.
Mourons, et dans la tombe emportons son estime.
Ce feu qui m'est si cher, peut lui paraître un crime...
Pourquoi? les fils d'Eole ont épousé leurs sœurs...
Qu'ai-je dit? est-ce à moi de savoir ces horreurs?
Loin de moi, feux impurs! oui, Caunus m'a su plaire,
Je veux, je dois l'aimer, mais comme on aime un frère.
  Si pourtant le premier il eût formé des vœux,
Je me trompe, ou sa sœur eût consolé ses feux.
Eh bien! pourquoi n'oser demander une grace
Qu'il obtiendrait de moi, si j'étais à sa place?
Quoi? lâche! quoi? ce feu.... tu vas le découvrir!
Quoi? pour le déclarer, ta bouche va s'ouvrir!
Oui, l'amour m'y contraint : je parlerai sans doute;
Ou bien à cet aveu, car je sens qu'il me coûte,
Si ma voix se refuse, écrivons; un billet
Dispense de rougir, et dira mon secret.
  Ce parti de son cœur fixe enfin la balance.
Oui, dit-elle, rompons un pénible silence;

Viderit : insanos, inquit, fateamur amores.
Hei mihi ! quò labor? quem mens mea concipit ignem?
Et meditata manu componit verba trementi.
Dextra tenet ferrum, vacuam tenet altera ceram.
Incipit, et dubitat : scribit, damnatque tabellas;
Et notat, et delet : mutat, culpatque, probatque :
Inque vicem sumptas ponit, positasque resumit.
Quid velit, ignorat : quicquid factura videtur,
Displicet : in vultu est audacia mixta pudori.
Scripta Soror fuerat : visum est delere Sororem,
Verbaque correctis incidere talia ceris.

Quam, nisi tu dederis, non est habitura salutem [1],
Hanc tibi mittit amans : pudet, ah ! pudet edere nomen !
Et, si quid cupiam, quæris; sine nomine vellem
Posset agi mea causa meo : nec cognita Byblis
Ante forem, quàm spes votorum certa fuisset.
Esse quidem læsi poterant tibi pectoris index,
Et color, et macies, et vultus, et humida sæpe
Lumina, nec causâ suspiria mota patenti,
Et crebri amplexus; et quæ, si forte notasti,
Oscula sentiri non esse sororia possent.

Ipsa tamen, quamvis animo grave vulnus habebam,
Quamvis intus erat furor igneus, omnia feci,

[1] L'équivoque que renferme *salutem*, est un trait d'esprit qui se trouve remplacé dans la version par un trait de sentiment.

Qu'il sache mon amour, et toute sa fureur.
Mais par où commencer? ma main tremble, et d'horreur
S'arrête à chaque idée. Elle écrit, elle efface,
Retranche quelques mots, et soudain les retrace.
Elle rougit de honte; elle rougit d'amour;
Lit, approuve, relit, condamne, et tour-à-tour
Vingt fois reprend la plume, et vingt fois la rejette.
Son cœur craint à-la-fois ce que son cœur souhaite.
Le nom de sœur écrit par elle est effacé;
Et le billet fatal en ces mots fut tracé:

C'est une amante en pleurs qui tremble de t'écrire.
Son nom... Ah! ciel!... son nom... je rougis de le dire.
Que ne puis-je, Caunus, lire au fond de ton cœur
Avant de mettre au jour les secrets de ta sœur!
Je t'aime, et de mon cœur tu connais la blessure;
Tout a parlé, mes pleurs, mes regards, ma figure,
Et mes soupirs muets et pourtant éloquens,
Et mes embrassemens si doux et si fréquens,
Et ces baisers de sœur, qu'à leur ardeur brûlante
Tu devais bien sentir être ceux d'une amante.

Quel que soit cependant cet amour insensé,
Malgré le trait fatal dans mon cœur enfoncé,
Les dieux m'en sont témoins, à moi-même cruelle,
J'ai tout fait pour dompter une flamme rebelle.
Opposant à l'amour, pudeur, raison, vertu,
Contre moi, contre lui j'ai long-tems combattu.

Sunt mihi Dî testes, ut tandem sanior essem:
Pugnavique diu violenta Cupidinis arma
Effugere infelix; et plus, quàm ferre puellam
Posse putes, ego dura tuli. Superata fateri [1]
Cogor, opemque tuam timidis exposcere votis.
Tu servare potes, tu perdere solus amantem.
Elige utrum facias. Non hoc inimica precatur:
Sed quæ cùm tibi sit junctissima, junctior esse
Expetit; et vinclo tecum propiore ligari.
Jura senes [2] norint: et quid liceatque, nefasque,
Fasque sit, inquirant; legumque examina servent:
Conveniens Venus est annis temeraria nostris.
Quid liceat, nescimus adhuc: et cuncta licere
Credimus: et sequimur magnorum exempla Deorum.
Nec nos aut durus pater, aut reverentia famæ,
Aut timor impedient: tantum absit causa timendi.
Dulcia fraterno sub nomine furta tegemus.
Est mihi libertas tecum secreta loquendi:
Et damus amplexus, et jungimus oscula coram.
Quantum est, quod desit! miserere fatentis amorem,
Et non fassuræ, nisi cogeret ultimus ardor:
Neve merere, meo subscribi causa sepulcro.

[1] Que la passion est éloquente dans cette lettre! Quelle bienséance de style dans l'aveu qu'arrache à Biblis la violence de la fièvre qui la brûle! *Se invitam quidem*, remarque Farnabe, *sed coactam amori succubuisse fatetur.*

[2] *Ab ætate suadet fratri, ut nihil de legibus curet.*

Va, crois que j'ai souffert, avant que de me rendre,
Plus que d'un sexe faible on ne devait attendre.
Je suis vaincue : hélas ! mon destin l'a voulu.
Il dépend de toi seul : sois mon juge absolu.
Tu peux perdre ou sauver une amante timide.
Choisis, et que ta haine, ou ta pitié décide.
Songe au moins avant tout, songe au moins qui je suis.
Je suis ta sœur; je veux être plus si je puis.
Es-tu mon ennemi, quand je suis ton amante?
Va, crois-moi; va, laissons la vieillesse pesante
Sur l'austère devoir mesurer tous ses pas,
Et chercher ce qu'on doit ou ce qu'on ne doit pas.
A l'âge où le bonheur ne fut jamais un crime,
Laissons-nous aveugler; l'erreur est légitime.
A l'exemple des dieux que l'amour a soumis,
Croyons, dans nos plaisirs, que tout nous est permis.
Regards, discours, parens, rien ne peut nous contraindre,
Rien, pourvu qu'en effet nous ne voulions rien craindre.
Nous pouvons, sous les noms et de frère et de sœur,
D'un voile d'amitié couvrir notre bonheur.
Je puis en liberté te parler et t'entendre,
T'embrasser, te donner le baiser le plus tendre :
Ne puis-je rien de plus? pardonne à ces aveux;
Il fallait ou mourir, ou déclarer mes feux :
J'ai parlé, j'en rougis, je gémis, et je pleure :
Prononce mon arrêt, si tu veux que je meure.

Talia nequicquam [1] perarantem plena reliquit
Cera manum : summusque in margine versus adhæsit.
Protinus impressâ signat sua crimina gemmâ,
Quam tinxit lacrymis : linguam defecerat humor [2].
Deque suis unum famulis pudibunda vocavit :
Et pavidum blandita, Fer has, fidissime, nostro,
Dixit, et adjecit post longo tempore, fratri [3].
Cùm daret, elapsæ manibus cecidêre tabellæ.
Omine turbata est : misit tamen. Apta minister
Tempora nactus, adit, traditque latentia verba.
Attonitus subitâ juvenis Mæandrius irâ,
Projicit acceptas, lectâ sibi parte, tabellas :
Vixque manus retinens trepidantis ab ore ministri,
Dum licet, ô ! vetitæ scelerate libidinis auctor,
Effuge, ait : qui, si nostrum tua fata pudorem
Non traherent secum, pœnas mihi morte dedisses.
Ille fugit pavidus : dominæque ferocia Cauni

[1] *Nihil enim profuerunt preces illæ litteris peraratæ, quin potiùs obfuerunt.*

[2] Ce symptôme de l'ardeur fiévreuse de Biblis, est un coup de pinceau plein de vérité et de force. On y reconnaît la touche d'un grand maître.

[3] Cette interruption peint la nature prise sur le fait avec une naïveté qui semble n'être pas donnée à l'art. On ne trouve point d'exemple d'une pareille suspension ailleurs que dans Ovide. Rien n'était si difficile que de transporter dans notre langue cette tournure vraie et ingénieuse.

Son cœur dictait encor : mais de ce long discours
Le papier qui lui manque interrompit le cours;
Et même sur la marge un dernier mot s'imprime.
Déjà de son cachet elle a scellé son crime;
L'empreinte de l'anneau s'humecte de ses pleurs;
Car sa langue brûlait, sèche de ses ardeurs.
Elle appelle un esclave. Il vient. A son approche
Elle tremble, et paraît redouter un reproche.
Viens, lui dit-elle, ami, viens et prends ce billet,
Prends, et va le porter.... Elle hésite, se tait;
Et balançant encor sur ce qu'elle va faire,
Après un long silence, elle ajoute... A mon frère.
Deux fois la lettre échappe à sa tremblante main;
Ce présage l'effraie : hélas ! ce fut en vain;
Et le fatal billet fut envoyé par elle.
Pour aborder Caunus, le messager fidèle
Cherche un instant propice, et lui donne en secret
La lettre confiée à son zèle discret.
Caunus l'ouvre; il frémit; et sans lire le reste,
Il déchire aussi-tôt cette lettre funeste.
Fuis, dit-il à l'esclave, odieux suborneur;
Tandis que tu le peux, évite ma fureur.
Si l'honneur de mon sang ne demandait ta grace,
Le tien versé sur l'heure eût puni ton audace.
L'esclave épouvanté fuit, et revient confus
Redire à sa maîtresse un si cruel refus.

Dicta refert. Palles auditâ, Bybli [1], repulsâ:
Et pavet obsessum glaciali frigore pectus.
Mens tamen ut rediit, pariter redière furores:
Linguaque vix tales icto dedit aëre voces [2].

Et meritò : quid enim temeraria vulneris hujus
Indicium feci? quid, quæ celanda fuerunt,
Tam citò commisi properatis verba tabellis?
Ante erat ambiguis animi sententia dictis
Prætentanda mihi. Ne non sequeretur euntem,
Parte aliquâ veli, qualis foret aura, notare
Debueram; tutoque mari decurrere : quæ nunc
Non exploratis implevi lintea ventis [3].
Auferor in scopulos igitur, submersaque toto
Obruor Oceano : neque habent mea vela recursus.
Quid? quod et ominibus certis prohibebar amori
Indulgere meo, tum cùm mihi ferre jubenti
Excidit, et fecit spes nostras cera caducas [4]?
Nonne vel illa dies fuerat, vel tota voluntas,
Sed potiùs mutanda dies? Deus ipse monebat,
Signaque certa dabat, si non malè sana fuissem.

[1] *Hæc apostrophe poëtæ ad Byblida est affectui maximè conveniens.*

[2] *Significat hic versus Byblida diu attonitam fratris repulsâ tacuisse, ac tandem in querelas pœnitentiæ plenas erupisse.*

[3] *Metaphora a navigantibus sumpta, qui antequàm pandant vela, solent notare quales venti sint flaturi.*

[4] *Se arguit Byblis quòd casu tabellæ admonita non distulerit in alium diem.*

Hélas ! en apprenant le mépris de ta flamme,
Que devins-tu, Biblis? Tu pâlis, et ton ame
Succomba sous le poids de tes chagrins cuisans.
Biblis, en reprenant l'usage de ses sens,
A repris ses fureurs; et sa douleur exhale
Ces mots de longs soupirs coupés par intervalle.

Je l'ai bien mérité : devais-je mettre au jour
La blessure d'un cœur honteux de son amour?
Fallait-il d'un secret qu'à jamais j'ai dû taire,
Confier au papier le coupable mystère?
Par des mots ambigus il fallait avec art
Interroger son cœur, et ne pas, au hasard,
Sur une mer peu sûre affronter le naufrage.
Au milieu des écueils exposée à l'orage,
Triste jouet des flots et des vents furieux,
Vers le rivage en vain je retourne les yeux.
De quel aveuglement ai-je eu l'ame frappée?
Ah ! sans doute ma lettre à mes mains échappée
M'avertissait assez, par un signe certain,
De changer ou de jour, ou même de dessein.
Moi? changer! Non jamais. Qu'ai-je dit? insensée!
Caunus peut-il jamais sortir de ma pensée?
Non : je devais plutôt choisir un autre jour,
L'aborder, lui parler, lui peindre mon amour;
Il eût vu ma rougeur, mon désespoir, mes larmes:
Aux douleurs d'une amante il eût rendu les armes.

Vidisset lacrymas : vultus vidisset amantis.
Plura loqui poteram, quàm quæ cepêre tabellæ.
Invito potui circumdare brachia collo:
Amplectique pedes : affusaque poscere vitam:
Et, si rejicerer, potui moritura videri.
Omnia fecissem, quorum si singula duram
Flectere non poterant, potuissent omnia, mentem.
Forsitan et missi sit quædam culpa ministri.
Non adiit cautè : non legit ideonea, credo,
Tempora: nec petiit horamque animumque vacantem.
Hæc nocuêre mihi: neque enim de tigride natus;
Nec rigidas silices, solidumve in pectore ferrum,
Aut adamanta, gerit : nec lac bibit ille leænæ.
Vincetur. Repetendus erit : nec tædia cœpti
Ulla mei capiam, dum spiritus iste manebit.
Nam primum, si fata mihi revocare liceret,
Non cœpisse fuit : cœpta expugnare secundum est [1].
Quippe nec ille potest, ut jam mea vota relinquam,
Non tamen ausorum semper memor esse meorum.
Et, quia desierim, leviter voluisse videbor;
Aut etiam tentasse illum, insidiisque petîsse.
Et tamen ipsa loqui, nec me committere ceræ
Debueram, præsensque meos aperire furores.

[1] *Multis rationibus colligit Byblis melius esse ut persistat in incœpto, quàm ab eo desistat. Omninò, inquit, jam nefanda commisi, neque innocens existimari possum.*

Par un mot, un soupir, que n'aurais-je pas dit?
Ma présence eût parlé mieux qu'un muet écrit.
J'eusse pu, dans l'ardeur qui m'aurait transportée,
M'élancer dans ses bras; et s'il m'eût rejetée,
Me rouler à ses piés, embrasser ses genoux,
Lui demander la vie, ou m'offrir à ses coups.
J'aurais pris cent moyens, qui lorsqu'on les rassemble,
Ce qu'un seul ne pourrait, le peuvent tous ensemble.
Que sais-je? en me servant, l'esclave m'aura nui:
Il n'en faut pas douter : mon malheur vient de lui.
Caunus d'un tigre affreux n'a pas reçu la vie;
Il n'en a pas sucé le lait et la furie.
Son cœur n'est pas plus dur que le plus dur rocher;
Son cœur n'est pas de bronze: on pourra le toucher.
Je l'espère du moins. Oui, malgré mon outrage,
Ce n'est qu'avec le jour que je perdrai courage.
Poursuivons, je le dois, puisque j'ai commencé,
Puisqu'en vain je voudrais rappeler le passé.
Quand je me résoudrais à ne rien entreprendre,
Puis-je faire oublier ce que j'osai prétendre?
Caunus croirait plutôt, en me voyant changer,
Que mon amour n'était qu'un amour passager,
Qu'un piége où l'attirait un indigne artifice,
Où peut-être il prendrait pour un jaloux caprice,
Le pouvoir de ce dieu si tendre et si cruel,
Qui subjugue mon cœur, malgré moi criminel.

Vel certè non hoc, qui plurimus urit, et ussit
Pectora nostra, Deo, sed victa libidine credar.
Denique jam nequeo nil commisisse nefandum.
Et scripsi, et petii : temerata est nostra voluntas:
Ut nihil adjiciam, non possum innoxia dici.
Quod superest, multum est in vota, in crimina parvum.
Dixit : et, incertæ tanta est discordia mentis!
Cùm pigeat tentasse, libet tentare : modumque
Exit; et infelix committit sæpe repelli.
Mox ubi finis abest, patriam fugit ille, nefasque;
Inque peregrinâ ponit nova mœnia terrâ.
Tum verò mœstam totâ Miletida mente
Defecisse ferunt : tum verò a pectore vestem
Deripuit, planxitque suos furibunda lacertos:
Jamque palam est demens; inconcessamque fatetur
Spem Veneris : sine quâ patriam, invisosque penates,
Deserit, et profugi sequitur vestigia fratris.
Utque tuo motæ, proles Semeleïa, thyrso [1]
Ismariæ celebrant repetita triennia Bacchæ;
Byblida non aliter latos ululasse per agros
Bubasides vidêre nurus : quibus, illa relictis,
Caras, et armiferos Lelegas, Lyciamque pererrat.
Jam Cragon [2], et Lymiren, Xanthique reliquerat undas,

[1] *Eo furore Byblida agitatam fuisse fingit poëta, quo Bacchæ vexantur.*

[2] Le Cragus est une montagne de Lycie consacrée à Apollon.

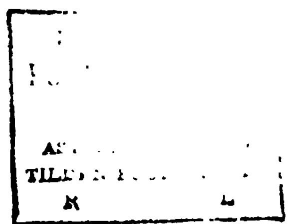
Enfin que je persiste, ou que je me démente,
Je ne puis espérer de paraître innocente.
L'inceste est dans mon cœur; j'en ai formé le vœu.
Ma main, dans une lettre, en a signé l'aveu;
Et ce qui reste, après la honte qui m'opprime,
Est tout pour le bonheur, et n'est rien pour le crime.
Elle dit : et tel est son désordre confus,
Que même en rougissant de son premier refus,
A de nouveaux refus elle s'expose encore,
Et s'obstine à nourrir le feu qui la dévore.
Elle ne connaît plus ni décence, ni lois.
Caunus, las d'un amour rebuté tant de fois,
Caunus enfin s'absente, et loin du crime et d'elle,
Va bâtir les remparts d'une ville nouvelle.
C'est alors que Biblis, folle de désespoir,
Cesse de se connaître, en cessant de le voir.
Elle meurtrit son sein que sa rage déchire;
Elle avoue en public sa honte et son délire,
S'exile d'un pays d'où s'exile Caunus,
Et le cœur haletant de la soif de Vénus,
D'un frère fugitif elle poursuit la trace.
Telle qu'une Bacchante aux campagnes de Thrace,
On la voit, en hurlant avec des cris aigus,
Parcourir la Lycie et les bois du Cragus,
Et les champs de Lymire, et les rives du Xante,
Et ce mont enflammé que la chimère ardente

Quoque Chimæra jugo mediis in partibus ignem,
Pectus et ora leæ, caudam serpentis habebat.
Deficiunt silvæ : cùm tu lassata sequendo
Procidis; et, durâ positis tellure capillis,
Bybli, taces; frondesque tuo premis ore caducas.
Sæpe etiam Nymphæ teneris Lelegeïdes ulnis
Tollere conantur : sæpe, ut moderetur amori,
Præcipiunt; surdæque adhibent solatia menti.
Muta jacet : viridesque suis terit unguibus herbas
Byblis, et humectat lacrymarum gramina rivo.
Naïdas his venam, quæ numquam arescere posset,
Supposuisse ferunt : quid enim dare majus habebant?
Protinus, ut secto piceæ de cortice guttæ[1],
Utve tenax gravidâ manat tellure bitumen;
Utve, sub adventum spirantis lene Favoni,
Sole remollescit, quæ frigore constitit, unda :
Sic lacrymis consumta suis Phœbeïa Byblis
Vertitur in fontem, qui nunc quoque vallibus illis
Nomen habet dominæ; nigrâque sub ilice manat.

XIV. *Iphis ab Iside è fœminâ in virum mutatur.*

FAMA novi centum Cretæas forsitan urbes
Implêsset monstri; si non miracula nuper,
Iphide mutatâ, Crete propiora tulisset.

[1] Le poète rend sensible par une triple similitude la métamorphose de Biblis en fontaine.





Moreau le j^ne del. De Launay sc.

Iphis métamorphosée en garçon.

Triple monstre, à-la-fois lion, bouc, et serpent,
Des replis de sa queue entourait en rampant.
De fatigue à la fin sur la terre couchée,
Elle tombe, et des bois la dépouille séchée
Est le lit où mourante elle attend le trépas.
Les Nymphes de ces bords, à l'aide de leurs bras,
Veulent la soulever, et ne peuvent que plaindre
Un feu que leur pitié lui conseille d'éteindre.
Biblis n'écoute rien, et ne sait que pleurer.
Attachée à la terre, elle y veut expirer,
La frappe de son front, la presse de sa bouche.
Nymphes qui la voyez, son désespoir vous touche.
Des larmes de Biblis qui meurt et dépérit,
Vous formez un ruisseau qui jamais ne tarit.
Comme on voit distiller la gomme résineuse,
Ou du creux d'un rocher l'huile bitumineuse;
Comme on voit, quand Zéphyr vient attiédir les airs,
Se fondre les glaçons durcis par les hivers :
Ainsi Biblis s'écoule, en fontaine changée;
Et d'un chêne, au tronc noir, sa source est ombragée.

XIV. *Iphis née Fille, changée en Garçon par Isis.*

Du bruit de son destin la déesse aux cent voix
Peut-être eût étonné l'oreille des Crétois,
Si du destin d'Iphis la merveille présente
Leur eût permis d'entendre une merveille absente.

Proxima Gnossiaco nam quondam Phæstia regno
Progenuit tellus, ignoto nomine Ligdum,
Ingenuâ de plebe [1] virum. Nec census in illo
Nobilitate suâ major : sed vita fidesque
Inculpata fuit : gravidæ qui conjugis aures
Vocibus his movit, cùm jam prope partus adesset.
Quæ voveam, duo sunt : minimo ut relevere labore,
Utque marem parias. Onerosior altera fors est :
Et vires fortuna negat. Quod abominor, ergo
Edita fortè tuo fuerit si fœmina partu,
(Invitus mando : Pietas, ignosce,) necetur.
Dixerat : et lacrymis vultum lavère profusis,
Tam qui mandabat, quàm cui mandata dabantur.
Sed tamen usque suum vanis Telethusa maritum
Sollicitat precibus, ne spem sibi ponat in arcto.
Certa sua est Ligdo sententia : jamque ferendo
Vix erat illa gravem maturo pondere ventrem;
Cùm medio noctis spatio, sub imagine somni,
Inachis ante torum, pompâ comitata suorum,
Aut stetit, aut visa est. Inerant lunaria fronti
Cornua, cum spicis nitido flaventibus auro,
Et regale decus : cum quâ latrator Anubis,
Sanctaque Bubastis, variusque coloribus Apis [2] :

[1] Les Romains désignaient par l'épithète *ingenuus*, un homme né dans une condition libre.

[2] *Bos colebatur in memoriam Osiridis, frugum inventoris.*

Dans un bourg près de Gnosse, habitait à Festos
Ligdas, homme sans nom, et né pour les travaux.
Son indigence aigrit sa probité farouche.
Quand prête à mettre au jour un gage de leur couche,
Sa femme de Lucine attendait le secours,
Epoux tendre et barbare, il lui tint ce discours.

Que le ciel qui connaît le vœu de ma misère,
D'un fils né sans douleurs te rende bientôt mère!
La charge d'une fille, en nos pressans besoins,
Trop pesante pour nous, exige trop de soins.
Mais au vœu que je fais si le ciel se refuse,
O nature! pardonne au malheur qui m'excuse;
Ma fille! j'en frémis... je prononce ta mort.

Il achève; tous deux, en accusant le sort,
Pleurent de cette loi que la misère ordonne,
L'épouse qui l'entend, et l'époux qui la donne.
C'est en vain que blâmant un ordre si cruel,
Elle veut qu'il espère en la bonté du ciel.
Ligdas dans son dessein demeure toujours ferme.
Cependant, Télétuse approchait de son terme;
Elle voit ou croit voir, au milieu de la nuit,
Isis dans l'appareil dont la pompe la suit.
D'une tresse d'épis sa tête s'environne,
Et d'un croissant doré son front pur se couronne.
On voit à ses côtés le hurlant Anubis,
Bubastis sa compagne, et le divin Apis,

Quique premit vocem, digitoque silentia suadet;
Sistraque erant, numquamque satis quæsitus Osiris,
Plenaque somniferi serpens peregrina veneni [1].
Cùm, velut excussam somno, et manifesta videntem,
Sic affâta Dea est. Pars, ô! Telethusa, mearum,
Pone graves curas; mandataque falle mariti.
Nec dubita, cùm te partu Lucina levârit,
Tollere quidquid erit. Dea sum auxiliaris, opemque
Exorata fero : nec te coluisse querêris
Ingratum numen. Monuit, thalamoque recessit.
Læta thoro surgit, purasque ad sidera supplex
Cressa manus tollens, rata sint sua visa, precatur.
Ut dolor increvit, seque ipsum pondus in auras
Expulit, et nata est ignaro fœmina patri;
Jussit ali mater, puerum mentita; fidemque
Res habuit : neque erat facti nisi conscia nutrix.
Vota pater solvit, nomenque imponit avitum :
Iphis avus fuerat. Gavisa est nomine mater,
Quod commune foret, nec quemquam falleret illo.
Impercepta piâ mendacia fraude latebant.

[1] Dans les solemnités d'Isis, on portait en pompe un serpent qui paraissait endormi. On représentait cette déesse avec un croissant d'or, parce que dans le langage hiéroglyphique des Égyptiens elle était l'emblême de la Lune. Ils adoraient Mercure, sous la figure d'un chien aboyant, appelé Anubis. Osiris, époux d'Isis, était le même que le Soleil, que les Mages ses adorateurs pleuraient dans les mois d'hiver, selon ce que rapporte Diodore.

Et le dieu dont le doigt commande le silence,
Le sistre harmonieux qui résonne en cadence,
Et le jeune Osiris des mages tant pleuré,
Et le serpent fameux en Egypte adoré.
Dans un songe certain, sans image confuse,
Isis lui parle ainsi: Calme-toi, Télétuse;
En trompant ton mari, sûre de mon secours,
Conserve-lui sa fille, et prends soin de ses jours.
Indulgente aux humains, j'écoute qui me prie:
Et toi, qui m'as toujours honorée et chérie,
Tu ne te plaindras point, en tes besoins pressans,
Qu'une ingrate déesse ait reçu ton encens.
Isis avec sa suite à ces mots se retire.
Pleine d'un doux espoir, Télétuse respire,
Lève au ciel et son cœur et ses mains et ses yeux,
Et demande l'effet de ce songe pieux.
Le terme arrive enfin où son enfant doit vivre.
Son flanc de son fardeau sans peine se délivre.
Des faveurs de Lucine une fille est le fruit.
A l'insu de son père, on l'emporte sans bruit.
On déguise son sexe: une adroite nourrice
De la fraude pieuse est la seule complice;
Et grace à son erreur, heureux d'avoir un fils,
Du nom de son aïeul Ligdas le nomme Iphis.
Aux deux sexes commun, ce nom plaît à sa mère.
Sous l'habit qui du sien déguise le mystère,

Cultus erat pueri : facies, quam sive puellæ,
Sive dares puero, fieret formosus uterque.
Tertius interea decimo successerat annus,
Cùm pater, Iphi, tibi flavam despondet Ianthen;
Inter Phæstiadas quæ laudatissima formæ
Dote fuit virgo, Dictæo nata Teleste.
Par ætas, par forma fuit : primasque magistris
Accepêre artes, elementa ætatis, ab îsdem.
Hinc amor ambarum tetigit rude pectus, et æquum
Vulnus utrique tulit : sed erat fiducia dispar.
Conjugii pactæque exspectat tempora tædæ,
Quamque virum putat esse, suum fore credit, Ianthe.
Iphis amat, quâ posse frui desperat; et auget
Hoc ipsum flammas : ardetque in virgine virgo.
Vixque tenens lacrymas, Quis me manet exitus, inquit:
Cognita quam nulli, quam prodigiosa, novæque [1]
Cura tenet Veneris? si Dî mihi parcere vellent,
Perdere debuerant : si non et perdere vellent,
Naturale malum saltem, et de more, dedissent.
Nec vaccam vaccæ, nec equas amor urit equarum.
Urit oves aries : sequitur sua fœmina cervum.
Sic et aves coëunt; interque animalia cuncta
Fœmina fœmineo correpta cupidine nulla est.

[1] Comme cette aventure est toute fabuleuse, Ovide a pu amalgamer l'esprit avec le sentiment, et fondre les couleurs de la mythologie dans la peinture d'une passion fictive et imaginaire.

C'est un enfant si beau qu'on l'eût pris tour-à-tour,
Fille, pour une Grace, et garçon, pour l'Amour.
Iphis touchait à peine à sa seizième année;
Déjà pour son épouse Iante est destinée,
Iante aux blonds cheveux, fille de Télestès,
Des vierges de Festos la plus riche en attraits.
Leur âge était le même, et leur beauté semblable:
La même instruction forma ce couple aimable.
Un doux penchant est né du plaisir de se voir:
Leur amour est égal, et non pas leur espoir.
L'une de l'hyménée attend l'heure charmante;
Elle voit un époux dans une vaine amante.
L'autre est sans espérance, et non pas sans amour.
Fille, pour une fille, elle brûle à son tour.
Qui suis-je? et sais-je bien ce que j'attends, dit-elle?
Quel amour! quelle flamme et bizarre et nouvelle?
Dieux! vous m'auriez fait grace, en ne me sauvant pas.
Si vous me laissiez vivre, était-ce donc, hélas!
Pour réserver ma vie à ce nouveau supplice?
La génisse jamais n'aime une autre génisse;
Et si la brebis aime, elle aime le bélier:
Mais qui connut jamais ce penchant singulier?
Ciel! faut-il que je vive? O Crète! île coupable!
Si tu vis d'un taureau, pour elle trop aimable,
La fille du Soleil éprise avec fureur,
Un sexe différent excusa son erreur.

Vellem nulla forem. Ne non tamen omnia Crete
Monstra ferat, taurum dilexit filia Solis :
Fœmina nempe marem. Meus est furiosior illo,
Si verum profitemur, amor. Tamen illa secuta est
Spem Veneris : tamen illa dolis, et imagine vaccæ,
Passa bovem est : et erat, qui deciperetur, adulter.
Huc licet e toto solertia confluat orbe,
Ipse licet revolet ceratis Dædalus alis;
Quid faciet? Num me puerum de virgine doctis
Artibus efficiet? num te mutabit, Ianthe?
Quin animum firmas? teque ipsa recolligis, Iphi?
Consiliique inopes et stultos excutis ignes?
Quid sîs nata, vide : nisi te quoque decipis ipsam :
Et pete quod fas est : et ama, quod fœmina debes.
Spes est quæ capiat : spes est quæ pascat amorem.
Hanc tibi res adimit. Non te custodia caro
Arcet ab amplexu, nec cauti cura magistri,
Non patris asperitas. Non se negat ipsa roganti,
Nec tamen est potiunda tibi : nec, ut omnia fiant,
Esse potes felix; ut Dîque hominesque laborent [1].
Nunc quoque votorum pars una est vana meorum :
Dîque mihi faciles, quidquid valuêre, dederunt.
Quodque ego, vult genitor, vult ipsa, socerque futurus :

[1] On ne peut assez admirer les ressources de l'imagination d'Ovide, dans tout ce qu'il fait dire à Iphis d'ingénieux, de passionné, et de conforme à sa situation.

Je suis plus furieuse et plus désordonnée.
Dédale a pu servir sa flamme forcenée :
Mais que Dédale encor revole dans les airs,
Qu'il m'offre de son art tous les secrets divers;
De quoi me servira son adresse savante?
Changera-t-il le sexe ou d'Iphis ou d'Iante?
Rentre en toi-même, Iphis; écoute ta raison.
D'un amour insensé rejette le poison.
Songe quel est ton sexe, et renonce à ta flamme.
Femme, puisque tu l'es, n'aime point une femme.
L'amour vit de l'espoir; l'espoir est son soutien.
Mais toi, de quel espoir peux-tu nourrir le tien?
Oui, dans le fol amour où tes vœux s'embarrassent,
Quoi que fassent les dieux, quoi que les hommes fassent,
Tu ne peux posséder l'objet que tu chéris.
Iante brûle en vain du feu que tu nourris.
Fille, qu'espères-tu de l'hymen d'une fille?
Qu'importe à ton bonheur le vœu de ta famille?
En vain de nos parens nous avons les aveux;
Les dieux mêmes en vain ont prévenu nos vœux.
Plus forte que les dieux et les hommes ensemble,
La nature s'oppose au nœud qui nous assemble.
L'heure approche où l'hymen va sceller nos liens.
Elle aura mes sermens; je recevrai les siens.
Mais, ô desirs trompés! une impuissance égale
Condamne l'un et l'autre aux tourmens de Tantale.

At non vult Natura, potentior omnibus istis,
Quæ mihi sola nocet. Venit ecce notabile tempus,
Luxque jugalis adest, ut jam mea fiat Ianthe;
Nec mihi continget : mediis sitiemus in undis.
Pronuba quid Juno, quid ad hæc, Hymenæe, venitis
Sacra? quibus qui ducat abest, ubi nubimus [1] ambæ.

Pressit ab his vocem : nec leniùs altera virgo [2]
Æstuat : utque celer venias, Hymenæe, precatur
Quod petit hæc, Telethusa timens, modò tempora differt:
Nunc, ficto languore, moram trahit. Omina sæpe,
Visaque causatur. Sed jam consumpserat omnem
Materiam ficti : dilataque tempora tædæ
Institerant, unusque dies restabat : at illa
Crinalem capiti vittam natæque sibique
Detrahit : et, passis aram complexa capillis,
Isi, Paratonium, Mareoticaque arva, Pharonque,
Quæ colis, et septem digestum in cornua Nilum,
Fer, precor, inquit, opem : nostroque medere timori.
Te, Dea, te quondam, tuaque hæc insignia vidi :
Cunctaque cognovi, comitesque, facesque, sonumque
Sistrorum : memorique animo tua jussa notavi.
Quod videt hæc lucem, quod non ego punior ipsa,
Consilium monitumque tuum est : miserere duarum,

[1] *Nubere fœminarum est proprium.*

[2] *Iphis diffidebat se viri officio fungi posse : Ianthe contrà fidebat se munera mulieris optimè obituram.*

Vains apprêts ! faux hymen ! où chacune de nous
Se trouvera l'épouse, et n'aura point d'époux.

Elle dit, et se tait, et rêve à son délire.
Comme elle Iante brûle, et comme elle soupire :
C'est toi, toi qu'elle invoque, Hyménée ! et son cœur
De la fête attendue accuse la lenteur.
Cependant à son tour Télétuse inquiète,
Craint cet hymen autant qu'Iante le souhaite ;
Et pour le différer, elle cherche toujours
Un spécieux prétexte, et d'apparens détours.
Une feinte langueur, un présage, un faux songe,
Couvre de ses délais l'officieux mensonge.
Mais l'instant trop long-tems retardé pour l'amour,
Jusqu'au jour de l'hymen ne laisse plus qu'un jour.
En longs cheveux épars, d'Iphis accompagnée,
Elle va dans le temple, et de larmes baignée,
Elle tombe à genoux : Déesse de Pharos,
Toi qu'adore à Memphis le Nil aux sept canaux,
J'implore ton secours : prends pitié de ma crainte.
C'est toi de qui j'ai vu la pompe auguste et sainte,
L'appareil, les flambeaux, les sistres résonnans.
J'ai reçu, j'ai suivi tes ordres tout-puissans.
Si, déguisant son sexe, Iphis fut conservée,
C'est par toi qu'elle vit, c'est toi qui l'as sauvée.
Sur la mère et la fille achève tes desseins,
Et préviens le danger de l'hymen que je crains.

Auxilioque juva. Lacrymæ sunt verba secutæ.
Visa Dea est movisse suas, et moverat, aras.
Et templi tremuêre fores, imitataque Lunam
Cornua fulserunt; crepuitque sonabile sistrum.
Non secura quidem, fausto tamen omine læta,
Mater abit templo. Sequitur comes Iphis euntem,
Quàm solita est, majore gradu : nec candor in ore
Permanet, et vires augentur, et acrior ipse est [1]
Vultus : et incomtis brevior mensura capillis.
Plusque vigoris adest, habuit quàm fœmina. Jam, quæ
Fœmina nuper eras, puer es. Date munera templis :
Nec timidâ gaudete fide. Dant munera templis.
Addunt et titulum : titulus breve carmen habebat :
Dona puer solvit, quæ fœmina voverat, Iphis [2].

Postera lux radiis latum patefecerat orbem,
Cùm Venus et Juno, sociosque Hymenæus ad ignes
Conveniunt; potiturque suâ puer Iphis Ianthe.

[1] Cette métamorphose est peinte avec des traits pleins de précision, et choisis avec un goût exquis.

[2] Cette inscription votive est remarquable par sa concision. Il semblait impossible de la rendre avec élégance, même en prose. Le traducteur a fait de son mieux pour en conserver la tournure, malgré la gêne de la rime et de la mesure.

Telle fut sa prière ; et ses larmes coulèrent.
Soudain l'autel trembla : les voûtes s'ébranlèrent.
Isis d'un feu plus pur allume son croissant,
Et le sistre appendu résonne en frémissant.
Télétuse s'étonne : elle craint, elle espère,
Sort du temple, et la fille accompagne sa mère.
Iphis marche d'un pas plus ferme et plus hardi.
Ses cheveux sont plus courts, et sa taille a grandi.
Son visage est plus mâle : une virile audace
De sa beauté modeste a remplacé la grace.
Elle a changé de sexe, et dans sa chère Iphis,
Sa mère avec transport embrasse et trouve un fils.
Allez au temple, allez, portez-y votre offrande :
Soyez reconnaissans : le bienfait le demande.
Ils retournent au temple apporter leurs présens,
Et ce vers consacra leurs vœux reconnaissans :
« Iphis, jeune garçon, acquitte sa famille
» Du vœu qu'elle avait fait, quand Iphis était fille ».
L'aube du lendemain a ramené le jour :
Junon et l'Hyménée, et Vénus, et l'Amour
Unissent aux autels et l'amant et l'amante.
Iphis, heureux époux, possède son Iante.

REMARQUES

SUR LE LIVRE IX.

FABLE I. Page [illegible].

[illegible]
[illegible]

Ce livre est, en grande partie, consacré à la louange d'Hercule. Le poète y expose le combat avec Achéloüs, la défaite du centaure Nessus, la jalousie de Déjanire à la nouvelle de l'amour d'Hercule pour Iole, l'envoi de la tunique empoisonnée, le sacrifice sur le mont Œta, les horribles douleurs du héros, le délire terrible de sa fureur, son bûcher, sa mort et son apothéose. Il raconte encore sa naissance dans la fable d'Alcmène et de Galanthis. Dans tous ces tableaux, le pinceau d'Ovide, qui trouve toujours sur sa palette le ton de couleurs que le sujet demande, développe la plus grande énergie; et sa touche mâle et vigoureuse répond à la force extraordinaire et gigantesque du héros fabuleux qu'il avait à peindre. Puis il raconte l'aventure touchante de Dryope; et à l'occasion du rajeunissement d'Iolas par Hébé, nouvelle épouse du demi-dieu, il rappelle en forme de prédiction, par l'organe de Thémis, les événemens les plus mémorables du siége de Thèbes. Ensuite



Eisen inv. Lemire sc.

Hercule étouffe Antée.

REMARQUES

SUR LE LIVRE IX.

Fable I. Page 119.

Cependant le héros, témoin de sa douleur,
Veut, du dieu qui gémit, apprendre le malheur.

Ce livre est, en grande partie, consacré à la louange d'Hercule. Le poète y expose le combat avec Achéloüs, la défaite du centaure Nessus, la jalousie de Déjanire à la nouvelle de l'amour d'Hercule pour Iole, l'envoi de la tunique empoisonnée, le sacrifice sur le mont Œta, les horribles douleurs du héros, le délire terrible de sa fureur, son bûcher, sa mort et son apothéose. Il raconte encore sa naissance dans la fable d'Alcmène et de Galantis. Dans tous ces tableaux, le pinceau d'Ovide, qui trouve toujours sur sa palette le ton de couleurs que le sujet demande, développe la plus grande énergie; et sa touche mâle et vigoureuse répond à la force extraordinaire et gigantesque du héros fabuleux qu'il avait à peindre. Puis il raconte l'aventure touchante de Dryope; et à l'occasion du rajeunissement d'Iolas par Hébé, nouvelle épouse du demi-dieu, il rappelle en forme de prédiction, par l'organe de Thémis, les événemens les plus mémorables du siége de Thèbes. Ensuite



Hercule étouffe Antée.



Hercule esclave chez Omphale.

il raconte la passion violente et malheureuse de Biblis pour son frère, la passion singulière d'Iphis, aimée d'une fille comme elle; et c'est là que ce peintre de l'amour trace le caractère de ces deux passions avec une sensibilité ingénieuse, qu'il puisait dans son imagination et dans son cœur.

Ibidem. Page 121.

Ou ce n'est point un dieu qui t'a donné le jour,
Ou tu n'es que le fruit d'un adultère amour.
Choisis : si Jupiter est en effet ton père,
L'honneur d'être son fils déshonore ta mère.

Toutes les formes de l'argumentation, animées par les mouvemens oratoires, développées par l'amplification, revêtues des draperies d'un style figuré, harmonieux et sensible, conviennent à l'éloquence et à la poésie. Dans quelques-unes même, plus le raisonnement est serré, plus il est pressant. Tel est le dilemme. Sa force consiste à ne point admettre de milieu dans l'alternative, comme dans cet exemple d'Ovide. Hercule ne pouvait y répondre que, comme il le fait, par la force. Ce n'est pas que le poète ne se contente quelquefois de la vérité relative. Ce dilemme de Mathan n'est pas sans réplique.

On le craint; tout est examiné.
A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?

Ce raisonnement est conforme à la logique de la passion;

il convient au caractère de Mathan et à la situation d'Athalie : c'est assez.

II. Page 125.

Je n'exagère point : en ce moment, je crois
Qu'un mont sur moi tombé m'accable de son poids.

Bel exemple de l'hyperbole ! Cette figure, pour être juste, ne doit être sensible que pour celui qui écoute, et jamais pour celui qui parle. C'est dans ce sens là que Quintilien a dit qu'elle devait être *extrà fidem, non extra modum.* Rien de plus dans la nature et dans la vérité, que de peindre les choses comme on les voit ou comme on les sent. Achéloüs veut peindre la pesanteur du terrible athlète élancé sur son dos ; il dit :

Si qua fides, neque enim fictâ mihi gloria voce
Quæritur, imposito pressus mihi monte videbar.

Il n'exagère pas parce qu'il parle comme il sent, et que l'image qu'il emploie n'est hyperbolique que pour ceux qui l'écoutent.

De même, quand, dans le récit de la mort d'Hippolyte, Théramène dit :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

il fait une hyperbole, mais cette exagération est dans son imagination : il a cru, dans son épouvante, que le flot avait reculé d'effroi comme lui-même.

Ibidem.

Des serpens, me dit-il, les fureurs étouffées,
Des jeux de mon berceau sont les premiers trophées.

Hercule, étant encore au berceau, étouffa deux serpens que Junon avait envoyés contre lui. C'est à ce trait de l'enfance du héros que le lyrique français fait une allusion poétique dans son Ode sur la naissance du duc de Bourgogne.

Les premiers instans de sa vie
De la discorde et de l'envie
Verront éteindre le flambeau;
Il renversera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau.

IV. Page 129.

Sûr pour lui du passage, il craint pour son amante.

Où trouver un plus grand peintre qu'Ovide ? Comme tous les objets qu'il expose se dessinent dans son imagination ! Comme toutes ses images sont coordonnées ! Quel groupe que celui de Nessus, d'Hercule et de Déjanire ! Quelle attitude que celle de Déjanire tremblante sur le dos du centaure ! Quel contraste dans Hercule qui des yeux la suit du rivage, qui jette son arc à l'autre bord, et qui traverse la rivière en nageant contre le torrent ! Quel autre tableau que le moment où il atteint d'une flèche sûre et rapide le ravisseur fugitif de son épouse ! Joignez à cela les accessoires descriptifs du site et du fleuve. Une fable d'une

trentaine de vers renferme trois grands sujets que le pinçeau pourrait rendre sur la toile.

V. Page 133.

Quand par un bruit fâcheux, la déesse aux cent voix,
Qui du vrai, qui du faux se nourrit à-la-fois,
Messagère indiscrète, annonce à Déjanire,
Que l'époux, pour qui seul elle vit et soupire,
D'Iole sa captive, est captif à son tour.

Iole était fille d'Eurite, roi d'Œchalie, lequel fut vaincu et tué par Hercule, pour se venger de ce qu'il avait été la cause de son esclavage auprès d'Omphale, au rapport de Sophocle, dans sa tragédie intitulée les Trachiniennes. On sait qu'Hercule, après tant d'exploits glorieux, fut si possédé des charmes d'Omphale, qu'il se dégrada pour elle, jusqu'à se revêtir des habits d'une fille et à changer sa massue contre une quenouille.

Ibidem.

Dois-je partir, rester, ou me plaindre, ou me taire?

Cette figure est ce qu'on appelle le doute. La poésie en fait un grand usage dans les monologues, pour exprimer les mouvemens alternatifs d'un cœur irrésolu entre des partis différens.

VI. Page 135.

Et remplit tout l'OEta d'un hurlement terrible.

Implevitque suis nemorosam vocibus OEten.

Ce vers est vraiment homérique. Sa précision est d'un

effet sublime. Tous les poètes, tous les écrivains qui ont décrit la mort d'Hercule, se sont singulièrement étendus dans cet endroit; témoin Fénélon lui-même. « Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moelle de ses os : il poussait des cris horribles dont le mont Œta résonnait, et faisait retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paraissait émue : les taureaux les plus furieux qui auraient mugi, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux ». Ovide, d'un seul coup de pinceau plein d'énergie, surpasse les tableaux entiers des plus grands maîtres.

Ibidem.

Mais sa chair se déchire, et suit le vêtement.

Qu'il me soit permis, en faveur des jeunes disciples de la poésie, de faire une remarque essentielle de prosodie. L'hémistiche, *mais sa chair se déchire*, peint la chose même par les sons imitatifs, et fait en quelque sorte l'image à l'oreille. Changez-y un seul monosyllabe : mettez *sa peau* à la place de *sa chair;* l'onomatopée n'existe plus.

VII. Page 137.

Barbare, vois du ciel ce supplice effroyable !
Repais de mes tourmens ton cœur impitoyable.

Cette plainte d'Hercule est imitée d'un endroit de Sophocle, que Cicéron a traduit dans les Tusculanes. « Il faut, dit le P. Brumoi, que ce morceau ait été bien du goût de

l'antiquité, puisqu'Ovide a cru ne pouvoir mieux faire que de l'imiter dans ses Métamorphoses. Il le rehausse en y ajoutant cette belle pensée ».

Defessa jubendo est
Sæva Jovis conjux : ego sum indefessus agendo.

« La cruelle Junon est plus lasse de commander et d'exiger des exploits que moi d'obéir et d'en faire ».

Je vais transcrire le passage de Sophocle, où les deux poètes se rapprochent le plus.

« Quel tourment ! O forces de mon bras jadis si vantées ! qu'êtes-vous devenues ? O mes mains ! est-ce vous qui avez étouffé le lion de Némée ? Oui, voici ce bras qui a coupé les têtes renaissantes de l'hydre, ce bras qui a dompté les centaures, ce bras dont les coups ont abattu le sanglier d'Erimanthe, ce bras dont les efforts ont tiré Cerbère des enfers, ce bras qui a mis en pièces le dragon dépositaire des fruits d'or, ce bras enfin qui s'est signalé par des exploits innombrables, et que nul mortel n'a pu désarmer. Le reconnaissez-vous ? En quel état le voyez-vous réduit ? Brisé, déchiré, atténué par un poison secret, il languit, il n'est plus reconnaissable ». Traduction du P. Brumoi.

Ibidem.

Hélas ! est-ce bien moi,
Qui, domptant Busiris dans son temple homicide,
Sur ses autels sanglans, immolai ce perfide ?
Moi, qui, des flancs d'Antée embrassant le contour,
Lui fis perdre la terre et la force et le jour ?

Dans ce monologue d'Hercule, le poète rappelle tous les exploits de ce héros, qu'il n'a pu ni dû décrire; et par-là, il complette en quelque sorte cette histoire fabuleuse.

On peut lire dans le quatrième livre de la Pharsale de Lucain, la description du combat d'Hercule et d'Antée.

Ibidem.

Ce bras a-t-il vaincu le taureau des Crétois?
Est-ce lui dont l'Elide atteste les exploits?

Vos ne, manus, validi pressistis cornua tauri?
Vestrum opus Elis habet, vestrum Stymphalides undæ,
Partheniumque nemus.

Chimène, dans le Cid de Corneille, apostrophe ses yeux: *Pleurez, pleurez mes yeux!* Et cette apostrophe, remarque Voltaire, a paru à tous les critiques une puérilité dont on ne trouve aucun exemple dans le théâtre grec.

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Je ne crois pas en effet cette tournure exempte d'affectation. Observez néanmoins qu'Hercule, dans Sophocle, apostrophe ses mains et les forces de son bras, et qu'Ovide en cela a imité Sophocle. Mais la remarque de Voltaire n'en est pas moins d'un goût très-délicat. Le docteur Blair, dans son Cours de rhétorique, blâme, par la même raison, un des plus beaux passages de Pope dans l'épître d'Héloïse à Abailard.

« Nom cher et fatal! sois à jamais un mystère, n'échappe jamais de ces lèvres condamnées à un éternel silence, O mon

cœur ! renferme-le dans ce profond secret où, à l'idée de mon Dieu, se mêle cette idée chérie. O ma main! ne le trace point : mais déjà tu l'as écrit; effacez-le, ô mes larmes »!

Héloïse apostrophe d'abord le nom d'Abailard; et là il n'y a point de reproche à faire. Elle se parle ensuite à elle-même, et personnifie son cœur : on peut encore passer cette exclamation. Mais lorsque de son cœur elle passe à sa main, la figure cesse d'être conforme à la nature; et l'affectation est bien plus marquée, lorsqu'elle supplie ses larmes d'effacer ce que sa main vient d'écrire.

Ibidem. Page 139.

Je meurs : et cependant Euristhée est heureux !
Le ciel le voit, le souffre, et le ciel a nos vœux !

Beau mouvement d'indignation de la vertu si mal récompensée! On sait que le stoïque Brutus s'écria en mourant : « O vertu! tu n'es qu'un vain nom »! Philoctète, dans Sophocle, après avoir appris la mort d'Achille, d'Ajax et des plus vaillans chefs de l'armée, s'écrie de même :

Ulysse est donc vivant, et Thersite sans doute!
Voilà, voilà les dieux! et nous les adorons!

De la Harpe.

VIII. Page 141.

Sous le creux d'une roche il apperçoit Lychas :
Il le voit, il s'écrie : Ah! traître, tu mourras.

Philoctète, au quinzième livre des Aventures de Télémaque, raconte au fils d'Ulysse la mort d'Hercule, dont il

a été témoin. Cet épisode, pris tout entier dans Ovide, est un des plus beaux ornemens du livre de Fénélon.

« Le malheureux Lychas, qui lui avait apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter, comme un frondeur fait tourner avec sa fronde la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lychas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes ».

Remarquez que dans Fénélon, Lychas s'approche d'Hercule, tandis que dans Ovide il se cache dans le creux d'une roche. Cette dernière circonstance est plus vraie et plus conforme à la nature. Remarquez encore qu'on ne peut vraiment traduire un poète qu'en vers, et que la prose poétique, même sous la plume de Fénélon, ne peut s'approprier les inversions, les mouvemens, le rhythme, et sur-tout la précision de la poésie.

IX. Page 143.

Couché sur les longs crins du lion de Némée,
Sur ta lourde massue, avec un air serein,
Tu reposes ta tête, ainsi qu'en un festin
Un convive penché sur la rose odorante.

Quel charme dans cette image riante et gracieuse ! Quelle peinture de la vertu, à l'épreuve des disgraces et de la souf-

france ! Quelle teinte douce se mélange aux couleurs mâles de ce tableau énergique ! Ce bel endroit est exactement traduit par Fénélon : « Je le voyais encore au travers des flammes, avec un visage aussi serein, que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de ses amis ».

Ibidem.

Déjà de tous côtés la flamme dévorante
S'anime, se déploie, attaque le héros,
Qui la voit, la méprise, et la souffre en repos.

Securosque artus, contemtoremque petebat
Flamma suum.

Quel coup de pinceau ! Le poète peint d'un trait Hercule tout entier. Ce bel endroit rappelle cette magnifique pensée de Sénèque : *Ecce spectaculum diis dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus.* « Voilà un spectacle digne des regards de Dieu même, la vertu courageuse aux prises avec la mauvaise fortune ».

Ibidem. Page 145.

Il n'a plus rien des traits qu'il reçut de sa mère.
Immortel par sa mort, il ressemble à son père.

On peut encore comparer la copie de Fénélon avec ce tableau d'Ovide.

« Le feu consuma bientôt ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de ce qu'il avait reçu à sa naissance de sa mère Alcmène. Mais il conserva,

par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avait reçue du père des dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le nectar, où les dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la déesse de la jeunesse ».

On regrette dans cette copie la brillante comparaison du serpent rajeuni, et beaucoup d'autres beautés d'expression et de pensée, d'un prix infini. Il résulte de ce parallèle, que le meilleur écrivain en prose poétique ne s'exprime, ni même ne conçoit jamais avec cette imagination qui caractérise le vrai poète.

Ibidem.

Son poids a surchargé les épaules d'Atlas.

Sensit Atlas pondus.

L'hyperbole est une figure de l'admiration qui augmente. Voilà pourquoi les rhéteurs l'appellent l'auxèse ou l'augmentation. Ici cette figure est bien à sa place : elle n'est pas outrée. « Toute hyperbole, dit Quintilien, passe la croyance : elle ne doit pourtant pas excéder toute mesure; et il n'y a point de voie plus certaine pour aller à l'enflure ». La preuve de ce que dit ici l'illustre rhéteur se trouve dans ces vers de la Pharsale, où Lucain supplie gravement Néron de ne pas choisir sa place proche d'un pôle, mais de se fixer au centre du ciel, de peur que son poids, ajouté d'un côté ou de l'autre, ne fît culbuter l'univers, en détruisant son équilibre.

Sed neque in arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi calidus qui mergitur austri.
Ætheris immensi partem si presseris unam,
Sentiet axis onus: librati pondera cœli
Orbe tene medio.

Cette hyperbole est si extravagante, que Brébœuf, si ami de l'exagération, en a diminué l'enflure ridicule.

Si l'un ou l'autre pôle avait rempli ton choix,
Ses essieux trop chargés gémiraient sous ton poids:
Mais au plus beau climat établis ta séance,
Et du milieu des cieux tiens le monde en balance.

C'est une maxime bien vraie en fait de goût,

Qu'on affaiblit toujours tout ce qu'on exagère.

Mais exagérer dans ce sens-là, veut dire aller au-delà, non de la vérité absolue, mais de la vérité relative. Dans l'excès de la passion, l'hyperbole peut être excessive, et en même tems être vraie et naturelle.

Observez d'ailleurs que Lucain tombe dans une faute qui rappelle une bévue du rimeur du Jarry, lequel, dans une pièce couronnée à l'Académie française en 1714, faisait voler la gloire de Louis-le-Grand *des pôles brûlans aux pôles glacés*. Mais cette erreur dans Lucain est pardonnable. Elle était commune aux gens les plus instruits de son siècle.

X. Page 147.

J'approchais de mon terme, et déjà par son poids
L'enfant que je portais, futur vengeur du monde,
S'annonçait fils du dieu qui me rendit féconde.

Un traducteur en vers est sans cesse obligé à faire des tours de force poétique. On ne pouvait se tirer autrement de cette fable d'Alcmène. Ceux qui connaissent la difficulté de la versification française, et la difficulté plus grande encore d'une traduction fidèle, s'ils veulent prendre la peine ou le plaisir de comparer celle-ci avec l'original, seront peut-être étonnés que des détails d'accouchement si rebutans, qu'ils semblent inexprimables en vers français, se trouvent du moins rendus avec netteté, sans périphrase, et sans être dénués de l'élégance requise.

Ibidem.

Les bras tendus au ciel, j'appelais à grands cris,
Et Lucine et les dieux qu'on invoque avec elle.

Lucinam, Nixosque pares, clamore vocabam.

Lucine, déesse des accouchemens, appelée par les Grecs Ilithie, nom que lui donne encore Ovide. *Dii Nixi*, les dieux des efforts : on les invoquait à Rome dans les enfantemens pénibles, et leurs figures étaient à genoux devant la statue de Minerve, dans le Capitole.

Ibidem. Page 149.

Par elle Galantis en belette est changée.

Quæ, quia mendaci parientem juverat ore,
Ore parit.

C'est-à-dire, « parce que sa bouche avait facilité, par un mensonge, la délivrance d'Alcmène, elle enfante par la bouche ». Cette pensée absurde et fausse est omise à

dessein dans la traduction. Ce qui a pu faire imaginer aux Anciens que la belette faisait ses petits par la gueule, c'est que, lorsqu'ils sont nés, elle a coutume de les prendre dans sa gueule pour les transporter ailleurs.

XI. Page 151.

Dryope y vint un jour : hélas ! l'infortunée
Etait loin de prévoir sa triste destinée.

Cette fable de Dryope est d'un genre à qui rien ne ressemble. Elle charme par un mélange exquis de sensibilité délicate, de grace naturelle, de simplicité aimable et d'élégance soignée, dont Ovide a seul possédé le secret inimitable. Elle respire un intérêt tendre qui se compose des sentimens si touchans d'une mère, d'un enfant, d'une sœur, d'un époux et d'un père. Ce charme attendrissant se répand sur la description même de la métamorphose de Dryope, qui n'a rien de commun avec tant d'autres nymphes changées en arbres. Pope regardait cette fable comme un chef-d'œuvre poétique, et la traduction qu'il en a faite est elle-même un chef-d'œuvre.

Ibidem.

Là s'élève un lotos, dont les fleurs en bouton
Se peignent, en s'ouvrant, des couleurs de Sidon.

Le lotos est un arbre d'Egypte, dont le fruit est si agréable, au rapport de Pline, qu'après en avoir goûté, les étrangers perdent l'envie de retourner dans leur patrie. Telle était du moins l'opinion des anciens Grecs; ce qui

avait donné lieu au proverbe : *Manger du lotos*, pour dire oublier son pays par goût pour un autre.

Ibidem. Page 153.

Soutenu dans ses bras, son fils qui la caresse,
Sent durcir sous ses doigts les deux sources qu'il presse.

Ovide ajoute que l'enfant s'appelait Amphyse, surnom que lui avait donné son aïeul Eurite.

At puer Amphissos, namque hoc avus Eurytus illi
Addiderat nomen.

L'exemple de l'illustre Pope, dans sa belle traduction de cette fable, m'a autorisé à omettre cette petite circonstance, très-indifférente dans une situation aussi touchante.

Ibidem.

Dryope ! où donc est-elle ? En l'état où je suis,
Leur montrer le lotos est tout ce que je puis.

Remarquez que ce silence d'Iole, qui ne parle que par son geste, est plus éloquent que tout ce qu'elle aurait pu dire.

Quelle vérité dans cette circonstance ! Quelle naïveté exquise dans cette expression muette de l'affliction profonde d'une sœur qui craint encore d'affliger des parens chéris qui l'interrogent ! Cette simplicité est vraiment sublime. Jeunes disciples de l'éloquence et de la poésie, apprenez à sentir tout le prix des beautés simples et touchantes. L'art ne les enseigne pas ; c'est l'image de la nature même.

Ibidem. Page 155.

Qu'il apprenne mon nom ; qu'il plaigne ma misère,
Et qu'il dise en pleurant : Cet arbre fut ma mère.

Que ces dernières paroles de Dryope sont touchantes! Peut-on n'en être pas ému? Ce mélange de conseils et de vœux tendres n'est-il pas le langage du cœur d'une mère? C'est sur ce ton de simplicité attendrissante qu'Andromaque, dans Racine, recommande à Céphise son fils Astyanax.

Parle-lui tous les jours des exploits de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

XII. Page 157.

Hercule, époux d'Hébé, pour son ami fidèle,
A demandé ce don, par grace obtenu d'elle.

Hébé, fille de Junon et déesse de la jeunesse, versait le nectar dans la coupe de Jupiter, avant que Ganimède devînt son échanson. Mais comme elle se laissa tomber un jour, ce dieu donna son emploi au fils de Tros. M. Lemercier, dans un poëme plein de licences en poésie et en morale, a décrit ainsi l'accident de la chute d'Hébé :

Bacchus se lève, ému par une double ivresse;
Il court, il suit les pas de l'agile déesse;
De la table céleste ils ont triplé le tour.
Moins prompt sur la colombe est le vol de l'autour.
Mais, ô scandale! ô cris! Hébé, qui se voit prise,
Tombe, laissant rouler son urne qui se brise.

Ibidem. Page 159.

Mais Thémis la prévient. Cessez ; je vois, dit-elle,
La Discorde allumer une guerre cruelle.

Pour l'intelligence de ce discours de Thémis, qui n'est qu'une prédiction sur le siége de Thèbes, il est nécessaire de donner quelques éclaircissemens.

Capanée, fils d'Hipponoüs, un des sept chefs, fut tué d'un coup de foudre.

Amphiarus, devin et mari d'Eriphile, savait qu'il devait périr, s'il allait à la guerre de Thèbes : il s'était caché. Un lecteur instruit se rappelle la perfidie d'Eriphile. Adraste son frère lui présente un collier d'or. A cette vue, elle ne peut plus cacher son secret ; il faut qu'elle découvre Amphiarus son mari ; il est obligé de partir. En partant, il recommande à son fils Alcméon de donner la mort à sa mère, dès qu'il aurait appris la sienne. A peine est-il en marche que la terre s'entr'ouvre : elle engloutit l'augure, le char et les chevaux. Alcméon, fidèle à l'ordre de son père, tue sa mère Eriphile. Poursuivi par les furies, il erre loin de sa patrie, et se réfugie en Arcadie, où il épouse la fille de Phégée, roi de cette contrée. Il l'abandonne pour Calliroé. Celle-ci lui demande le collier d'or qu'il avait enlevé à sa mère, et donné depuis à sa première femme. Cette dernière ne peut souffrir cet outrage, et le fait poignarder par ses frères. Calliroé, qui en avait deux fils encore enfans, supplie Jupiter de hâter pour eux l'âge de la virilité, afin de venger leur père. Horace a fait allusion à cette histoire

fabuleuse, dans sa belle Ode sur la funeste puissance de l'or. Après avoir dit que l'or aime à marcher à travers les satellites armés, et à briser les rochers, plus puissant que la foudre quand elle frappe, il ajoute :

Concidit auguris
Argivi domus ob lucrum
Demersa exitio.

« Elle tomba, la maison de l'augure grec, ruinée de fond en comble par l'amour de l'or ».

XIII. Page 163.

Tendre sœur de Caunus, Biblis pour son malheur
L'aima comme une amante, et non comme une sœur.

Cette fable de Biblis a été mon premier essai en poésie. J'en avais lu la traduction en vers anglais, par Dryden, et je fus tenté de la versifier à mon tour. Ce premier essai, publié dans le Mercure de France, fut cause que je m'imposai la longue tâche que j'ai enfin terminée. Encouragé par les louanges les moins équivoques du célèbre de La Harpe, excité par les suffrages et les invitations des meilleurs juges de l'un et de l'autre sexe, et par une lettre de Voltaire, que j'imprime ici pour la première fois, j'entrepris la traduction entière des Métamorphoses d'Ovide. Aujourd'hui, il reste à peine une cinquantaine de vers de ma première manière. Animé par l'enthousiasme et le premier feu de la jeunesse, et inspiré par une sorte d'instinct poétique, j'avais assez bien rendu le délire de la passion de Biblis; mais je n'en avais pas assez bien marqué les nuances progressives. D'ailleurs le

style n'était pas exempt de négligences. Je crois avoir fait beaucoup mieux depuis. Ovide a écrit cette fable avec tout l'art d'un poète qui connaissait parfaitement les faiblesses du coeur humain. Heureux ceux qui, en la lisant, profiteront de l'instruction qu'il donne aux jeunes filles, en les avertissant de régler les penchans de leur cœur !

Voici la lettre de Voltaire :

A Ferney, ce 9 décembre 1772.

« Le vieillard presque octogénaire et très-malade, à qui » M. Desaintange a bien voulu envoyer sa traduction de » l'aventure de Biblis, lui doit bien des remercîmens ; c'est » un élixir qui l'a un peu ranimé dans le triste état où il est. » Les vers du traducteur sont dignes d'Ovide ; on ne peut » s'empêcher, en les lisant, d'aimer Biblis, et de trouver » Caune un grand sot et un grand brutal. Le fils de David, » qui coucha avec sa sœur Thamar, fut plus brutal encore. » Il ne faut ni refuser sa sœur, ni lui donner des coups de » pié dans le cu ; tout cela est d'un mauvais parent. Mais les » vers de M. Desaintange sont d'un très-bon poète ; le vieux » malade prend la liberté de lui donner sa bénédiction, *in* » *quantum potest* ».

Ibidem. Page 169.

Pourquoi ? les fils d'Eole ont épousé leurs sœurs....
Qu'ai-je dit ? est-ce à moi de savoir ces horreurs ?

Macarée eut un fils de sa sœur Canace. Eole indigné envoya un poignard à sa fille, pour qu'elle se punît elle-même de l'inceste dont elle s'était rendue coupable. Macarée

échappe par la fuite au châtiment de son crime. Biblis pour mieux s'aveugler elle-même, et pour mieux excuser sa faute, emploie le pluriel au lieu du singulier. C'est le langage de la passion qui exagère et multiplie les raisons et les exemples qui l'autorisent.

Ibidem. Page 171.

Vingt fois reprend la plume, et vingt fois la rejette.

La plume nommée en latin *stylus*, était une espèce de poinçon arrondi par un bout, pour effacer au besoin, et corriger. Les Anciens écrivaient sur des feuillets faits avec la tige du papyrus, séparée en lames très-minces, ou sur des tablettes et des écorces d'arbre enduites de cire. *Sæpe stylum vertas :* Horace. « Retournez souvent le style » ; c'est-à-dire, effacez et corrigez sans cesse. C'est de-là qu'est venue l'expression figurée de style. Le papyrus est une plante qui croissait sur les bords du Nil, et qui a donné son nom au papier.

Ibidem.

C'est une amante en pleurs qui tremble de t'écrire.
Son nom... Ah! ciel!... son nom... je rougis de le dire.

Cette lettre commence, dans Ovide, par un jeu de mots qui n'a point de convenance avec la situation de Biblis.

Quam, nisi tu dederis, non est habitura salutem
Hanc tibi mittit amans.

C'est-à-dire à-peu-près :

A l'amant le plus cher, l'amante la plus tendre
Souhaite le bonheur, que lui seul peut lui rendre.

Dans tout le reste, le poète a su s'affecter, s'émouvoir, se passionner, et se mettre à la place de cette malheureuse sœur, qui aime et qui en même tems redoute son frère.

Ibidem. Page 173.

A l'âge où le bonheur ne fut jamais un crime,
Laissons-nous aveugler : l'erreur est légitime.
A l'exemple des dieux que l'amour a soumis,
Croyons, dans nos plaisirs, que tout nous est permis.

Voici ma première façon : elle avait été approuvée par les meilleurs juges en poésie.

Ne va point prévenir le moment d'être sage :
L'amour et ses plaisirs sont faits pour le bel âge ;
L'amour nous rend heureux, et non pas criminels.
L'amour a sous ses lois rangé les immortels.

Il n'y aurait rien à redire à ces vers, à les considérer comme l'expression voluptueuse d'un cœur déjà dépravé qui cherche à en séduire un autre. Mais Biblis, toute passionnée qu'elle est, n'a pas encore perdu son innocence. Il était donc essentiel de saisir cette nuance délicate, et d'exprimer avec naïveté l'illusion d'un cœur tendre qui cherche à se séduire lui-même.

Ibidem. Page 177.

Au milieu des écueils exposée à l'orage,
Triste jouet des flots et des vents furieux,
Vers le rivage en vain je retourne les yeux.

Voilà encore un de ces endroits où Ovide s'abandonne, avec une complaisance indiscrète, aux caprices poétiques de son imagination. Farnabe, savant plein de goût, en a fait la remarque. *Hic sanè fatendum est, lascivire poetæ*

ingenium, nactum scilicet materiam sequacem, et genio suo affinem. L'allégorie latine est beaucoup plus développée.

> *Parte aliquâ veli, qualis foret aura, notare*
> *Debueram; tutoque mari decurrere; quæ nunc*
> *Non exploratis implevi lintea ventis.*
> *Auferor in scopulos igitur, submersaque toto*
> *Obruor Oceano : neque habent mea vela recursus.*

Cette figure ne convient point à la situatiou de Biblis, qui ne doit être occupée que de sa passion. Ce n'est plus Biblis qui parle, c'est le poète. Jeunes disciples de l'éloquence et de la poésie, profitez de cet exemple, et apprenez que les passions violentes exclusivement occupées de leur objet, n'ont point le loisir de rechercher des ressemblances, et que même, dans ces circonstances, on ne doit employer les expressions métaphoriques qu'avec beaucoup de discrétion et de retenue.

P. S. Sophocle et Euripide n'ont point enseigné à Racine à peindre l'amour, puisque, pour exciter la terreur et la pitié, ils n'ont point eu recours à cette passion si tragique. Quels furent donc ses modèles? La Didon de Virgile, la Médée d'Ovide, la peinture de la passion coupable de Biblis et de la fille de Cinyre, les Héroïdes, et les autres écrits de ce poète si brillant, si facile et si tendre. C'est là qu'il puisa l'abondance, la vivacité, la délicatesse des sentimens, l'élégance de l'expression, et ce don d'émouvoir qui fait le plus grand plaisir de la tragédie.

FIN DES REMARQUES SUR LE LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIBER X.

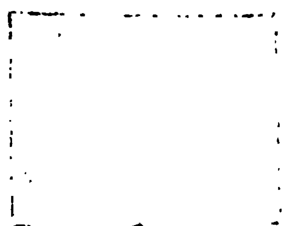
I. *Nubit Orpheo Euridice. Morsu serpentis interit. Orpheus impetrat à Plutone uxoris reditum ad superos.*

INDE per immensum, croceo velatus amictu,
Aëra digreditur, Ciconumque Hymenæus ad oras
Tendit; et Orpheâ nequicquam voce rogatur.
Adfuit ille quidem : sed nec solemnia verba,
Nec lætos vultus, nec felix attulit omen.
Fax quoque, quam tenuit, lacrymoso stridula fumo
Usque fuit, nullosque invênit motibus ignes.
Exitus auspicio gravior : nam nupta per herbas
Dum nova, Naïadum turbâ comitata, vagatur,
Decidit in talum serpentis dente recepto.
Quam satis ad superas post quàm Rhodopeïus auras
Deflevit vates; ne non tentaret et umbras,
Ad Styga Tænariâ est ausus descendere portâ [1].
Perque leves [2] populos, simulacraque functa sepulcris,
Persephonen [3] adiit, inamœnàque regna tenentem

[1] Près du promontoire de Ténare, dans la Laconie, était une caverne obscure et profonde, que l'on croyait la porte des enfers.

[2] *Umbras corporibus carentes.*

[3] Perséphone est la même que Proserpine.





Moreau inv. Legrand sc.

Euridice meurt de la morsure d'un Serpent.

LIVRE X.

I. *Orphée épouse Euridice. Elle meurt de la blessure d'un Serpent. Orphée obtient de Pluton le retour de son Epouse à la vie.*

Hymén, loin de la Crète, emporté dans l'espace,
Sur un nuage d'or s'envole vers la Thrace,
Où prête à prononcer des sermens solennels,
La voix d'Orphée en vain l'appelle à ses autels.
Il vient; mais de festons il n'orne point sa tête:
Son chagrin, son silence ont attristé la fête.
Sa torche, en pétillant, fume et se fond en pleurs;
Zéphyr rallume en vain ses mourantes lueurs.
Le malheur suit de près un si fâcheux augure;
Tandis que, sous tes pas, tu foules la verdure,
Jeune épouse, un serpent recélé sous les fleurs,
Te blesse de sa dent; tu pâlis et tu meurs.
Las d'accuser le ciel de son destin barbare,
Orphée osa franchir les portes du Ténare,
Du fleuve des enfers passer les noirs torrens,
Et dans ces lieux peuplés de fantômes errans,
Perçant la profondeur de leurs cavernes sombres,
Aborder Proserpine, et Pluton, roi des ombres.
Là, d'une voix plaintive, et la lyre à la main,
Il dit: Divinités du monde souterrain,

Umbrarum dominum : pulsisque ad carmina nervis,
Sic ait. O ! positi sub terrâ numina mundi,
In quem recidimus quicquid mortale creamur;
Si licet, et, falsi positis ambagibus oris,
Vera loqui sinitis; non huc, ut opaca viderem
Tartara, descendi; nec uti villosa colubris
Terna Medusæi vincirem guttura monstri.
Causa viæ conjux in quam calcata venenum
Vipera diffudit, crescentesque abstulit annos.
Posse pati volui : nec me tentasse negabo.
Vicit Amor. Superâ Deus hic bene notus in orâ est :
An sit et hîc, dubito. Sed et hîc tamen auguror esse :
Famaque si veterem non est mentita rapinam,
Vos quoque junxit Amor. Per ego hæc loca plena timoris,
Per Chaos hoc ingens, vastique silentia regni,
Eurydices, oro, properata retexite fila.
Omnia debemur vobis : paulumque morati [1],
Serius aut citius sedem properamus ad unam.
Tendimus huc omnes : hæc est domus ultima : vosque
Humani generis longissima regna tenetis.
Hæc quoque, cùm justos matura peregerit annos,
Juris erit vestri : pro munere poscimus usum.

[1] Observez que ces pensées sur la nécessité de mourir, sont ici si bien appropriées aux circonstances du lieu et de la personne, qu'elles ne sont pas un simple lieu commun. Ailleurs elles seraient insignifiantes.

Vous dont tout ce qui naît reconnaît le domaine,
Un desir curieux n'est point ce qui m'amène,
Ni l'orgueil de traîner aux portes des enfers
Le chien à triple gueule, enchaîné dans mes fers.
Je viens redemander une épouse ravie.
La dent d'une vipère, au printems de sa vie,
De ses beaux jours croissans a moissonné la fleur.
J'ai voulu supporter sa perte et ma douleur;
Je ne l'ai pu : je cède; amour commande en maître.
Dans vos sombres états il est connu peut-être :
Et si d'un rapt antique on en croit les témoins,
L'amour vous a vaincus, l'amour seul vous a joints.
Par ces lieux pleins d'effroi, par ce chaos immense,
Empire de la nuit, empire du silence,
Rendez-moi mon épouse, et pour moi rattachez
Le fil de ses beaux jours que la Parque a tranchés.
L'homme est votre sujet long-tems avant qu'il meure.
C'est ici des vivans la dernière demeure.
Tôt ou tard on arrive à ce terme du sort.
La loi du monde entier est la loi de la mort.
Euridice elle-même, à vos décrets sujette,
De la nature, hélas ! ne peut tromper la dette.
Rendez-lui comme un don ce que vous lui devez,
Ces jours qu'elle a perdus, et non pas achevés.
Si telle est du Destin la loi dure et jalouse,
Qu'il refuse à l'époux la grace de l'épouse;

[illegible]

[illegible]

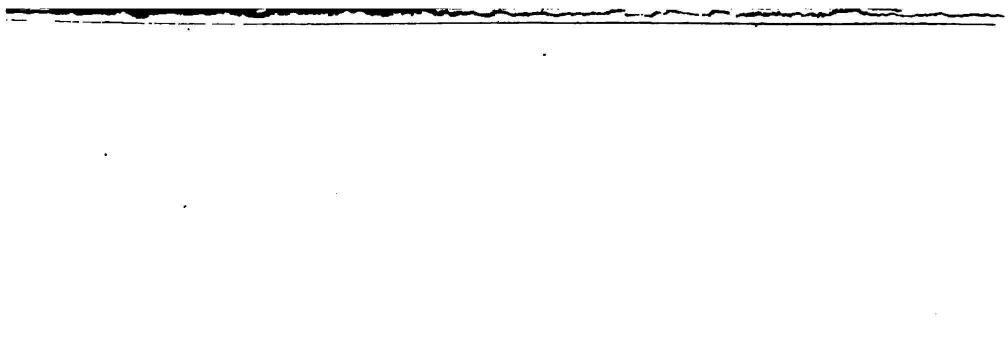
1. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]







Eurydice est ravie à Orphée.

Tout vivant que je suis, je renonce au retour:
Prenez aussi ma vie, ou rendez-lui le jour.

Il chante, et sous ses doigts sa lyre frémissante
Se marie aux accens de sa voix gémissante.
Autour de lui pleuraient étonnés, attentifs,
Et les spectres muets, et les mânes plaintifs.
Sisyphe écoute assis sur sa roche fatale.
L'onde fuit et revient sans irriter Tantale.
L'urne échappe à vos mains, ô filles de Bélus!
Les vautours ont cessé de ronger Titius;
Ixion, en suspens, s'arrête sur sa roue.
Même on dit qu'essuyant des larmes sur sa joue,
L'inflexible Euménide, aux accens de sa voix,
S'étonna de pleurer pour la première fois.
Ni la reine des morts, ni son époux farouche,
Ne peuvent résister au charme qui les touche.
Dans le bois habité par les manes récens,
Euridice blessée errait à pas tremblans.
On l'appelle; on la rend à son époux fidèle:
Mais s'il jette un regard, un seul regard sur elle,
Avant d'être sorti du ténébreux séjour,
Sa grace est révoquée; il la perd sans retour.

II. *Orphée perd Euridice une seconde fois.*

PAR les détours obscurs d'une sombre caverne,
Tous deux ils remontaient le chemin de l'Averne.

Nec procul abfuerant telluris margine summæ:
Hîc, ne deficeret, metuens, avidusque videndi,
Flexit amans oculos : et protinus illa relapsa est.
Brachiaque intendens, prendique, et prendere certans,
Nil nisi cedentes infelix arripit auras.
Jamque iterum moriens non est de conjuge quicquam
Questa suo : quid enim nisi se quereretur amatam?
Supremumque vale, quod jam vix auribus ille
Acciperet, dixit : revolutaque rursus eodem est.

III. *Orphei desideria. Variæ Metamorphoses.*

NON aliter stupuit geminâ nece conjugis Orpheus,
Quàm tria qui timidus, medio portante catenas,
Colla canis vidit; quem non pavor ante reliquit,
Quàm natura prior, saxo per corpus oborto [1]:
Quique in se crimen traxit, voluitque videri
Olenos esse nocens : tuque ô! confisa figuræ,
Infelix Lethæa, tuæ; junctissima quondam
Pectora, nunc lapides, quos humida sustinet Ide.
Orantem, frustraque iterum transire volentem,
Portitor arcuerat : septem tamen ille diebus
Squalidus in ripâ, Cereris sine munere, sedit.

[1] On reconnaît la manière d'Ovide dans l'expression de la métamorphose du rustre, qui, pétrifié d'effroi à la vue de Cerbère, ne perdit, dit-il, sa peur qu'avec sa vie.

Aux portes du Ténare, aux approches du jour,
Orphée impatient et de crainte et d'amour,
Se retourne, regarde.... Euridice rendue
S'échappe comme une ombre; un coup-d'œil l'a perdue.
Il la rappelle en vain du geste et de la voix :
Elle meurt, sans se plaindre, une seconde fois.
Et quelle plainte encore aurait-elle formée?
Est-ce un crime pour lui de l'avoir trop aimée?
D'un ton faible qu'Orphée entend à peine... Hélas!
Adieu, dit-elle, et rentre aux gouffres du trépas.

III. *Regrets d'Orphée. Diverses Métamorphoses.*

Privé de son épouse, hélas ! deux fois ravie,
Les bras encor tendus, sans mouvement, sans vie,
Orphée est immobile, et tel que ce berger
Qu'en marbre en ce lieu même Alcide vit changer,
Lorsqu'enchaînant son col, aux longs crins de vipère,
Jusqu'aux portes du jour il entraîna Cerbère.
Telle encore sur l'Ida l'épouse d'Olénus,
Coupable d'un orgueil offensant pour Vénus,
Jointe à son tendre époux, qui pour elle s'accuse,
Offre un couple glacé par l'aspect de Méduse.
Vingt fois il veut encor repasser l'Achéron;
Mais il ne peut fléchir l'inflexible Caron.
Sept jours entiers, assis sur l'infernale rive,
Il soupire, il gémit, tel qu'une ombre plaintive;

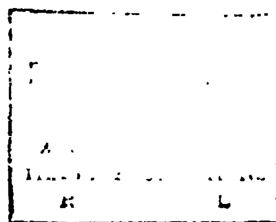
Cura, dolorque animi, lacrymæque alimenta fuêre.
Esse Deos Erebi crudeles questus, in altam
Se recipit Rhodopen, pulsumque Aquilonibus Hæmon.
Tertius æquoreis inclusum Piscibus annum
Finierat Titan; omnemque refugerat Orpheus
Fœmineam Venerem : seu quod malè cesserat illi;
Sive fidem dederat. Multas tamen ardor habebat
Jungere se vati : multæ doluêre repulsæ.
Ille etiam Thracum populis fuit auctor, amorem
In teneros transferre mares : citraque juventam
Ætatis breve ver, et primos carpere flores.

IV. *Arbores lyræ modis ducit Orpheus.*

Collis erat, collemque super planissima campi
Area; quam viridem faciebant graminis herbæ.
Umbra loco deerat : quâ post quàm parte resedit
Dîs genitus vates, et fila sonantia movit,
Umbra loco venit. Non Chaonis abfuit arbos,
Non nemus Heliadum, non frondibus esculus altis,
Nec tiliæ molles, nec fagus, et innuba [1] laurus.
Et coryli fragiles, et fraxinus utilis hastis,
Enodisque abies, curvataque glandibus ilex,
Et platanus [2] genialis, acerque coloribus impar,

[1] Allusion à la virginité de Daphné changée en laurier.

[2] *Genialis* exprime que le platane est ami de la joie et des festins.





Eisen inv. De Launay sc.

Orphée joue de la lyre ſur le mont Rhodope.

Sept jours entiers sevré des présens de Cérès,
Il s'abreuve de pleurs, se nourrit de regrets.
Las de nommer cruels les dieux du sombre empire,
Il revient dans la Thrace, où, seul avec sa lyre,
Il pleure sur l'Hémus battu des Aquilons.
Le soleil a trois fois ramené les saisons;
Mais Orphée à l'amour avait fermé son ame,
Soit qu'il plaignît le sort de sa première flamme,
Soit qu'il gardât la foi de son premier serment.
Pour lui mille beautés soupirent vainement.
Ennemi de leur sexe, il prend l'amour en haine.

IV. *Orphée attire les Arbres aux sons de sa Lyre.*

Un mont à son sommet se terminait en plaine.
C'était un lieu sans ombre, espace découvert,
Où s'étend le tapis d'un gazon toujours vert.
Mais à peine en ce lieu le fils de Calliope
Fit entendre sa lyre aux rochers du Rhodope,
L'ombre y vint d'elle-même : attirés par sa voix,
Mille arbres à l'envi se rangent sous ses loix;
Le hêtre, le tilleul, le peuplier mobile,
Le coudrier noueux, et l'olivier fertile,
Et le mûrier sauvage, aux fruits doux et sanglans,
Et le chêne courbé sous l'amas de ses glands,
L'arbre dont le buveur aime l'ombre joyeuse,
Et le chaste laurier, et l'érable, et l'yeuse,

Amnicolæque simul salices, et aquatica lotos,
Perpetuòque virens buxus, tenuesque myricæ;
Et bicolor myrtus, et baccis cærula tinus.
Vos quoque, flexipedes hederæ, venistis, et unà
Pampineæ vites, et amictæ vitibus ulmi:
Ornique, et piceæ, pomoque onerata rubenti
Arbutus, et lentæ, victoris præmia, palmæ:
Et succincta comas, hirsutaque vertice pinus,
Grata Deûm matri: siquidem Cybeleïus Attis
Exuit hac hominem, truncoque induruit illo.
Adfuit huic turbæ, metas imitata, cupressus:
Nunc arbor, puer ante Deo dilectus ab illo,
Qui citharam nervis, et nervis temperat arcus.

V. *Cyparissus in cupressum.*

NAMQUE sacer Nymphis, Carthæa[1] tenentibus arva,
Ingens cervus erat: latèque patentibus altas
Ipse suo capiti præbebat cornibus umbras.
Cornua fulgebant auro, demissaque in armos
Pendebant tereti gemmata monilia collo.
Bulla super frontem, parvis argentea loris
Vincta, movebatur: parilesque ex ære nitebant,
Auribus in geminis, circum cava tempora, baccæ.
Isque metu vacuus, naturalique pavore

[1] Carthée, ville de l'île de Cos, dans la mer Egée.



Cyparisse métamorphosé en cyprès.

Le saule aux longs rameaux, balancés dans les airs,
Et le myrte et le buis qui bravent les hivers,
Et le lierre aux cent mains, et la vigne amoureuse,
Embrassant de l'ormeau la tige vigoureuse,
Et le figuier poreux, aux fruits pleins de saveur,
Le palmier dont la feuille est le prix du vainqueur,
Le sapin résineux à la sombre verdure,
Le pin qui boucle en nœuds sa courte chevelure,
Le pin cher à Cybèle : Atis par elle aimé,
Sous ce tronc dur, hélas ! fut par elle enfermé.
Le cyprès suit aussi le charme qui le guide,
Le cyprès, des forêts mouvante pyramide,
Jadis l'ami du dieu qui manie à-la-fois,
Et l'arc, et l'archet d'or, qui frémit sous ses doigts.

V. *Cyparisse changé en Cyprès.*

Cos vit errer long-tems dans son île vantée
Un cerf fameux, chéri des Nymphes de Carthée.
De son bois spacieux sa tête s'ombrageait ;
Une étoile d'argent sur son front voltigeait ;
Deux perles en grosseur, en figure pareilles,
A deux anneaux mouvans, pendaient à ses oreilles,
Et le long de son col, par les Nymphes orné,
Flottait un collier d'or, en chaînons façonné.
Affranchi de la peur, aux cerfs si naturelle,
Aux gestes, à la voix attentif et fidèle,



Enlèvement de Ganimède.

Il fréquente les lieux habités des humains,
Et se laisse au hasard caresser par leurs mains.
Qui l'aima plus que toi, jeune et beau Cyparisse?
Tu le menais aux prés parfumés de mélisse;
Tu le désaltérais dans les plus purs ruisseaux;
Tu le parais de fleurs et de festons nouveaux;
Ou sur son dos assis, écuyer intrépide,
Tu réglais les élans de sa course rapide.
C'était pendant le tems où les chaleurs de l'air
De leur vapeur brûlante étouffent le Cancer.
Couché sur la fougère, à l'abri d'un bois sombre,
Le cerf goûtait le frais, et le repos, et l'ombre.
Cyparisse en ce lieu, conduit par le hasard,
Par un coup imprudent, le perce de son dard,
Et le voyant mourir, il veut mourir lui-même.
Ami, lui dit Phœbus, pourquoi ce deuil extrême?
Pourquoi ce long chagrin pour un malheur léger?
En t'affligeant ainsi, cesse de m'affliger.
Ce dieu lui parle en vain : il gémit, il soupire.
Eterniser son deuil est tout ce qu'il desire,
Ce qu'il demande au ciel, pour dernières faveurs.
Cependant épuisés par l'excès de ses pleurs,
De son sang par degrés les canaux se tarissent,
Et de son teint flétri les couleurs se verdissent.
Ses cheveux sur son col flottans en longs anneaux,
Se dressent sur sa tête, alongés en rameaux;

Horrida cæsaries fieri : sumtoque rigore,
Sidereum gracili spectare cacumine cœlum.
Ingemuit, tristisque Deus, Lugebere nobis,
Lugebisque alios, aderisque dolentibus, inquit [1].

VI. *Ganymedis raptum canit Orpheus.*

Tale nemus vates contraxerat : inque ferarum
Concilio, medius turbæ, volucrumque sedebat.
Ut satis impulsas tentavit pollice chordas;
Et sensit varios, quamvis diversa sonarent,
Concordare modos, hoc vocem carmine rupit.
Ab Jove, Musa parens [2], cedunt Jovis omnia regno,
Carmina nostra move. Jovis est mihi sæpe potestas
Dicta prius : cecini plectro graviore Gigantas,
Sparsaque Phlegræis victricia fulmina campis [3].
Nunc opus est leviore lyrâ : puerosque canamus
Dilectos Superis; inconcessisque puellas
Ignibus attonitas meruisse libidine pœnam.
Rex Superûm Phrygii quondam Ganymedis amore
Arsit : et inventum est aliquid, quod Juppiter esse,
Quàm quod erat, mallet : nullâ tamen alite verti

[1] *Hoc ex Romanâ consuetudine dictum. Nam cupressûs rami ante fores domûs in quâ esset cadaver ponebantur.*

[2] *Apollinis et Calliopes musæ filium se esse Orpheus ipse testatur.*

[3] *Ubi fulminibus confecti fuêre gigantes.*



Aux vallons de Phrygie, il vole sur la terre,
Et d'une aile puissante, au séjour du tonnerre,
Emporte Ganymède, où ce bel échanson
Lui verse le nectar, en dépit de Junon.

VII. *Hyacinthe en Fleur.*

Et toi, fils d'Amyclès, le dieu des vers qui t'aime,
Dans le ciel à son tour t'aurait placé toi-même,
S'il eût pu te sauver de ton destin cruel.
Du moins, autant qu'il peut, il te rend immortel.
Si-tôt que du Bélier l'étoile radieuse
Efface des Poissons l'écaille pluvieuse,
Tous les ans, dans les prés, tu renais, tu fleuris.
Pour toi de quel amour Apollon fut épris!
Dans son temple désert Delphes le redemande,
Tandis que de ses vœux il t'adresse l'offrande;
Tandis qu'aux champs de Sparte, aux bords de l'Eurotas,
Ce dieu, comme un esclave, accompagne tes pas.
Occupé de toi seul, dans son délire extrême,
Il oublie, et son arc, et sa lyre, et lui-même.
Il ne dédaigne pas de hanter les forêts,
De conduire tes chiens, de tendre tes filets,
De gravir sur tes pas la roche la plus rude.
Te plaire est son besoin, sa plus douce habitude.
A l'heure où le soleil plus pur et plus serein.
S'éloigne également du soir et du matin,

Corpora veste levant, et succo pinguis olivi
Splendescunt, latique ineunt certamina disci [1]:
Quem prius aërias libratum Phœbus in auras
Misit, et oppositas disjecit pondere nubes.
Recidit in solidam longo post tempore terram
Pondus, et exhibuit junctam cum viribus artem.
Protinus imprudens, actusque cupidine ludi,
Tollere Tænarides orbem properabat : at illum
Dura repercusso subjecit ab aëre tellus
In vultus, Hyacinthe, tuos. Expalluit æquè [2],
Ac puer, ipse Deus : collapsosque excipit artus.
Et modò te refovet : modò tristia vulnera siccat :
Nunc animam admotis fugientem sustinet herbis.
Nil prosunt artes : erat immedicabile vulnus.
Ut si quis violas, riguove papaver in horto,
Liliaque infringat, fulvis hærentia virgis;
Marcida demittant subito caput illa gravatum,
Nec se sustineant, spectentque cacumine terram :
Sic vultus moriens jacet; et defecta vigore
Ipsa sibi est oneri cervix; humeroque recumbit.

[1] Disque est le nom d'un fer ou d'un palet de forme ronde, qu'on lançait à perte de vue, pour le faire retomber près du but.

[2] Quelle expression vive et concise de la pâleur simultanée d'Hyacinthe, frappé au visage d'un coup mortel, et d'Apollon, frappé au cœur du coup qui a blessé son ami. Double image rendue par un seul trait sans confusion.

L'un et l'autre ennemis d'une mollesse oisive,
Quittent leurs vêtemens, et des sucs de l'olive
Imprégnant à flots d'or leur corps souple et nerveux
Au jeu du pesant disque ils s'exercent tous deux.
Apollon le premier lance à perte de vue
Le poids qui dans les airs s'élève, et fend la nue.
Le disque dans les cieux perdu quelques instans,
Retombe sur la terre, et prouve en même tems
Du bras qui l'a lancé la vigueur et l'adresse.
Déjà pour le saisir Hyacinthe s'empresse.
Mais, ô coup imprévu ! le disque en ce moment
Bondit et va frapper son visage charmant.
Il pâlit : Apollon plus pâle encor de crainte,
Dans ses bras qu'il lui tend reçoit son Hyacinthe.
Il cherche à rappeler son ame qui s'enfuit.
Il exprime les sucs que la plante produit.
Mais il emploie en vain leur vertu naturelle :
Les sucs sont impuissans : la blessure est mortelle.

Comme dans un jardin où l'on voit des pavots,
Pour le plaisir des yeux nouvellement éclos ;
Par le pié des passans si la tige est blessée,
Sous le poids de la fleur, languissante, affaissée,
Elle s'incline, tombe, et meurt sur le gazon.
Tel pâle et renversé dans les bras d'Apollon,
Hyacinthe succombe ; et sa tête penchée
Roule sur son épaule, abattue et couchée.

Laberis, Œbalide, primâ fraudate juventâ [1],
Phœbus ait : videoque tuum, mea crimina vulnus.
Tu dolor es facinusque meum. Mea dextera leto
Inscribenda tuo est : ego sum tibi funeris auctor.
Quæ mea culpa tamen? nisi si lusisse, vocari
Culpa potest : nisi culpa potest, et amasse, vocari.
Atque utinam pro te vitam, tecumve liceret
Reddere ! Sed quoniam fatali lege tenemur,
Semper eris mecum, memorique hærebis in ore.
Te lyra pulsa manu, te carmina nostra sonabunt :
Flosque novus scripto gemitus imitabere nostros.
Tempus et illud erit, quo se fortissimus heros
Addat in hunc florem ; folioque legatur eodem.
Talia dum vero memorantur Apollinis ore,
Ecce cruor, qui fusus humi signaverat herbam,
Desinit esse cruor : Tyrioque nitentior ostro
Flos oritur ; formamque capit, quam lilia : si non
Purpureus color huic, argenteus esset in illis.
Non satis hoc Phœbo est, is enim fuit auctor honoris.
Ipse suos gemitus foliis inscribit, et ai ai [2]
Flos habet inscriptum : funestaque litera ducta est.
Nec genuisse pudet Sparten Hyacinthon : honorque

[1] *Apostrophe ad Hyacinthum plena affectûs, doloris et querelarum.*

[2] *Nam in Hyacintho flore syllaba gemitum significans bis inscripta videtur.*

Tu meurs, dit Apollon, moissonné dans ta fleur!
Ta blessure est, hélas! mon crime et ma douleur.
Tu causes mes regrets, et j'ai causé ta perte!
C'est par moi que trop tôt ta tombe fut ouverte!
Quel fut pourtant mon crime? un jeu qui t'a charmé.
Quel fut mon crime, hélas! que de t'avoir aimé?
Que ne puis-je mourir pour te rendre à la vie,
Ou pour fuir la clarté que la mort t'a ravie!
Mais puisque le destin m'asservit sous sa loi,
Si je suis immortel, tu le seras par moi.
Tu vivras dans mes vers, tu vivras sur ma lyre.
C'est peu que dans mon cœur ton image respire.
Tu seras désormais une nouvelle fleur,
Où se lira gravé le cri de ma douleur.
Il viendra même un tems qu'un héros mémorable
Sera changé lui-même en une fleur semblable;
Et sa feuille offrira l'emblême de son nom,
Fragile monument d'un immortel renom.

Tandis qu'il parle encor, le sang, qui rougit l'herbe,
N'est déjà plus du sang; c'est une fleur superbe.
Son calice a du lis la forme et la beauté;
Mais l'Hyacinthe est pourpre, et le lis argenté.
Apollon veut encor que le cri de sa plainte
Se lise en lettres d'or sur la fleur d'Hyacinthe.
Sparte, qui l'a vu naître, ajoute à ces honneurs;
Et de nos jours encore on y voit des lutteurs,

Durat in hoc ævi, celebrandaque, more priorum,
Annua prælatâ redeunt Hyacinthia [1] pompâ.

VIII. *Cerastæ in tauros. Propetides in saxa.*

At si fortè roges fœcundam Amathunta metalli [2],
An genuisse velit Propœtidas, abnuat æquè,
Atque illos, gemino quondam quibus aspera cornu
Frons erat; unde etiam nomen traxêre Cerastæ.
Ante fores horum stabat Jovis Hospitis [3] ara,
Lugubris [4] sceleris : quam si quis sanguine tinctam
Advena vidisset, mactatos crederet illic
Lactentes vitulos, Amathusiacasve bidentes:
Hospes erat cæsus. Sacris offensa nefandis,
Ipsa suas urbes, Ophiusiaque [5] arva parabat
Deserere alma Venus. Sed quid loca grata, quid urbes
Peccavêre meæ? quod crimen, dixit, in illis?
Exsilio pœnam potius gens impia pendat,

[1] *Festa in honorem Hyacinthi pueri à Lacedæmonibus instituta.*

[2] Amathonte, ville de Chypre, île consacrée à Vénus, qui de-là est surnommée Cypris.

[3] *Unde Virgilius :*

Jupiter, hospitibus nam te dare jura loquuntur.

[4] Locution poétique. L'autel s'affligeait d'être souillé de sacrifices humains.

[5] Ophiuse, nom d'une contrée de l'île d'Amathonte, dérivé du grec ὄφις, serpent, parce qu'elle était infestée par des couleuvres.



Les Cérastes métamorphosés en Taureaux.

Dans des jeux annuels consacrés à sa gloire,
De l'ami d'Apollon célébrer la mémoire.

VIII. *Les Cérastes changés en Taureaux; les Propétides en Pierres.*

Et toi, ville féconde en plaisirs, en trésors,
Amathonte, dis-nous si sur tes riches bords
Tu vis naître jadis les folles Propétides?
Tu n'en rougis pas moins, que des monstres perfides,
Des Cérastes hideux, de deux cornes armés,
Que pour ta honte, hélas! leur crime a renommés.
Aux portes des remparts de ces hommes féroces,
S'élevait un autel, teint de meurtres atroces,
Au nom même du dieu de l'hospitalité.
L'étranger qui le voit toujours ensanglanté,
Le croit rougi du sang des boucs et des génisses:
C'est lui que l'on égorge: odieux sacrifices!
Qui des dieux bienfaisans offensent la bonté.
Vénus s'indigne enfin de tant de cruauté.
Elle veut, pénétrée et d'horreur et de honte,
Déserter les cités et les bois d'Amathonte.
Mais qu'a donc fait mon île? et quel crime a commis
Un peuple de mon culte observateur soumis?
Non; punissons, dit-elle, une race abhorrée;
Que l'exil ou la mort en purge la contrée.

Vel nece; vel si quid medium mortisque fugæque.
Idque quid esse potest, nisi versæ pœna figuræ?
Dum dubitat, quo mutet eos; ad cornua vultum
Flexit: et admonita est hæc illis posse relinqui:
Grandiaque in torvos transformat membra juvencos.
Sunt tamen obscenæ Venerem Propœtides ausæ
Esse negare Deam: pro quo sua, numinis irâ,
Corpora cum formâ primæ vulgasse feruntur.
Utque pudor cessit, sanguisque induruit oris,
In rigidum parvo silicem discrimine versæ [1].

IX. *Pigmalion et Statua.*

Quas quia Pygmalion ævum per crimen agentes
Viderat, offensus vitiis, quæ plurima menti
Fœmineæ Natura dedit, sine conjuge cælebs
Vivebat: thalamique diu consorte carebat.
Interea niveum mirâ feliciter arte
Sculpsit ebur; formamque dedit, quâ fœmina nasci
Nulla potest: operisque sui concepit amorem.
Virginis est veræ facies, quam vivere credas:
Et, si non obstet reverentia, velle moveri.

[1] L'habileté de la composition d'Ovide se remarque jusques dans les métamorphoses qui sont le moins intéressantes. Il ne s'y arrête pas long-tems, et les distribue de manière à servir de cadres aux grands tableaux de sa galerie mythologique.





Pygmalion amoureux d'une ſtatue.

Si c'est peu de l'exil, si c'est trop de la mort,
Changeons, pour les punir, leur figure et leur sort.
Tandis que sa vengeance hésite irrésolue,
Sur les dards de leur tête elle arrête sa vue.
Elle n'hésite plus : en taureaux transformés,
Leurs fronts comme autrefois de cornes sont armés.
En vain elle a puni ces monstres homicides.
En Chypre on voit encor les folles Propétides
Refuser à Vénus un légitime encens.
D'une lascive ardeur elle embrase leurs sens :
Par elles commença cet infâme scandale,
Ce trafic odieux de la beauté vénale.
Emblême de leurs cœurs que rien n'a pu toucher,
Leur corps, qui s'endurcit, se transforme en rocher.

IX. *Pymalion et sa Statue.*

PYGMALION, témoin du crime et du supplice,
Déteste un sexe impur, un sexe enclin au vice ;
Long-tems de l'hyménée il rejette les lois :
Il n'aime que son art. Son ciseau toutefois
Forma d'un bloc d'albâtre une femme si belle,
Que nul objet créé n'égala ce modèle.
Il aime éperdument ce chef-d'œuvre divin :
On croit voir une vierge, au front pur et serein ;
On croit qu'elle respire, et timide, ingénue,
N'ose encor se mouvoir, honteuse d'être nue.

Ars adeo latet arte [1] suâ ! Miratur, et haurit
Pectore Pygmalion simulati corporis ignes.
Sæpe manus operi tentantes admovet, an sit
Corpus, an illud ebur : nec ebur tamen esse fatetur.
Oscula dat, reddique putat : loquiturque, tenetque :
Et credit tactis digitos insidere membris :
Et metuit, pressos veniat ne livor in artus.
Et modò blanditias adhibet, modò, grata puellis
Munera, fert illi conchas, teretesque lapillos,
Et parvas volucres, et flores mille colorum,
Liliaque, pictasque pilas, et ab arbore lapsas [2]
Heliadum lacrymas. Ornat quoque vestibus artus :
Dat digitis gemmas, longoque monilia collo :
Aure leves baccæ, redimicula pectore pendent.
Cuncta decent : nec nuda minus formosa videtur.
Collocat hanc stratis conchâ Sidonide tinctis :
Appellatque tori sociam : acclinataque colla
Mollibus in plumis, tamquam sensura, reponit.

Festa dies Veneri, totâ celeberrima Cypro,
Venerat : et, pandis inductæ cornibus aurum,
Conciderant ictæ niveâ cervice juvencæ ;
Turaque fumabant : cùm munere functus ad aras

[1] *Ars adeò latet, ut ea statua, non quòd eburnea esset, sed pudore quodam virginibus insito immobilis videretur.*

[2] *Succina quæ ex arboribus in quas sorores Phaëtontis conversas fuisse narravit poëta, defluere dicuntur.*

L'art a trompé l'artiste. Il s'enivre, à longs traits,
Du plaisir d'admirer les charmes qu'il a faits.
Il approche sa main du marbre qu'il adore,
Doute s'il est vivant, le touche, et doute encore.
Il donne à la statue un baiser plein d'amour,
Et croit que la statue y répond à son tour;
Il tombe à ses genoux, amant timide et tendre,
Lui tient de doux propos, croit qu'elle peut l'entendre,
Et tremble que ses doigts, sur l'albâtre imprimés,
Ne blessent les appas que ses doigts ont formés.
Il lui rend de l'amour les soins et les hommages,
Lui porte des oiseaux, des fleurs, des coquillages,
Et se plaît à l'orner des plus riches habits;
Sur ses doigts en anneaux l'or se mêle aux rubis.
Des perles, des colliers, précieuses merveilles,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles.
Belle de ces atours arrangés par ses soins,
Elle plaît.... sans parure elle ne plaît pas moins.
Sur des carreaux de pourpre, il se place près d'elle,
La nomme de son lit la compagne fidelle;
Sur le duvet qui cède il l'étend mollement,
Comme si de la vie elle eût le sentiment.
Cependant, de Vénus on célèbre la fête.
La génisse de fleurs a vu parer sa tête;
Elle tombe à l'autel, où fume un pur encens.
L'artiste à la déesse apporte ses présens.

Constitit; et timidè, si Di dare cuncta potestis,
Sit conjux opto, (non ausus, eburnea virgo,
Dicere Pygmalion) similis mea, dixit, eburneæ.
Sensit, ut ipsa suis aderat Venus aurea festis,
Vota quid illa velint : et, amici numinis omen,
Flamma ter accensa est; apicemque per aëra duxit [1].
Ut rediit, simulacra suæ petit ille puellæ :
Incumbensque toro, dedit oscula. Visa tepere est.
Admovet os iterum : manibus quoque pectora tentat :
Tentatum mollescit ebur : positoque rigore,
Subsidit digitis, ceditque : ut Hymettia sole
Cera remollescit, tractataque pollice multas
Flectitur in facies, ipsoque fit utilis usu.
Dum stupet, et timidè gaudet, fallique veretur;
Rursus amans rursusque manu sua vota retractat :
Corpus erat : saliunt tentatæ pollice venæ.
Tum verò Paphius plenissima concipit heros
Verba, quibus Veneri grates agat : oraque tandem
Ore suo non falsa premit : dataque oscula virgo
Sensit, et erubuit : timidumque ad lumina lumen
Attollens, pariter cum coelo vidit amantem.
Conjugio, quod fecit, adest dea. Jamque coactis

[1] *Omen amici et propitii numinis*, a remarqué Farnabe. Effectivement dans les libations et les sacrifices, les jets de flamme montant dans les airs, étaient regardés comme d'heureux présages.

O dieux puissans ! dit-il, si tout vous est possible,
Accordez à mes vœux une épouse sensible,
Semblable à la statue, ouvrage de mes mains.
Il n'ose en dire plus. Invisible aux humains,
Vénus sur un nuage à la fête préside.
La déesse a compris son hommage timide.
Trois fois, présage heureux de ses vœux les plus chers,
Une flamme d'azur a volé dans les airs;
Trois fois, flèche rapide, elle a percé la nue.
Pygmalion retourne auprès de sa statue.
Il s'approche, il l'embrasse : un baiser plein d'ardeur
D'une haleine de vie anime sa froideur.
Il presse sur sa bouche une bouche idolâtre.
Sous sa main qui le touche il sent fléchir l'albâtre.
Telle amollie aux feux d'un soleil printannier,
On voit céder la cire aux doigts de l'ouvrier.
Tandis que de l'espoir, où tout son cœur aspire,
Il jouit avec crainte; elle vit et respire.
L'heureux Pygmalion rend graces à Vénus.
Il embrasse une amante, et ne se trompe plus.
Ses baisers sont sentis : la statue animée
Palpite du plaisir d'aimer et d'être aimée.
Ses yeux s'ouvrent au jour; son ame au sentiment.
Elle voit à-la-fois le ciel et son amant.
Vénus bénit leurs feux; ils étaient son ouvrage;
Paphus, de cet hymen premier et tendre gage,

Cornibus in plenum novies lunaribus orbem,
Illa Paphon genuit : de quo tenet insula nomen.
Editus hac ille est, qui, si sine prole fuisset,
Inter felices Cinyras potuisset haberi.

X. *Myrrha in myrrham.*

Dira canam. Natæ procul hinc, procul este parentes :
Aut, mea si vestras mulcebunt carmina mentes,
Desit in hac mihi parte fides; nec credite factum :
Vel, si credetis, facti quoque credite pœnam.
Si tamen admissum sinit hoc Natura videri,
Gentibus [1] Ismariis, et nostro gratulor orbi;
Gratulor huic terræ, quod abest regionibus illis,
Quæ tantum genuère nefas. Sit dives amomo [2];
Cinnamaque, costumque suam, sudataque ligno
Tura ferat, floresque alios Panchaïa tellus;
Dum ferat et Myrrham. Tanti nova non fuit arbos.
Ipse negat nocuisse tibi sua tela Cupido,
Myrrha : facesque suas a crimine vindicat isto.
Stipite te Stygio, tumidisque afflavit Echidnis,
E tribus una soror. Scelus est odisse parentem :
Hic amor est odio majus scelus. Undique lecti

[1] La Thrace était la patrie d'Orphée. Le lecteur ne doit pas oublier que c'est par la voix de ce chantre qu'Ovide expose l'aventure de Myrrha.

[2] La figure appelée concession est ici employée très-à-propos.

Mit le comble au bonheur de ces époux nouveaux;
Et c'est de lui que Chypre a le nom de Paphos.
Né de leur couche encor, Cynire fut son frère;
Heureux, trois fois heureux, s'il n'eût pas été père.

X. *Myrrha changée en Myrrhe.*

Je chante un crime affreux. Jeunes filles, hélas!
Et vous, pères, fuyez et ne m'écoutez pas;
Ou si pour vous mes vers ont un prestige aimable,
Traitez de faux le vrai qui n'est pas vraisemblable.
Doutez de ces horreurs; ou si vous les croyez,
Gravez le châtiment dans vos cœurs effrayés.
Oui, je te félicite, ô Thrace! ô ma patrie!
C'est loin de tes climats que d'une fille impie
Le poison de l'inceste envenima les sens.
Garde, heureuse Arabie, et les pleurs de l'encens,
Et les épis du nard, et les sucs de l'amome;
Va, tu produis la myrrhe; et ce précieux baume
Au prix d'un si grand crime est trop cher acheté.
Malheureuse Myrrha! dans ton impiété,
A l'enfant de Paphos n'impute point ton crime.
De son flambeau sacré la flamme est légitime.
Tysiphone sur toi secoua son tison,
Et ses serpens affreux t'ont soufflé leur poison.
La haine pour un père est un crime exécrable;
Mais l'amour que tu sens est cent fois plus coupable.

Te cupiunt proceres; totoque Oriente juventus
Ad thalami certamen adest. Ex omnibus unum
Elige, Myrrha, tibi : dum ne sit in omnibus unus.
Illa quidem sentit; fœdoque repugnat amori :
Et secum, Quò mente feror? quid molior? inquit.
Dî, precor, et Pietas, sacrataque Jura parentûm,
Hoc prohibete nefas, scelerique resistite tanto :
Si tamen hoc scelus [1] est. Sed enim damnare negatur
Hanc Venerem Pietas : coëuntque animalia nullo
Cætera delectu. Nec habetur turpe juvencæ
Ferre patrem tergo : fit equo sua filia conjux;
Quasque creavit, init pecudes, caper : ipsaque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.
Felices [2], quibus ista licent! Humana malignas
Cura dedit leges : et quod Natura remittit,
Invida [3] jura negant. Gentes tamen esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti [4]
Jungitur; et pietas geminato crescit amore.

[1] *Myrrha amore victa dubitat an sit nefas patris concubitus optare.*

[2] *Ex nimio ardore ista provenit exclamatio, quâ Myrrha et brutorum vitam commendat, et civilem detestatur ut difficilem et duram.*

[3] *Increpat jura quæ humano generi invidere videntur, ne frui posset iis quæ à naturâ permittuntur.*

[4] *Troglodytæ, variæque Æthiopum nationes et uxores habent communes, et promiscuè connubium ineunt brutorum more.*

Vois de tout l'Orient la jeunesse et la fleur,
Princes et fils de rois, se disputer ton cœur.
Parmi tous ces amans si dignes de te plaire,
Choisis, prends un époux; n'excepte que ton père.
Myrrha connaît la honte et l'horreur de ses feux.
Quelle est donc ma pensée? et qu'est-ce que je veux?
O dieux qui condamnez ma passion fatale!
Dit-elle : ô droits du sang! piété filiale!
Etouffez mon penchant, prévenez mon forfait,
Si l'amour pour un père est un crime en effet.
Si j'en crois de l'instinct la règle toujours sûre,
Non, cette loi n'est pas la loi de la nature.
Le bélier à son choix s'accouple à la brebis,
Et rend fécond le sein qui l'allaita jadis.
La colombe en son nid, berceau de sa famille,
Couve avec le ramier, dont elle fut la fille.
Ah! l'homme est moins heureux! le caprice des lois
De la douce nature a méconnu les droits.
On dit qu'en d'autres lieux la coutume diffère.
Un père avec sa fille, un fils avec sa mère
Y joint aux nœuds du sang les doux nœuds de l'amour.
Chez ces peuples heureux que n'ai-je vu le jour!
Mais je suis née ailleurs, et voilà tout mon crime:
Les climats font les loix. Excuse illégitime!
Songes de mon esprit, vains desirs, faux espoir,
Fuyez. Aimer Cynire est mon premier devoir;

Me miseram ! quod non nasci mihi contigit illic.
Fortunâque loci lædor. Quid in ista revolvor?
Spes interdictæ, discedite. Dignus amari [1]
Ille, sed ut pater, est. Ergo si filia magni
Non essem Cinyræ, Cinyræ concumbere possem?
Nunc quia tam meus est, non est meus; ipsaque damno
Est mihi proximitas : aliena potentior essem.
Ire libet procul hinc, patriosque relinquere fines,
Dum scelus effugiam. Retinet malus error amantem,
Ut præsens spectem Cinyran, tangamque, loquarque,
Osculaque admoveam, si nil conceditur ultra.
Ultra autem sperare aliquid potes, impia virgo [2]?
Nec, quot confundas et jura et nomina, sentis?
Tune eris, et matris pellex, et adultera patris?
Tune soror gnati, genitrixque vocabere fratris?
Nec metues atro crinitas angue Sorores,
Quæ, facibus sævis oculos atque ora petentes,
Noxia corda vident? At tu, dum corpore non es
Passa nefas, animo ne concipe : neve potentis,
Concubitu vetito, Naturæ pollue fœdus.

[1] Byblis s'exprime à-peu-près de même en parlant de son frère. La ressemblance de la situation amène nécessairement quelque ressemblance dans les sentimens et dans les pensées.

[2] *Se ipsam reprehendit Myrrha, quamvis ab alio increpari videatur, quòd amore capiatur, quo quidem jura consanguinitatis et nomina confunderentur.*

Mais je ne dois l'aimer que comme on aime un père.
Eh ! quoi ? ce nom si doux, ce nom me désespère :
Il serait plus à moi, si j'étais moins à lui !
Je suis sa fille, hélas ! et ce bonheur m'a nui.
Etrangère à son sang, il m'aurait plus chérie.
Ah ! je l'ai résolu : je veux fuir ma patrie ;
Mon penchant est un crime, et je dois l'étouffer ;
Et ce n'est qu'en fuyant que j'en peux triompher...
Non : je suis enchaînée au père le plus tendre :
Je veux toujours le voir, lui parler, et l'entendre,
Recevoir ses baisers, ou donnés, ou rendus,
Si je ne puis, hélas ! espérer rien de plus.
Que peux-tu, fille impie, espérer plus encore ?
Veux-tu donc par un nœud que la nature abhorre,
Confondre tous les noms, confondre tous les droits ?
Misérable ! veux-tu qu'on te nomme à-la-fois
Fille de ton époux, rivale de ta mère,
Et la sœur de ton fils, et mère de ton frère ?
Ne vois-tu pas déjà les noires déités,
Leurs torches, leurs serpens et leurs fouets irrités ?
Garde pour la nature un respect légitime ;
Et tandis que ton corps est pur encor du crime,
Défends-toi, si tu peux, d'en souiller ton esprit.
En violant les loix que le sang te prescrit,
Ne crois pas obtenir ce que ton cœur desire :
Tu le voudrais en vain : n'attends rien de Cynire ;

Velle puta : res ipsa vetat : pius ille, memorque
Juris : et ô ! vellem similis furor esset in illo !

Dixerat. At Cinyras, quem copia digna procorum,
Quid faciat, dubitare facit, scitatur ab ipsâ,
Nominibus dictis, cujus velit esse mariti.
Illa silet primò : patriisque in vultibus hærens,
Æstuat, et tepido suffundit lumina rore.
Virginei Cinyras hæc credens esse timoris,
Flere vetat; siccatque genas, atque oscula jungit.
Myrrha datis nimium gaudet : consultaque, qualem
Optet habere virum, Similem tibi, dixit. At ille
Non intellectam vocem collaudat; et, Esto
Tam pia semper, ait. Pietatis nomine dicto,
Demisit vultus, sceleris sibi conscia, virgo.

Noctis erat medium, curasque et pectora somnus
Solverat : at virgo Cinyreïa pervigil igni [1]
Carpitur indomito, furiosaque vota retractat.
Et modò desperat, modò vult tentare : pudetque [2],
Et cupit; et, quod agat, non invenit. Utque securi

[1] Ce contraste du repos qui règne dans toute la nature avec la cruelle inquiétude de Myrrha, est d'un grand effet. Le poëte n'amplifie pas ; mais il en dit assez. Il réserve ses couleurs pour une description plus longue et plus détaillée, qu'on lira un peu plus loin, et qui est d'une beauté frappante.

[2] *Eleganter poëta exprimit puellæ amore ardentis cogitationes varias atque affectus.*

Il a trop de vertu. Malheureuse ! ah ! pourquoi
Ce que je sens pour lui, ne le sent-il pour moi?
Cynire cependant qui ne sait pas encore
Quel est l'objet chéri du feu qui la dévore,
Pressé par cent rivaux dignes de son amour,
Pour connaître son choix, les nomme tour-à-tour.
Elle rougit. Un feu que ses regards trahissent,
S'allume dans ses yeux qui de pleurs se remplissent.
Cynire qui d'abord a cru que sa rougeur
D'une vierge timide exprimait la pudeur,
La rassure, et lui donne, en essuyant ses larmes,
Un baiser paternel, pour elle plein de charmes.
Il l'interroge encor sur le choix d'un époux :
Puisse le mien, dit-elle, être semblable à vous !
Il approuve ce mot qu'il est loin de comprendre.
Conserve, lui dit-il, ta piété si tendre,
Ma fille. A ce saint nom, Myrrha baisse les yeux,
Se tait, et se reproche un amour odieux.
Le char de la nuit roule, et le monde sommeille.
Dans l'ombre et le repos, tout dort; et Myrrha veille.
Elle veille, elle brûle, elle repasse en son cœur
De ses vœux forcenés l'incestueuse horreur.
Son esprit en désordre à lui-même contraire,
Tantôt veut tout oser, et tantôt désespère,
Desire, se repent, et dans ses vœux confus
Ne sait quel parti prendre, et ne se connaît plus.

Saucia trabs ingens, ubi plaga novissima restat [1],
Quò cadat, in dubio est; omnique a parte timetur;
Sic animus vario labefactus vulnere nutat
Huc levis, atque illuc; momentaque sumit utroque.
Nec modus, aut requies, nisi mors, reperitur amoris.
Mors placet. Erigitur : laqueoque innectere fauces
Destinat : et, zonâ summo de poste revinctâ,
Care [2], vale, Cinyra, causamque intellige mortis,
Dixit : et aptabat pallenti vincula collo.
Murmura verborum fidas nutricis ad aures
Pervenisse ferunt, limen servantis alumnæ.
Surgit anus, reseratque fores : mortisque paratæ
Instrumenta videns, spatio conclamat eodem,
Seque ferit, scinditque sinus, ereptaque collo
Vincula dilaniat. Tum denique flere vacavit;
Tum dare complexus, laqueique requirere causam.
  Muta silet virgo, terramque immota tuetur;
Et deprensa dolet tardæ conamina mortis.
Instat anus; canosque suos, et inania nudans

[1] Par cette similitude le poète rend en quelque sorte visibles les perplexités et les angoisses intérieures de la fille de Cynire.

[2] *Amatoriè Myrrha proprio nomine Cyniram appellat. Patris enim nomen habebat odio ut quod sibi esse impedimento putabat, ne optato concubitu potiretur. Care* n'est pas une épithète oiseuse ou indifférente. En répétant le mot adieu, j'ai eu dessein de rendre ce que cette épithète a de tendre. Une beauté se compense par une autre.

Comme un arbre à grands coups sappé dans sa racine,
Menace autour de lui d'une immense ruine,
Gémit, tremble, chancelle, et balancé vingt fois,
Ne sait de quel côté va l'entraîner son poids:
Telle au fond de son cœur profondément blessée,
Myrrha sent tour-à-tour s'égarer sa pensée
Du desir à la crainte, et du crime au remord;
Et pour dernier repos n'attend plus que la mort.
Elle mourra. Sa main pour venger la nature
Au soutien d'une poutre attache sa ceinture.
Adieu, Cynire, adieu, c'est pour toi que je meurs,
Dit-elle; et va finir sa vie et ses douleurs.
Au bruit de ces apprêts sa nourrice s'éveille:
Des murmures confus ont frappé son oreille.
La vieille ouvre la porte, elle entre, et voit, hélas!
Les funestes tissus, instrumens du trépas.
Jeter un cri, saisir la ceinture cruelle,
La dénouer, la rompre, est un instant pour elle.
Elle pleure à la fin, l'embrasse, et veut savoir
Quel malheur a causé son affreux désespoir.

Myrrha, les yeux baissés, immobile, muette,
Semble invoquer encor la mort qu'elle regrette.
Barcé s'obstine à vaincre un silence odieux,
Et le visage en pleurs, découvrant à ses yeux
La triste nudité de sa tête blanchie,
Ces mamelles, ce sein dont le lait l'a nourrie,

Ubera, per cunas alimentaque prima precatur [1],
Ut sibi committat, quicquid dolet. Illa rogantem
Aversata gemit : certa est exquirere nutrix;
Nec solam spondere fidem. Dic, inquit, opemque
Me sine ferre tibi : non est mea pigra senectus.
Seu furor est, habeo quæ carmine sanet et herbis.
Sive aliquis nocuit, magico lustrabere ritu.
Sive est ira Deûm, sacris placabilis ira.
Quid rear ulterius? Certè fortuna domusque
Sospes, et in cursu est : vivunt genitrixque paterque.
Myrrha, patre audito [2], suspiria duxit ab imo
Pectore. Nec nutrix etiamnum concipit ullum
Mente nefas; aliquemque tamen præsentit amorem:
Propositique tenax, quodcumque sit, orat, ut ipsi
Indicet : et gremio lacrymantem tollit anili:
Atque ita complectens infirmis colla lacertis,
Sensimus, inquit: amas: et in hoc mea, pone timorem,
Sedulitas erit apta tibi : nec sentiet umquam
Hoc pater. Exsiluit gremio furibunda [3], torumque

[1] C'est ainsi qu'OEnone dit à Phèdre, dans la tragédie de ce nom:

Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?

[2] Phèdre exprime par ce beau vers

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche?

le même sentiment que Myrrha n'explique qu'à demi, en soupirant au nom de son père.

[3] *Virginis amantis decorum servatur. Quò enim vehementiùs quid appetunt puellæ amore captæ, eò magis solent dissimulare.*

Par ce lait qui jadis fut son premier soutien,
Demande que son cœur s'épanche dans le sien.
Myrrha pleure, soupire, et se détourne d'elle.
Barcé la presse encor. Parlez, je suis fidelle;
Jamais de votre aveu vous n'aurez à rougir.
Mon âge sait se taire et sait encore agir.
Quel poison vous aigrit, ou quel mal vous possède?
Ce mal est-il l'amour? il n'est pas sans remède.
Si quelque maléfice a fasciné vos sens,
Je sais, pour vous guérir, des secrets plus puissans.
Avez-vous irrité la colère céleste?
Le ciel est indulgent: le repentir vous reste.
Qui peut vous affliger? Dans l'âge des plaisirs,
Tous vos jours sont sereins; tout rit à vos desirs.
Vous faites le bonheur de la plus tendre mère;
Un père heureux vous aime, et vous aimez un père.
A ce nom qu'elle entend, ce nom qui la confond,
Myrrha pousse un soupir douloureux et profond.
Barcé comprend assez ce qu'un soupir exprime,
Et devine l'amour, sans soupçonner le crime.
Elle l'invite encore à parler sans détour,
A faire, quel qu'il soit, l'aveu de son amour,
La prend sur ses genoux chancelans de vieillesse,
La serre dans ses bras, la flatte, la caresse.
J'ai lu dans votre cœur, ma fille; je le voi,
Dit-elle, vous aimez; fiez-vous à ma foi.

Ore premens, Discede, precor; miseroque pudori[1]
Parce, ait. Instanti, Discede, aut desine, dixit,
Quærere quid doleam. Scelus est, quod scire laboras.
Horret anus, tremulasque manus annisque metuque
Tendit, et ante pedes supplex procumbit alumnæ.
Et modò blanditur, modò, si non conscia fiat,
Terret : et indicium laquei cœptæque minatur
Mortis : et officium commisso spondet amori.

Extulit illa caput, lacrymisque implevit obortis
Pectora nutricis : conataque sæpe fateri,
Sæpe tenet vocem : pudibundaque vestibus ora
Texit : et, O ! dixit, felicem conjuge matrem[2] !
Hactenus : et gemuit. Gelidos nutricis in artus
Ossaque, sensit enim, penetrat tremor : albaque toto
Vertice canities rigidis stetit hirta capillis :
Multaque, ut excuteret diros, si posset, amores,
Addidit. At virgo scit se non falsa moneri :
Certa mori tamen est, si non potiatur amato.

[1] Phèdre, dans la tragédie de Racine, exprime à-peu-près de même ses remords et sa honte :

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
....
Tu frémiras d'horreur, si je romps le silence.

[2] *Figuratâ oratione utitur Myrrha, quò honestiùs amorem suum in patrem nutrici confiteatur. Hac vero figurâ ea significare solemus, quæ si apertè dicerentur, minùs decerent, turpiaque viderentur.*



Myrrha avoue sa passion incestueuse.

Je saurai vous servir, et vous cacher d'un père.
  Hors d'elle à ce discours Myrrha se désespère,
Se roule sur son lit, le presse de son front.
Epargne-moi, dit-elle, un si cruel affront;
Et respecte ma honte, hélas! trop légitime.
Ce que tu veux savoir est l'aveu d'un grand crime.
La nourrice frémit à ces mots accablans;
Et les bras de vieillesse et de crainte tremblans,
Se prosterne à ses piés, les presse, les embrasse.
Tour-à-tour elle prie, et tour-à-tour menace.
Elle ira de sa mort dénoncer les apprêts,
Ou veut, pour la servir, apprendre ses secrets.
  Myrrha lève la tête, et de honte accablée
Dans le sein de Barcé retombe, et désolée
L'inonde de ses pleurs, veut parler; et sa voix
A ce pénible aveu se refuse trois fois.
Enfin couvrant son front, elle dit: O ma mère!
Cynire est votre époux! faut-il qu'il soit mon père?
Elle n'en dit pas plus; elle en a dit assez.
Barcé n'entend que trop ces aveux commencés.
Son sang glacé d'horreur dans ses veines s'arrête,
Et ses cheveux blanchis se dressent sur sa tête.
Remontrances, avis, prières, tour-à-tour,
Elle n'épargne rien pour vaincre son amour.
Tous les conseils sont vains; Myrrha ne peut les suivre.
Elle-même s'accuse, et honteuse de vivre,

Vive, ait hæc; potiere tuo, non ausa, parente,
Dicere, conticuit : promissaque numine firmat.
  Festa piæ Cereris celebrabant annua matres [1]
Illa, quibus niveâ velatæ corpora veste [2]
Primitias frugum dant, spicea serta, suarum :
Perque novem noctes Venerem, tactusque viriles,
In vetitis numerant. Turbâ Cenchrêis in illâ
Regis adest conjux, arcanaque sacra frequentat.
Ergo, legitimâ vacuus dum conjuge lectus,
Nacta gravem vino Cinyran malè sedula nutrix,
Nomine mentito, veros exponit amores :
Et faciem laudat. Quæsitis virginis annis;
Par, ait, est Myrrhæ. Quam post quàm adducere jussa est,
Utque domum rediit, Gaude mea, dixit, alumna :
Vicimus! infelix non toto corpore sentit
Lætitiam virgo; præsagaque pectora mœrent.
Sed tamen et gaudet : tanta est discordia mentis!
  Tempus erat, quo cuncta silent; interque Triones
Flexerat obliquo plaustrum temone Bootes [3] :

[1] Les fêtes de Cérès, appelées Thesmophores par les Grecs, obligeaient les femmes, dans les dix jours de leur célébration, de s'interdire tout commerce avec leurs maris, et de se conformer aux lois de la chasteté la plus rigoureuse.

[2] *In sacris Cereris utebantur candidis vestibus matronæ ad significandam animi puritatem.*

[3] Cette description d'une nuit obscure et silencieuse produit une impression d'autant plus profonde, que le rhythme poétique a je ne sais quoi de sombre et de terrible.

Elle veut par la mort terminer son tourment.
Vivez, lui dit la vieille; oui, j'en fais le serment,
Oui, vous posséderez... La honte la fait taire,
Et sa bouche a frémi d'ajouter... votre père.
C'était le tems sacré des fêtes de Cérès.
En longs habits de lin, les femmes du palais
Vont des épis nouveaux consacrer les prémices.
Chastes dans les neuf jours de ces pieux offices,
Ce que l'hymen permet leur était interdit.
L'épouse de Cynire, absente de son lit,
Comme elles d'Eleusis célèbre le mystère.
Cependant de Myrrha la complice adultère
Le soir surprend Cynire, au sortir d'un festin,
Enivré des vapeurs et des mets et du vin,
Lui peint sous un faux nom une amante réelle,
Lui vante ses attraits : Myrrha n'est pas plus belle,
Quand elle eut de Cynire enflammé les esprits,
Elle rejoint Myrrha. Je vous l'avais promis,
La victoire est à nous, plus de larmes, dit-elle.
Myrrha se réjouit : mais sa joie infidelle
Mêle à son faux nectar le poison du remord.
La nuit a ramené le silence; tout dort;
Tout se tait. Le Bouvier, au milieu de sa course,
Roulait obliquement le char pesant de l'Ourse.
Elle marche à son crime; et l'astre de la nuit,
La lune, en la voyant, se détourne et s'enfuit.

Ad facinus venit [1] illa suum. Fugit aurea cœlo
Luna : tegunt nigræ latitantia sidera nubes;
Nox caret igne suo. Primos tegis, Icare, vultus;
Erigoneque pio sacrata parentis amore.
Ter pedis offensi signo est revocata : ter omen
Funereus bubo letali carmine fecit.
It tamen : et tenebræ minuunt, noxque atra, pudorem.
Nutricisque manum lævâ tenet; altera motu
Cæcum iter explorat. Thalami jam limina tangit,
Jamque fores aperit, jam ducitur intus : at illi [2]
Poplite succiduo genua intremuêre, fugitque .
Et color, et sanguis, animusque relinquit euntem.
Quòque suo propior sceleri, magis horret, et ausi
Pœnitet; et vellet non cognita posse reverti.
Cunctantem longæva manu deducit : et alto
Admotam lecto cùm traderet; Accipe, dixit;
Ista tua est, Cinyra : devotaque corpora junxit.
Accipit obsceno genitor sua viscera lecto [3],
Virgineosque metus levat, hortaturque timentem.

[1] Remarquez la force de cette locution poétique. Remarquez quelles teintes sombres rembrunissent ce tableau, et de quels présages sinistres la coupable Myrrha est accompagnée.

Hélas! le crime veille et son horreur la suit.

[2] *Eleganter poëta exprimit gestum timidæ virginis aliquid sceleris aggressuræ.*

[3] L'énergie de cette expression *sua viscera* pour dire *suam filiam*, répond à l'énormité du crime.

Le ciel cache ses feux sous un sombre nuage.
Icare le premier se couvre le visage;
Et toi qu'auprès de lui plaça ta piété,
Erigone, d'horreur tu voiles ta clarté.
Trois fois dans le chemin son pié tremble et chancelle;
Trois fois par un cri sourd un hibou la rappelle.
Malgré ce noir présage, elle avance; et son cœur
Perd dans la nuit obscure un reste de pudeur.
Elle appuie une main sur sa compagne sombre;
De l'autre, au-devant d'elle, elle interroge l'ombre.
La porte est entr'ouverte; elle entre, elle a frémi.
Elle arrête en suspens son pié mal affermi.
Ses genoux sont tremblans. Plus son crime s'approche,
Plus d'un remords tardif elle entend le reproche.
Que ne peut-elle encor revenir sur ses pas!
Elle le veut trop tard. La vieille, par le bras,
L'entraîne; et l'amenant près du lit de son père:
Je vous livre, dit-elle, une fille bien chère.

Amant, à son insu, coupable, incestueux,
Cynire dans ce lit qui les unit tous deux,
Reçoit sa fille, ainsi qu'il eût reçu sa femme.
Il croit que la pudeur combat encor sa flamme,
Et prend, pour l'enhardir, un ton doux et soumis.
Peut-être par un nom à son âge permis,
En l'appelant ma fille, il a voulu lui plaire;
Peut-être par coutume elle répond, mon père.

Forsitan ætatis quoque nomine, Filia, dicat:
Dicat et illa, Pater; sceleri ne nomina desint [1].
Plena patris thalamis excedit : et impia diro
Semina fert utero; conceptaque crimina portat.
Postera nox facinus geminat: nec finis in illâ est.
Cùm tandem Cinyras, avidus cognoscere amantem
Post tot concubitus, illato lumine, vidit
Et scelus, et natam : verbisque dolore retentis,
Pendenti nitidum vaginâ deripit ensem.
Myrrha fugit, tenebris et cæcæ munere noctis
Intercepta neci : latosque vagata per agros,
Palmiferos Arabas, Panchæaque rura relinquit [2].
Perque novem errâvit redeuntis cornua Lunæ;
Cùm tandem terrâ requievit fessa Sabæâ;
Vixque uteri portabat onus. Tum nescia voti,
Atque inter mortisque metus, et tædia vitæ;
Est tales exorsa preces. O! si qua patetis
Numina confessis; merui; nec triste recuso
Supplicium : sed, ne violem vivosque superstes,
Mortuaque extinctos, ambobus pellite regnis;
Mutatæque mihi vitamque necemque negate [3].

[1] Cette réflexion, qui est une pensée ingénieuse, contribue à rendre plus horribles les moindres circonstances de cette nuit coupable.

[2] *Est Panchaia regio Arabiæ felicis in quâ multæ palmæ et turiferæ arbores nascuntur.*

[3] *Optat ut transmutetur sic, ut neque vivat, neque moriatur.*

Soit coutume ou destin, le ciel veut qu'en effet
Rien, pas même ces noms, ne manque à son forfait.
Myrrha sort en secret de la couche funeste;
Et porte dans son flanc le fruit de son inceste.
C'est peu; le lendemain elle va dans la nuit
De son coupable amour goûter encor le fruit.
Le lendemain encor son crime continue.
Après tant de faveurs d'une amante inconnue,
Cynire veut la voir. Un flambeau délateur
Montre à ses yeux sa fille et son crime. O fureur!
Il pâlit, perd la voix, et court à son épée.
A la faveur de l'ombre, à son glaive échappée,
Myrrha fuit chez l'Arabe, où sa honte neuf mois
A l'abri des palmiers se cache au fond des bois.
Sous le poids de son sein de fatigue tombée,
Elle s'arrête enfin aux champs de la Sabée.
Là, sentant à-la-fois, dans l'horreur de son sort,
Le dégoût de la vie et l'effroi de la mort,
Elle s'écrie : O dieux qui punissez mon crime,
J'ai mérité ma peine; elle est trop légitime.
Mais afin que ma vue odieuse aux vivans
N'offense ni leurs yeux qu'elle a souillés long-tems,
Ni les morts effrayés de voir mon ombre impie,
Sauvez-moi de la mort, sauvez-moi de la vie;
Et faites en changeant ce qu'autrefois je fus,
Et que je sois encore, et que je ne sois plus.

Numen confessis aliquod[1] patet. Ultima certè
Vota suos habuere Deos : nam crura loquentis
Terra supervenit; ruptosque obliqua per ungues
Porrigitur radix, longi firmamina trunci :
Ossaque robur agunt : mediâque manente medullâ,
Sanguis it in succos, in magnos brachia ramos,
In parvos digiti : duratur cortice pellis.
Jamque gravem crescens uterum perstrinxerat arbor,
Pectoraque obruerat, collumque operire parabat :
Non tulit illa moram : venientique obvia ligno
Subsedit, mersitque suos in cortice vultus.
Quæ, quamquam amisit veteres cum corpore sensus,
Flet tamen : et tepidæ manant ex arbore guttæ.
Est honor et lacrymis : stillataque cortice Myrrha
Nomen herile tenet, nullique tacebitur ævo.

XI. *Nascitur Adonis.*

At malè conceptus sub robore creverat infans;
Quærebatque viam, quà se, genitrice relictâ,
Exsereret. Mediâ gravidus tumet arbore venter.
Tendit onus matrem, nec habent sua verba dolores;
Nec Lucina potest parientis voce vocari.
Nitenti tamen est similis, curvataque crebros

[1] Cette maxime, que les Rhéteurs nomment épiphonème, est à-la-fois une réflexion morale, et une transition grave et sententieuse.



Eisen inv. Delaunay sc.

Naissance d'Adonis.

Toujours le repentir trouve un dieu qui pardonne.
Elle achève, et ses piés, que le sable environne,
Se plongent dans la terre, en racines changés,
Solide appui d'un tronc, aux rameaux alongés.
Le tissu de sa peau se durcit en écorce.
Ses os forment du bois l'épaisseur et la force.
La sève a pris son cours dans les canaux du sang :
La moelle est moelle encor : l'arbre autour de son flanc
S'élève par degrés ; mais elle impatiente
N'attend pas les progrès de l'écorce trop lente,
Et s'y plongeant la tête, y cache ses douleurs.
Elle est arbre, et du moins ne sent plus ses malheurs.
Mais elle pleure encore, et de l'écorce humide
La myrrhe, aux doux parfums, distille en or fluide.

XI. *Naissance d'Adonis.*

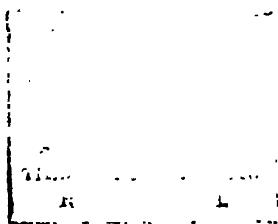
Mais le fruit innocent d'un si coupable amour,
Croît, arrive à son terme, et mûr pour voir le jour,
Cherche à s'ouvrir le tronc qui renferme sa mère.
Le tronc s'enfle et se tend. Mais, ô douleur amère !
Pour appeler Lucine, elle n'a plus de voix.
Gros du fardeau vivant qu'elle a traîné neuf mois,
L'arbre en travail gémit, se recourbe, s'efforce,
Et de pleurs douloureux humecte son écorce.
L'indulgente Lucine approche des rameaux,
Et de l'arbre en souffrance elle abrège les maux.

Dat gemitus arbor : lacrymisque cadentibus humet.
Constitit ad ramos mitis Lucina dolentes,
Admovitque manus, et verba puerpera dixit.
Arbor agit rimas ; et, fissâ cortice, vivum
Reddit onus, vagitque puer : quem mollibus herbis
Naïdes impositum lacrymis unxère parentis.
Laudaret faciem Livor quoque. Qualia namque
Corpora nudorum tabulâ pinguntur Amorum,
Talis erat : sed, ne faciat discrimina cultus,
Aut huic adde leves, aut illis deme pharetras.
Labitur occultè, fallitque volatilis ætas [1] ;
Et nihil est annis velocius. Ille sorore
Natus avoque suo, qui conditus arbore nuper,
Nuper erat genitus ; modò formosissimus infans ;
Jam juvenis, jam vir, jam se formosior ipso est :
Jam placet et Veneri, matrisque ulciscitur ignes.

XII. *Adonidem Venus adamat.*

NAMQUE Pharetratus dum dat puer oscula matri,
Inscius exstanti destrinxit arundine pectus.
Læsa manu natum Dea repulit : altiùs actum
Vulnus erat specie : primòque fefellerat ipsam.

[1] Cette sentence sur la brièveté de la vie, contraste avec les accessoires rians de ce tableau plein de charme, et donne à l'esprit un plaisir d'un autre genre, celui de la réflexion.





Venus et Adonis.

Elle y porte les mains; et l'écorce féconde
Met au jour un enfant, que les Nymphes de l'onde,
A l'ombre de sa mère, embaument de ses pleurs,
Couché sur le gazon, dans un berceau de fleurs.
C'est un astre mortel au matin de sa vie.
Adonis aurait plu même aux yeux de l'Envie.
Semblable à ces Amours, chefs-d'œuvre des pinceaux,
Ils sont nus comme lui, mais ne sont pas plus beaux.
Les Amours sont armés : Adonis est sans armes.
Veut-on que l'œil trompé se méprenne à leurs charmes ?
Qu'on lui donne un carquois, ou qu'on l'ôte aux Amours.
O comme le tems glisse insensible en son cours !
Que des ans fugitifs la trace est passagère !
Ce fils né de sa sœur, dont l'aïeul est le père,
Que naguère en ses flancs un arbre a renfermé,
Hier encore enfant, homme aujourd'hui formé,
Chaque jour en beauté se surpassant lui-même,
Va venger sa naissance, et déjà Vénus l'aime.

XII. *Adonis aimé de Vénus.*

L'ENFANT ailé, qui flatte et qui blesse à-la-fois,
D'un trait à son insu sorti de son carquois,
En jouant sur son sein, un jour blessa sa mère.
La déesse a senti sa piqûre légère,
Le repousse, et bientôt sourit de sa douleur.
Mais la blessure est vive : elle va jusqu'au cœur.

Capta viri formâ, non jam Cythereïa curat
Litora : non alto repetit Paphon æquore cinctam,
Piscosamque Gnidon [1], gravidamve Amathunta metalli.
Abstinet et cœlo : cœlo præfertur Adonis [2].
Hunc tenet : huic comes est : assuetaq; semper in umbrâ
Indulgere sibi, formamque augere colendo,
Per juga, per silvas, dumosaque saxa vagatur,
Nuda genu, vestem ritu succincta Dianæ.
Hortaturque canes; tutæque animalia prædæ,
Aut pronos lepores, aut celsum in cornua cervum,
Aut agitat damas : a fortibus abstinet apris :
Raptoresque lupos, armatosque unguibus ursos
Vitat, et armenti saturatos cæde leones.
Te quoque, ut hos timeas, si quid prodesse monendo
Possit, Adoni, monet : Fortisque fugacibus esto,
Inquit; in audaces non est audacia tuta.
Parce meo, juvenis, temerarius esse periclo;

[1] *Gnidos insula nobilis templo Veneris, et ejusdem signo à Praxitele facto.*

[2] On a vu dans les vers précédens que Vénus s'est blessée en carressant son fils; incident naturel, qui répand de l'intérêt sur cette image charmante. La Fontaine, dans le poëme d'Adonis, fait dire à Vénus :

Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine :
Je les quitte pour toi.

C'est une imitation du vers d'Ovide, sur lequel Farnabe fait la remarque suivante : *Lepida emphasis ex quâ colligitur quàm formosus fuerit Adonis.*

Pour le bel Adonis Vénus quitte sans honte
Gnide, Paphos, Cythère, et les bois d'Amathonte.
Pour le bel Adonis elle a quitté les cieux;
Elle voit Adonis; le ciel est dans ses yeux.
Elle est de tous ses pas la compagne assidue.
Elle qui, sur les fleurs mollement étendue,
Sans sortir des langueurs de son oisiveté,
Se donnait toute entière aux soins de sa beauté;
Aujourd'hui l'arc en main, hors d'haleine, empressée,
Le genou demi-nu, la robe retroussée,
Se fatigue à courir les vallons et les bois.
Elle passe les monts, les repasse vingt fois,
Excite les coureurs aux oreilles de soie,
Et se plaît à poursuivre une timide proie,
Le lièvre, le chevreuil, le cerf aux piés légers.
Mais, comme leurs plaisirs, ces jeux ont leurs dangers;
Elle n'ose attaquer le sanglier sauvage;
Elle évite les loups affamés de carnage,
La fureur du lion et la force de l'ours;
Et veut que son amant n'expose pas ses jours.
  Adonis, lui dit-elle, ah! si tu peux m'en croire,
Au prix de mon bonheur ne cherche point la gloire.
Crains ces fiers animaux par la nature armés,
Aguerris aux combats, au meurtre accoutumés.
Contre l'audace, hélas! l'audace est téméraire.
Ton âge, ta beauté, charmes qui m'ont su plaire,

Neve feras, quibus arma dedit Natura, lacesse;
Stet mihi ne magno tua gloria. Non movet ætas,
Nec facies, nec quæ Venerem movêre, leones,
Setigerosque sues, oculosque, animosque ferarum.
Fulmen habent acres in aduncis dentibus apri:
Impetus est fulvis, et vasta leonibus ira;
Invisumque mihi genus est. Quæ causa, roganti [1],
Dicam, ait : et veteris monstrum mirabere culpæ.
Sed labor insolitus jam me lassavit : et ecce
Opportuna suâ blanditur populus umbrâ;
Datque torum cespes. Libet hac requiescere tecum,
Et requievit, humo : pressitque et gramen, et ipsum.
Inque sinu juvenis positâ cervice, renidens
Sic ait : ac mediis interserit oscula verbis.

XIII. *Atalanta cursûs præmium in procos obtinet.*

Forsitan audieris aliquam certamine cursûs
Veloces superasse viros. Non fabula rumor
Ille fuit : superabat enim : nec dicere posses [2],
Laude pedum; formæne bono præstantior esset.
Scitanti Deus huic de conjuge; Conjuge, dixit,

[1] Le poète, par un seul mot, exprime qu'Adonis interroge la déesse sur la cause de sa haine, sans que la narration soit interrompue.

[2] Quelle vivacité de style ! quelle brièveté ! un seul vers exprime à-la-fois et la légèreté et la beauté accomplie d'Atalante.

Ne pourraient adoucir ces monstres furieux :
Ils n'ont pour les sentir ni mon cœur ni mes yeux.
La dent du sanglier est une arme invincible.
Le fer est moins tranchant; la foudre est moins terrible.
Le lion dans le sang abreuve sa fureur;
Le meurtre est son instinct. J'ai sa race en horreur.
Ecoute; tu sauras le sujet de ma haine.
Mais la chaleur m'accable; et je suis hors d'haleine.
Tu vois ce peuplier : l'abri de ses rameaux,
Sur un lit de gazon nous invite au repos.
Sur la molle verdure asseyons-nous à l'ombre.
Elle dit, et s'étend sous le feuillage sombre;
Et pressant à-la-fois la mousse et son amant,
Mêle à ses doux propos un sourire charmant,
Et les baisers plus doux de sa bouche vermeille.

XIII. *Atalante remporte sur ses amans le prix de la course.*

Si le nom d'Atalante a frappé ton oreille,
On t'a dit, qu'à la course Athlètes exercés,
Tous ses amans par elle ont été surpassés.
Elle les surpassait : ce n'est point une fable.
Que dis-je? à sa beauté rien ne fut comparable
Que sa course légère et son agilité.
Sur le choix d'un époux par elle consulté,

Nil opus est, Atalanta, tibi, fuge conjugis usum.
Nec tamen effugies, teque ipsâ viva carebis.
  Territa sorte Dei per opacas innuba silvas
Vivit, et instantem turbam violenta procorum
Conditione fugat : Nec sum potiunda, nisi, inquit,
Victa priùs cursu : pedibus contendite mecum.
Præmia veloci conjux thalamique dabuntur,
Mors pretium tardis. Ea lex certaminis esto.
Illa quidem immitis : sed, tanta potentia [1] formæ est!
Venit ad hanc legem temeraria turba procorum.
  Sederat Hippomenes cursûs spectator iniqui;
Et [2], Petitur cuiquam per tanta pericula conjux!
Dixerat : ac nimios juvenum damnârat amores.
Ut faciem, et posito corpus velamine vidit,
Quale meum, vel quale tuum [3], si fœmina fias;
Obstupuit : tollensque manus, Ignoscite, dixit,
Quos modò culpavi : nondum mihi præmia nota,
Quæ peteretis, erant. Laudando concipit ignem [4];

[1] *Exclamatio quâ procorum temeritas excusatur.*

[2] *Affectui et indignationi servit illa particula* Et. *Indignatur enim Hippomenes quòd quisquam se tanto periculo exponat gratiâ habendæ uxoris.*

[3] Quoi de plus aimable que cette comparaison, qui exprime si bien et la passion de Vénus, et la beauté du chasseur qu'elle adore !

[4] Cette pensée si délicate est une expression vraie de la passion. En louant la beauté qu'on admire, l'imagination s'exalte, et l'illusion de l'amour s'augmente.

L'oracle lui répond : Fuis l'hymen, Atalante;
Mais contre le destin que peux-tu, faible amante?
Tu ne le fuiras point; et le don de ta foi,
Sans te priver du jour, te privera de toi.
L'oracle l'épouvante; à la cour de Diane,
A vivre sans époux sa pudeur se condamne;
Et cachant dans les bois ses jours indépendans,
Elle écarte les vœux de mille prétendans,
Et leur défend l'espoir par une loi cruelle.
Qui veut me posséder, doit me vaincre, dit-elle :
O vous donc, malgré moi, d'un fol amour épris,
A la course venez me disputer le prix.
Qu'un de vous me surpasse, et je suis sa conquête.
Le vaincu périra : paraissez, je suis prête.
Amans, telle est sa loi : loi dure! mais hélas!
Beauté, charme des yeux, quel pouvoir n'as-tu pas?
Les concurrens en foule entrent dans la carrière.
Spectateur de la lice, assis sur la barrière,
Hippomène s'étonne : ô ciel! qui peut songer
Que l'amour d'une femme expose à ce danger?
O folle ardeur! dit-il : ô jeunesse imprudente!
Il n'avait pas encor vu la belle Atalante.
Elle a levé son voile, et paraît à ses yeux,
Telle que tu me vois, ou telle que les dieux
Te pourraient adorer sous les traits d'une femme.
Amans! s'écria-t-il, dont j'ai blâmé la flamme,

Et, ne quis juvenum currat velociùs, optat;
Invidiâque timet. Sed cur certaminis hujus
Intentata mihi fortuna relinquitur? inquit.
Audentes Deus ipse juvat. Dum talia secum
Exigit Hippomenes, passu volat alite virgo.
Quæ quamquam Scythicâ non secius ire sagittâ
Aonio visa est juveni, tamen ille decorem
Miratur magis : et cursus facit ipse decorem [1].
Aura refert ablata citis talaria plantis:
Tergaque jactantur crines per eburnea, quæque
Poplitibus suberant picto genualia limbo;
Inque puellari corpus candore ruborem
Traxerat. Haud aliter, quàm cùm super atria velum
Candida purpureum simulatas inficit umbras.

XIV. *Audet Hippomenes de præmio currendi cum Atalantâ contendere.*

Dum notat hæc hospes, decursa novissima meta est:
Et tegitur festâ victrix Atalanta coronâ.

[1] Que de vivacité! quel charme dans ce trait si simple! Remarquez de plus comme le poète développe et détaille les accessoires de cette image gracieuse. Qu'un peintre essaye à reproduire sur la toile ce tableau plein de mouvement et de vie. On sentira que le talent de la peinture est bien circonscrit et bien mécanique comparé à celui de la poésie.

Pardonnez à l'erreur de mon cœur prévenu :
Le prix de vos dangers ne m'était pas connu.
En louant Atalante, il la trouve plus belle;
Il porte envie à ceux qui vont mourir pour elle,
Il tremble qu'un rival ne devance ses pas.
Et moi, dit-il, pourquoi ne combattrais-je pas?
Essayons : le succès est le prix de l'audace.
Tandis qu'il parle encore, elle vole, et sa grace
A paru s'embellir de sa légéreté.
Un oiseau dans son vol a moins d'agilité.
Ses pas sont des éclairs; et la flèche d'un Scythe,
En s'échappant de l'arc, ne fend pas l'air plus vîte.
Sa robe à plis légers, et ses cheveux mouvans,
Voltigent en arrière, emportés par les vents.
Sous un tissu de lin sa jambe se dessine;
Une frange en festons sur ses genoux badine;
Par sa course animée, une douce rougeur
De son teint délicat nuance la fraîcheur :
Comme on voit une gaze, à Sidon colorée,
Refléter sur l'albâtre une teinte empourprée.

XIV. *Hippomène se détermine à disputer le prix de la course avec Atalante.*

Hippomène l'observe, et son œil à longs traits
Boit ce poison si doux, qu'il puise en ses attraits.

Dant juvenum victi, pœnamque ex fœdere pœnas.
Non tamen eventu juvenum deterritus horum,
Constitit in medio, vultuque in virgine fixo:
Quid facilem titulum superando quæris inertes?
Mecum confer, ait: seu me fortuna potentem
Fecerit, a tanto non indignabere vinci.
Namque mihi genitor Megareus, Onchestius illi;
Est Neptunus avus [1]: pronepos ergo regis aquarum.
Nec virtus citra genus est: seu vincar, habebis [2],
Hippomene victo, magnum et memorabile nomen.

Talia dicentem molli Schœneïa vultu
Aspicit: et dubitat, superari an vincere malit [3].
Atque ita: Quis Deus hunc formosis, inquit, iniquus
Perdere vult? caræque jubet discrimine vitæ
Conjugium petere hoc? Non sum, me judice, tanti.
Nec formâ tangor: poteram tamen hac quoque tangi.
Quid? quod adhuc puer est: non me movet ipse, sed ætas.
Quid? quod inest virtus, et mens interrita leti.
Quid? quod ab æquoreâ numeratur origine quartus.

[1] *Majores suos recenset Hippomenes ut suâ generositate Atalantæ animum ad se amandum pelliciat: à Neptuno namque ducit originem.*

[2] *Dubitante colligit Hippomenes Atalantam secum certare debere.*

[3] Ce doute de la fille de Schœnée exprime avec délicatesse l'impression que la beauté d'Hippomène a faite sur elle. Il indique l'intérêt qu'elle prend à ce jeune héros, et prépare aux sentimens qu'elle développe dans son monologue.

Elle a touché le but de la course fatale,
Elle ceint de laurier sa tête triomphale,
Et soumet les vaincus à la loi du trépas.
Hippomène le voit, et ne s'étonne pas.
Au milieu de la lice il marche, il se présente;
Et les yeux attachés sur les yeux d'Atalante:
Pour vous vaincre, dit-il, il faut vous mériter;
J'y prétends; et sur vous si je peux l'emporter,
Vous ne rougirez point de voir votre fortune
Unie au fils d'un roi, petit-fils de Neptune,
Qui joint au sang du dieu qui règne sur les flots,
Et le cœur d'un amant, et l'ame d'un héros.
Si vous me surpassez, votre gloire est certaine:
On peut avec honneur triompher d'Hippomène.
Atalante rougit d'une aimable pudeur,
Le regarde, s'étonne, et ne sait si son cœur
Conçoit l'espoir de vaincre ou bien d'être vaincue.
Ah! d'où lui vient, dit-elle, une audace imprévue?
Quel dieu veut pour sa perte, et pour la mienne, hélas!
Qu'il cherche mon hymen au péril du trépas?
Je suis d'un moindre prix; il faut que je l'avoue.
Non; ce n'est pas en lui sa beauté que je loue:
Elle est pourtant, elle est digne de me charmer.
Mais son âge si tendre a dû me désarmer.
Compterai-je pour rien son audace intrépide,
Son courage à tenter une course homicide,

Quid? quod amat, tantique putat connubia nostra,
Ut pereat, si me Fors illi dura negârit.
Dum licet, hospes [1], abi; thalamosque relinque cruentos.
Conjugium crudele meum est : tibi nubere nulla
Nolet : et optari potes a sapiente puellâ.
Cur tamen est mihi cura tui, tot jam ante peremtis?
Viderit : intereat : quoniam tot cæde procorum
Admonitus non est; agiturque in tædia vitæ.
Occidet hic igitur, voluit quia vivere mecum?
Indignamque necem pretium patietur amoris?
Non erit invidiæ victoria nostra ferendæ.
Sed non culpa mea est. Utinam desistere velles!
Aut, quoniam es demens, utinam velocior esses!
At quàm virgineus puerili vultus in ore est!
Ah! miser Hippomene, nollem tibi visa fuissem!
Vivere dignus eras. Quod si felicior essem,
Nec mihi conjugium fata importuna negarent;
Unus eras, cum quo sociare cubilia possem.
  Dixerat : utque rudis [2], primoque Cupidine tacta,
Quid facit ignorans, amat, et non sentit amorem.

[1] *Est apostrophe ad Hippomenem, quem etsi amicè admonere videtur Atalanta, ne secum currendo certet, secum tamen ipsa hæc loquitur.*

[2]. *Rudis* ne doit pas se prendre ici au propre, rude, grossier. Il signifie inexpérimenté, qui n'entend pas une chose, comme dans les locutions suivantes : *Ad bella rudis*, novice dans l'art de la guerre; *rudis græcæ linguæ*, qui ne sait pas le grec.

Et le sang de Neptune, et sur-tout son amour,
Et ce dessein de vaincre, ou de perdre le jour,
S'il ne peut conquérir l'amante qu'il adore?
Fuis, ô jeune étranger ! fuis, tu le peux encore;
Eteins pour une ingrate un feu si violent:
Songe que mon hymen est un hymen sanglant.
Une fille des rois, et plus belle et plus tendre,
De te donner son cœur ne pourra se défendre.
Mais à cet inconnu pourquoi m'intéresser?
S'il expose ses jours, est-ce à moi d'y penser?
Au péril qui l'attend, c'est lui seul qui se livre.
Qu'il meure, s'il le veut, s'il est si las de vivre !...
Hélas ! il mourra donc victime de ta loi,
Il mourra, lui qui veut ne vivre que pour toi.
Voilà l'indigne prix d'une flamme si belle !
Chacun accusera ta victoire cruelle....
Qu'on n'accuse que lui. Qu'il laisse en paix mon cœur,
Ou, s'il veut être amant, qu'il sache être vainqueur !
Malheureux étranger ! pourquoi m'as-tu connue?
Ton front a la candeur d'une vierge ingénue;
Tu méritais de vivre. Oui, si le ciel jaloux
Ne m'eût pas envié le choix de mon époux,
Toi seul triompherais de ma rigueur farouche;
C'est pour toi que l'hymen aurait paré ma couche.

Elle dit; et son cœur blessé d'un premier trait,
Cède, en lui résistant, à ce nouvel attrait,

Jam solitos poscunt cursus populusque paterque;
Cùm me sollicitâ proles Neptunia voce
Invocat Hippomenes. Cythereïa, comprecor, ausis
Adsit, ait, nostris? et, quos dedit, adjuvet ignes.
Detulit aura preces ad me non invida blandas;
Motaque sum, fateor; nec opis mora longa dabatur.
Est ager, indigenæ Tamasenum nomine dicunt,
Telluris Cypriæ pars optima : quem mihi prisci
Sacravêre senes, templisque accedere dotem
Hanc jussêre meis. Medio nitet arbor in arvo,
Fulva comam, fulvo ramis crepitantibus auro.
Hinc tria fortè meâ veniens decerpta ferebam
Aurea poma manu : nullique videnda, nisi ipsi,
Hippomenen adii; docuique, quis usus in illis.

XV. *Atalantam vincit Hippomenes.*

Signa tubæ dederant; cùm carcere pronus uterque
Emicat, et summam celeri pede libat arenam.
Posse putes illos sicco freta radere passu [1],
Et segetis canæ stantes percurrere aristas.
Adjiciunt animos juveni clamorque, favorque,
Verbaque dicentûm, Nunc, nunc incumbere tempus.

[1] Les vers de Virgile sur la course de la guerrière Camille, ont moins de légèreté.

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.





Course d'Hippomene et d'Atalante.

Et novice en amour, elle brûle, et l'ignore.
Le peuple cependant demande à voir encore
Le spectacle fatal qu'il a vu tant de fois.
Hippomène m'invoque : O viens ! entends ma voix,
Viens, soutiens-moi, dit-il, ô belle Cythérée !
Et couronne l'ardeur que tu m'as inspirée.
Les zéphyrs, de ses vœux fidèles messagers,
M'apportent sa prière ; et je plains ses dangers.
Je l'exauce : un moment pouvait perdre Hippomène.
En Chypre, il est un champ, mon antique domaine,
Champ sacré, dont jadis par un don solennel,
L'île enrichit mon culte, et dota mon autel.
Un arbre aux pommes d'or, dans ce verger fertile,
De sa feuille bruyante agite l'or mobile.
Ma main avait cueilli trois de ces pommes d'or ;
Je sortais du bosquet, et les tenais encor.
Visible pour lui seul, je lui remets ce gage,
Et de ce don si cher je lui prescris l'usage.

XV. *Hippomène vainqueur d'Atalante.*

Mais la trompette sonne : ils partent ; et leurs pas
Effleurent la carrière, et ne la touchent pas.
Leurs piés, sans se mouiller, auraient couru sur l'onde ;
Ils auraient sans courber leur chevelure blonde,
Glissé sur les épis, ou sur la gerbe en fleur.
Hippomène a pour lui la publique faveur.

Hippomene : propera. Nunc viribus utere totis.
Pelle moram : vinces. Dubium Megareïus heros
Gaudeat, an virgo magis his Schœneïa dictis.
O ! quoties, cùm jam posset transire, morata est !
Spectatosque diu vultus invita reliquit !
Aridus e lasso veniebat anhelitus ore :
Metaque erat longè. Tum denique de tribus unum
Fœtibus arboreis proles Neptunia misit.
Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
Declinat cursus, aurumque [1] volubile tollit.
Præterit Hippomenes : resonant spectacula plausu.
Illa moram celeri, cessataque tempora, cursu
Corrigit : atque iterum juvenem post terga relinquit.
Et rursus pomi jactu remorata secundi,
Consequitur, transitque virum. Pars ultima cursûs
Restabat : Nunc, inquit, ades, Dea muneris auctor :
Inque latus campi, quo tardiùs illa rediret,
Jecit ab obliquo nitidum juveniliter [2] aurum.
An peteret, virgo visa est dubitare : coëgi
Tollere, et adjeci sublato pondera malo :
Impediique oneris pariter gravitate morâque.

[1] Le genre est mis ici pour l'espèce : *Aurum volubile* pour *aureum pomum*. Sans avoir un goût très-perfectionné, on doit sentir qu'entre ces deux manières de dire, il y a une grande différence.

[2] Cet adverbe si élégant et si expressif, n'a point d'équivalent dans notre langue. Il signifie que la pomme fut jetée au loin et avec force.

On lui crie : Avancez ; qu'un beau feu vous enflamme ;
Courage, vous vaincrez. Dans le fond de son ame,
Peut-être autant que lui desirant son succès,
Atalante du peuple approuve les souhaits.
Que de fois trop légère elle hésite et s'arrête !
Que de fois pour le voir elle tourne la tête !
Hippomène déjà de fatigue accablé,
Commence à perdre haleine, et de crainte troublé,
Se voit bien loin encor du terme de la lice.
En ce pressant danger il use d'artifice,
Et lance dans l'arène une des pommes d'or.
Atalante s'étonne, admire ce trésor,
S'arrête, se détourne, et saisit l'or qui roule.
Il la laisse en arrière ; et tout le cirque en foule,
En poussant mille cris, l'anime et l'applaudit.
Mais regagnant bientôt le tems qu'elle perdit,
La Nymphe aux piés légers prend sa course, et le passe.
Il jette un second fruit : elle y court, le ramasse,
Revole, et le devance. On approchait du but.
Toi qui m'as fait ces dons, Vénus, sois mon salut,
Dit-il : et bien loin d'elle à travers la carrière
Il roule obliquement une pomme dernière.
Atalante incertaine hésite à la saisir.
Je vois son embarras ; j'excite son desir ;
Et je rends dans ses mains la pomme plus pesante.
Le poids et le détour, tout retarde Atalante :

Neve meus sermo cursu sit tardior illo [1],
Præterita est virgo : duxit sua præmia victor.

XVI. *Atalanta et Hippomenes in Leones mutati.*

Dignane, cui grates ageret, cui turis honorem
Ferret, Adoni, fui? nec grates immemor egit,
Nec mihi tura dedit. Subitam convertor in iram;
Contemnique dolens, ne sim spernenda futuris,
Exemplo caveo : meque ipsam exhortor in ambos.
Templa Deûm Matri, quæ quondam clarus Echion
Fecerat ex voto, nemorosis abdita silvis,
Transibant : et iter longum requiescere suasit.
Illic concubitûs intempestiva cupido
Occupat Hippomenen, a numine concita nostro.
Luminis exigui fuerat prope templa recessus,
Speluncæ similis, nativo pumice tectus [2];
Relligione sacer priscâ : quò multa sacerdos
Lignea contulerat veterum simulacra Deorum [3].
Hunc init; et vetito temerat sacraria probro.

[1] Cette comparaison de la brièveté rapide du récit de Vénus avec la vélocité de la course d'Hippomène et d'Atalante, m'a paru un abus d'esprit, une pensée minutieuse et froide : je l'ai omise.

[2] Image champêtre et pittoresque : on croit voir la chose même.

[3] Ovide observe que les statues des dieux de ce temple étaient grossièrement figurées en bois : et néanmoins il leur prête un sentiment d'indignation. C'est le privilége de la poésie de parler à l'imagination le langage qui lui convient.

Et couronné par moi du myrte le plus doux,
Hippomène triomphe, et devient son époux.

XVI. *Atalante et Hippomène changés en Lions.*

Bel Adonis, après cette faveur insigne,
Dis-moi, de son encens n'étais-je pas bien digne?
L'ingrat ne m'offre point un encens mérité.
La haine dans mon cœur succède à la bonté.
Du droit de mes autels divinité jalouse,
Je voue à ma vengeance et l'époux et l'épouse.
Près du temple sacré qu'à la mère des dieux
Echion fit bâtir au fond d'un bois pieux,
Ce couple passe un jour : l'ombre, la solitude,
Invite au doux repos leur molle lassitude.
Je glisse dans leur cœur un amoureux poison;
J'allume dans leurs sens un feu hors de saison.
Une grotte, en ce bois, mystérieuse, obscure,
S'enfonce sous un roc taillé par la nature,
De la religion asyle respecté.
Ils pénètrent tous deux dans cet antre écarté,
Et d'un profane amour souillent le sanctuaire.
Les dieux sculptés en bois que le prêtre y révère,
Et de honte et d'horreur détournent leurs regards;
Et le front couronné de tours et de remparts,
Cybèle en sa fureur va de ce couple impie
Eteindre au fond du Styx et la flamme et la vie.

Sacra retorserunt oculos : turritaque Mater [1],
An Stygiâ sontes, dubitavit, mergeret undâ.
Pœna levis visa est. Ergo modò lævia fulvæ
Colla jubæ velant : digiti curvantur in ungues.
Ex humeris armi fiunt : in pectora totum
Pondus abit : summæ caudâ verruntur arenæ.
Iram vultus habet : pro verbis murmura reddunt;
Pro thalamis celebrant silvas : aliisque timendi,
Dente premunt domito Cybeleïa fræna leones.
Hos tu, care mihi, cumque his genus omne ferarum,
Quæ non terga fugæ, sed pugnæ pectora præbent,
Effuge : ne virtus tua sit damnosa duobus.
Illa quidem monuit, junctisque per aëra cygnis
Carpit iter : sed stat monitis contraria virtus [2].
Forte suem latebris, vestigia certa secuti,
Excivêre canes; silvisque exire parantem
Fixerat obliquo juvenis Cinyreïus ictu.
Protinus excussit pando venabula rostro,
Sanguine tincta suo : trepidumque, et tuta petentem

[1] *Cybele eadem cum Tellure putatur esse. Alludit Ovidius ad coronam turribus insignitam, quæ illi attribuitur à poëtis. Hinc Lucretius :*

Muralique caput summum cinxêre coronâ,
Ex imis munita locis quòd sustinet urbes :
Quo nunc insigni per magnas prædita terras,
Horrificè fertur divinæ matris imago.

[2] Cette réflexion jetée en passant prépare la catastrophe.

Mais non : la mort serait un châtiment trop doux;
Elle veut que, marqués des traits de son courroux,
Le monde à leur aspect d'épouvante frémisse.
L'ivoire de leur col de longs crins se hérisse.
D'ongles durs et tranchans leurs doigts se sont armés.
Quadrupèdes, en piés leurs bras sont transformés.
Leur corps souple et nerveux se double et se ramasse,
Et leur queue, en long fouet, se traîne sur leur trace.
Leur voix est rugissante : et leur rage à longs traits
S'abreuve dans le sang des hôtes des forêts.
Terribles aux humains, mais soumis à Cybèle,
Ils mordent, en grondant, le frein de l'immortelle.
Fuis, ô bel Adonis ! tous ces monstres hagards,
Hardis à défier les chasseurs et les dards.
Songe que de ton sang tu dois me rendre compte.
  Elle dit; et déjà la reine d'Amathonte,
Sur un char attelé de cygnes éclatans,
S'élève dans les airs, et vole sur les vents.
Que va faire Adonis ? Le conseil était sage :
Mais, hélas ! pour le suivre, il a trop de courage.
Déjà de ses limiers il entend les abois.
Un sanglier par eux est lancé hors du bois.
Il le voit, et d'un dard qui vole sur sa trace,
Le perce obliquement, au même instant qu'il passe.
Le monstre a secoué le dard ensanglanté.
Il poursuit le chasseur qui fuit épouvanté,

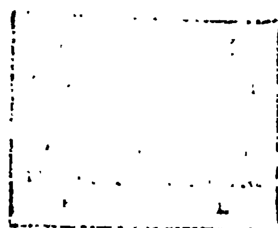
Trux aper insequitur : totosque sub inguine dentes
Abdidit, et fulvâ moribundum stravit arenâ.

XVII. *Adonis in florem.*

Vecta levi curru medias Cytherêa per auras
Cypron olorinis nundum pervenerat alis.
Agnovit longè gemitum morientis, et albas
Flexit aves illuc. Utque æthere vidit ab alto
Exanimem, inque suo jactantem sanguine corpus,
Desiluit : pariterque sinus, pariterque capillos
Rupit; et indignis percussit pectora palmis [1].
Questaque cum fatis; At non tamen omnia vestri
Juris erunt, inquit. Luctûs monumenta manebunt
Semper, Adoni, mei : repetitaque mortis imago
Annua plangoris peraget simulamina nostri.
At cruor in florem mutabitur. An tibi quondam
Fœmineos artus in olentes vertere mentas [2],
Persephone, licuit? nobis Cinyreïus heros
Invidiæ mutatus erit? Sic fata, cruorem
Nectare odorato spargit : qui tactus ab illo
Intumuit; sic, ut pluvio perlucida cœlo

[1] Le poète, par un hypallage, accorde avec *palmis* l'adjectif qui devrait s'accorder avec *pectora*, selon la syntaxe ordinaire.

[2] Menthe fut une nymphe, aimée de Pluton, que Proserpine, par jalousie, métamorphosa en une plante de ce nom.





Vénus pleure Adonis blessé à mort.

Et sur l'herbe à regret d'un si beau sang rougie,
Atteint d'un coup mortel, il le jette sans vie.

XVII. *Adonis en Fleur.*

Assez près de Paphos, les cygnes de Vénus
Précipitaient leur vol vers ces bords si connus.
Un cri perce la nue; et ses oiseaux d'albâtre
Revolent vers l'amant que son cœur idolâtre.
A peine de son char elle voit Adonis,
Dans son sang qui ruisselle en liquides rubis,
Sans vie et sans couleur couché sur la verdure;
Elle se précipite, observe sa blessure,
Arrache ses cheveux, les voiles de son sein,
Le frappe, le meurtrit, et s'écrie : O destin!
Enfers, qui le cachez dans vos ombres funèbres,
Son nom sera du moins sauvé de vos ténèbres!
Je veux qu'un deuil public, fête de mes douleurs,
Par des pleurs annuels solennise mes pleurs.
Tu naîtras de son sang, belle et tendre Anémone.
Si jalouse de Menthe, on a vu Perséphone
Transformer cette Nymphe en plante de son nom;
Moi, qui perds Adonis, sans offenser Pluton,
Ne puis-je de son sang voir une fleur éclose?
Elle dit; et ce sang, qu'un pur nectar arrose,
En humides rubis a paru se gonfler,
Comme on voit sur les flots des bulles d'air s'enfler.

Surgere bulla solet. Nec plenâ longior horâ
Facta mora est; cùm flos e sanguine concolor ortus:
Qualem, quæ lento celant sub cortice granum,
Punica ferre solent: brevis est tamen usus in illo.
Namque malè hærentem, et nimiâ levitate caducum,
Excutiunt îdem, qui præstant nomina, venti.

Du nectar teint de sang bientôt on voit éclore,
Une nouvelle fleur que la pourpre colore,
Fleur qui de la grenade imite l'incarnat,
Pareille à la beauté dans son fragile éclat;
Et sa feuille enlevée à sa tige débile,
Du vent qui la fait naître est le jouet mobile.

REMARQUES

SUR LE LIVRE X.

FABLE I. Page 221.

Hymen, loin de la Crète, emporté dans l'espace,
Sur un nuage d'or s'envole vers la Thrace.

CE livre est peut-être le plus beau du poëme. Orphée le remplit tout entier; et le poète a voulu que ses chants fussent dignes du fils d'Apollon et de Calliope. D'abord il expose lui-même l'hymen d'Orphée et d'Euridice, la douleur inconsolable de ce tendre époux sur la perte soudaine de son épouse, blessée par un serpent, sa descente aux enfers, le pouvoir de sa voix et de sa lyre sur Pluton, qui lui rend Euridice, et qu'Orphée perd une seconde fois par un excès d'amour. Il décrit les regrets de ce divin chantre, et à cette occasion diverses métamorphoses, les arbres attirés par sa lyre, Atys changé en pin, et Cyparisse en cyprès. Ensuite il cède la parole à Orphée, et ce chantre raconte toutes les aventures exposées dans le cours du livre; l'enlèvement de Ganymède, Hyacinthe changé en fleur, le châtiment des Propétides et des Cérastes, Pygmalion amoureux de sa statue, Cynire et Myrrha, la naissance d'Adonis changé en anémone. Le fond de ces fables est plein d'intérêt et de charme; et le poète y a répandu en abondance

ces beautés de sentiment, de poésie et d'élocution, je ne dis pas qu'il cherche et qu'il trouve, mais qui viennent d'elles-même embellir tous les sujets qu'il traite, et qu'il rencontre sous sa plume brillante et féconde.

Ibidem.

Il dit : Divinités du monde souterrain,
Vous dont tout ce qui naît reconnaît le domaine,
Un desir curieux n'est point ce qui m'amène.

Quoi de plus touchant, de plus tendre, de plus persuasif que ce discours? J'ai vu néanmoins des maîtres habiles critiquer ce bel endroit dans Ovide, et appuyer leur critique de l'exemple de Virgile, qui n'a point fait parler Orphée, parce que, disaient-ils, nulle éloquence poétique ne peut répondre à l'idée que l'imagination se forme de la magie des chants d'Orphée. Cette raison est spécieuse. Mais il est facile de répondre que, dans l'épisode de Virgile, c'est Protée qui raconte la malheureuse aventure d'Euridice, et qu'il n'a pas dû rapporter un discours qu'il n'avait pas entendu, et qui n'allait pas au but des instructions que lui demande Aristée; tandis qu'Ovide, dans sa description de la descente d'Orphée aux enfers, n'a pu l'amener devant le trône de Pluton, sans faire redire à ce chantre les paroles suppliantes qu'il adressa au roi des morts. Omettre son discours, c'eût été passer l'accessoire le plus essentiel du récit, c'eût été faire preuve, non de goût et d'art, mais de stérilité. Sans doute La Fontaine était de cet avis, puisque dans le poëme d'Adonis on trouve une imitation tou-

chante de ce discours d'Orphée. C'est Vénus qui regrette Adonis.

Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment:
Vous ne le perdrez point; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.

Ibidem. Page 225.

Il chante, et sous ses doigts sa lyre frémissante
Se marie aux accens de sa voix gémissante.

On peut comparer à ce morceau l'endroit de l'épisode d'Aristée où Virgile traite la même matière. On connaît les traductions en vers de M. Delille et de M. Lebrun. Selon toute apparence, M. de La Harpe, juge difficile, n'avait pas été entièrement satisfait ni de l'une ni de l'autre, puisqu'il a essayé de mieux faire. Voici sa traduction qu'il avait gardée dans son porte-feuille, et qui paraît ici pour la première fois.

Mais c'est peu : descendu sur la rive fatale,
Il s'enfonça vivant dans la nuit infernale :
Il vit le noir monarque et ces dieux endurcis
Que les pleurs des humains n'ont jamais adoucis.
Il chantait : attiré de leurs retraites sombres,
Autour de lui volait le vain peuple des ombres.
Tels qu'on voit des oiseaux les essaims dispersés,
En foule au fond des bois par l'orage chassés;
Tels les mânes légers erraient autour d'Orphée,
Des guerriers que la mort frappa sur leur trophée,
Des enfans qu'au berceau ravit un sort jaloux,
Et de jeunes beautés qui n'ont point eu d'époux,

Et des fils qu'au bûcher a vu porter leur mère,
Victimes que le Styx, éternelle barrière,
Et le Cocyte affreux qui gronde en ses roseaux,
Environne neuf fois des replis de ses eaux.
De l'Érèbe à sa voix tous les monstres s'appaisent;
Sur le front d'Alecto les couleuvres se taisent:
Orphée a suspendu les tourmens des pervers;
Le silence un moment règne dans les enfers.
Cerbère dresse en vain ses têtes menaçantes;
Il cède, et son cri meurt dans ses gueules béantes.

Ibidem.

Mais s'il jette un regard, un seul regard sur elle,
Avant d'être sorti du ténébreux séjour,
Sa grace est révoquée; il la perd sans retour.

Cette défense, qui est décisive, n'est pas prononcée dans Virgile, qui se borne à dire:

Pone sequens; namque hanc dederat Proserpina legem.

Si on compare ces deux grands poètes ensemble, on sera très-embarrassé de donner la préférence à l'un ou à l'autre. Dans Virgile, il y a plus de sensibilité; les accessoires sont plus nombreux et plus développés; mais la marche de la narration est plus lente. La composition d'Ovide est plus rapide, plus brillante des couleurs de l'imagination fondues dans le sentiment. Tous les accessoires sont de choix; on ne pourrait ôter à la narration un seul ornement, sans laisser une lacune dans le récit.

II. Page 227.

Elle meurt, sans se plaindre, une seconde fois.

Virgile fait parler Euridice, et Rollin fait sentir que ce petit discours est d'une beauté et d'une délicatesse qu'on ne peut assez admirer.

Je me trompe peut-être, mais il me semble que le silence d'Euridice, la réflexion tendre qui l'accompagne, et le seul mot d'adieu prononcé d'une voix si faible, qu'Orphée peut à peine l'entendre, sont des beautés d'un ordre supérieur, équivalentes aux paroles touchantes que Virgile lui fait dire.

III. *Ibidem.*

Orphée est immobile, et tel que ce berger
Qu'en marbre en ce lieu même Alcide vit changer,
Lorsqu'enchaînant son col, aux longs crins de vipère,
Jusqu'aux portes du jour il entraîna Cerbère.

Ovide encadre ici adroitement deux métamorphoses peu importantes. Son habileté toujours féconde en ressources nouvelles, donne à ce court récit la tournure rapide d'une comparaison. Un berger avait été pétrifié de peur à la vue de Cerbère amené par Hercule hors des enfers. Olénus et Léthée étaient deux époux. Léthée osa préférer sa beauté à celle des déesses. Olénus prit sur lui le crime de sa femme, et tous deux furent transformés en rochers.

Ibidem. Page 229.

Las de nommer cruels les dieux du sombre empire,
Il revient dans la Thrace, où seul avec sa lyre,
Il pleure sur l'Hémus battu des Aquilons.

C'est en cet endroit qu'Ovide, qui se presse de passer à une autre fable, comme le plan de son ouvrage l'exige, est nécessairement très-inférieur à Virgile. Celui-ci s'arrête à peindre la douleur d'Orphée dans des vers d'une sensibilité exquise.

Ipse cavâ solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te veniente die, te decedente canebat.

Son époux s'enfonça dans un désert sauvage.
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage:
Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

Un de mes amis, homme de goût, et excellent professeur d'humanités, trouvait beaucoup à redire à la traduction de M. Delille. Cette expression, *charmant son veuvage*, convenait, selon lui, à une jeune veuve qui s'arrange ou se remarie, mais point du tout à la viduité inconsolable d'Orphée; il regrettait *solo in littore secum*, comme un accessoire essentiel; il regrettait sur-tout que la douleur obstinée de l'époux d'Euridice ne fût pas énoncée d'une manière plus profonde et plus sentie. Je réfléchis involontairement à ce qu'il m'avait dit, et les vers suivans vinrent se présenter à mon esprit presque malgré moi:

Lui, la main sur sa lyre humide de ses pleurs,
Par ses accords plaintifs consolant ses malheurs,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Virgile, au septième livre de l'Énéide, décrit un cerf qui fut la première occasion de la guerre entre les Troyens et les Latins. Il est curieux de comparer entre elles ces deux grandes poésies, dans un sujet absolument semblable, quoique la nature de leur poème soit très-différente.

Cervus erat formâ praestanti et cornibus ingens,
Tyrrhidae pueri quem matris ab ubere raptum
Nutribant Tyrrheusque pater, cui regia parent
Armenta [illegible]

Assuetum imperiis soror omni Sylvia curâ
Mollibus intextis ornabat cornua sertis,
Pectebatque ferum, puroque in fonte lavabat.
Ille manum patiens, mensæque assuetus herili,
Errabat sylvis, rursusque ad limina nota
Ipse domum serâ quamvis se nocte ferebat.

« Un cerf d'une beauté extraordinaire et d'une haute ramure, avait été enlevé à la mamelle de sa mère, et nourri par les jeunes enfans de Thirrhée, à qui le roi avait confié la garde de ses troupeaux et de son vaste domaine. Docile et apprivoisé, il faisait les délices de leur sœur Silvie. Soigneuse de peigner son poil fauve, et de le laver dans une onde pure, elle couronnait son bois superbe de guirlandes de fleurs. Accoutumé à ses caresses et à la table de son maître, le jour il errait dans les bois, et le soir sur le tard il revenait au toit qu'il savait reconnaître ». Cette peinture est très-belle : mais qu'on relise les vers d'Ovide; quelque goût exclusif qu'on affiche pour Virgile, on sera forcé d'avouer que ses couleurs descriptives sont effacées par le coloris de la brillante imagination d'Ovide.

Je n'ai pu citer la traduction de M. Delille, parce qu'elle s'éloigne trop des images et des tours de Virgile; et malheureusement le mérite de la versification ne rachète pas l'infidélité de la version.

Ibidem. Page 235.

C'est un arbre. Apollon regrette Cyparisse.
O toi que j'ai perdu! dit-il, sois désormais
Le symbole du deuil, et l'arbre des regrets!

Ovide nous apprend, en vers ingénieux et sensibles,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VI. [illegible]

[illegible]

C'est en haine des femmes qu'Orphée choisit pour sujet de ses chants les amours de Jupiter pour Ganymède et d'Apollon pour Hyacinthe, ainsi que les passions coupables de celles-ci propres à inspirer de l'horreur pour leur sexe.

Ab Jove, Musa parens, cedunt Jovis omnia regno,
Carmina nostra move.

C'est le début d'un hymne attribué à Orphée. Virgile a dit de même dans sa troisième églogue :

Ab Jove principium, musæ; Jovis omnia plena.
Ille colit terras; illi mea carmina curæ.

Muses, donnez au maître du tonnerre
Le premier rang dans vos doctes concerts.
Il est tout; il remplit les cieux, l'onde et la terre;
Il féconde nos champs, il préside à nos vers.

Traduction de Gresset.

Ibidem.

Sous la forme d'un aigle environné d'éclairs,
Oiseau, le roi du ciel est encor roi des airs.

M. Lemercier, dans un poëme que les lecteurs ne doivent connaître que par des citations, a décrit à sa manière l'enlèvement de Ganymède par Jupiter.

Déjà l'oiseau docile à son ordre suprême
Fond sur l'Ida, s'élance, ou plutôt c'est lui-même
Qui plane dans les cieux, pareil à l'aigle d'or.
Il a ses yeux perçans, ses ailes, son essor :
Et fier du doux espoir dont se flatte son ame,
Porte au lieu de la foudre un aiguillon de flamme.
Il s'abat sur sa proie, et son vol déployé,
Fuit, remonte, enlevant Ganymède effrayé.

VII. Page 237.

Si-tôt que du Bélier l'étoile radieuse
Efface des Poissons l'écaille pluvieuse.

Par le signe des Poissons, le poète désigne le dernier mois de l'hiver, et par le Bélier le premier du printems. Cette

périphrase a le double mérite d'instruire par un accessoire astronomique, et de plaire par un ornement poétique.

Ibidem. Page 239.

Comme dans un jardin où l'on voit des pavots,
Pour le plaisir des yeux nouvellement éclos.

Le poète, par une comparaison aimable, embellit de couleurs gracieuses le tableau touchant de la défaillance soudaine d'Hyacinthe. Voltaire applique la même image au jeune duc de Joyeuse, tué à la bataille de Coutras. Tout le monde sait par cœur cette comparaison charmante. Il vaut mieux citer La Fontaine, qui a embelli la peinture touchante de la mort d'Adonis par une comparaison prise des fleurs.

Ainsi l'honneur des prés, les fleurs présens de Flore,
Filles du blond soleil et des pleurs de l'aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

Ibidem. Page 241.

Son calice a du lis la forme et la beauté;
Mais l'Hyacinthe est pourpre, et le lis argenté.

La jacynthe bleue n'est point la fleur à laquelle les anciens poètes ont donné ce nom. Celle-ci était d'une couleur rouge ou ferrugineuse : on croyait remarquer sur ses feuilles des caractères qui imitaient la forme des lettres *a i*. C'est le martagon, espèce de lis, mais dont la fleur est plus petite, et qui vient d'un oignon jaune.

Ibidem.

Sparte, qui l'a vu naître, ajoute à ces honneurs.

Les Lacédémoniens célébraient tous les ans une fête solennelle auprès du tombeau d'Hyacinthe, sur lequel, au rapport de Pausanias, on voyait la figure d'Apollon. Ils instituèrent même en son honneur des jeux qui portaient son nom, et qu'on célébrait trois jours de suite. Tel était le fruit que la Grèce retirait de ses fêtes. Elles étaient consacrées à des exercices qui rendaient les hommes agiles et robustes.

VIII. Page 243.

Des Cérastes hideux, de deux cornes armés,
Que pour ta honte, hélas! leur crime a renommés.

Le nom de Cérastes vient du grec κέρας, corne. On prétend qu'ils furent ainsi nommés de l'île d'Amathonte qu'ils habitaient, autrefois appelée *Cerastos*, c'est-à-dire, cornue, à cause des promontoires qui s'élèvent dans la mer, et présentent de loin des pointes de rochers qui ressemblent à des cornes. Pour moi, je me figure que les Cérastes, dont parle Ovide, étaient des prêtres superstitieux et inhumains, qui couvraient leur tête d'une mitre ornée d'un croissant. Une simple équivoque a donné lieu à la fable.

IX. Page 247.

L'art a trompé l'artiste. Il s'enivre, à longs traits,
Du plaisir d'admirer les charmes qu'il a faits.

Le poète philosophe qui a chanté les saisons, a composé

une pièce de vers sur la fable de Pygmalion, amoureux de sa statue. Il a des ressemblances avec Ovide; mais sa manière est très-différente. Pygmalion, dans le poète moderne, réfléchit sur l'amour qu'il sent; il démêle les mouvemens de son cœur, et raisonne sur les circonstances de sa passion. Il se rappelle et se dit à lui-même que, pour former un modèle accompli, il a choisi et rassemblé ce que différentes beautés avaient de plus parfait, la jambe de Doris, la gorge d'Eglé, la taille de Philis, les secrets appas de Glycère. En contemplant la statue, il réfléchit à-la-fois en amant et en philosophe sur la possibilité de la voir animée.

Si ce marbre, dit-il, pouvait être animé,
  Qu'avec plaisir je lui rendrais hommage!
    Je l'instruirais à faire usage
    D'un cœur qui n'aurait point aimé.
  Il faut aimer; il m'aimerait peut-être :
Il devrait son bonheur à mon art, à mes feux;
Avec l'art d'en jouir, il me devrait son être;
Il ignorerait tout; mais son cœur et mes vœux
    Lui feraient bientôt tout connaître.

Le Pygmalion d'Ovide ne se connaît point, ne se définit point lui-même. L'imagination du poète allume dans son cœur cette flamme singulière qu'il veut peindre; et les détails enchanteurs de sa narration retracent et inspirent cette illusion de l'amour, exprimée avec une éloquence si expansive et si passionnée dans la scène lyrique du philosophe de Genève. Voici l'endroit où les deux poètes se ressemblent le plus:

Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore.
Il croit avoir senti de faibles mouvemens;

Il frémit, il observe, il voit, il doute encore;
Une timide joie agite tous ses sens.
Il a vu palpiter une gorge naissante;
De transports plus ardens cet objet le remplit:
    Il y porte une main tremblante;
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit.

X. Page 251.

Je chante un crime affreux. Jeunes filles, hélas!
Et vous, pères, fuyez et ne m'écoutez pas.

Ovide n'a rien écrit de plus dramatique et de plus passionné que cette fable de Myrrha et de Cynire. Racine, soutenu de Sénèque et d'Euripide, n'a pas mieux peint la passion incestueuse de Phèdre. Mais observez que le poète, ce peintre des amours, dont le pinceau est si voluptueux, a rembruni ses couleurs dans cette peinture, et s'est appliqué sur-tout à faire sentir l'horreur du crime. Jamais Juvénal ne l'a flétri avec une touche plus forte et plus énergique. Cette lecture ne fait-elle pas sentir le dessein de rendre exécrable une passion criminelle? L'ame du lecteur n'est-elle pas pénétrée de l'horreur que le poète inspire? Ovide, qui n'avait point le cœur corrompu, ne cherche point à le corrompre. Jusque dans son Art d'aimer, il rend la vertu plus aimable que le vice.

La situation de Biblis et de Myrrha est la même. Toutes deux balancent entre la passion et la raison qui se combattent dans leur cœur. Quelle différence cependant ne trouve-t-on pas dans les discours et les réflexions de l'une et de l'autre! C'est ici où se montre la prodigieuse fécondité de l'imagination d'Ovide. Biblis cherche à autoriser son pen-

chant de l'exemple des dieux mêmes. Myrrha, pour justifier le sien, allègue l'instinct des brutes et des oiseaux qui s'accouplent indistinctement, et la coutume des nations barbares, chez lesquelles l'inceste n'est pas un crime. Elle s'appuie même d'une réflexion philosophique que la passion lui suggère.

Me miseram! quod non nasci mihi contigit illic.
Fortunâque loci lædor!

Zaïre tire de même d'une vérité philosophique l'excuse de son penchant pour Orosmane :

Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Ovide instruit autant qu'il amuse. Il emmielle du charme des fables les verités les plus sérieuses : nul poëte n'a mieux rempli le précepte d'Horace.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Un des savans éditeurs de son poëme en a fait la remarque. *Quod quidem aut nemo, aut noster hic Naso est assecutus : qui ità seria mellitis figmentis, figmenta seriis miscet, ut satis nescias, plus ne utilitatis aut voluptatis præ se ferat.*

Ibidem. Page 255.

Misérable! veux-tu qu'on te nomme à-la-fois
Fille de ton époux, rivale de ta mère,
Et la sœur de ton fils, et mère de ton frère?

Ces reproches que Myrrha se fait à elle-même, ces pen-

sées en opposition, si propres à lui faire horreur du crime qu'elle médite, sont d'un grand effet : mais il y a de la recherche dans ce que Sénèque fait dire à Œdipe dans sa Thébaïde ; cela ressemble à une énigme.

Avi gener, patrisque rivalis sui,
Frater suorum liberûm, et fratrum parens;
Uno avia partu liberos peperit viro,
Ac sibi nepotes.

Voltaire condamne un passage à-peu-près semblable dans Sophocle. « On ne passerait pas aujourd'hui à Œdipe une recherche si curieuse des circonstances de son crime, et d'en combiner ainsi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ces titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir. Les deux vers de Corneille disent beaucoup plus. Œdipe accuse les dieux de l'avoir rendu coupable malgré lui ».

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père ;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

« Les vers de Sophocle sont d'un déclamateur, et ceux de Corneille sont d'un poète ».

Ovide ajoute :

Nec metues atro crinitas angue Sorores,
Quæ, facibus sævis oculos atque ora petentes,
Noxia corda vident?

Cette dernière expression est aussi juste que hardie. Je l'aurais rendue toute entière, si j'avais pu le faire sans perdre l'avantage de la précision, qui est d'un si grand prix, sur-tout quand la vivacité des expressions doit répondre à

l'agitation alternative des mouvemens de l'ame. En effet, n'est-ce pas avec les yeux de l'esprit que les criminels voient les furies vengeresses?

Nolite putare, dit Cicéron dans sa harangue pour Roscius d'Amerie, *quemadmodum in fabulis sæpe numerò videtis, eos qui aliquid sceleratè atque impiè commiserint, agitari et perterreri furiarum tædis ardentibus. Sua quemque fraus, et suus terror maximè vexat, suumque scelus agitat, amentiaque afficit.*

« N'imaginez pas que les impies et les scélérats aient devant les yeux les torches ardentes des furies. C'est le remords qui les déchire, c'est leur propre conscience qui les effraie; ce sont là les furies qui les agitent et les tourmentent au milieu de leur sommeil ».

Ibidem. Page 259.

Adieu, Cynire, adieu, c'est pour toi que je meurs.

La passion coupable de Myrrha se peint ici par une nuance très-fine et très-délicate. Elle se garde bien de prononcer le nom de père. Ce nom l'accuse et la condamne.

Ibidem.

Myrrha, les yeux baissés, immobile, muette,
Semble invoquer encor la mort qu'elle regrette.
Barcé s'obstine à vaincre un silence odieux.

Une différence essentielle entre le récit de l'aventure de Biblis et la fable de Myrrha, c'est que celle-ci a une confidente, et que la sœur de Caunus n'en a pas. Cette circons-

tance entremêle dans la narration une scène dramatique. Cette confidence a beaucoup de rapport avec la scène entre Phèdre et Œnone, que Racine a si bien tracée d'après Euripide. Il se peut qu'Ovide ait imité du poète grec ce qu'il dit de Myrrha et de sa nourrice, et ce qu'il fait dire à l'une et à l'autre.

Ibidem. Page 265.

La nuit a ramené le silence; tout dort;
Tout se tait. Le Bouvier, au milieu de sa course,
Roulait obliquement le char pesant de l'Ourse.
Elle marche à son crime.

Que de beautés descriptives se mêlent à la narration! Observez que cette description n'est pas un simple ornement; observez qu'elle a un but moral, et qu'elle est adaptée à la passion incestueuse de Myrrha. Ce n'est pas sans dessein que le poète nomme particulièrement l'astre d'Erigone. Cette fille d'Icare, modèle de piété filiale, se tua de désespoir à la nouvelle du meurtre de son père, et fut changée comme lui en constellation.

Ibidem. Page 269.

Le lendemain encor son crime continue.

Le traducteur en prose qui, à l'abri du nom de Malfilâtre, atténue, mutile Ovide, et réduit à rien sa poésie, se fonde ici sur ces deux vers de Despréaux dans son Art poétique.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.

Quoi qu'en dise le critique, c'est sur-tout dans cet endroit qu'Ovide respecte son lecteur. Loin de braver l'honnêteté, il fait horreur du vice, en le peignant dans sa laideur hideuse. D'ailleurs, si quelquefois l'expression latine n'est pas assez chaste, n'est-ce pas le devoir de l'interprète de la gazer du voile de la bienséance? Thomas, qui avait la pudeur d'une vierge, n'a-t-il pas traduit de Juvénal le tableau des débauches de Messaline? On sera bien aise de trouver ici cette peinture, qui, pour le ton des couleurs, a tant de rapport avec cet endroit d'Ovide :

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec un esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais tout plein de ses aïeux
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le nom qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisanne;
Son nom est Lisisca; ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un rézeau d'or,
Les défie, en triomphe, et les défie encor.
C'est là que dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté.
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis.
Ses sens sont fatigués et non pas assouvis.

Elle rentre au palais hideuse, échevelée;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va sous le dais sacré du lit des empereurs,
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

Voyez *Juvénal*, satire VI, vers 116.

Ibidem. Page 271.

Toujours le repentir trouve un dieu qui pardonne.
Elle achève, et ses piés, que le sable environne,
Se plongent dans la terre, en racines changés,
Solide appui d'un tronc, aux rameaux alongés.

Dans la version imputée à Malfilâtre, la description de la métamorphose de Myrrha est entièrement effacée. M. Noël, qui en a rendu compte dans la Décade littéraire, comme s'il eût cru que cette version fût en effet de Malfilâtre, a suppléé à cette suppression par une traduction en vers de sa composition. La voici :

Ses piés dans la terre se plongent,
Et ses ongles brisés en racines s'alongent,
Dont les bras chevelus, jeune et flexible appui,
Courent lier au sol un tronc mal affermi.
Les os font place au bois : le sang devenu sève,
Dans les mêmes canaux et descend et s'élève.
Chaque bras, chaque doigt en rameaux s'amincit,
En écorce la peau se ride et se durcit.
Son sein palpite encor sous l'arbre qui le presse.
Myrrha sur elle-même et se plie et s'affaisse,
Se plonge dans l'écorce; et ce prompt mouvement
Lui fait perdre la forme avec le sentiment.
Mais elle pleure encor; ses larmes odorantes
Coulent des nœuds de l'arbre en gouttes transparentes.
C'est la myrrhe, et ce nom aux siècles à venir
D'elle et de son forfait porte le souvenir.

[illegible] M. Noël et la mienne, quoi-que [illegible] de l'original, ne se ressemblent pas [illegible] du poëte à varier ses [illegible] à-peu-près le même. Toutes les circonstances de la métamorphose de Myrrha sont particulièrement adaptées à son crime et à son [illegible]

> [illegible] ligno
> [illegible]

Cette particularité, [illegible] et ingénieuse, dis-tingue [illegible] de toutes les autres qui lui ressemblent. Daphné en laurier, les sœurs de Phaéton en peupliers, Dryope en lotos, Myrrha en arbre qui produit la myrrhe, n'ont rien de commun, même dans le détail de leur méta-morphose. Ce sont toujours de nouvelles images, des beautés singulières.

VI. [illegible]

> Mais le fruit innocent d'un si coupable amour,
> Croît, arrive à son terme, et sort pour voir le jour,
> Cherche à s'ouvrir le tronc qui renferme sa mère.

Les fictions de la mythologie sont quelquefois des em-blèmes allégoriques des merveilles de la nature. Cela posé, que signifie cette fable? Myrrha figure un arbre de l'espece de ceux que la chaleur du soleil fait fendre. L'arbre est en quelque sorte amoureux de l'astre, pere fécond de la nature. De là les poëtes ont feint que Myrrha avait aimé son père. La sève développée à l'excès par les chaleurs, entr'ouvre

l'écorce : il en sort une gomme précieuse ; et comme elle a une odeur très-suave, on feint qu'Adonis avait été engendré par cet arbre ; car selon l'étymologie grecque, ce nom signifie volupté, douceur, suavité. Au surplus, cette explication n'est peut-être elle-même qu'une fable moins ingénieuse, et sur-tout moins gracieuse que la fiction d'Ovide.

XII. Page 275.

Pour le bel Adonis Vénus quitte sans honte
Gnide, Paphos, Cythère, et les bois d'Amathonte.
Pour le bel Adonis elle a quitté les cieux ;
Elle voit Adonis ; le ciel est dans ses yeux.

La Fontaine a composé un poëme intitulé Adonis, déjà cité dans le commentaire de ce livre. « Quand j'en conçus le dessein, dit-il, je m'étais toute ma vie exercé en ce genre de poésie que nous nommons héroïque. C'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part. Le fonds que j'en avais fait, soit par la lecture des Anciens, soit par celle de quelques-uns de nos Modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poëme ». Ce que La Fontaine dit ici du talent qu'il croyait avoir pour la poésie héroïque, prouve qu'il ne se connaissait pas bien lui-même. Une naïveté fine et piquante était le véritable caractère de son esprit. Son poëme, comme il finit par l'avouer lui-même, ne mérite que le nom d'idylle : mais on y rencontre de très-beaux morceaux de poésie, et une foule de vers charmans ; celui-ci entr'autres :

Et la grace plus belle encor que la beauté.

Ibidem.

Contre l'audace, hélas! l'audace est téméraire.
Ton âge, ta beauté, charmes qui m'ont su plaire,
Ne pourraient adoucir ces monstres furieux :
Ils n'ont pour les sentir ni mon cœur ni mes yeux.

M. Lemercier, dans un poëme déjà cité, a imité ce passage d'Ovide :

Ah ! jamais ta beauté, qui séduisit mon cœur,
N'adoucira l'abord menaçant et sauvage
Du lion dont la faim s'assouvit de carnage,
Du hideux léopard, des panthères, des ours.
Fuis leurs traces, ta vie appartient aux amours.
Goûte en paix un bonheur qui sera mon ouvrage.
Inutiles discours ! son imprudent courage
Ne peut languir captif en de lâches loisirs.
Les travaux sont ses jeux, les dangers ses plaisirs.

Ces trois derniers vers sont encore une imitation d'Ovide, comme on le voit dans la suite de la fable d'Adonis.

XIV. Page 283.

Ah ! d'où lui vient, dit-elle, une audace imprévue ?
Quel dieu veut pour sa perte, et pour la mienne, hélas !
Qu'il cherche mon hymen au péril du trépas ?

Voilà encore une amante qui hésite entre son penchant et la résolution qu'un oracle lui a fait prendre. Atalante aime : mais quelle différence entre son amour et la passion de Myrrha ! Ovide trace l'une et l'autre avec la même aisance. Que de couleurs différentes la palette du poète ne devait-elle pas avoir rassemblées pour peindre dans la même passion des nuances si délicates et si variées ! Toutes

ces peintures sont également riches : aucune ne se ressemble; et cependant jamais sa palette n'est épuisée, jamais son pinceau n'est affaibli.

XV. Page 287.

Mais la trompette sonne : ils partent; et leurs pas
Effleurent la carrière, et ne la touchent pas.

Tout cet endroit est un modèle achevé de narration descriptive. Le style narratif d'Ovide a la rapidité, la vivacité, la vîtesse de la course d'Atalante. Le vers vole avec elle, et ne donne pas au lecteur le tems de reprendre haleine. Nul poète n'a mieux possédé cette souplesse de l'imagination et du style qui suit tous les mouvemens de son sujet. Il peint rapidement, et d'un trait; il peint par l'attitude du vers, par la variété des mesures et des repos, et par l'harmonie imitative.

XVI. Page 293.

Elle dit; et déjà la reine d'Amathonte,
Sur un char attelé de cygnes éclatans,
S'élève dans les airs, et vole sur les vents.

Le moment du départ de Vénus est plein de charme et d'intérêt dans La Fontaine. Il a embelli cet endroit d'Ovide, en y répandant une sensibilité exquise.

Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baisers achèvent ses adieux.
O vous, tristes plaisirs où leur ame se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Momens pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux momens! vous ne reviendrez plus.

Adonis voit un char descendre de la nue :
Cythérée, y montant, disparaît à sa vue.
C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs ;
Rien ne s'offre à ses yeux que l'horreur des déserts.

XVII. Page 295.

Un cri perce la nue ; et ses oiseaux d'albâtre
Revolent vers l'amant que son cœur idolâtre.

La Fontaine emploie en cet endroit une apostrophe très-touchante :

Prêtez-moi des soupirs, ô vents qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles !

Ibidem.

Je veux qu'un deuil public, fête de mes douleurs,
Par des pleurs annuels solennise mes pleurs.

A Tyr et à Sidon, et depuis dans la Grèce, on célébrait une fête solennelle en l'honneur d'Adonis. Racine le fils rappelle cette cérémonie funèbre en très-beaux vers, dans le troisième chant du poëme de la Religion.

Que de gémissemens et de lugubres cris !
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis.
Une dent sacrilége en a flétri les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.

Ibidem. Page 297.

Du nectar teint de sang bientôt on voit éclore
Une nouvelle fleur que la pourpre colore.

L'anémone, au rapport de Pline, est ainsi appelée, parce

que c'est le vent, nommé en grec ἄνεμος, qui la fait éclore. *Flos nunquam se aperit nisi vento spirante, unde et nomen ejus.*, « Cette fleur ne s'épanouit que quand le vent souffle; et c'est de là que vient son nom ». Linnée a donné le nom d'Adonis à une plante très-voisine de l'anémone, et que sa fleur, d'un rouge éclatant, fait remarquer au milieu des moissons. Sa couleur lui a fait penser que c'était elle qu'Ovide désigne, et non l'anémone des jardins. Celle-ci est d'ailleurs originaire du Levant, et ne devait pas être connue des Romains.

FIN DES REMARQUES SUR LE LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIBER XI.

I. *Orpheum Bacchantes discerpunt.*

CARMINE dum tali silvas, animosque ferarum
Threïcius vates, et saxa sequentia ducit;
Ecce [1] nurus Ciconum, tectæ lymphata ferinis
Pectora velleribus, tumuli de vertice cernunt
Orphea, percussis sociantem carmina nervis.
E quibus una, levem jactato crine per auram,
En, ait, [2] en hic est nostri contemtor : et hastam
Vatis Apollinei vocalia misit in ora;
Quæ foliis præsuta notam sine vulnere fecit [3].
Alterius telum lapis est : qui missus, in ipso
Aëre concentu victus vocisque lyræque est;
Ac veluti supplex pro tam furialibus ausis,
Ante pedes jacuit. Sed enim temeraria crescunt
Bella : modusque abiit, insanaque regnat Erynnis.
Cunctaque tela forent cantu mollita : sed ingens
Clamor, et inflato Berecynthia tibia cornu,
Tympanaque, plaususque, et Bacchêi ululatus
Obstrepuêre sono citharæ. Tum denique saxa

[1] Cette particule donne au vers un mouvement analogue à l'irruption soudaine des Ménades.

[2] La réduplication exprime le cri répété de la Bacchante.

[3] Le thyrse était une demi-pique entrelacée de pampre et de lierre.



Orphée mis en pièces par les Bacchantes.

LIVRE XI.

I. *Orphée est mis en pièces par les Bacchantes.*

TANDIS qu'autour d'Orphée, attirés par sa voix,
S'assemblent les lions, les rochers, et les bois;
Les Ménades, qu'emporte un aveugle délire,
Accourent en tumulte aux accens de sa lyre.
Leur écharpe tigrée aux longs replis mouvans,
Et leurs cheveux épars s'abandonnent aux vents.
La première, d'ivresse et de fureur éprise,
S'écrie : Ah ! le voilà celui qui nous méprise !
Le voilà : vengeons-nous ! et sa barbare main
Au prêtre d'Apollon lance un thyrse inhumain.
Le thyrse enveloppé de pampre et de verdure,
Amolli sur son front, porte un coup sans blessure.
Un dur caillou, qu'un autre a lancé dans les airs,
Cède au chantre divin, vaincu par ses concerts;
Et la pierre à ses piés tombe et roule en cadence,
Et semble s'excuser de son indigne offense.
Cependant leur fureur est poussée à l'excès;
Erynnis les échauffe : Orphée eût vu leurs traits
Respecter de son luth la puissante magie :
Mais les flûtes, la trompe, et les cors de Phrygie,
Les hurlemens affreux et les cris menaçans,
De sa lyre assourdie étouffent les accens.

Non exauditi rubuerunt sanguine vatis.
Ac primùm attonitas etiamnum voce canentis,
Innumeras volucres, anguesque, agmenque ferarum,
Mænades Orphêi titulum rapuêre theatri.
Inde cruentatis vertuntur in Orphea dextris;
Et coëunt, ut aves, si quando luce vagantem
Noctis avem cernunt : structoque utrimque theatro,
Ceu matutinâ cervus periturus arenâ [1],
Præda canum est : vatemque petunt, et fronde virenti
Conjiciunt thyrsos, non hæc in munera factos.
Hæ glebas, illæ dereptos arbore ramos,
Pars torquent silices. Neu desint tela furori;
Forte boves presso subigebant vomere terram;
Nec procul hanc, multo fructum sudore parantes,
Dura lacertosi fodiebant arva coloni;
Agmine qui viso fugiunt, operisque relinquunt
Arma sui : vacuosque jacent dispersa per agros
Sarculaque, rastrique graves, longique ligones.
Quæ post quàm rapuêre feræ, cornuque minaci
Divellêre boves, ad vatis fata recurrunt.
Tendentemque manus, et in illo tempore primùm
Irrita dicentem, nec quicquam voce moventem,
Sacrilegæ perimunt. Perque os, pro [2] Juppiter! illud,

[1] A l'amphithéâtre de Rome, on faisait combattre le matin les animaux du pays, comme les cerfs; et le soir les bêtes étrangères, comme les tigres.

[2] *Exclamatio poëtæ doloris et commiserationis plena.*

On n'entend plus la voix du fils de Calliope,
Et son sang a rougi les rochers du Rhodope.
Les animaux en chœur rangés autour de lui,
Quadrupèdes, oiseaux, reptiles, tout a fui.
Alors impunément les farouches Bacchantes
Sur le chantre sacré portent leurs mains sanglantes.
Tel l'oiseau de Pallas voit mille oiseaux divers
L'attaquer à grands cris dans la lice des airs;
Tel encor dans le cirque où sa mort se prépare,
Un cerf est entouré d'une meute barbare.
On les voit à l'envi tourner contre son sein
Des thyrses façonnés pour un autre dessein.
Une branche, une pierre, est une arme pour elles :
Le hasard à leur rage en fournit de nouvelles.
Près de-là, dans un champ, d'agrestes laboureurs
Préparaient les doux fruits de leurs longues sueurs :
L'un, la bêche à la main, le tourne et le remue;
L'autre dans les sillons promène la charrue.
Ils ont fui d'épouvante, et laissé dans les champs
Leurs bêches, leurs râteaux, et leurs outils tranchans.
Chacune s'en empare; et leur rage échauffée
Ne peut plus s'assouvir que dans le sang d'Orphée.
Il a beau les prier : sa voix, sa douce voix
A perdu son pouvoir pour la première fois.
O douleur! il expire; et sa bouche savante,
Qui sut prêter une ame à la pierre mouvante,

[illegible],
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Membra jacent diversa locis. Caput, Hebre, lyramque
Excipis [illegible]
Flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
Murmurat exanimis, respondent flebile ripae.

[illegible]

Jamque mare invectum flumen populare relinquunt,
Et Methymnaeae potiuntur litore Lesbi.
Hic ferus expositum peregrinis anguis arenis
Os petit, et sparsos stillanti rore capillos.
Tandem Phoebus adest, morsusque inferre parantem
Arcet : et in lapidem rictus serpentis apertos
Congelat : et patulos, ut erant, indurat hiatus.
Umbra subit terras : et, quae loca viderat ante,
Cuncta recognoscit : quaerensque per arva piorum
Invenit Eurydicen, cupidisque amplectitur ulnis.
Hic, modò conjunctis spatiantur passibus ambo,

¹ Cette énumération par apostrophe est pleine de regrets.

Qui sut apprivoiser les monstres des enfers,
Pousse un dernier soupir exhalé dans les airs.
Chantre divin, l'oiseau que tes chants instruisirent,
Les rochers attendris, les bois qui te suivirent,
Tout s'afflige : les vents murmurent des soupirs :
L'arbre sèche, s'attriste, et se plaint aux zéphirs.
Du torrent de leurs pleurs les fleuves se grossissent;
Les Dryades en deuil, les Naïades gémissent;
Et leur front s'est voilé de leurs cheveux épars.
Ses membres dispersés, exposés aux regards,
Etalent de sa mort le barbare trophée.
L'Hèbre reçut la tête et la lyre d'Orphée.
Sa lyre sur les flots soupire en sons plaintifs;
Sa bouche sur les flots en sanglots fugitifs
Se plaint comme sa lyre; et le fleuve et la rive
Répondent aux soupirs de sa bouche plaintive.

II. *Un serpent en pierre. Les Ménades en arbres.*

L'HÈBRE, en roulant sa tête errante sur les flots,
La porte dans la mer aux rives de Lesbos.
Un serpent sur ces bords, d'une dent envieuse,
S'apprête à déchirer sa bouche harmonieuse,
A sucer ses cheveux que la vague a mouillés,
Teints d'un reste de sang, et d'écume souillés.
Mais Apollon voulant lui sauver cette injure,
Ecarta du serpent la profanc morsure :

Nunc præcedentem sequitur : nunc prævius anteit,
Eurydicenque suam jam tutò respicit Orpheus [1].
  Non impune tamen scelus hoc sinit esse Lyæus :
Amissoque dolens sacrorum vate suorum,
Protinus in silvis matres Edonidas omnes,
Quæ fecêre nefas, tortâ radice ligavit.
Quippe pedum digitos, in quantum quæque secuta est,
Traxit; et in solidam detrusit acumine terram.
Utque suum laqueis, quos callidus abdidit auceps,
Crus ubi commisit volucris, sensitque teneri;
Plangitur ac trepidans astringit vincula motu;
Sic, ut quæque solo defixa cohæserat harum,
Exsternata fugam frustra tentabat : at illam
Lenta tenet radix, exsultantemque coërcet.
Dumque ubi sint digiti, dum pes ubi quærit, et ungues,
Aspicit in teretes lignum succedere suras.
Et conata femur mœrenti plangere dextrâ,
Robora percussit : pectus quoque robora fiunt.
Robora sunt humeri : porrectaque brachia veros
Esse putes ramos, et non fallare putando.

[1] Allusion ingénieuse et délicate au regard qui priva Orphée d'Euridice une seconde fois, au moment où elle revenait sur ses pas au séjour de la lumière.

Au surplus, le poète semble suivre l'opinion de ceux qui disent que l'homme est un composé de trois choses : d'un corps qui est rendu à la terre, d'une ame qui revole au ciel, et d'une ombre qui descend aux enfers.

La gueule encor béante, et le col alongé,
En marbre tortueux le reptile est changé.
Son ombre qui descend au ténébreux empire,
Revoit ces mêmes lieux qu'avait charmés sa lyre.
Dans les bois habités par les manes pieux,
Cherchant son Euridice et du cœur et des yeux,
Il la trouve, il l'embrasse, et l'amour les rassemble.
Là, l'épouse et l'époux se promènent ensemble:
Il la suit, la regarde, et la voit sans danger.
Bacchus regrette Orphée; il veut, il doit venger
Le poète sacré qui chanta ses mystères.
Déjà pour vous punir, Ménades sanguinaires,
Vous dont l'aveugle rage a causé son trépas,
Dans les forêts de Thrace il enchaîne vos pas.
Vos piés changeant de forme en racines s'alongent,
Et leurs doigts tortueux dans la terre se plongent.
Comme on voit un oiseau dans un piége surpris,
S'empêtrer dans le lacs où lui-même il s'est pris;
A retirer vos piés plus vos efforts s'obstinent,
Dans le sol enfoncés plus vos piés s'enracinent.
L'écorce qui s'élève entoure votre sein:
En tronc d'arbre changé, vous le frappez en vain;
Et quand on voit vos bras et verdir et s'étendre,
Les croire des rameaux, ce n'est plus se méprendre.

III. *Omnia in aurum à Midâ convertuntur.*

Nec satis hoc Baccho est, ipsos quoque deser...
Cumque choro meliore, sui vineta Tymoli
Pactolonque petit : quamvis non aureus illo
Tempore, nec caris erat invidiosus arenis.
Hunc, assueta cohors, Satyri Bacchæque frequen...
At Silenus abest. Titubantem annisque meroque
Ruricolæ cepêre Phryges : vinctumque coronis
Ad regem traxêre Midan, cui Thracius Orpheus
Orgia tradiderat, cum Cecropio Eumolpo [1].
Qui simul agnovit socium comitemque sacrorum,
Hospitis adventu festum genialiter egit
Per bis quinque dies, et junctas ordine noctes.
Et jam stellarum sublime coëgerat agmen
Lucifer undecimus, Lydos cùm lætus in agros
Rex venit; et juveni Silenum [2] reddit alumno.
Huic Deus optandi gratum, sed inutile, fecit
Muneris arbitrium, gaudens altore recepto.
Ille malè usurus donis, ait, Effice quicquid
Corpore contigero, fulvum vertatur in aurum.

[1] Eumolpe, prêtre célèbre de Cérès Eleusine. C'est de son nom que ceux qui présidaient aux mystères de la déesse furent appelés Eumolpides.

[2] Silène était un vieux satyre, lascif et buveur, qui, selon la fable, fut le nourricier de Bacchus.

TAMORPHOS

aurum ô Ba

cho est, ipso

iore, sui

uamvis

rat invidios

Satyri Bacch

antem

s : vinctus

, cui Thrac

ropio Eur

omitemq

ialiter

tas ordi

erat ag

laetus

eddit

utile,

recip

uicq

in a

Cu

lan



Siléne est conduit devant Midas.

III. *Midas change tout en or.*

Mais c'est peu pour Bacchus ; il déserte ces bois,
Et suivi par un chœur plus digne de ses lois,
Il visite le Tmole où ses raisins mûrissent,
Et les bords du Pactole où ses pampres verdissent,
Fleuve qui, dans ce tems, ne roulait point encor
Les sables enviés de son arène d'or.
Il marche accompagné de sa joyeuse Orgie ;
Mais Silène est absent. Aux champs de la Phrygie
Des Pâtres ont surpris ce nourricier divin,
Chancelant sous le poids et de l'âge et du vin.
De guirlandes de fleurs en riant ils l'enchaînent :
Captif au roi Midas en triomphe ils l'amènent.
Du chantre de la Thrace et du prêtre Eumolpus
Midas avait appris le culte de Bacchus.
Il reconnaît du dieu le compagnon fidèle,
Et ne néglige rien pour lui marquer son zèle.
Dans une longue orgie, et dix jours, et dix nuits,
Se passent en festins dans l'oubli des ennuis.
Quand l'Aurore onze fois eut chassé les étoiles,
Et forcé la nuit sombre à replier ses voiles,
Dans les champs de Lydie, au dieu qu'il a nourri,
Midas ramène enfin son compagnon chéri.
Son pupille l'embrasse, et sa joie est si grande
Qu'il permet à Midas le choix d'une demande :

Annuit optatis, nocituraque munera solvit
Liber; at indoluit, quod non meliora petisset.
Lætus abit, gaudetque malo Berecynthius heros;
Pollicitamque fidem tangendo singula tentat.
Vixque sibi credens, non altâ fronde virentem
Ilice detraxit virgam : virga aurea facta est.
Tollit humo saxum : saxum quoque palluit auro.
Contigit et glebam : contactu gleba potenti
Massa fit. Arentes Cereris decerpsit aristas;
Aurea messis erat. Demptum tenet arbore pomum;
Hesperidas donasse putes. Si postibus altis
Admovit digitos; postes radiare videntur.
Ille etiam liquidis palmas ubi laverat undis,
Unda fluens palmis Danaën eludere posset [1].
Vix spes ipse suas animo capit; aurea fingens
Omnia. Gaudenti mensas posuêre ministri,
Extructas dapibus, nec tostæ frugis egentes :
Tum verò, sive ille suâ Cerealia dextrâ
Munera contigerat, Cerealia dona rigebant :
Sive dapes avido convellere dente parabat,
Lamina fulva dapes admoto dente nitebant.
Miscuerat puris auctorem muneris undis?
Fusile per rictus aurum fluitare videres.
Attonitus novitate mali, divesque, miserque

[1] Allusion poétique et ingénieuse, à Jupiter transformé en pluie d'or, pour séduire Danaë.

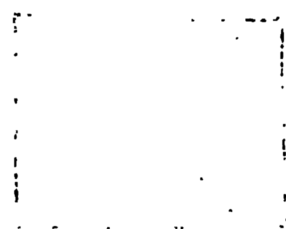
Don rare et précieux, que Midas rendra vain.
Il veut que tout en or se change sous sa main.
Le dieu lui donne un bien d'un si funeste usage,
Fâché que son souhait n'ait pas été plus sage.
  Midas se réjouit d'un nuisible bienfait,
Y croit à peine, et veut en éprouver l'effet.
Il détache une branche; et sa tige et sa feuille
Se jaunit d'un or pur dans la main qui la cueille.
S'il ramasse une pierre, il ramasse un trésor,
Et la glèbe qu'il touche est une glèbe d'or.
Il change en gerbe d'or l'épi des champs arides;
La pomme est en ses mains un fruit des Hespérides.
Aux battans d'une porte applique-t-il ses doigts?
L'or pur en longs reflets rayonne sur le bois.
Si d'une eau qu'on épand sa main est arrosée,
On voit autour de lui l'or pleuvoir en rosée.
De ses vœux insensés rien n'arrête l'essor:
Déjà dans sa pensée il change tout en or.
  Tandis qu'il s'applaudit d'un don peu desirable,
Des mets les plus exquis on a chargé sa table.
Sa main change en métal les présens de Cérès.
C'est en vain qu'il s'apprête à savourer les mets.
Sa dent qui se fatigue écrase un or solide;
Sur ses lèvres le vin ruisselle en or fluide:
Détrompé d'un bonheur qui le rend malheureux,
Il maudit sa richesse, et condamne ses vœux.

Effugere optat opes : et, quæ modò voverat, odit.
Copia nulla famem relevat : sitis arida guttur
Urit, et inviso meritus torquetur ab auro.
Ad cœlumque manus, et splendida brachia tollens,
Da veniam, Lenææ pater : peccavimus, inquit;
Sed miserere, precor, speciosoque eripe damno.
 Mite Deûm numen : Bacchus peccasse fatentem
Restituit, pactamque fidem, data munera, solvit[1].
 Neve malè optato maneas circumlitus auro,
Vade, ait, ad magnis vicinum Sardibus amnem;
Perque jugum montis labentibus obvius undis
Carpe viam, donec venias ad fluminis ortus.
Spumiferoque tuum fonti, quâ plurimus exit,
Subde caput : corpusque simul, simul elue crimen.
 Rex jussæ succedit aquæ. Vis aurea tinxit
Flumen, et humano de corpore cessit in amnem.
Nunc quoque jam, veteris percepto semine venæ,
Arva rigent, auro madidis pallentia glebis.

IV. *Midas habet auriculas asini.*

ILLE, perosus opes, silvas et rura colebat,
Panaque montanis habitantem semper in antris.
Pingue sed ingenium mansit : nocituraque, ut ante,
Rursus erant domino stolidæ præcordia mentis.

[1] Laconisme poétique, qui signifie que Bacchus retire à Midas le don qu'il lui avait fait pour accomplir sa promesse.





Eisen inv. Deghendt sc.

Apollon et Midas.

Consumé d'une faim, d'une soif sans remède,
Il se trouve indigent des trésors qu'il possède;
L'or qu'il a desiré punit ses vains desirs.
Il lève au ciel les mains, il pousse des soupirs,
Il s'écrie : O Bacchus ! pardonne un vœu coupable;
Délivre-moi d'un bien qui me rend misérable.
Les dieux sont indulgens : Midas désabusé
A reconnu sa faute, et s'en est accusé.
Bacchus plaint une erreur qui le rend plus modeste,
Et le délivre enfin d'un présent si funeste.
Près de Sardes, dit-il, un fleuve prend son cours,
Va, marche vers sa source; et remontant toujours,
Dans l'onde que le roc épanche de sa cime,
Va laver à-la-fois et tes mains et ton crime.
Midas, dans le Pactole où se plonge son corps,
Dépose sa vertu si féconde en trésors:
Elle enrichit le fleuve, et se mêle à son onde;
Et son sable depuis en veines d'or abonde.

IV. *Midas a des Oreilles d'Ane.*

Détrompé des faux biens, Midas à son palais
Préfère les vallons et la cour de Palès.
Il habite avec Pan sous une voûte agreste :
Mais sa sottise encor lui deviendra funeste.
Le Tmole dont le front s'élève dans les airs,
Et domine à-la-fois la campagne et les mers,

[illegible] Delius aures
[illegible] servare figuram;
[illegible] villisque albentibus implet;
[illegible] dat posse moveri.
[illegible] partem damnatur in unam,
[illegible] gradientis aselli.

V. [illegible]

[illegible] turpique onerata pudore
[illegible] velare tiaris.
[illegible] ferro resecare capillos
[illegible] cum nec prodere visum
[illegible] efferre sub auras,
[illegible] secedit; humumque
[illegible] aspexerit aures,
[illegible] terræque immurmurat haustæ.
[illegible] tellure regesta
[illegible] tacitus discedit opertis.
[illegible] tremulis ibi surgere lucus
[illegible] pleno maturuit anno,
[illegible] nam motus ab Austro
[illegible] dominique coarguit aures.

VI. [illegible] ab Apolline et Neptuno [illegible]

[illegible] Tmolo, liquidumque per aëra vectus
Angustum [illegible] pontum Nepheleïdos Helles

Le juge a prononcé. Tout le cirque applaudit.
Seul épris d'un faux goût, Midas le contredit.
Apollon ne veut pas qu'une oreille si dure
De l'oreille de l'homme ait encor la figure :
Couverte d'un poil gris on la voit se dresser,
S'alonger, et de honte aussi-tôt s'abaisser;
Et puni du délit de son stupide organe,
Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.

V. *Les Roseaux parlans.*

Il prend soin qu'on l'ignore, et recouvrant son front,
Sa tiare de pourpre a caché son affront.
Mais son barbier l'a vu; témoin de ce mystère,
N'osant le divulguer, et ne pouvant se taire,
Il va creuser la terre, et murmurant tout bas,
Lui confie en secret la honte de Midas,
Remplit le creux d'argile, et par ce soin frivole
Croit avoir en lieu sûr enfoüi sa parole.
Mais des roseaux parleurs, en peu de tems formés,
Trahirent les secrets dans la terre enfermés.
Si-tôt que sur ces joncs les vents légers frémirent,
Ce qu'a dit le barbier, les roseaux le redirent.

VI. *Troie bâtie par Apollon et Neptune.*

Après s'être vengé, le dieu du double mont,
Emporté loin du Tmolc, a franchi l'Hellespont.

Laomedontëis Latoïus astitit arvis.
Dextera Sigæi, Rhœtæi læva profundi;
Ara Panomphæo vetus est sacrata Tonanti [1].
Inde novæ primùm moliri mœnia Trojæ
Laomedonta videt : susceptaque magna labore
Crescere difficili, nec opes exposcere parvas.
Cumque tridentigero tumidi genitore profundi
Mortalem induitur formam; Phrygioque tyranno
Ædificant muros, pacto pro mœnibus auro.
Stabat opus : pretium rex inficiatur, et addit,
Perfidiæ cumulum, falsis perjuria verbis.
Non impune feres, rector maris inquit : et omnes
Inclinavit aquas ad avaræ litora Trojæ,
Inque freti formam terras convertit; opesque
Abstulit agricolis, et fluctibus obruit arva.
Pœna neque hæc satis est : Regis quoque filia monstro
Poscitur æquoreo : quam dura ad saxa revinctam
Vindicat Alcides : promissaque munera, dictos
Poscit equos : tantique operis mercede negatâ,
Bis perjura capit superatæ mœnia Trojæ.
Nec, pars militiæ, Telamon sine honore recessit;
Hesioneque datâ potitur. Nam Conjuge Peleus
Clarus erat Divâ : nec avi magis ille superbit

[1] Panomphée, selon l'étymologie grecque, signifie « qui entend toute langue », parce que dans ce temple Jupiter rendait des oracles à tous les peuples en diverses langues.

Il s'arrête au rivage, où du dieu Panomphée
Sur un autel fameux s'élève le trophée.
Là, non loin de Sigée, il voit Laomédon
Travailler à grands frais à bâtir Ilion,
Ouvrage long, immense, et qui commence à peine.
Apollon et Neptune ont pris la forme humaine,
Et du roi de Phrygie architectes nouveaux,
Conviennent avec lui du prix de leurs travaux.
L'ouvrage est achevé : Laomédon parjure,
Au refus du salaire ajoute encor l'injure.
Tremble, lui dit Neptune, il t'en coûtera cher.
Dans les champs de Phrygie il épanche la mer,
Et le débordement des ondes vengeresses
Entraîne des sillons les fécondes richesses.
Mais ce n'est pas assez : l'oracle consulté
A dévoué sa fille à Neptune irrité.
Hésione exposée aux rivages de Troie,
Là, d'un monstre marin va devenir la proie.
Hercule la délivre; et quand ce fier vainqueur
Réclame les coursiers promis à son grand cœur,
Payé par les refus d'un roi deux fois parjure,
Il saccage Pergame, et venge son injure.
Télamon du héros partage les lauriers :
Hésione est le prix de ses travaux guerriers.
Pélée, ainsi que lui, fier de son origine,
Est bien plus fier encor d'une épouse divine.

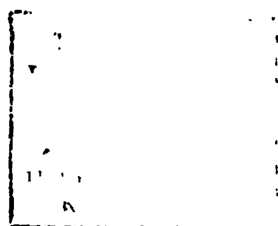
Nomine, quàm soceri : siquidem Jovis esse nepóti
Contigit haud uni, conjux Dea contigit uni.

VII. *Thetis et Peleus.*

NAMQUE senex Thetidi Proteus; Dea, dixerat, undæ,
Concipe : mater eris juveni, qui fortibus actis
Acta patris vincet; majorque vocabitur illo.
Ergo, ne quicquam mundus Jove majus haberet,
Quamvis haud tepidos sub pectore senserat ignes
Juppiter, æquoreæ Thetidis connubia vitat;
In suaque Æaciden succedere vota nepotem [1]
Jussit, et amplexus in virginis ire marinæ.

Est sinus Hæmoniæ curvos falcatus in arcus :
Brachia procurrunt; ubi, si foret altior unda,
Portus erat : summis inductum est æquor arenis.
Litus habet solidum, quod nec vestigia servet,
Nec remoretur iter, nec opertum pendeat algâ.
Myrtea silva subest, bicoloribus obsita baccis.
Est specus in medio : naturâ factus, an arte,
Ambiguum; magis arte tamen : quò sæpe venire
Frænato delphine sedens, Theti nuda, solebas.
Illic te Peleus, ut somno vincta jacebas,

[1] Jupiter avait craint d'être père du fils de Thétis, *formidatamque tonanti progeniem*, parce qu'un oracle avait déclaré que le fils de cette déesse serait plus grand que son père : ce qui fut vérifié à l'égard de Pélée.





Protée prédit à Thétis qu'elle aurait un fils.

Car enfin de vingt rois Jupiter est l'aïeul :
Mais qui d'une déesse est l'époux que lui seul?

VII. *Thétis et Pélée.*

Déesse, dit Protée à la reine de l'onde,
En vain tu fuis l'hymen : tu dois un fils au monde,
Digne par ses exploits d'un immortel renom,
Et qui doit de son père effacer le grand nom.
Jupiter trouve en elle un invincible charme;
Mais il craint pour son rang, et l'oracle l'alarme.
Il renonce lui-même à ses vœux les plus chers,
Et destine Pélée à la reine des mers.
Une enceinte de rocs, aux rivages d'Epire,
S'arrondit en bassin, près de l'humide empire.
Abri tranquille et sûr, hospice des nochers,
Si des flots plus profonds roulaient sous ces rochers.
Sur ce bord où jamais ne s'épand l'algue humide,
Le pié du voyageur foule un sable solide.
Un bois de myrtes verts semble le couronner;
Une grotte est au fond; on ne peut deviner
Si la nature ou l'art en creusa la structure;
Mais on dirait que l'art imita la nature.
Thétis ! c'est dans cet antre, asyle du repos,
Qu'un dauphin tous les soirs te portait sur son dos.
C'est là que, sans défense, à l'ombre, et demi-nue,
Le héros te surprend par le sommeil vaincue.

Occupat : et, quoniam precibus tentata repugnas,
Vim parat, innectens ambobus colla lacertis.
Quod nisi venisses, variatis sæpe figuris,
Ad solitas artes, auso foret ille potitus.
Sed modò tu volucris, volucren tamen ille tenebat;
Nunc gravis arbor eras, hærebat in arbore Peleus.
Tertia forma fuit maculosæ tigridis : illâ
Territus Æacides a corpore brachia solvit.
Inde Deos pelagi, vino super æquora fuso,
Et pecoris fibris, et fumo turis adorat.

Donec Carpathius medio de gurgite vates[1],
Æacida, dixit, thalamis potiere petitis.
Tu modò, cùm gelido sopita quiescet in antro,
Ignaram laqueis vincloque innecte tenaci.
Nec te decipiat centum mentita figuras;
Sed preme quicquid erit, dum, quod fuit ante, reformet.
Dixerat hæc Proteus : et condidit æquore vultum,
Admisitque suos in verba novissima fluctus.
Pronus erat Titan, inclinatoque tenebat
Hesperium temone fretum : cùm pulchra, relicto,
Nereïs ingreditur consueta cubilia, ponto.

[1] Protée était un devin fameux, qui habitait un antre aux bords de la mer Carpathienne. C'est de ce demi-dieu, pasteur des troupeaux de Neptune, que Virgile a dit :

Novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.

Il sait tout ce qui fut, et tout ce qui doit être.

A tes déguisemens ta pudeur a recours:
De la ruse à la force opposant le secours,
Tu trompes ses regards sous vingt formes nouvelles:
Oiseau, tu te débats; il enchaîne tes ailes:
Arbre, sous un tronc dur tu caches tes appas;
Il s'attache à l'écorce, et te serre en ses bras.
Enfin d'une tigresse à la peau tavelée,
Tu prends l'aspect affreux, tu rugis, et Pelée
S'épouvante, et te laisse échapper de ses fers.
Pélée invoque alors les déités des mers,
Offre le vin, l'encens à l'antique Nérée,
Et du sang d'un agneau rougit l'onde azurée:
Quand l'humide pasteur s'élevant sur les flots,
Se montre à ses regards, et lui parle en ces mots:
Fils d'Eacus, espère : un heureux hyménée
Au destin de Thétis joindra ta destinée.
Attends-la dans son antre; et quand tu la verras
Céder au doux sommeil, serre-la dans tes bras.
Ne crains rien; retiens-la sous sa forme changeante,
Et force ta captive à te rendre une amante.
Protée avait parlé : sa bouche qui se tait,
Dans l'onde, ainsi que lui, s'enfonce et disparaît.
Déjà le char du jour achevant sa carrière,
Des bords de l'Hespérie a touché la barrière,
Quand la belle Thétis sortant du sein des flots,
Dans l'antre accoutumé vient goûter le repos.

Vix bene virgineos Peleus invaserat artus;
Illa novat formas, donec sua membra teneri
Sentit, et in partes diversas brachia tendit.
Tum demum ingemuit; Neque, ait, sine numine vincis:
Exhibita estque Thetis. Confessam amplectitur heros,
Et potitur votis; ingentique implet Achille.

VIII. *Dædalion in accipitrem. Dianæ ulciscentis victima Chione.*

Felix et nato, felix et conjuge Peleus;
Et cui, si demas jugulati crimina Phoci [1],
Omnia contigerant. Fraterno sanguine sontem,
Expulsumque domo patriâ Trachinia tellus
Accipit. Hîc regnum sine vi, sine cæde, tenebat
Lucifero genitore satus, patriumque nitorem
Ore ferens Ceyx : illo qui tempore mœstus [2],
Dissimilisque sui, fratrem lugebat ademtum.
Quò post quàm Æacides, fessus curâque viâque,
Venit; et intravit, paucis comitantibus, urbem;
Quosque greges pecorum, quæ secum armenta trahebat,
Haud procul a muris sub opacâ valle reliquit.

[1] Pélée avait tué son frère Phocus, fils de la Néréide Psammate, en luttant avec lui au jeu du pugilat.

[2] *Nam Ceyx præ se quamdam hilaritatem ferre solebat, quæ tunc in tristitiam fuerat conversa.*

Pélée accourt, l'embrasse, et la charge de chaînes.
Thétis pour l'éluder prend mille formes vaines;
Lasse de se défendre, et revenue à soi :
Tu l'emportes, dit-elle, et les dieux sont pour toi.
Le héros a vaincu sa pudeur inutile;
Et déjà l'univers attend le grand Achille.

VIII. *Dédalion en Épervier. Chione victime de la vengeance de Diane.*

O père ! époux heureux ! quel serait ton destin,
Si le sang de Phocus n'avait rougi ta main?
Malheureux assassin, teint du sang de ton frère,
Banni de ta patrie, odieux à ton père,
Tu viens dans Héraclée, où le meilleur des rois,
Céïx fait adorer la douceur de ses lois.
De l'astre du matin son front pur est l'image;
Céïx est né de lui : mais, hélas ! son visage
Des ombres du chagrin est alors obscurci;
Il regrettait un frère. Accablé de souci,
Pelée en un vallon, aux portes de la ville,
A laissé de ses bœufs l'attirail inutile.
Suivi de peu des siens, il arrive au palais,
Et présente à Céïx l'olive de la paix,
Lui dit son nom, son rang, et se tait sur son crime;
Et donnant à sa fuite un motif légitime,

Copia cùm facta est adeundi prima tyranni,
Velamenta [1] manu prætendens supplice, qui sit,
Quòque satus, memorat : tantùm sua crimina celat.
Mentitusque fugæ causam, petit urbe, vel agro,
Se juvet. Hunc contra placido Trachinius ore
Talibus alloquitur. Mediæ quoque commoda plebi
Nostra patent, Peleu; nec inhospita regna tenemus.
Adjicis huic animo momenta potentia, clarum [2]
Nomen, avumque jovem : nec tempora perde precando.
Quod petis, omne feres : tuaque hæc pro parte videto,
Qualiacumque vides. Utinam meliora videres!
Et flebat. Moveat quæ tantos causa dolores,
Peleusque comitesque rogant : quibus ille profatur.

Forsitan hanc volucrem, rapto quæ vivit, et omnes
Terret aves, semper pennas habuisse putetis.
Vir fuit : et tanta est animi constantia, quantum
Acer erat, belloque ferox, ad vimque paratus :
Nomine Dædalion, illo genitore creatus
Qui vocat Auroram, cœloque novissimus exit.
Culta mihi pax est; pacis mihi cura tenendæ,
Conjugiique, fuit : fratri fera bella placebant :

[1] *Ramum olivæ, qui ab externis, qui pacem afferebant, gestabatur. Quanquàm etiam ad vittas et infulas nomen* vela-menta *referri poterat, quæ et ipsæ à supplicibus prætendi solebant.*

[2] *Hac oratione Ceyx se in omnes ostendit esse benignissimum.*

Ajoute que banni par des parens ingrats,
Il demande un asyle au sein de ses états.
Le bon roi lui répond : N'en doutez point, Pélée;
L'hospitalité règne aux remparts d'Héraclée.
Si le moindre étranger est accueilli par nous,
Que ne doit point attendre un héros tel que vous?
Goûtez dans mes états la paix et la concorde:
Ce que vous demandez, l'amitié vous l'accorde.
Pélée! ainsi que vous, Céïx a ses chagrins:
Que ne vous vois-je, hélas! en des jours plus sereins?
Il parle : un long soupir achève sa parole:
Le héros malheureux à son tour le console,
Et le presse en son sein d'épancher ses douleurs.
Ecoutez, dit Céïx; vous saurez mes malheurs.

Peut-être croyez-vous que l'épervier sauvage
Qui se repaît de sang, de proie et de carnage,
Fut de tout tems l'effroi du peuple des oiseaux?
Non, ce tyran des airs fut jadis un héros,
Un guerrier affamé de meurtre et de rapine.
Il dut, ainsi que moi, son illustre origine
A l'astre précurseur du jour et de la nuit,
Qui paraît le premier, et le dernier s'enfuit.
Je cultivai la paix, l'hymen, et ses doux charmes:
Dédalion n'aima que la gloire des armes.
Comme on le vit jadis par de sanglans exploits
Combattre, subjuguer les peuples et les rois;

Illius virtus reges, gentesque subegit,
Quæ nunc [1] Thisbêas agitat mutata columbas.
Nata erat huic Chione : quæ dotatissima formâ
Mille procis placuit, bis septem nubilis annis.
Fortè revertentes, Phœbus Maiâque creatus,
Ille suis Delphis, hic vertice Cyllenæo,
Vidêre hanc pariter, pariter traxêre calorem.
Spem Veneris differt in tempora noctis Apollo;
Non tulit ille moras : virgâque movente soporem
Virginis os tangit. Tactu jacet illa potenti [2],
Vimque Dei patitur. Nox cœlum sparserat astris :
Phœbus anum simulat, præceptaque gaudia sumit.
Ut sua maturus complevit tempora venter;
Alipedis de stirpe Dei, versuta propago,
Nascitur Autolycus, furtum ingeniosus ad omne;
Qui facere assuerat, patriæ non degener artis,
Candida de nigris, et de candentibus atra.
Nascitur e Phœbo, namque est enixa gemellos,
Carmine vocali clarus citharâque Philammon.
Quid peperisse duos, et Dîs placuisse duobus?
Et forti genitore, et progenitore Tonanti
Esse satam prodest? an obest quoque gloria multis?
Obfuit huic certè, quæ se præferre Dianæ

[1] Thisbé, ville de Béotie, était renommée par les pigeons et les colombes que l'on nourrissait dans ses environs.

[2] Remarquez la netteté et la rapidité de cette narration.

Armé d'un bec tranchant, d'une cruelle serre,
Aux timides pigeons il déclare la guerre.
Chione était sa fille : ô que d'amans alors
De sa beauté nubile enviaient les trésors !
Apollon et Mercure en même tems l'ont vue :
Atteints en même tems d'une flamme imprévue,
Apollon jusqu'au soir diffère ses plaisirs ;
Mercure sans retard contente ses desirs.
Un sommeil suborneur, effet du caducée,
A livré son amante à sa flamme empressée.
Quand la nuit étoilée a remplacé le jour,
Apollon plus tardif est heureux à son tour.
Ainsi de deux gémeaux Chione devint mère.
Autolique, héritier des ruses de son père,
En tours adroits l'égale, et peut par son savoir
Changer le noir en blanc, changer le blanc en noir.
Philamon fait parler une lyre muette ;
Et né du dieu des vers, il est chantre et poète.
Qu'importe que Chione ait su plaire à deux dieux,
Que le grand Jupiter soit un de ses aïeux ?
De deux fils renommés, que lui sert d'être mère ?
Que lui sert la valeur et le nom de son père ?
La gloire trop souvent est mère de l'orgueil :
La gloire fut pour elle un dangereux écueil.
Insensée ! elle osa d'une bouche profane
S'idolâtrer soi-même, et mépriser Diane.

Sustinuit: faciemque Deæ culpavit. At illi
Ira ferox mota est; Factisque placebimus, inquit.
Nec mora curvavit cornu, nervoque sagittam
Impulit; et meritam trajecit arundine linguam.
Lingua tacet : nec vox tentataque verba sequuntur;
Conantemque loqui cum sanguine vita reliquit.

Quem, misera ô pietas! ego tum patruoque dolorem
Corde tuli! fratrique pio solatia dixi!
Quæ pater haud aliter, quàm cautes murmura ponti,
Accipit : et natam delamentatur ademtam [1].
Ut verò ardentem vidit, quater impetus illi
In medios fuit ire rogos : quater inde repulsus
Concita membra fugæ mandat : similisque juvenco,
Spicula crabronum pressâ cervice gerenti,
Quà via nulla, ruit. Jam tum mihi currere visus
Plus homine est : alasque pedes sumsisse putares.
Effugit ergo omnes; veloxque cupidine leti
Vertice Parnassi potitur. Miseratus Apollo :
Cùm se Dædalion saxo misisset ab alto,
Fecit avem, et subitis pendentem sustulit alis;
Oraque adunca dedit, curvos dedit unguibus hamos,
Virtutem antiquam, majores corpore vires.
Et nunc accipiter, nullis satis æquus, in omnes
Sævit aves; aliisque dolens fit causa dolendi.

[1] *Delamentatur, valdè lamentatur, ut deamare valdè amare*

Tu peux, dit la déesse, outrager mes attraits;
Mais tremble : de ma main tu sentiras les traits.
Déjà son arc vengeur se dirige contre elle,
Et la flèche a percé sa langue criminelle.
En vain, pour s'écrier, elle cherche sa voix :
Elle perd la parole et la vie à-la-fois.
O tendresse ! ô douleur ! Chione m'était chère,
Et j'avais dans mon deuil à consoler son père.
Plus sourd à mes discours qu'un roc au bruit des flots,
Il ne m'écoute pas; il éclate en sanglots.
Dans les feux du bûcher que pour elle on apprête,
Il s'élance trois fois, et trois fois on l'arrête.
Il s'échappe; et fuyant à travers les vallons,
Plus vîte qu'un taureau piqué par des frêlons,
S'emporte sur les monts dans sa course lointaine.
Ses piés semblent ailés; sa fuite est plus qu'humaine.
Au sommet du Parnasse il va chercher la mort :
Il s'élance. Apollon a pitié de son sort.
Soutenu dans les airs, il vole, il a des ailes :
Ses doigts sont transformés en des serres cruelles :
Sa bouche, en s'alongeant, s'arme d'un bec retors :
Son courage est le même, et plus grand que son corps;
Et livrant aux oiseaux une guerre sanglante,
Il punit de son deuil la colombe innocente.

dicimus. La cadence grave et triste de ce grand mot est très-expressive par le rapport des sons avec la pensée.

IX. *Lupus marinus in lapidem.*

Quæ dum Lucifero genitus miracula narrat
De consorte suo; cursu festinus anhelo
Advolat armenti custos Phocêus Anetor.
Heu Peleu! Peleu! magnæ tibi nuncius adsum
Cladis, ait. Quodcumque ferat, jubet edere Peleus.
Pendet, et ipse metu trepidat Trachinius heros.
Ille refert. Fessos ad litora curva juvencos
Appuleram, medio cùm Sol altissimus orbe
Tantum respiceret, quantum superesse videret.
Parsque boum fulvis genua inclinârat arenis,
Latarumque jacens campum spectabat aquarum:
Pars gradibus tardis illuc errabat, et illuc;
Nant alii, celsoque exstant super æquora collo.
Templa mari subsunt[1], nec marmore clara, nec auro;
Sed trabibus densis, lucoque umbrosa vetusto.
Nereïdes Nereusque tenent: hos navita templi
Edidit esse Deos, dum retia litore siccat.
Juncta palus huic est, densis obsessa salictis,
Quam restagnantis fecit maris unda paludem.
Inde, fragore gravi strepitans, loca proxima terret,
Bellua vasta, lupus: ulvisque palustribus exit,

[1] *Subsunt*, expression précise et poétique, pour *proxima sunt. Eleganter autem poëta describit locum luporum latebris accommodatum.*

IX. *Loup marin changé en Pierre.*

TANDIS que Céïx parle, et qu'on l'écoute encor,
Vers le fils d'Eacus le fidèle Anétor,
Gardien de ses troupeaux, accourt tout hors d'haleine,
Et Céïx a pâli du sujet qui l'amène.
O Pélée ! apprenez.... Parle, dit le héros,
Tu n'as rien à me taire. Il reprend en ces mots :
A l'heure du midi, des vallons au rivage
J'avais conduit vos bœufs, fatigués du voyage.
Les uns nageaient au loin sur l'humide élément ;
D'autres sur les genoux couchés nonchalamment,
Contemplaient en repos l'immensité de l'onde,
Ou foulaient à pas lents l'algue épaisse et profonde.
C'est là qu'un temple agreste, et sans art travaillé,
N'offre point le porphyre en colonnes taillé.
Trois rangs de peupliers en cercle l'environnent,
Et leurs rameaux touffus en voûte le couronnent.
Nérée est sur l'autel de Tritons entouré :
Aux Nymphes, comme à lui, ce temple est consacré.
Je l'ai su d'un pêcheur, vieil hôte du rivage,
Qui séchait ses filets sur la roche sauvage.
Le flux qui se répand sous des saules épais,
Autour du bois sacré forme un sombre marais.
Soudain l'air a mugi d'un hurlement horrible ;
Du bois marécageux s'élance un loup terrible ;

Oblitus [1] et spumis, et spisso sanguine rictus
Fulmineos; rubrâ suffusus lumina flammâ.
Qui, quamquam sævit pariter rabieque fameque,
Acrior est rabie. Neque enim jejunia curat
Cæde boum, diramque famen, satiare; sed omne
Vulnerat armentum, sternitque hostiliter omne.
Pars quoque de nobis funesto saucia morsu,
Dum defensamus, leto est data : sanguine litus
Undaque prima rubent, demugitæque [2] paludes.
Sed mora damnosa est, nec res dubitare remittit.
Dum superest aliquid, cuncti coëamus, et arma,
Arma capessamus, conjunctaque tela feramus.
  Dixerat agrestis. Nec Pelea damna movebant;
Sed, memor admissi, Nereïda colligit orbam
Damna sui inferias extincto mittere Phoco.
  Induere arma viros, violentaque sumere tela
Rex jubet Œtæus : cum quîs simul ipse parabat
Ire : sed Halcyone conjux excita tumultu
Prosilit, et, nondum totos ornata capillos
Disjicit hos ipsos : colloque infusa mariti,
Mittat ut auxilium sine se, verbisque precatur
Et lacrymis; animasque duas ut servet in unâ.
  Æacides illi; Pulchros, Regina, piosque
Pone metus : plena est promissi gratia vestri.

[1] *Oblitus*, participe du verbe *oblino*, *madens*.
[2] Locution poétique, pour dire *mugitibus resonantes*.

Monstre énorme, à la gueule écumante de sang.
Son poil est une écaille; il cuirasse son flanc.
La faim, la soif du sang l'excitent au carnage;
Mais la faim qui le presse est moindre que sa rage.
Il déchire vos bœufs, il les égorge tous;
Rien n'échappe à ses dents. Les plus hardis de nous
L'ont à peine attaqué, qu'ils ont cessé de vivre.
Il regorge de meurtre, et de meurtre s'enivre.
Le sable du rivage, et la mer, et l'étang,
Sont souillés de carnage, et sont rougis de sang.
Armons-nous, hâtons-nous, tout retard est funeste:
Unissons nos efforts pour sauver ce qui reste.

Ainsi parle Anétor; et Pélée en secret
Se souvient de son crime, et sent que son forfait
Attire le courroux d'une Nymphe outragée.
Il a tué son fils; Psammate s'est vengée.

Céïx ordonne aux siens de préparer leurs dards,
Et d'un combat hardi veut courir les hasards.
Mais, au bruit du péril, Alcyone troublée,
Sans soin de sa parure, accourt échevelée,
Embrasse son époux, le conjure en pleurant
De ne pas s'exposer au monstre dévorant,
De souffrir que l'amour, la pitié le retienne,
Et de sauver sa vie en conservant la sienne.

O reine! dissipez ce vertueux effroi;
Non, votre époux en vain veut s'exposer pour moi,

Non placet arma mihi contra nova monstra moveri :
Numen adorandum pelagi est. Erat ardua turris;
Arce focus [1] summâ : fessis loca grata carinis.
Ascendunt illuc, stratosque in litore tauros
Cum gemitu aspiciunt, vastatoremque cruento
Ore ferum, longos infectum sanguine villos.
Inde manus tendens in aperti litora ponti,
Cæruleam Peleus Psamathen, ut finiat iram,
Orat; opemque ferat : nec vocibus illa rogantis
Flectitur Æacidæ. Thetis hanc pro conjuge supplex
Accepit veniam : sed enim irrevocatus ab acri
Cæde lupus perstat, dulcedine sanguinis asper;
Donec inhærentem laceræ cervice juvencæ
Marmore mutavit. Corpus, præterque colorem,
Omnia servavit; lapidis color indicat, illum
Jam non esse lupum, jam non debere timeri.

Nec tamen hac profugum consistere Pelea terrâ
Fata sinunt : Magnetas adit vagus exsul, et illic
Sumit ab Hæmonio purgamina cædis Acasto [2].

[1] Le poète désigne un phare, ou fanal allumé au sommet de cette tour, pour servir dans la nuit de signal aux navigateurs.

[2] Acaste était un prêtre du temple d'Eleusis, renommé par la célébration des mystères expiatoires. Ceux qui étaient reçus à ces expiations se nommaient initiés, c'est-à-dire qu'ils commençaient une nouvelle vie.

Dit Pélée : il suffit de cette offre si chère.
Des Nymphes de la mer appaisons la colère;
Contre le monstre en vain nous armerions nos bras;
Il faut des vœux soumis, et non pas des combats.
Une tour dont le pharé est un astre propice,
Aux vaisseaux fatigués présente un doux hospice.
On y monte, et le monstre aux longs poils hérissés,
Souillé du sang des bœufs morts, mourans, ou blessés,
Frappe tous les regards d'une terreur profonde.
Là, Pélée à genoux étend les bras vers l'onde,
Et demande à Psammate, aux déités des mers,
Le pardon d'un forfait puni par ses revers.
Mais sa prière est vaine, et n'est point écoutée.
Jamais il n'eût fléchi la déesse irritée,
Si Thétis implorant la grace d'un époux,
N'eût de la Néréide appaisé le courroux.
Cependant du troupeau le destructeur sauvage
Poursuit le cours sanglant de son affreux ravage :
Mais tandis que d'un bœuf par ses dents égorgé,
Il mord le cou nerveux, en marbre il est changé.
Son écaille hérissée, et sa gueule béante,
N'inspirent plus aux yeux qu'une vaine épouvante.
Errant et fugitif, le héros exilé,
Par l'ordre du Destin est ailleurs appelé.
Un prêtre d'Eleusis, aux champs de l'Emonie,
Acaste enfin l'absout, et son crime s'expie.

X. *Ceyx et Halcyone.*

INTEREA fratrisque sui, fratremque secutis
Anxia prodigiis turbatus pectora Cêyx,
Consulat ut sacras, hominum oblectamina, sortes,
Ad Clarium parat ire Deum : nam templa profanus
Invia cum Phlegyis faciebat Delphica Phorbas [1].
Consilii tamen ante sui, fidissima, certam
Te facit, Halcyone : cui protinus intima frigus
Ossa receperunt; buxoque simillimus ora [2]
Pallor obit : lacrymisque genæ maduêre profusis.
Ter conata loqui, ter fletibus ora rigavit;
Singultuque pias interrumpente querelas :
Quæ mea culpa tuam, dixit, carissime, mentem
Vertit? ubi est, quæ cura mei prius esse solebat?
Jam potes Halcyone securus abesse relictâ.
Jam via longa placet : jam sum tibi carior absens.
At, puto per terras iter est; tantumque dolebo,
Non etiam metuam, curæque timore carebunt.
Æquora me terrent, et ponti tristis imago.
Et laceras nuper tabulas in litore vidi;

[1] Phorbas, brigand d'une force prodigieuse, contraignait les passans à lutter avec lui, et les tuait après les avoir vaincus. Il avait entrepris de piller le temple de Delphes, aussi renommé par ses richesses que par ses oracles.

[2] *Poëta eleganter effingit mores uxoris maritum efflictim deamantis.*

X. *Céïx et Alcyone.*

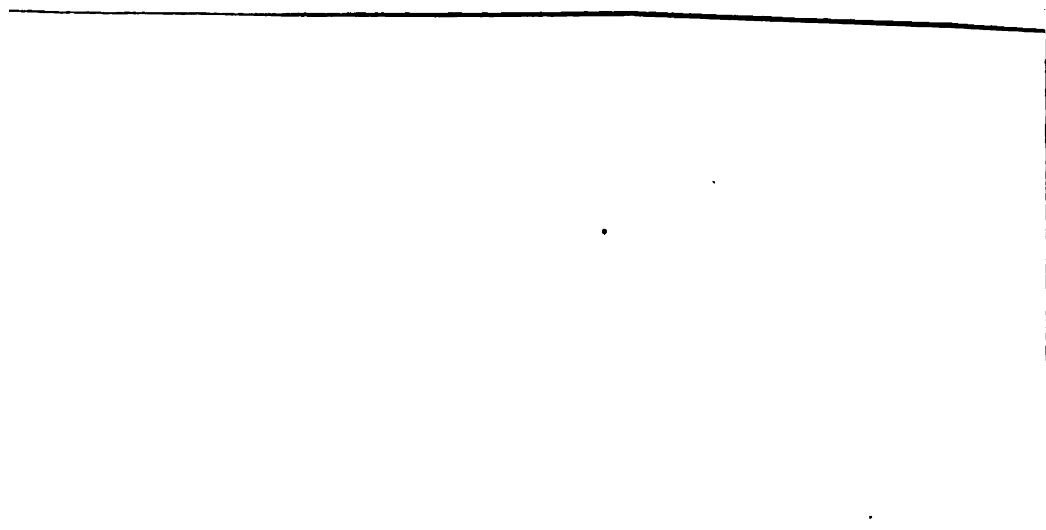
Céïx qui pleure un frère en oiseau transformé,
Et qu'un nouveau malheur a depuis alarmé,
O vain recours de l'homme avide de miracles !
Veut aller à Claros consulter les oracles :
Car Phorbas, escorté de brigands inhumains,
De Delphe et de son temple assiégeait les chemins.
D'un voyage fatal qui va l'éloigner d'elle,
A peine son épouse eut appris la nouvelle,
Un froid soudain la glace, et glissé dans son cœur,
Du buis sur son visage imprime la pâleur.
Ses pleurs d'un voile humide ont obscurci sa vue.
Elle a voulu parler, et sa voix s'est perdue.
Enfin son tendre cœur se soulage en ces mots,
Vingt fois entrecoupés de pleurs et de sanglots.
Quel est donc, cher époux, le crime de ta femme ?
Où donc est cette ardeur de ta première flamme ?
Quoi ? tu peux me quitter sans peine et sans regrets !
Un voyage lointain a pour toi des attraits !
Tu veux partir ! déjà tu m'aimes mieux absente !
Ah ! du moins, quand tu veux t'éloigner d'une amante,
Loin de moi sans danger si tu portais tes pas,
Je pourrais m'affliger, mais je ne craindrais pas.
Mais, hélas ! de la mer l'image m'épouvante.
Hier encor, j'ai vu par la vague mouvante

Et sæpe in tumulis sine corpore nomina legi.
Neve tuum fallax animum fiducia tangat,
Quod socer Hippotades sibi sit, qui carcere fortes
Contineat ventos; et, cùm velit, æquora placet.
Cùm semel emissi tenuerunt æquora venti,
Nil illis vetitum est; incommendataque tellus [1]
Omnis, et omne fretum. Cœli quoque nubila vexant;
Excutiuntque feris rutilos concursibus ignes.
Quo magis hos novi, nam novi, et sæpe paternâ
Parva domo vidi, magis hoc reor esse timendos.
Quod tua si flecti precibus sententia nullis,
Care, potest, conjux, nimiumque es certus eundi;
Me quoque tolle simul : certè jactabimur unâ;
Nec, nisi quæ patiar, metuam : pariterque feremus
Quicquid erit : pariter super æquora lata feremur.

XI. *Navem invitâ conjuge conscendit Ceyx.*

Talibus Æolidos dictis lacrymisque movetur
Sidereus conjux : neque enim minor ignis in ipso est.
Sed neque propositos pelagi dimittere cursus,
Nec vult Halcyonem in partem adhibere pericli;
Multaque respondit, timidum solantia pectus :

[1] *Incommendata*, laconisme poétique : en voici le commentaire, d'après l'interprétation de Farnabe. *Nullâ commendatione gaudent terræ, mariave, ne ventis vexentur.*





Née sc.

départ de Ceyx.

Rejetés sur ses bords des débris de vaisseaux,
Et j'ai lu de vains noms inscrits sur des tombeaux.
Si je suis ton épouse et la fille d'Eole,
Ne va pas te fonder sur un espoir frivole.
Il peut, quand il le veut, donner la paix aux flots,
Et renferme les vents dans de sombres cachots.
Mais une fois sortis, ces fiers tyrans de l'onde
Peuvent tout, osent tout : ils ravagent le monde,
Ils ébranlent les cieux, bouleversent les mers,
Et leur choc de la foudre allume les éclairs.
Enfant, je les ai vus au palais de mon père;
Et plus je les connais, plus je crains leur colère.
Si mes craintes, mes pleurs, mes avis, tout est vain;
Si rien ne peut changer ton funeste dessein;
Si tu pars, cher époux, du moins partons ensemble.
Exposée aux périls dont tu vois que je tremble,
Sûre au moins avec toi de vivre ou de mourir,
Je crains moins tes dangers, si je peux les courir.

XI. *Céix s'embarque malgré son Épouse.*

Son époux est touché de sa douleur fidelle :
Il aime sa moitié comme il est aimé d'elle.
Mais son dessein est pris; il ne peut le changer,
Ni vouloir qu'Alcyone en coure le danger.
Que ne lui dit-il pas pour consoler ses plaintes?
Mais sans la rassurer il répond à ses craintes.

Nec tamen idcircò causam probat. Addidit illis
Hoc quoque lenimen, quo solo flexit amantem.
Longa quidem nobis omnis mora; sed tibi juro
Per patrios ignes, si me modò fata remittent,
Ante reversurum, quàm Luna bis impleat orbem.
His ubi promissis spes est admota recursùs,
Protinus eductam navalibus æquore tingi,
Aptarique suis pinum jubet armamentis.
Quâ rursus visâ, veluti præsaga futuri,
Horruit Halcyone : lacrymasque emisit obortas,
Amplexusque dedit : tristique miserrima tandem
Ore, Vale, dixit : collapsaque corpore tota est.
Ast juvenes, quærente [1] moras Cèyce, reducunt
Ordinibus geminis ad fortia pectora remos;
Æqualique ictu scindunt freta. Sustulit illa
Humentes oculos; stantemque in puppe recurvâ,
Concussâque manu dantem sibi signa, maritum
Prima videt : redditque notas. Ubi terra recessit
Longiùs, atque oculi nequeunt cognoscere vultus;
Dum licet, insequitur fugientem lumine pinum.
Hæc quòque ut haud poterat, spatio submota, videri;
Vela tamen spectat summo fluitantia malo.

[1] *Lacrymis enim uxoris motus Ceyx discedebat invitus : concinnè autem poëta gestum remigantium exprimit. Validam namque et æqualem percussionem exigit ars remigandi.*

Rien ne peut arrêter le cours de ses sanglots,
Que l'espoir du retour qu'il lui donne en ces mots.
Tu pleures, chère épouse, et je pleure moi-même.
Un seul moment d'absence est si long quand on s'aime!
Mais j'en jure par toi, par l'astre du matin,
Qui m'a donné le jour, et veille à mon destin;
Avant que de la nuit l'inconstante courrière
Ait deux fois de son disque arrondi la lumière;
Si Neptune y consent, je serai de retour
Fidèle, et désormais tout entier à l'amour.
Ce retour espéré, cette douce promesse,
Ont mêlé quelque charme au chagrin qui la presse.
Mais si-tôt qu'elle eut vu préparer dans le port
L'appareil du départ ou plutôt de la mort,
Une secrète horreur redouble ses alarmes:
Elle frémit; ses yeux s'ouvrent encore aux larmes.
Elle embrasse Céïx une dernière fois:
Elle lui dit adieu d'une mourante voix,
Le regarde, soupire, et tombe évanouie.
Céïx lui tend les bras, il l'appelle, il s'écrie;
Mais sourde à tous ses cris, la rame à coups égaux
Emporte le navire, et sillonne les flots.
Alcyone rouvrant son humide paupière,
Pour revoir son époux, cherche encor la lumière.
Elle l'appelle encor des mains et de la voix.
Céïx est sur la poupe; et ces époux vingt fois

Ut nec vela videt, vacuum petit anxia lectum;
Seque toro ponit. Renovat lectusque locusque
Halcyonæ lacrymas : et quæ pars, admonet, absit.

XII. *Ceyx à tempestate deprehensus.*

Portubus exierant; et moverat aura rudentes:
Obvertit lateri pendentes navita remos;
Cornuaque in summâ locat arbore, totaque malo
Carbasa deducit; venientesque accipit auras.
Aut minus, aut certè medium, non amplius, æquor
Puppe secabatur, longèque erat utraque tellus;
Cùm mare sub noctem tumidis albescere cœpit
Fluctibus, et præceps spirare valentiùs Eurus.
Ardua, jamdudum, demittite cornua, rector
Clamat, et antennis totum subnectite velum.
Hic jubet : impediunt adversæ jussa procellæ;
Nec sinit audiri vocem fragor æquoris ullam.
Sponte tamen properant alii subducere remos,
Pars munire latus, pars ventis vela negare.
Egerit hic fluctus, æquorque refundit in æquor;
Hic rapit antennas. Quæ dum sine lege geruntur,
Aspera crescit hiems; omnique e parte feroces
Bella gerunt venti, fretaque indignantia miscent.
Ipse pavet : nec se, qui sit status, ipse fatetur
Scire ratis rector; nec quid jubeatve vetetve :
Tanta mali moles! totâque potentior arte est!

Du geste et des regards se parlent, se répondent;
Lorsque dans le lointain les objets se confondent,
Alcyone des yeux cherche encore et poursuit
La voile qui dans l'air disparaît et s'enfuit.
Elle rentre au palais, et s'y cherche elle-même.
Là, ses regrets par-tout demandent ce qu'elle aime.
Elle mouille en secret de ses pleurs superflus
Ce lit jadis si doux où son époux n'est plus.

XII. *Céïx est surpris par la Tempête.*

LA poupe en pleine mer s'éloigne de la rive;
Les vents enflent la voile, et la rame est oisive:
Déjà loin de Thracine on vogue vers Claros.
L'orage avec la nuit fond soudain sur les eaux.
D'un sifflement affreux les cordages frémissent:
L'air mugit, le mât tremble, et les vagues blanchissent.
Des cris, des vents, des flots, le bruit est confondu.
Le pilote commande, et n'est pas entendu.
Cependant les nochers que le danger conseille,
Pour combattre l'orage ont une ardeur pareille.
La voile, vain jouet et des vents et de l'air,
S'abaisse, et dans la mer on rejette la mer.
On retire la rame; on ferme le navire:
Mais contre ces efforts la tempête conspire.
Les vents se font la guerre en rivaux obstinés,
Et la foudre a grondé dans les airs indignés.

Quippe sonant clamore viri, stridore rudentes,
Undarum incursu gravis unda, tonitribus æther.
Fluctibus erigitur, cœlumque æquare videtur,
Pontus; et inductas aspergine tingere nubes.
Et modò, cum fulvas ex imo vertit arenas,
Concolor est illis; Stygiâ modò nigrior undâ:
Sternitur interdum, spumisque sonantibus albet.
Ipsa quoque his agitur vicibus Trachinia puppis;
Et modò sublimis, veluti de vertice montis,
Despicere in valles, imumque Acheronta, videtur;
Nunc, ubi demissam curvum circumstetit æquor,
Suspicere inferno summum de gurgite cœlum.
Sæpe dat ingentem, fluctu latus icta, fragorem;
Nec leviùs pulsata sonat, quàm ferreus olim
Cùm laceras aries balistave concutit arces.
Utque solent, sumtis in cursu viribus, ire
Pectore in arma feri, prætentaque tela, leones;
Sic ubi se, ventis, admiserat unda, coortis,
Ibat in arma ratis; multoque erat altior illis.
Jamque labant cunei, spoliataque tegmine ceræ
Rima patet; præbetque viam letalibus undis.
Ecce cadunt largi resolutis nubibus imbres,
Inque fretum credas totum descendere cœlum;
Inque plagas cœli tumefactum ascendere pontum.
Vela madent nimbis; et cum cœlestibus undis
Æquoreæ miscentur aquæ. Caret ignibus æther;

La nuit règne; et l'éclair en cette nuit profonde
Brille en sillons de feu qui se croisent sur l'onde.
On dirait qu'en torrens dans la mer descendus,
Dans l'humide élément les cieux sont confondus.
Le pilote effrayé ne cache plus son trouble;
Il ne sait qu'ordonner, tant le péril redouble:
Et le mal est si grand qu'il surmonte son art.
Le vaisseau se tourmente et tournoye au hasard.
Tel que, prenant sa course, un lion qui s'irrite,
Sur les traits des chasseurs fougueux se précipite:
Tel dans son cours rapide emporté par les vents,
Le flot impétueux se brise sur ses flancs.
Un bélier, instrument d'assauts et de batailles,
Avec moins de fracas ébranle les murailles.
Comme on voit des soldats repoussans, repoussés,
S'élancer sur des murs croulans et renversés,
Le navire est vaincu par la mer qui l'obsède:
Une vague s'y jette; une autre lui succède.
L'onde attaque au-dedans, elle attaque au-dehors;
Le nocher se fatigue en longs et vains efforts.
Le tumulte est pareil au trouble d'une ville,
Où le vaincu, pressé dans son dernier asyle,
Voit d'un côté ses murs à l'ennemi rendus,
Et de l'autre assaillis, et trop mal défendus:
Déjà le désespoir n'attend que le naufrage;
Et la force s'épuise, ainsi que le courage.

Cæcaque nox premitur tenebris hiemisque suisque.
Discutiunt tamen has, præbentque micantia lumen
Fulmina : fulmineis ardescunt ignibus undæ.
Dat quoque jam saltus intra cava texta carinæ
Fluctus : et, ut miles, numero præstantior omni,
Cùm sæpe assiluit defensæ mœnibus urbis,
Spe potitur tandem ; laudisque accensus amore,
Inter mille viros murum tandem occupat unus.
Sic ubi pulsarunt acres latera ardua fluctus,
Vastiùs insurgens decimæ ruit impetus undæ ;
Nec priùs absistit fessam oppugnare carinam,
Quàm velut in captæ descendat mœnia navis.
Pars igitur tentabat adhuc invadere pinum ;
Pars maris intus erat. Trepidant haud segniùs omnes,
Quàm solet urbs, aliis murum fodientibus extra,
Atque aliis murum, trepidare, tenentibus intus.
Deficit ars, animique cadunt : totidemque videntur,
Quot veniunt fluctùs, ruere atque irrumpere mortes.

XIII. *Ceycis naufragium.*

Non tenet hic lacrymas, stupet hic : vocat ille beatos,
Funera quos maneant : hic votis numen adorat,
Brachiaque ad cœlum, quod non videt, irrita tollens
Poscit opem : subeunt illi fratresque parensque ;
Huic cum pignoribus domus, et quod cuique relictum.
Halcyone Cêyca movet : Cêycis in ore

La poupe est entr'ouverte, et le pâle nocher
Dans chaque flot qui vient voit la mort s'approcher.

XIII. *Son Naufrage.*

Chacun frémit d'horreur : l'un glacé par la crainte
A voulu s'écrier, et sa voix s'est éteinte.
L'autre implore les dieux ; l'autre lève les bras
Vers ce ciel irrité que son œil ne voit pas :
Ceux-là nomment heureux et trop dignes d'envie
Ceux que la tombe au moins attend après leur vie.
Chacun songeant alors à des parens chéris,
Pleure un frère, une sœur, une mère, ou des fils.
Céïx pleure Alcyone ; Alcyone le touche.
Ses traits sont dans son cœur ; son nom est dans sa bouche :
Il ne regrette qu'elle, et sur l'onde égaré,
Se croit alors heureux d'en être séparé.
Près de périr au sein d'une mer en furie,
Il veut tourner les yeux vers sa douce patrie,
Et donner à ces lieux chers à son souvenir,
Et son dernier regard, et son dernier soupir.
Où la trouver ? et l'ombre, et la noire tempête
Ont, d'une double nuit, enveloppé sa tête.
Le choc impétueux d'un nouveau tourbillon
Brise, emporte à-la-fois le mât et le timon.
Fière de leur dépouille, une vague orgueilleuse,
Roule, élève dans l'air sa cime sourcilleuse.

Nulla nisi Halcyone est : et, cùm desiderat unam,
Gaudet abesse tamen. Patriæ quoque vellet ad oras
Respicere, inque domum supremos vertere vultus.
Verùm ubi sit, nescit : tantâ vertigine pontus
Fervet ! et, inductâ piceis e nubibus umbrâ,
Omne latet cœlum, duplicataque noctis imago est.
Frangitur incursu nimbosi turbinis arbos;
Frangitur et regimen; spoliisque animosa superstans
Unda, velut victrix, sinuatas despicit undas.
Nec leviùs, quàm si quis Athon Pindumve, revulsos
Sede suâ, totos in apertum everterit æquor,
Præcipitata ruit; pariterque et pondere et ictu
Mergit in ima ratem : cum quâ pars magna virorum
Gurgite pressa gravi, neque in aëra reddita, fato
Functa suo est. Alii partes et membra carinæ
Trunca tenent. Tenet ipse manu, quâ sceptra solebat,
Fragmina navigii Cêyx; socerumque patremque
Invocat, heu ! frustra : sed plurima nantis in ore
Halcyone conjux. Illam meminitque refertque :
Illius ante oculos ut agant sua corpora fluctus,
Optat; et exanimis manibus tumuletur amicis.
Dum natat, absentem, quoties sinit hiscere fluctus,
Nominat Halcyonen, ipsisque immurmurat undis.
Ecce, super medios fluctus, niger arcus aquarum
Frangitur : et ruptâ mersum caput obruit undâ.
Lucifer obscurus, nec quem cognoscere posses,

Comme si l'on eût vu le Caucase ou l'Athos
Crouler avec fracas dans le gouffre des flots,
Elle se courbe en arc, retombe, et triomphante
Engloutit le vaisseau sous sa chute pesante.
 Les nochers dans l'abîme entraînés sans retour,
Ne reparurent plus à la clarté du jour.
A peine un petit nombre en ce moment horrible
Dispute encor sa vie à l'élément terrible,
Et lutte quelque tems contre l'onde et la mort.
L'infortuné Céïx, réduit au même sort,
D'une main autrefois révérée et puissante,
Saisit le frêle appui d'une rame flottante;
En vain à son secours il appelle à grands cris
Ces dieux dont il se nomme et le gendre et le fils:
Mais plus que tous les dieux il invoque Alcyone:
Il songe qu'aux regrets sa douleur s'abandonne.
Il souhaite du moins que ses restes glacés
Vers les bords sous ses yeux par la vague poussés,
Soient mis dans le tombeau par une main si chère.
Il murmure son nom à la vague en colère;
Comme si ce seul nom, ce nom pour lui si doux,
Eût pu des flots émus appaiser le courroux.
Mais un noir tourbillon poussé par la tempête
Se crève, et dans l'abîme ensevelit sa tête.
 Son père dans le deuil se cache à tous les yeux;
Il pleure; et ne pouvant abandonner les cieux,

Illâ nocte fuit : quoniamque excedere Olympo
Non licuit, densis texit sua nubibus ora.

XIV. *Vota pro Ceycis reditu nuncupat Halcyone. Somnium ad eam mittit Juno. Somni et ejus habitaculi descriptio.*

ÆOLIS interea tantorum ignara malorum
Dinumerat noctes : et jam, quas induat ille,
Festinat vestes; jam quas, ubi venerit ille,
Ipsa gerat : reditusque sibi promittit inanes.
Omnibus illa quidem Superis pia tura ferebat,
Ante tamen cunctos Junonis templa colebat;
Proque viro, qui nullus erat veniebat ad aras.
Utque foret sospes conjux suus, utque rediret,
Optabat; nullamque sibi præferret. At illi
Hoc de tot votis poterat contingere solum.
At Dea non ultra, pro functo morte, rogari
Sustinet : utque manus funestas arceat aris [1],
Iri, meæ, dixit, fidissima nuncia vocis,
Vise soporiferam Somni velociter aulam;
Exstinctique jube Cêycis imagine mittat
Somnia ad Halcyonen, veros narrantia casus.

[1] C'était une croyance religieuse chez les Anciens que les offrandes pour les morts, qui n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture, étaient regardées comme funestes.

Dans cette nuit funeste obscurcit son étoile,
Et se couvre le front sous un lugubre voile.

XIV. *Alcyone fait des vœux pour le retour de Céïx. Junon lui envoie un Songe. Description du Sommeil et de sa Demeure.*

ALCYONE qui compte et les jours et les nuits,
Par l'espoir du retour amuse ses ennuis,
Hâte pour son époux des vêtemens de fête,
Et cependant pour elle un deuil affreux s'apprête.
Chaque jour elle offrait dans le temple des dieux
D'un encens allumé le don religieux :
Chaque jour à Junon la ferveur de son zèle
Redemande Céïx, et vivant, et fidèle.
Mais de ce double vœu par elle répété,
Un seul, hélas ! un seul pouvait être écouté.
Junon, pour un époux victime de Neptune,
Lasse enfin d'écouter sa prière importune,
Voulant de son autel écarter ses présens,
Et ses vœux superflus, et son funeste encens,
Soudain appelle Iris. Ecoute, lui dit-elle,
Pars, de mes volontés interprète fidelle,
Va trouver le Sommeil dans son antre écarté :
Je veux que de Céïx privé de la clarté,
Un songe, qui du vrai soit la fidelle image,
Aux regards d'Alcyone expose son naufrage.

Dixerat. Induitur velamina mille colorum
Iris; et, arquato cœlum curvamine signans,
Tecta petit jussi sub rupe latentia regis.
Est prope Cimmerios longo spelunca recessu,
Mons cavus, ignavi domus et penetralia Somni;
Quò numquam radiis oriens, mediusve, cadensve
Phœbus adire potest. Nebulæ caligne mixtæ
Exhalantur humo, dubiæque crepuscula lucis.
Non vigil ales tibi, cristati cantibus oris,
Evocat Auroram : nec voce silentia rumpunt
Sollicitive canes, canibusve sagacior anser[1];
Non fera, non pecudes, non moti flamine rami,
Humanæve sonum reddunt convicia linguæ.
Muta Quies habitat : saxo tamen exit ab imo
Rivus aquæ Lethes : per quem, cum murmure labens,
Invitat somnos crepitantibus unda lapillis.
Ante fores antri fœcunda papavera florent,
Innumeræque herbæ : quarum de lacte soporem
Nox legit, et spargit per opacas humida terras.

[1] On sait que la vigilance des oies consacrées à Junon sauva le Capitole assiégé par les Gaulois. L'auteur de la Dunciade, dans une lettre adressée au duc de Choiseul, fait une allusion fine et malicieuse à cette particularité historique. « Vous entendrez le cri des oies s'élever de tous côtés contre cette production; mais toutes les fois que les oies crient, il ne faut pas croire que l'on assiége le Capitole ».

Iris a revêtu sa robe de saphirs,
Et glissant dans les airs sur l'aile des zéphyrs,
Son arc aux cent couleurs a dessiné sa route.

Près des Cimmériens, un mont se creuse en voûte,
Où le Sommeil repose au fond d'un antre frais,
De ce dieu nonchalant solitaire palais.
Jamais de cette grotte, au jour inaccessible,
Le soleil n'a percé l'obscurité paisible.
A peine un demi-jour, crépuscule douteux,
Y rend visible un air humide et nébuleux.
Là, le coq matinal n'appelle point l'Aurore.
Là, le chien vigilant, ni plus fidèle encore
L'oiseau du Capitole, odieux au Gaulois,
Ne répandent jamais l'alarme de leur voix.
Jamais l'agneau bêlant, jamais le loup sauvage,
Ni l'homme et ses clameurs, ni l'oiseau qui ramage,
Ni l'aquilon qui siffle à travers les rameaux,
De ce désert muet n'ont troublé le repos.
Le silence l'habite. Un ruisseau qui murmure,
Source d'oubli qui sort de la caverne obscure,
Glissant sur les cailloux de son lit sablonneux,
Invite au doux sommeil, dans son cours paresseux.
De pavots odorans une moisson féconde
S'élève autour de l'antre, et se penche sur l'onde.
La nuit vient les cueillir, et répand dans les airs
Leur baume assoupissant, charme de l'univers.

Janua, quæ verso stridorem cardine reddat,
Nulla domo totâ : custos in limine nullus.
At medio taurus est, ebeno sublimis in atrâ,
Plumeus, atricolor, pullo velamine tectus;
Quo cubat ipse Deus, membris languore solutis [1].
Hunc circa passim, varias imitantia formas,
Somnia vana jacent totidem, quot messis aristas,
Silva gerit frondes, ejectas litus arenas.
Quò simul intravit, manibusque obstantia virgo
Somnia dimovit; vestis fulgore reluxit
Sacra domus : tardâque Deus gravitate jacentes
Vix oculos tollens, iterumque iterumque relabens,
Summaque percutiens nutanti pectora mento [2],
Excussit tandem sibi se : cubitoque levatus,
Quid veniat, cognôrat enim, scitatur. At illa;
Somne, quies rerum, placidissime Somne Deorum,
Pax animi, quem cura fugit; qui corda diurnis

[1] La nonchalance du Sommeil est figurée par la molle langueur du rhythme.

[2] L'homme est si enclin à supposer le sentiment de la vie aux objets frappans que la nature lui présente, et les formes d'un corps à ceux qui sont purement intellectuels, que par une figure très-hardie l'imagination des poètes les fait sentir, parler, et agir comme nous. Elle personnifie les songes, le sommeil, l'espérance, la joie, la mélancolie, toutes les affections de l'ame. Cette illusion est un des charmes les plus puissans de la poésie. J'attribue, sans hésiter, à cette cause l'invention des divinités de la mythologie, qui était la théologie des païens.

Au seuil de la demeure aucun garde ne veille.
Là, nul verrou bruyant ne fait frémir l'oreille.
Mais au fond de la grotte, à l'ombre d'un vieux dais,
Sous le double contour de ses rideaux épais,
S'élève un lit d'ébène, où sur la plume oiseuse,
Plongeant dans le duvet sa langueur paresseuse,
Ce dieu silencieux, couronné de pavots,
Savoure les douceurs d'un éternel repos.
Imitant les objets par de savans mensonges,
Voltige autour de lui le peuple ailé des Songes,
Essaim égal en nombre aux feuilles des forêts,
Aux sables du rivage, aux épis des guérets.
Iris, des songes vains errans sous le portique,
Ecarte de ses mains la troupe fantastique;
Elle entre; et les saphirs dont son écharpe luit
Ont de leurs feux changeans éclairé ce réduit.
Le Sommeil ébloui d'un rayon de lumière
Ouvre et ferme à demi sa pesante paupière,
La rouvre, la referme; et son menton trois fois
Sur son sein nonchalant retombe de son poids.
Appuyé sur un bras, et la tête penchée,
Une main sur son lit languissamment couchée,
Ouvrant enfin un œil immobile et surpris,
Il s'arrache à lui-même, et reconnaît Iris.
Sommeil, dieu du repos, charme de la nature,
Paix du cœur, doux remède aux peines qu'il endure,

Fessa ministeriis mulces, reparasque labori;
Somnia, quæ veras æquent imitamine formas,
Herculeâ Trachine jube, sub imagine regis,
Halcyonem adeant; simulacraque naufraga fingant.
Imperat hoc Juno. Post quàm mandata peregit
Iris, abit. Neque enim ulteriùs tolerare vaporis
Vim poterat; labique ut Somnum sensit in artus,
Effugit; et remeat per, quos modò venerat, arcus.
At pater, e populo natorum mille suorum,
Excitat artificem, simulatoremque figuræ,
Morphea. Non illo jussos solertiùs alter
Exprimit incessus, vultumque sonumque loquendi.
Adjicit et vestes, et consuetissima cuique
Verba. Sed hic solos homines imitatur : at alter
Fit fera, fit volucris, fit longo corpore serpens.
Hunc Icelon Superi, mortale Phobetora vulgus
Nominat. Est etiam diversæ tertius artis
Phantasos:ille in humum,saxumq;undamq;trabemque,
Quæque vacant animâ, feliciter omnia transit.
Regibus hi ducibusque suos ostendere vultus
Nocte solent : populos alii plebemque pererrant [1].

[1] Ce vers est d'un laconisme, qui dégénérerait en sécheresse dans notre langue moins prosodiée que la langue latine. On ne me saura pas mauvais gré sans doute d'avoir, sans paraphrase, expliqué la pensée d'Ovide, pour rendre l'image plus nette et plus riante.

O toi qui de nos sens, abattus de langueur,
Répares la fatigue, et leur rends la vigueur!
Entre tous tes sujets, il faut choisir, dit-elle,
Un songe qui du vrai soit l'image fidelle.
Dis-lui que de Céïx il emprunte les traits,
Qu'aux remparts de Thracine il aille en son palais
Apprendre son naufrage à la triste Alcyone.
Voilà ce que j'attends : c'est Junon qui l'ordonne.
Iris qui sent déjà se glisser dans ses sens
Des pavots du sommeil les sucs assoupissans,
S'envole, et dans les airs elle retrace encore
Ce grand arc lumineux que le saphir colore.
Le dieu choisit Morphée entre tous ses sujets,
Morphée imitateur de l'homme et de ses traits.
Nul ne sait mieux que lui prendre l'air du visage,
La démarche, la voix, les habits, le langage.
Un autre imite mieux les divers animaux,
Les replis du serpent, la plume des oiseaux.
Au ciel, c'est Icélos; Phobétor, sur la terre.
Un autre imite encor le feu, l'onde, la pierre :
C'est Phantase. Tous trois dans leurs divers emplois
Volent également sous le rideau des rois.
Mais des Songes rians la troupe subalterne,
Sous un toit solitaire, au fond d'une caverne,
Charme l'esprit du sage, ou le cœur du berger.
Le Sommeil, sans troubler ce peuple mensonger,

Præterit hos senior : cunctisque e fratribus unum
Morphea, qui peragat Thaumantidos edita, Somnus
Eligit : et rursus molli languore solutum
Deposuitque caput, stratoque recondidit alto.

XV. *Ceycis naufragium à Morpheo admonita discit Halcyone.*

Ille volat, nullos strepitus facientibus alis,
Per tenebras : intraque moræ breve tempus, in urbem
Pervenit Hæmoniam : positisque e corpore pennis,
In faciem Cêycis abit : formâque sub illâ
Luridus, exsangui similis, sine vestibus ullis,
Conjugis ante torum miseræ stetit. Uda videtur
Barba viri, madidisque gravis fluere unda capillis.
Tum lecto incumbens, fletu super ora refuso,
Hæc ait. Agnoscis Cêyca, miserrima conjux?
An mea mutata est facies nece? Respice : nosces,
Inveniesque, tuo pro conjuge, conjugis umbram.
Nil opis, Halcyone, nobis tua vota tulerunt :
Occidimus : falsæ [1] tibi me promittere noli.
Nubilus Ægæo deprendit in æquore navim
Auster, et ingenti jactatam flamine solvit;

[1] Le poète exprime par une épithète qui se rapporte à Alcyone, ce que la prose eût exprimé par l'adverbe *falsò*. C'est un hypallage, figure contraire aux règles grammaticales, mais très-usitée en poésie.

N'appelle que Morphée, et c'est lui qu'il destine
A remplir de Junon la volonté divine.
Là, sa tête qui cède aux langueurs du repos,
Retombe, et fait gémir sa couche de pavots.

XV. *Alcyone est instruite par Morphée du naufrage de Céïx.*

Morphée au même instant, d'une aile taciturne,
Fend les airs endormis dans un calme nocturne.
O reine infortunée! arrivé dans la nuit,
Dans l'alcove où tu dors il se glisse sans bruit;
Et dépouillant sa forme et son plumage sombre,
Prend les traits de Céïx, ou plutôt de son ombre.
Nu, livide, tout pâle, il s'offre à tes regards:
L'onde a mouillé sa barbe et ses cheveux épars;
Et te baignant des pleurs que son visage épanche,
Le fantôme s'approche, et sur ton lit se penche.
Chère épouse, dit-il d'une lugubre voix,
Hélas! méconnais-tu l'époux que tu revois?
Ouvre les yeux, regarde, et reconnais mon ombre.
Tes prières, tes voeux, tes offrandes sans nombre
N'ont pu fléchir le ciel qui m'a privé du jour.
Cesse de t'abuser de l'espoir du retour:
L'orage m'a surpris; et dans les flots d'Egée
Les vents ont englouti ma poupe submergée.

Oraque nostra, tuum frustrà clamantia nomen,
Implerunt fluctus. Non hæc tibi nunciat auctor
Ambiguus: non ista vagis rumoribus audis:
Ipse ego fata tibi præsens mea naufragus edo.
Surge, age: da lacrymas, lugubriaque indue: nec me
Indeploratum sub inania Tartara mitte.

Adjicit his vocem Morpheus, quam conjugis illa
Crederet esse sui. Fletus quoque fundere veros
Visus erat: gestumque manus Cêycis habebant.
Ingemit Halcyone lacrymans, motatque lacertos
Per somnum: corpusque petens, amplectitur auras;
Exclamatque, Mane: quò te rapis? ibimus unà.
Voce sui specieque viri turbata, soporem
Excutit: et primò, si sit, circumspicit illic,
Qui modò visus erat: nam, moti voce, ministri
Intulerant lumen. Post quàm non invenit usquam,
Percutit ora manu: laniatque a pectore vestes,
Pectoraque ipsa ferit: nec crinem solvere curat;
Scindit: et altrici, quæ luctûs causa, roganti;

Nulla est Halcyone: nulla [1] est, ait: occidit unà
Cum Cêyce suo. Solantia tollite verba;

[1] Rien de plus touchant que cette répétition. C'est le cri du désespoir, et l'expression fidelle d'une douleur véhémente. *Conduplicatio mulieri gravissimo dolore affectæ maximè conveniens. Ait enim se non esse, verùm unà cum marito periisse.*

En vain je t'appelai; ton nom, ton nom si doux,
N'a pu du flot barbare appaiser le courroux.
Non, tu n'en peux douter : une fausse nouvelle
N'abuse point tes sens dans un songe infidèle.
Tu me vois, tu m'entends; lève-toi, prends le deuil,
Lève-toi, que tes pleurs arrosent mon cercueil.
Tes regrets descendront dans la demeure sombre :
Un seul de tes soupirs consolera mon ombre.
Ainsi parle Morphée : et ses tons gémissans
De la voix de Céïx imitent les accens :
Aux gestes de Céïx ses gestes sont semblables,
Alcyone croit voir des larmes véritables.
Elle pleure, s'écrie, et s'agite en dormant.
Elle lui tend les bras, et les tend vainement;
Elle veut l'embrasser; c'est de l'air qu'elle embrasse.
Où fuis-tu? lui dit-elle. Ah! demeure, de grace,
Demeure, je te suis. Et ce spectre, et ses cris,
Tout l'éveille. A sa voix ses esclaves surpris,
Une lampe à la main, accourent; et sa vue
Cherche d'abord cette ombre à ses yeux apparue :
Mais ne la trouvant plus, elle pleure; sa main
Arrache ses cheveux, et déchire son sein;
Et lorsqu'avec effroi sa nourrice fidelle
Demande le sujet de sa douleur cruelle :
Tu n'as plus d'Alcyone; Alcyone n'est plus :
Ne la consolez point; vos soins sont superflus :

Naufragus interiit. Vidi, agnovique; manusque
Ad discedentem, cupiens retinere, tetendi:
Umbra fugit : sed et umbra tamen manifesta virique
Vera mei. Non ille quidem, si quæris, habebat
Assuetos vultus : nec, quo prius ore, nitebat.
Pallentem, nudumque, et adhuc humente capillo,
Infelix vidi. Stetit hoc miserabilis ipso
Ecce loco : et quærit, vestigia si qua supersint.
Hoc erat, hoc animo quod divinante timebam [1];
Et ne, me fugiens, ventos sequerere, rogabam.
At certè vellem, quoniam periturus abibas,
Me quoque duxisses! Tecum fuit utile, tecum
Ire mihi : neque enim de vitæ tempore quicquam
Non simul egissem : nec mors discreta fuisset.
Nunc absens pereo, jactor nunc fluctibus absens;
Et, sine me [2], me pontus habet. Crudelior ipso
Sit mihi mens pelago, si vitam ducere nitar
Longiùs; et tanto pugnem superesse dolori.
Sed neque pugnabo, nec te, miserande, relinquam;
Et tibi nunc saltem veniam comes : inque sepulcro,

[1] *Apostrophe Halcyones ad maritum querelarum plena.*

[2] Banier accuse Ovide de mettre ici de l'esprit à la place du sentiment. En effet la passion ne s'amuse pas à jouer sur les mots et à faire des pointes. Mais la pensée est vraie pour le fond. L'expression seule est blâmable. En lui ôtant ce qu'elle a d'affecté, le sentiment subsiste dans sa pureté primitive.

Avec son cher Céïx elle est morte, dit-elle.
Lui-même de sa mort m'a donné la nouvelle.
Il n'est plus. Un naufrage a causé son trépas.
Je l'ai vu; j'ai voulu l'arrêter dans mes bras;
L'ombre a fui : mais cette ombre et chérie et funeste
Etait de mon époux l'ombre bien manifeste.
Hélas! il n'avait plus ce front pur et serein,
Où brillait un rayon de l'astre du matin.
Nu, pâle, humide, à peine ai-je pu le connaître.
C'est là, c'est dans ce lieu que je l'ai vu paraître;
C'est là que sur mon lit je l'ai vu se pencher.
(Son regard à ces mots semble encor le chercher.)
O malheureux Céïx! c'était là, poursuit-elle,
Ce que me présageait une terreur fidelle,
Quand je ne voulais pas te confier aux vents,
Quand je craignais la mer, et ses tombeaux mouvans.
Tu partais pour périr, et je devais te suivre;
Ah! quand tu ne vis plus, je n'aurais pas à vivre.
Absente du naufrage, avec toi je péris;
Je roule sous les flots dans tes restes chéris;
La mer possède en toi la moitié de moi-même.
Quand j'accuse envers toi sa barbarie extrême,
Que l'on m'accuse aussi, si de mes tristes jours
Je songe après ta perte à prolonger le cours;
Si je puis soutenir l'ennui de te survivre.
Dans le tombeau du moins je veux, je dois te suivre;

Si non urna, tamen junget nos litera; si non
Ossibus ossa meis, at nomen nomine tangam.

Plura dolor prohibet : verboque intervenit omni
Plangor, et attonito gemitus e corde trahuntur.
Mane erat : egreditur tectis ad litus : et illum
Mœsta locum repetit, de quo spectârat euntem.
Dumque, Moratus ibi : dumque, Hîc retinacula solvit,
Hoc mihi discedens dedit oscula litore, dicit :
Dumque notata oculis reminiscitur acta, fretumque
Prospicit; in liquidâ, spatio distante, tuetur
Nescio quid, quasi corpus, aquâ. Primòque, quid illud
Esset, erat dubium. Post quàm paulùm appulit unda,
Et, quamvis aberat, corpus tamen esse liquebat;
Qui foret, ignorans, quia naufragus, omine mota est;
Et tanquam ignoto lacrymam daret, Heu! miser, inquit,
Quisquis es, et si qua est conjux tibi! Fluctibus actum
Fit propius corpus : quod quo magis illa tuetur,
Hoc minus et minus est amens [1] sua. Jamque propinquæ
Admotum terræ, jam quod cognoscere posset:
Cernit : erat conjux. Ille est, exclamat : et unà
Ora, comas, vestem lacerat : tendensque trementes
Ad Cêyca manus, Sic, ô carissime conjux,
Sic ad me, miserande, redis? ait. Adjacet undis

[1] C'est une hyperbate un peu forte, pour dire : *Quantò magis illa tuetur, tantò minus est compos suæ mentis.*

S'il ne renferme pas nos ossemens rejoints,
Nos noms en s'embrassant s'y toucheront du moins.
Sa voix dans ses sanglots s'étouffe entrecoupée.
Le jour luit, et toujours de ce songe occupée,
Elle sort du palais, et court aux mêmes lieux,
Où Céïx en partant a reçu ses adieux.
Après de longs soupirs, ce fut ici, dit-elle,
Que Céïx m'assura de son amour fidèle,
Que ses derniers baisers, et ses embrassemens,
M'ont du plus saint hymen confirmé les sermens.
Là, tandis que des mers parcourant l'étendue,
Elle promène au loin une inquiète vue,
Un objet inconnu sur les flots balancé
Semble dans le lointain un cadavre glacé.
O toi, qui que tu sois, que je te plains! dit-elle:
Mais, hélas! s'il te reste une épouse fidelle,
Je la plains encor plus. Le corps flotte plus près:
Alcyone commence à distinguer ses traits.
Plus la vague en roulant le pousse vers la rive,
Plus ses sens sont émus, plus sa vue est craintive.
Elle regarde, hélas! elle voit son époux.
C'est lui-même, c'est lui, dit-elle, ô dieux jaloux!
Est-ce là ce retour que je devais attendre?
Mer barbare! est-ce ainsi que tu dois me le rendre?

XVI. *Ceyx et Halcyone in Alcyones mutantur.*

FACTA manu moles [1], quæ primas æquoris iras
Frangit; et incursus quæ prædelassat aquarum.
Insilit huc; mirumque fuit potuisse : volabat;
Percutiensque levem modò natis aëra pennis,
Stringebat summas ales miserabilis undas.
Dumque volat, mœsto similem, plenumque querelæ,
Ora dedêre sonum, tenui crepitantia rostro.
Ut verò tetigit mutum et sine sanguine corpus,
Dilectos artus amplexa recentibus alis,
Frigida nequicquam duro dedit oscula rostro.
Senserit hoc Cêyx, an vultum motibus undæ
Tollere sit visus, populus dubitabat : at ille
Senserat. Et tandem, Superis miserantibus, ambo
Alite mutantur. Fatis obnoxius îsdem
Tunc quoque mansit amor, nec conjugiale solutum
Fœdus in alitibus : coëunt, fiuntque parentes;
Perque dies placidos, hiberno tempore, septem,
Incubat Halcyone pendentibus æquore nidis.
Tum via tuta maris : ventos custodit, et arcet
Æolus egressu; præstatque nepotibus æquor [2],

[1] *Murus maximus, quo portus ab undarum incursu tutus reddebatur.*

[2] Éole assure la tranquillité des mers en faveur de sa fille Alcyone et de son époux métamorphosés en alcyons.

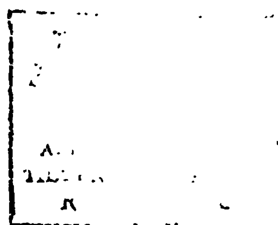
XVI. *Céix et Alcyone en Alcyons.*

Une digue, de l'art ouvrage audacieux,
Brise à ses piés le choc des flots séditieux.
Elle y vole, et déjà sur des ailes naissantes
Effleure, oiseau plaintif, les vagues frémissantes;
Et de son bec aigu jette un lugubre cri.
Elle vole empressée à son époux chéri;
Elle couvre, elle presse, échauffe de son aile
Ce sein froid et glacé, mais toujours aimé d'elle;
Et dans sa bouche encor glisse un bec amoureux.
Céïx de ses baisers a-t-il senti les feux?
Sa tête se soulève; est-ce un vain jeu de l'onde?
Ou sent-il de l'amour la puissance féconde?
On s'étonne, on l'ignore: il la sent en effet.
Les dieux, touchés enfin d'un amour si parfait,
En oiseaux transformés les unissent ensemble.
Rien ne peut plus troubler l'hymen qui les rassemble.
Pour eux la mer est calme au milieu des hivers.
Ce couple, dans un nid suspendu sur les mers,
Couve ses tendres fruits dans une paix profonde.
Pendant sept jours entiers les vents respectent l'onde.
Eole les retient au fond de leurs cachots,
Et veut que l'Alcyon donne la paix aux flots.

XVII. *Æsacus in Mergum.*

Hos aliquis senior, circum freta lata volantes,
Spectat : et ad finem servatos laudat amores.
Proximus, aut idem, si fors tulit, Hic quoque, dixit,
Quem mare carpentem, substrictaque crura gerentem,
Aspicis, (ostendens spatiosum guttura mergum,)
Regia progenies : et, si descendere ad ipsum
Ordine perpetuo quæris, sunt hujus origo,
Ilus et Assaracus, raptusque Jovi Ganymedes [1],
Laomedonque senex, Priamusque novissima Trojæ
Tempora sortitus. Frater fuit Hectoris iste;
Qui, nisi sensisset primâ nova fata juventâ,
Forsitan inferius non Hectore nomen haberet;
Quamvis est illum proles enixa Dymantis.
Æsacon umbrosâ furtim peperisse sub Idâ
Fertur Alexirhoë, Granico nata bicorni.
Oderat hic urbes : nitidâque remotus ab aulâ
Secretos montes, et inambitiosa colebat
Rura : nec Iliacos cœtus, nisi rarus, adibat.
Non agreste tamen, nec inexpugnabile Amori
Pectus habens, silvas captatam sæpe per omnes,

[1] *Ilus et Assaracus et Ganimedes filii fuerunt Troïs, Trojanorum regis. Laomedon verò illi fuit filius, ac Priami pater, ut cùm ex aliis permultis, tùm ex Homero apertè colligitur.*





Monnet inv. *Legrand sc.*

Hespérie fuyant Esaque.

XVII. *Ésaque en Plongeon.*

Le peuple qui les voit s'ébattre sur leurs ailes,
Admire l'union de ces époux fidèles.
L'exemple de leur sort pour moi n'est pas nouveau,
Dit alors un vieillard : voyez-vous cet oiseau
Au long bec, aux longs piés, qui, pour saisir sa proie,
Se plonge dans la mer où son vol se déploie;
Il sort du sang des rois, et compte pour aïeux
Ilus, Assaracus, Tros, et ce fils des dieux
Qui dans des coupes d'or leur verse l'ambrosie,
Le vieux Laomédon, et ce roi de l'Asie,
Priam, qui de Pergame a vu les derniers tems.
Il fut frère d'Hector; et si dans son printems
De son destin fatal il eût pu se défendre,
A la gloire d'Hector il aurait pu prétendre.
Esaque était son nom. Transfuge de la cour,
Il aimait des forêts le champêtre séjour,
Dédaignait des cités la pompe ambitieuse,
Et préférait des bois la paix silencieuse.
Mais sans être sauvage il cherche les forêts.
L'Amour qu'il ne fuit pas l'a blessé de ses traits;
Il adore Hespérie : aux rives du Cébrène
Elle séchait un jour ses longs cheveux d'ébène.
Il s'approche; elle fuit. Telle aux monts bocagers
Fuit à l'aspect d'un loup la biche aux piés légers;

Aspicit Hesperien patriâ Cebrenida ripâ,
Injectos humeris siccantem sole capillos.
Visa fugit Nymphe, veluti perterrita fulvum
Cerva lupum, longèque lacu deprensa relicto
Accipitrem fluvialis anas. Quam Troïus heros
Insequitur : celeremque metu celer urget amore.
Ecce, latens herbâ coluber, fugientis adunco [1]
Dente pedem stringit, virusque in corpore linquit.
Cum vitâ suppressa fuga est : amplectitur amens
Exanimem; clamatque, Piget, piget esse secutum;
Sed non hoc timui : nec erat mihi vincere tanti.
Perdidimus miseram nos te duo : vulnus ab angue,
A me causa data est. Ego sim sceleratior illo,
Ni tibi, morte meâ, mortis solatia mittam.
Dixit : et e scopulo, quem rauca subederat unda,
Se dedit in pontum. Tethys miserata cadentem
Molliter excepit : nantemque per æquora pennis
Texit, et optatæ non est data copia mortis.
Indignatur amans invitum vivere cogi,
Obstarique animæ, miserâ de sede volenti
Exire. Utque novas humeris assumserat alas,
Subvolat : atque iterum corpus super æquora mittit.

[1] Eurydice meurt également de la piqûre d'une couleuvre. Le fond de la fable d'Hespérie est le même : mais elle diffère par des circonstances touchantes, qui font admirer la féconde imagination du poète.

Telle encor d'un étang, hôtesse domestique,
Fuit devant l'épervier une poule aquatique.
Esaque la poursuit : leurs pas sont tour-à-tour
Emportés par la crainte, ou pressés par l'amour.
Mais, hélas ! un serpent caché sous la verdure
La mord, et de ses dents la subtile morsure
Jusqu'au cœur de la nymphe a glissé le trépas.
L'amant qui la poursuit la reçoit dans ses bras :
Elle cesse à-la-fois de courir et de vivre.
Ah ! qu'ai-je fait, dit-il ? devais-je te poursuivre ?
J'ai voulu vaincre, hélas ! mais non pas à ce prix.
Mais tu reçois la mort, et par deux ennemis.
En te perçant du dard de sa langue aiguisée,
Le serpent te la donne, et moi, je l'ai causée.
Je suis le plus coupable, et je dois m'en punir.
Ma mort venge la tienne, et va nous réunir.
Il dit, et d'un rocher, dans les flots d'Amphytrite,
Amant désespéré, court et se précipite.
Thétis en eut pitié ; soutenu dans les airs,
Sur une aile naissante il effleure les mers.
Indigné que du sort la faveur envieuse
L'empêche de sortir d'une vie odieuse,
Vingt fois d'un vol rapide il s'élève, et soudain
Se replonge dans l'onde, et s'y replonge en vain.
La plume le soutient au moment qu'il retombe.
Furieux que la mer lui refuse une tombe,

Pluma levat casus. Furit Aesacus : inque profundum
Pronus abit, letique viam sine fine retentat.
Fecit amor maciem ; longa internodia crurum [a];
Longa manet cervix : caput est a corpore longè.
Aequor amat ; nomenque manet, quia mergitur [b], illo.

[a] *Eleganter Mergi naturam pedes exprimit. Internodium dicitur id spatii, quod est inter duos nodos. Nodosa autem crura Mergus habere videtur.*

[b] *A mergendo namque Mergus a Latinis fuit denominatus.*

Il cherche incessamment dans ses profonds marais
Le chemin du trépas qu'il ne trouve jamais.
Voyez-vous sa maigreur ? C'est l'amour qui le ronge;
Sa jambe est effilée, et son col se prolonge.
De son amour pour l'onde il a tiré son nom,
Hôte léger des mers, on le nomme plongeon [1].

[1] Le plongeon est un de ces oiseaux aquatiques, que Dulard, dans son *Poëme des Merveilles de la Nature*, appelle avec élégance :

Citoyens à-la-fois de la terre et des eaux.

REMARQUES

SUR LE LIVRE XI.

FABLE I. Page 327.

Tandis qu'autour d'Orphée, attirés par sa voix,
S'assemblaient les lions, les rochers, et les bois.

ORPHÉE, selon la Fable, sut apprivoiser les tigres et les lions, et attirer les arbres au son de sa lyre. Ces hyperboles ingénieuses signifient que le talent de l'éloquence, de la poésie et de la musique adoucit la rudesse sauvage des peuples grossiers, et leur enseigna les institutions civiles et religieuses. Les poètes furent les premiers législateurs. C'est l'interprétation qu'Horace donne à la fable d'Orphée.

Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus ac victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.

Prêtre des dieux, Orphée aux sauvages mortels
Donna des lois, des mœurs, un culte et des autels:
Sa lyre amollissant leur féroce courage,
On dit que des lions il adoucit la rage.

Traduction de LEFÈVRE-LAROCHE.

Ibidem.

Et la pierre à ses piés tombe et roule en cadence,
Et semble s'excuser de son indigne offense.

Ces images ingénieuses qui expriment si bien le pouvoir

de la lyre d'Orphée, et qui caractérisent particulièrement la brillante imagination d'Ovide, sont soigneusement effacées dans la version en prose attribuée à Malfilâtre. N'est-ce pas là couper les ailes de Pégase? On peut appliquer à ces rogneurs en poésie une pensée ingénieuse de Daniel Heinsius, sur ceux qui accusent Ovide de surabondance. « Comme les indigens qui manquent du nécessaire envient et condamnent le superflu des riches; certains critiques, maigres d'esprit et pauvres d'imagination, ne pardonnent pas au génie les richesses qu'ils n'ont pas, et veulent circonscrire son essor dans le cercle borné de leur horizon ». *Quemadmodùm mendici, quibus plurima ad vitam desunt, iis invidere solent, quibus plurima ad felicitatem supersunt; sic jejuni isti ac famelici alienas opes limis oculis cùm intueantur, virtutes in ordinem redigere audent.* De tragœdiæ constitutione.

Ibidem. Page 329.

Tel l'oiseau de Pallas voit mille oiseaux divers
L'attaquer à grands cris dans la lice des airs.

L'oiseau de Pallas, périphrase qui écarte l'idée sinistre et odieuse attachée au nom de hibou, et qui rend la comparaison bien mieux appropriée à Orphée. Ovide a dit: *Noctis avem.* C'est une nuance délicate de goût, qui peut-être, sans cette note, eût échappé à un grand nombre de lecteurs.

Ibidem.

Il a beau les prier : sa voix, sa douce voix
A perdu son pouvoir pour la première fois.
O douleur ! il expire.

Pathétique exclamation du poète, figure qui, jetée au milieu du récit, exprime la commisération tendre, due à la fin cruelle du chantre de la Thrace. Observez de plus que le dernier soupir d'Orphée est accompagné d'une réflexion ingénieuse et touchante, et spécialement adaptée à la circonstance.

Ibidem. Page 331.

Sa lyre sur les flots soupire en sons plaintifs ;
Sa bouche sur les flots en sanglots fugitifs
Se plaint comme sa lyre ; et le fleuve et la rive
Répondent aux soupirs de sa bouche plaintive.

Rollin dans son Traité des Etudes, après avoir fait sentir dans une explication détaillée toutes les beautés de ces vers de Virgile :

Tum quoque marmoreâ caput à cervice revulsum
Gurgite cùm medio portans OEägrius Hebrus
Volveret, Euridicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah ! miseram Euridicen, animâ fugiente vocabat:
Euridicen toto referebant flumine ripæ.

L'Hèbre roula sa tête encor toute sanglante:
Là sa langue glacée, et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Euridice en flottant murmurait le doux nom.
Euridice, ô douleur ! touchés de son supplice,
Les échos répétaient, Euridice ! Euridice !

DELILLE.

Dans l'Hèbre impétueux sa tête fut jetée;
Mais tandis qu'elle errait sur la vague agitée,
Ses lèvres qu'Euridice animait autrefois,
Et sa langue glacée, et sa mourante voix,
Sa voix disait encore : Euridice ! Euridice !
Et tout le fleuve au loin répétait Euridice.

LEBRUN.

Rollin, dis-je, ajoute : « Ovide, en traitant la même matière, a rendu cette dernière beauté d'une manière différente, mais qui a aussi beaucoup de grace et de délicatesse ». Rollin, dont le goût est si sûr et si délicat, aurait pu dire encore que la manière d'Ovide est plus vraie, plus naturelle. Comment concevoir, en effet, que la langue glacée du chantre de la Thrace prononçait encore le nom d'Euridice? Je sais que c'est une hyperbole poétique, une hyperbole de sentiment. Je ne la blâme point; je l'admire : mais je trouve que la simplicité d'Ovide est d'un plus grand prix. On se figure sans peine que la tête et la lyre d'Orphée, en roulant sur les flots, excitaient un son plaintif semblable à des sanglots, et que le fleuve, en effleurant la rive, semblait répéter cette plainte. Cela ne paraît pas merveilleux; mais cela est naturel, et vaut bien mieux. Au surplus, ces beautés si délicates, cette répétition *flebile*, et en particulier cette harmonie imitative, *nescio quid queritur*, sont tellement propres à l'idiome latin, qu'il semble que la langue française ne puisse les reproduire. On a tâché, par de nouvelles combinaisons de style, de suppléer à l'infériorité élémentaire de sa prosodie.

II. Page 333.

Vos piés changeant de forme en racines s'alongent,
Et leurs doigts tortueux dans la terre se plongent.

Cette métamorphose des Bacchantes en arbres se distingue de toutes les autres qui lui ressemblent pour le fond, par des nuances délicates, et sur-tout par cette comparaison ingénieuse d'un oiseau pris dans un piége.

Ibidem.

L'écorce qui s'élève entoure votre sein :
En tronc d'arbre changé, vous le frappez en vain.

Les prépositions *en* et *dans* ne doivent pas être employées indifféremment. L'une se prend dans un sens indéfini, *il est en ville, il est en joie;* l'autre, dans un sens déterminé, *il est dans la rue, il est dans la joie.* L'une rejette l'article, et l'autre le demande.

III. Page 335.

Des pâtres ont surpris ce nourricier divin,
Chancelant sous le poids et de l'âge et du vin.

On représente ordinairement Silène entouré d'une guirlande de lierre, d'ache, de myrte et de rose. La vertu sédative de leurs odeurs était regardée chez les Anciens comme très-propre à appaiser les fumées du vin ; et dans leurs festins, la tête des convives était couronnée de ces fleurs.

Ibidem. Page 337.

Il détache une branche ; et sa tige et sa feuille
Se jaunit d'un or pur dans la main qui la cueille.

Observez la richesse ingénieuse de cette énumération poétique. On pourrait la réduire à cette seule pensée : Midas convertit en or tout ce qu'il touche. Voyez comme le poète la développe, comme il fait voir une même chose sous ses divers jours et ses diverses faces ; c'est-à-dire, par ses circonstances et ses particularités différentes. Pouvait-on mieux exprimer que l'or se trouvait par-tout sous la main de Midas, que par la répétition multipliée de ce mot ? Que dire du traducteur en prose, qui, à l'abri du nom de Malfilâtre, a effacé de dessein formé cette figure si vive et si pittoresque, et réduit la riche abondance d'Ovide à la sécheresse la plus aride ? Affecter le dédain d'un goût faux et pédantesque, pour les beautés d'une amplification poétique si ingénieuse et si brillante, n'est-ce pas blâmer dans Ovide ce qu'on admire le plus dans les grands poètes et dans les grands orateurs ? *Ea reprehendit in Ovidio quæ in summis et poëtis et oratoribus laudantur.* Joannis Passeratii præfatio ad metamorphoses.

Ibidem. Page 339.

Près de Sardes, dit-il, un fleuve prend son cours,
Va, marche vers sa source ; et remontant toujours,
Dans l'onde que le roc épanche de sa cîme,
Va laver à-la-fois et tes mains et ton crime.

« Là, dit Maxime de Tyr dans sa trentième dissertation,

Midas déplora le malheur de son opulence, se repentit de sa funeste demande, et pria les dieux de lui rendre les richesses de sa première médiocrité, et d'accorder à ses ennemis l'indigence de son or ».

Ibi, Midas divitias deplorare suas, preces aversari priores, deosque precari omnes, ut priorem illam fœcundam paupertatem sibi restituerent, aurum illud in hostium capita transferrent.

Selon Photius, Midas figure l'avare plus pauvre encore de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas.

Dans un poëme sur la musique, publié en 1738, on trouve une allusion à cette fable, qui m'a paru digne d'être citée:

C'est là que le Pactole en son lit révéré,
Roule ses riches flots sur un sable doré,
Depuis que détestant une grace importune,
Midas y déposa le poids de sa fortune.

IV. *Ibidem.*

Détrompé des faux biens, Midas à son palais
Préfère les vallons et la cour de Palès.

Toute cette fable est une allégorie morale. Il en résulte que la médiocrité, mère du bon esprit, vaut mieux que l'opulence, compagne de la sottise.

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez; et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O médiocrité, reviens vîte.

LA FONTAINE, liv. 7, fab. 6.

On voit que le bon La Fontaine parle ici d'abondance de cœur. C'est le sentiment qui anime son style, et qui lui inspire cette invocation. Au surplus, Ovide, dans ses descriptions allégoriques des vices et des vertus, mêle l'utile à l'agréable : et la morale, plus aimable dans ses fictions que dans les dissertations contentieuses des philosophes, tire son utilité du charme qui l'embellit. *Reliquà verò non minus lepidè quàm utiliter de virtutum vitiorumque exemplis descripta, nonne contentiosis philosophorum disputationibus humanæ vitæ commodiora sunt judicanda?* Raphaëlis Regii præfatio ad metamorphoses.

Ovide est tendre, il est savant;
Sa muse est riante et légère;
Et par la fable mensongère,
Il sait instruire en amusant.

Ibidem. Page 341.

Le Tmole est pris pour juge; et sur son roc assis,
Pour mieux les écouter, l'œil et l'oreille ouverte,
Écarte la forêt dont sa tête est couverte.

Cette image du Tmole qui écarte de ses oreilles les arbres qui couvrent sa tête, et qui la couronne d'un simple rameau de chêne, est à-la-fois singulière et naïve, champêtre et magnifique. Ce qu'Ovide imagine, il le peint si vivement, que la fiction, sous son pinceau, devient la vérité même. Voyez encore un peu plus loin comme il dessine Apollon, le costume du dieu, son attitude noble et savante. On croit voir un acteur lyrique, un luth à la main, et revêtu de ses habits de théâtre, s'avancer majestueusement sur la scène.

V. Page 343.

Mais son barbier l'a vu; témoin de ce mystère,
N'osant le divulguer, et ne pouvant se taire,
Il va creuser la terre, et murmurant tout bas,
Lui confie en secret la honte de Midas.

On trouve dans Perse une allusion satyrique à ce trait de la Fable.

Men' mutire nefas, nec clàm, nec cum scrobe? nusquam.
Hic tamen infodiam : vidi, vidi ipse, libelle;
Auriculas asini, quis non habet?

Ne pourrai-je en secret parler au moins tout bas?
Tu seras de mon cœur l'interprète en ce cas,
Mon livre; et sans roseaux, au sot qui me condamne,
Tu diras : Qui n'a pas les oreilles d'un âne?

Boileau, dans sa neuvième satyre, a imité cet endroit de Perse :

Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre; et comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe,
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

VI. Page 345.

Apollon et Neptune ont pris la forme humaine,
Et du roi de Phrygie architectes nouveaux,
Conviennent avec lui du prix de leurs travaux.

Dans l'ode sur la prise de Namur, que Fontenelle et Voltaire ont beaucoup trop déprimée, et qui, par sa marche rapide et par des beautés de pensée et de style dignes de Pindare et d'Horace, peut être regardée comme la meilleure pièce lyrique qui ait paru avant les belles odes de

J. B. Rousseau, on trouve une magnifique allusion à ce trait de l'histoire fabuleuse :

Est-ce Apollon et Neptune,
Qui sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux ?

Rollin, qui se connaissait en poésie lyrique, et qui pensait sur cette ode bien différemment de Fontenelle, s'était exercé dans sa jeunesse à la mettre en vers latins.

Proh! quanta moles surgit in æthera!
Phœbus ne murorum inclitus artifex
Comesque Neptunus laboris,
Rupibus imposuêre celsis
Turres superbas?

VII. Page 349.

Fils d'Eacus, espère ; un heureux hyménée
Au destin de Thétis joindra ta destinée.

Rousseau, dans sa cantate de Thétis, a imité Ovide en plusieurs endroits.

Quand tout-à-coup du fond des flots,
Protée apparaissant lui-même :
Que fais-tu, lui dit-il, faible et timide amant ?
. . . .
Répare ton erreur, la nymphe qui te charme
Va rentrer dans le sein des mers ;
Attends-la sur ces bords : mais que rien ne t'alarme,
Et songe que tu dois Achille à l'univers.

Ce dernier vers rend avec bienséance l'idée d'Ovide : *Magnoque implevit Achille.*

Ibidem. Page 351.

Lasse de se défendre, et revenue à soi:
Tu l'emportes, dit-elle, et les dieux sont pour toi.

Autre imitation dans la même cantate:

Thétis veut se défendre, et d'un prompt changement
  Employant la ruse ordinaire,
Redevient à ses yeux, tigre, lion, panthère;
Vains objets qui ne font qu'irriter son amant.
  Ses desirs ont vaincu sa crainte:
Il la retient toujours d'un bras victorieux;
Et lasse de combattre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme et d'obéir aux dieux.

Au surplus, il est curieux de voir comment le critique, qui se couvre du nom de Malfilâtre, se tue à convaincre, dans une longue remarque, que, dans la fable de Thétis, Ovide a imité le Protée de Virgile. C'est comme si l'on raisonnait beaucoup pour prouver que deux historiens se ressemblent dans l'exposition d'un fait, où ils auraient les mêmes circonstances de tems et de lieu, et les mêmes particularités à rendre, et que l'on en voulût conclure que l'un a imité l'autre.

VIII. *Ibidem*.

Tu viens dans Héraclée, où le meilleur des rois,
Céïx fait adorer la douceur de ses lois.

Expulsumque domo patriâ Trachinia tellus
Accipit. Hîc regnum sine vi, sine cæde tenebat
Lucifero genitore satus.

Trachinie, contrée de Thessalie, ainsi appelée de la ville de Trachine, bâtie par Hercule, près du mont Œta. Elle

fut surnommée Héraclée, du nom du héros qui l'avait fondée. Je me suis servi de cette dernière dénomination, comme moins désagréable à la prononciation et à l'oreille.

D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier, ou burlesque, ou barbare.

On pourrait encore, pour éviter ce nom désagréable, dire en français Thracine.

X. Page 365.

Un froid soudain la glace, et glissé dans son cœur,
Du buis sur son visage imprime la pâleur.

Cui protinùs intima frigus
Ossa receperunt; buxoque simillimus ora
Pallor obit.

On peut juger par cet exemple du soin que j'ai mis à rendre, autant qu'il m'a été possible, l'expression même de l'original. Cette fable touchante de Céïx et Alcyone, ou, pour mieux dire, ce tableau de l'amour conjugal tracé avec une touche si délicate, suppose dans Ovide une ame tendre et honnête; s'il est vrai que plus on est pénétré du sentiment de la vertu, plus on a de talent pour l'exprimer avec grace et facilité.

Ibidem. Page 367.

Enfant, je les ai vus au palais de mon père;
Et plus je les connais, plus je crains leur colère.

Il y a dans l'original:

Quò magis hos novi (nam novi et sæpè paternâ
Parva domo vidi) magis hos reor esse timendos.

Ovide, en cet endroit, d'ailleurs si touchant, joue un peu avec les mots. La réflexion encadrée dans une parenthèse, est naïve, mais peut-être un peu froide. J'ai tâché néanmoins de la rendre avec exactitude, sans acheter le mérite de la fidélité aux dépens de la précision. J'ai évité la forme de la parenthèse, et j'ai substitué aux jeux de mots, du moins autant que j'en étais capable, cette expression vive et pressante qui convient à l'émotion tendre et craintive du cœur d'Alcyone.

XI. Page 369.

Alcyone rouvrant son humide paupière,
Pour revoir son époux, cherche encor la lumière.

Quelle vérité! quelle sensibilité exquise dans les détails de cette peinture touchante! Voilà ce qui ramène sans cesse à la lecture des Anciens avec un nouveau charme. Fénélon, qui en était plein, a imité, dans son Télémaque, ce passage d'Ovide: « Quand Narbal eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchaient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau, il demeura sur le rivage; et quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir ».

XII. Page 371.

Des cris, des vents, des flots, le bruit est confondu:
Le pilote commande, et n'est pas entendu.

Cette description de la tempête est célèbre; elle est citée avec éloge par Scaliger, et dans presque tous les écrits des

rhéteurs. Elle est effectivement très-belle : tout est image. Mais elle est un peu longue. Ovide, charmé d'avoir à décrire la beauté effrayante d'une tempête, ressemble un peu à un jeune rhétoricien qui étend aussi loin qu'il peut la matière d'une amplification. Il prend plaisir à y mettre tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut peindre, et semble vouloir ne rien laisser à dire après lui. Il y a si bien réussi, que les deux fameuses tempêtes de Crébillon, dans son Idoménée et dans son Electre, sont entièrement composées des circonstances et des images que j'ai élaguées comme surabondantes. Les retranchemens que j'ai faits ont un double avantage : en rapprochant les traits neufs et saillans qui appartiennent le plus à l'imagination d'Ovide, elles rendent l'ensemble du tableau plus frappant. La richesse des détails et des images est encore si grande, que je ne connais pas en ce genre une description plus magnifique. Du reste, c'est le seul endroit que je me suis permis de corriger. L'ingénieuse fécondité d'Ovide

Ce superflu, chose si nécessaire,

lui sied si bien, il sait si bien intéresser le cœur en amusant l'imagination, il possède à un degré si éminent

Cette facilité, la grace du génie,

que je le regarde comme le meilleur modèle des richesses de la pensée et du style. Cet avis n'est pas celui du critique, qui, sous prétexte de réformer le luxe poétique d'Ovide, l'atténue et l'appauvrit dans sa version en prose ; mais un savant

éditeur du poète lui a répondu d'avance : *Hoc ego laudi dico, quod tu vitio vertis. Quod tu obesse putas, id ego prodesse adolescentulorum studiis existimo.* Il cite à l'appui de son assertion l'autorité de Cicéron. « Il en est du talent comme de la vigne, dont il est plus facile de retrancher des sarmens superflus que d'obtenir, si le fonds est stérile, qu'elle en produise de nouveaux. Je veux de même dans la jeunesse trouver quelque chose à émonder ». *Nam facilius, sicut in vitibus, revocantur ea quæ sese nimium profuderunt, quam, si nihil valet materies, nova sarmenta culturâ excitantur : ità volo esse in adolescente unde aliquid amputem.*

Ibidem. Page 373.

Un bélier, instrument d'assauts et de batailles,
Avec moins de fracas ébranle les murailles.

Ovide est merveilleux pour la beauté, la justesse et l'abondance de ses comparaisons. Voyez par combien de similitudes animées, courtes et rapides, il rend plus vive et plus frappante l'image de la tempête qu'il décrit.

XIII. Page 375.

Et l'ombre, et la noire tempête
Ont d'une double nuit enveloppé sa tête

Et inductâ piceis è nubibus umbrâ,
Omne latet cœlum, duplicataque noctis imago est.

Peut-on mieux peindre la double obscurité de la nuit et de la tempête? Cette image est d'autant plus belle, qu'elle est appliquée à la situation de Céïx. C'est une beauté locale.

XIV. Page 379.

Alcyone qui compte et les jours et les nuits,
Par l'espoir du retour amuse ses ennuis,
Hâte pour son époux des vêtemens de fête;
Et cependant pour elle un deuil affreux s'apprête.

C'est ainsi que Pénélope travaillait à ourdir sa toile dans l'absence d'Ulysse. Les dames grecques et romaines étaient dans l'usage de filer les vêtemens de leurs époux. Auguste ne portait que des habits tissus et travaillés par son épouse, par sa soeur, ou par sa fille : simplicité précieuse, observe Rollin; simplicité plus respectable qu'on ne pense, et d'une très-grande importance pour les mœurs.

Ibidem. Page 381.

Près des Cimmériens, un mont se creuse en voûte,
Où le Sommeil repose au fond d'un antre frais,
De ce dieu nonchalant solitaire palais.

Le pays des anciens Cimmériens était situé dans une contrée de la Scythie froide, obscure et nébuleuse; de là vient le proverbe des ténèbres cimmériennes, *cimmeriæ tenebræ*. C'est pour cette raison qu'Ovide y place le palais du Sommeil. Cette description du Sommeil, des Songes, et de leur demeure, est une des plus merveilleuses créations du génie poétique. C'est d'Ovide sur-tout que l'on peut dire :

L'imagination lui remit ses pinceaux.

De la Harpe.

Nous n'avons rien dans notre langue qui approche de cette fiction, à moins qu'on ne lui compare la description du séjour de la Mollesse dans le second chant du Lutrin;

description qui suffit pour prouver, contre l'avis de Marmontel, que Boileau n'était point dépourvu d'imagination, et que son talent ne se bornait pas au genre didactique.

XV. Page 389.

Tu n'as plus d'Alcyone; Alcyone n'est plus :
Ne la consolez point; vos soins sont superflus.

Cette répétition, dictée par le sentiment, exprime très-bien la vive douleur d'Alcyone. La pensée qui l'accompagne est très-convenable à la situation. De même que dans une maladie violente et désespérée, on rejette quelquefois tout remède et tout soulagement à ses souffrances; de même l'excessive affliction se refuse à toutes les consolations.

Ibidem. Page 393.

Plus la vague en roulant le pousse vers la rive,
Plus ses sens sont émus, plus sa vue est craintive.

Rien de plus naturel que cet endroit; rien de plus vrai que cette situation d'Alcyone, qui voit dans le lointain un objet qu'elle ne peut distinguer, et qui la trouble; rien de mieux peint que son inquiétude, qui augmente à mesure que l'objet approche, et son désespoir quand elle reconnaît son époux.

XVI. Page 395.

Pour eux la mer est calme au milieu des hivers.
Ce couple, dans un nid suspendu sur les mers,
Couve ses tendres fruits dans une paix profonde.
Pendant sept jours entiers les vents respectent l'onde.

Les Anciens, comme je l'ai observé plus d'une fois, se sont plu à expliquer la nature par la fable. Cette manière

de philosopher est très-permise aux poètes : elle flatte l'imagination. Ovide feint que ce couple d'époux-amans fut changé en alcyons, parce que la façon de vivre de ces oiseaux est une image de l'union conjugale. Au rapport de Plutarque, dans son Traité de l'instinct et de l'industrie des animaux, ces oiseaux plus tendres que la tourterelle,

Qu'on a cru faussement des amans le modèle,

ne s'abandonnent jamais. La femelle accompagne toujours le mâle; et quand ils sont vieux, et ne volent plus qu'avec peine, ils s'aident et se soutiennent l'un l'autre. Au surplus, l'alcyon est un oiseau de mer, dont le plumage est bleu, vert et rouge. Il ne fait point son nid sur les flots, comme l'ont cru les Anciens, qui le regardaient comme le précurseur du beau tems; mais il le fait dans les roseaux des marécages voisins de la mer. Cette fable est au-dessus de tout éloge. Le ton de sensibilité qui y règne d'un bout à l'autre, touche, pénètre le cœur, et le remplit de l'illusion la plus tendre. Ceux qui ont lu l'histoire touchante de Paul et Virginie, par M. Bernadin de Saint-Pierre, (et qui ne l'a pas lue?) ont pu s'appercevoir que leur aventure avait quelque rapport avec l'histoire fabuleuse de Céix et Alcyone. On peut en tirer la même leçon morale.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager ?
    Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
    Toujours divers, toujours nouveau.
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

La Fontaine, *fable des deux Pigeons.*

2

XVII. Page 401.

Hôte léger des mers, on le nomme plongeon.

Le plongeon est à-peu-près de la grosseur d'une sarcelle. Il y a des plongeons de mer, et des plongeons de rivière ou d'étang. Le premier a le bec noir, ainsi que les jambes, le dos et la queue : il n'a que le ventre blanc. L'autre est noir aussi sur le dos, et blanc sous le ventre; mais il a le bec rouge. Virgile, au premier livre des Géorgiques, a parlé de ces oiseaux aquatiques.

Jam sibi tum curvis malè temperat unda carinis,
Cùm medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad litora; cùmque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit atque altam suprà volat ardea nubem.

Que je plains les nochers! quand je vois dans les airs
Les plongeons à grands cris quitter le sein des mers,
Les sarcelles courir sur des sables arides,
Le héron s'élancer de ses marais humides.

DELILLE.

La traduction de Malfilâtre est, à mon avis, plus pittoresque, plus fidelle, et, pour ainsi dire, plus vivante.

Dieux! quels affreux périls menacent les vaisseaux,
Quand les plongeons troublés quittant le sein des eaux,
Par un vol inquiet et des accens sauvages,
Annoncent la tempête, et cherchent les rivages;
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout-à-coup dans un ciel orageux,
Les poules de Thétis se rassembler entr'elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes!

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

Des Fables contenues dans ce troisième volume.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE IX.

LIVRE X.

LIVRE XI.

FIN DE LA TABLE.



